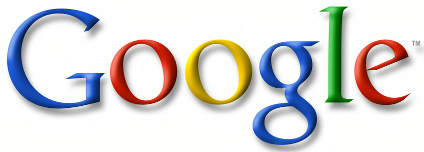



3 2044 019 205 384

HISTOIRE

SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE

DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,
11, RUE DE LA MONNAIE.


HISTOIRE
DE
L'EXPÉDITION FRANÇAISE
EN
ÉGYPTE.
Dédiée au Roi.
A.-J. DÉNAIN,
éditeur.

HISTOIRE

SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE

PRÉCÉDÉE

D'UNE INTRODUCTION,

PRÉSENTANT LE TABLEAU DE L'ÉGYPTE ANCIENNE ET MODERNE, DEPUIS LES PHARAONS JUSQU'AUX SUCCESSEURS D'ALI-BEY;

ET SUIVIE

DU RÉCIT DES ÉVÉNEMENS SURVENUS EN CE PAYS

DEPUIS LE DÉPART DES FRANÇAIS ET SOUS LE RÈGNE DE MOHAMMED-ALI;

D'APRÈS

LES MÉMOIRES, MATÉRIAUX, DOCUMENS INÉDITS

FOURNIS PAR MM. LE COMTE BELLIARD, MARÉCHAL BERTHIER, BORY DE SAINT-VINCENT, MARQUIS DE CHATEAUGIRON, COMTE D'AURE, BARON DESGENETTES, DUTERTRE, MARQUIS DE FORTIA D'URBAN, GEOFFROY SAINT-HILAIRE PÈRE ET FILS, LES GÉNÉRAUX D'ANTHOUARD, DIGEON, DODE, GOURGAUD, A. MICHAUX, J. MIOT, SABATHIER ET TROMELIN, BARON LARREY, MARCEL, LE LIEUTENANT-COLONEL MORET, PARCEVAL DE GRANDMAISON, POUSSIELGUE, PEYRUSSE, COMTE RAMPON, REDOUTÉ, L. REYBAUD GÉNÉRAL REYNIER, X.-B. SAINTINE, BARON TAYLOR, A. DE VAULABELLE.

TOME X.

PARIS

A.-J. DÉNAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

26, RUE DES SAINTS-PÈRES.

1836

HISTOIRE MODERNE
DE L'ÉGYPTE

(1801-1834)

PAR

A. DE VAULABELLE.

TOME II.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

CHAPITRE I.

Description de l'Arabie. — Histoire des Wahabys. — Mohammed ebn-Abd-el-Wahab, fondateur de la secte des Wahabys. — Progrès, morale et système religieux de cette secte. — Ebn-Saoud. — Abd-el-Aziz. — Politique des Wahabys.

Jusqu'au siècle actuel, nos géographes avaient partagé la péninsule arabique en Arabie-Pétrée, Arabie-Déserte et Arabie-Heureuse[1]. Une chaîne de montagnes, courant presqu'en

[1] La nomenclature récente de M. [illegible] [illegible] [illegible] des dénominations anciennes ne nous a pas paru réunir les conditions suffisantes de clarté et d'exactitude, pour que nous y conformions notre texte. D'ailleurs les Orientaux ont donné à l'*Yémen* des limites beaucoup moins resserrées que celles dans lesquelles nos géographes renfermaient l'*Arabie-Heureuse*. Le reste de la péninsule était divisé en *Hadramaut*, *Omân*, *El-Hossâ*, etc.

ligne droite de la Mer-Rouge à l'extrémité nord du golfe Persique, formait sur presque toutes les cartes la séparation des deux dernières divisions.

Alors les côtes de cette vaste péninsule étaient seules connues. D'anciens auteurs plaçaient à son centre de grands fleuves et de nombreuses rivières qui, fécondant tout le haut pays, venaient se jeter dans l'un ou l'autre golfe; d'autres refusaient au contraire à ces contrées toute fertilité et toute population; enfin les derniers géographes, s'appuyant sur les récits contradictoires d'écrivains et de marchands arabes, accordaient à la partie centrale de rares oasis, quelques villages et des hordes nomades.

Il n'y avait, comme on le voit, qu'incertitude et confusion sur l'état physique et moral de l'intérieur de l'Arabie, quand l'apparition des Wahabys, les guerres et les conquêtes de cette secte religieuse, puis les expéditions dirigées contre elle par Mohammed-Aly dissipèrent successivement ces ténèbres et révélèrent dans cette partie de la péninsule l'existence de populations actives et nombreuses.

Les fleuves et les rivières ont, il est vrai,

disparu; mais des anciennes descriptions il est resté plusieurs chaînes de montagnes qui, opposant une double barrière aux envahissemens des vastes déserts du nord et du sud, et enceignant de tous côtés la contrée nouvelle, ont fait de celle-ci un pays complètement distinct des trois divisions anciennement adoptées. On a reporté les limites qui séparaient l'Arabie-Déserte de l'Arabie-Heureuse à deux cents lieues vers le sud-est, et l'espace compris entre la vieille délimitation et la nouvelle a dès-lors formé une quatrième partie péninsulaire à laquelle on a dû donner le nom d'Arabie-Centrale.

Cette quatrième division, longue de près de trois cents lieues et large d'environ deux cents, s'étend de l'un à l'autre golfe et présente la figure d'un rectangle. La côte orientale de la Mer-Rouge, prise depuis Yanbo jusqu'à êl-Qonfoudah, forme l'un des côtés de ce parallélogramme; le côté opposé s'appuie au golfe Persique et comprend la partie de la côte qui, de l'ancien Iraq-Arabique et de l'embouchure de l'Euphrate, court jusqu'aux îles de Bahréyn. Les deux autres côtés ont pour limites, au nord-ouest l'Arabie-Déserte proprement dite, et au

sud-est les immenses plaines de sable qui vont joindre la mer des Indes.

Les voyageurs et les géographes les plus modernes subdivisent l'ARABIE-CENTRALE elle-même en deux parties d'inégale grandeur, l'*Hedjâz* et le *pays de Nedjd.*

L'Hedjâz est la partie rectangulaire qui court le long de la Mer-Rouge; il s'étend à trente-cinq ou quarante lieues dans l'intérieur des terres jusqu'à une chaîne dont les monts Kharrah sont l'arête principale. L'Hedjâz est trop connu pour que nous en fassions la description; il est le berceau de l'Islamisme; c'est là que sont assises les deux villes saintes de la Mekke et de Médine; il compte pour ports principaux Yanbo, Geddah et êl-Qonfoudah.

Le reste du rectangle, c'est-à-dire toute l'étendue de terrain comprise entre les monts Kharrah et le golfe Persique, forme le pays de Nedjd. Ce n'est que depuis quelques années que cette contrée a pris place dans le monde géographique. Placé sous le tropique, entouré par une immense ceinture de sables brûlans, et parsemé lui-même de déserts peu étendus, le Nedjd est coupé dans tous les sens de montagnes arides et de vallons fertiles. Ces vallons

sont de véritables oasis arrosées par des sources ou par de simples courans d'eau qui, formés à la suite de pluies d'orages, vont s'absorber dans les sables du Désert.

L'histoire du pays de Nedjd se perd dans cette nuit qui couvre l'origine et l'existence des peuplades nomades de l'Arabie; on sait seulement que depuis un temps immémorial ce pays était partagé en une multitude de petits districts, de villes et de villages, isolés par des barrières de sable, indépendans et sans cesse en guerre les uns contre les autres. Ces hostilités d'une part, de l'autre les excursions des Bédouins, rendaient le Nedjd le théâtre de désordres toujours renaissans, quand parut, au commencement du dernier siècle, un homme qui changea complètement la face morale et politique de la contrée.

L'an de l'hégire 1116 (1704) naquit au village d'él-Ayeynéh [1] Mohammed-ébn-Abd-él-Wahab. Fils d'un cheyk, Mohammed devait hériter du poste de son père. Ce dernier lui donna les premières notions de l'Islamisme, puis l'envoya continuer ses études à Basrah.

[1] Dans la province d'*él-Aredd*.

Quand elles furent achevées, le jeune cheyk alla visiter la Mekke et Médine, revint dans le Nedjd et se maria, peu de temps après, au village d'Horeymlâ où il fixa sa résidence. L'austérité de ses mœurs et la sévérité de ses principes contrastaient avec les habitudes licencieuses de ses nouveaux concitoyens; il essaya de ramener ceux-ci à l'observation des maximes pures du Koran; mais, au lieu de disciples, ses réprimandes et ses exhortations ne lui valurent que des ennemis. Obligé de fuir devant les violences haineuses d'une partie des habitans, il se réfugia dans son pays natal. De retour à êl-Ayeynéh, Ebn-Abd-êl-Wahab ne se borna plus au timide travail de la conversation; il se mit à écrire et à formuler ses principes de réforme. La douceur et la pureté de ses préceptes lui concilièrent bientôt le respect et l'affection de ses compatriotes, et lui acquirent peu à peu un assez grand nombre de partisans dévoués.

Il y avait huit années que durait ce pacifique prosélytisme, quand la réputation qui s'attachait à son nom lui amena un jour la visite de plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait une prostituée. A sa vue un subit accès d'exaltation religieuse saisit le cheyk; il éleva

la voix et déclara, d'un ton inspiré, que puisque cette femme s'était abandonnée à des désordres condamnés par le Koran, la justice de Dieu comme celle des hommes exigeait sa mise à mort immédiate. A cette sentence rendue, quelques disciples fervens saisirent la pécheresse et la lapidèrent.

Cette exécution barbare eut du retentissement; le gouverneur de la province d'êl-Hassâ, dont le commandement s'étendait jusque sur êl-Ayeynéh, donna au chef de ce village l'ordre d'exiler Ebn-Abd-êl-Wahab; en cas de résistance ou de refus, le coupable devait subir la peine du talion. Dès que cette condamnation fut connue, le cheyk reçut de toutes parts des offres d'asile et de protection. Les propositions les plus instantes lui vinrent toutefois de êl-Derrayéh, cité voisine, où il comptait beaucoup de partisans et dont le gouverneur Mohammed-êbn-Saoud paraissait favorable à quelques-unes de ses maximes. Ce fut là qu'il prit le parti de se retirer.

En sûreté dans cette ville amie, Ebn-Abd-êl-Wahab grandit son rôle; sa parole devint publique; il appela le peuple à ses enseignemens et se posa ouvertement comme chef de réforme.

L'austère pureté de sa morale, l'inspiration chaleureuse qu'il apportait dans son langage, enfin l'autorité de sa vie antérieure, acquirent bientôt à sa doctrine la population tout entière d'êl-Derrayéh et ses chefs.

Dans les dogmes de la réforme nouvelle, Ebn-Abd-êl-Wahab reconnaissait le Koran comme la source de toutes les lois religieuses, politiques et civiles. Mais il rejetait les traditions (*Sounnah*), déclarant que, depuis longtemps la pureté primitive du dogme et des pratiques des fondateurs de l'Islamisme et de ses premiers sectateurs était profondément altérée. Ainsi, il reprochait aux Turks d'honorer le Prophète d'une manière qui approchait de l'adoration, d'invoquer sa protection, de vénérer son tombeau à l'égal du grand temple de la Mekke et de l'associer pour ainsi dire aux honneurs rendus au Tout-Puissant, toutes choses contraires à la lettre et à l'esprit du Koran qui, dans un grand nombre de passages, déclare Mahomet un simple mortel.

Il s'élevait également contre l'usage de construire des monumens à la mémoire des cheyks qui acquéraient une réputation de sainteté, et de faire de ces édifices des lieux de prières. Il

blâmait avec non moins de véhémence le peu de respect dont les Turks faisaient preuve pour ceux des préceptes du Koran qui sont relatifs aux aumônes, aux lois somptuaires, à l'administration impartiale et sévère de la justice, aux exercices tendant à maintenir parmi eux l'esprit guerrier, à l'abstinence des boissons enivrantes et aux rapports entre les deux sexes.

Sa réforme embrassait encore d'autres points; on peut la résumer dans les maximes suivantes :

« Mahomet ne doit pas être invoqué dans les » prières; il n'est point égal à Dieu; ce n'est » qu'un homme de bien, chéri de Dieu, comme » le furent à d'autres époques Moïse et Jésus.

» Non-seulement on ne doit pas élever de » dômes ni de mausolées; mais il faut, en ou- » tre, abattre ceux qui existent, cette pompe » favorisant l'idolâtrie, et le malheureux qui » souffre pouvant s'arrêter à la vue d'un mo- » nument de ce genre et invoquer un être qui » fut semblable à lui, au lieu de s'adresser à » Dieu.

» Les hommes ne doivent point se permettre » de vêtemens de soie; il leur faut se tenir » dans une continuelle modestie, et l'or ainsi

» que la parure doivent être réservés pour les » femmes dont ils relèvent la beauté.

» On doit ne point faire usage de boissons » spiritueuses, et ne point fumer de tabac ni » autre plante aromatique, cette dernière cou- » tume étant chose futile et de pure vanité.

» On ne doit point tolérer les prostituées; » on doit punir sévèrement les pédérastes et » les faux témoins, prohiber les jeux de hasard » et la magie, faire au moins une fois le pèleri- » nage de la Mekke, etc. »

Mohammed-êbn-Abd-êl-Wahab recommandait en outre la prière comme un moyen de disposer le cœur à de bonnes actions; quant à la circoncision, aux ablutions et aux autres pratiques de ce genre, elles lui semblaient des institutions d'hygiène publique, bonnes en soi, mais dont l'observation n'était pas obligatoire.

Le réformateur arabe, comme on le voit, ne prenait du Koran que la morale la plus saine, et repoussait toutes les interprétations à l'aide desquelles on avait obscurci et étendu le dogme fondamental de l'Islamisme, l'*unité de Dieu*. Sa doctrine était du déisme tout pur; en cela, il n'innovait pas, il réformait; car le Koran, dégagé de tout l'alliage qu'y ont introduit les

commentateurs et les sophistes, ne prêche pas autre chose [1].

Toutefois la réforme serait sans doute restée long-temps circonscrite dans l'étroit territoire d'êl-Derrayéh, si Ebn-Abd-êl-Wahab n'en avait pas appelé, comme Mahomet, à la toute puissance du sabre, pour implanter sa doctrine au cœur des nombreuses tribus arabes du pays de Nedjd. Lorsque vint pour la réforme l'instant de sa phase guerrière, le réformateur trouva près de lui un homme énergique et ambitieux, qui, doué d'une grande activité et d'une remarquable intelligence, avait saisi bien vite la portée politique des idées nouvelles. Ce personnage était le gouverneur Mohammed-êbn-Saoud. Il mit son bras au service des doctrines d'Ebn-

[1] Voici des faits rapportés par Burckhardt qui prouvent la vérité de cette assertion. En 1815, le chef des Wahabys envoya au Kaire deux députés; l'un d'eux passait pour un cheyk très-savant. Mohammed-Aly ayant désiré que ce dernier expliquât ses opinions aux ulémâs les plus distingués de sa capitale, il se tint plusieurs conférences à l'issue desquelles les ulémâs déclarèrent qu'ils ne trouvaient aucune hérésie dans la doctrine des Wahabys. A la même époque, un recueil de traités sur des sujets religieux, écrit par Êbn-Abd-êl-Wahab lui-même, fut examiné par d'autres ulémâs du Kaire qui affirmèrent unanimement que, si telle était réellement la doctrine des Wahabys, ils n'hésiteraient pas à y souscrire.

Abd-êl-Wahab, et laissant à ce dernier l'action morale et dogmatique, il prit pour lui le rôle de convertisseur armé.

Les premières opérations de l'apostolat d'Ebn-Saoud remontent à l'an de l'hégire 1159 (1746). Peu de temps auparavant Ebn-Abd-êl-Wahab avait fait à ses partisans un appel qui, les amenant en assez grand nombre à êl-Derrayéh, doubla bientôt la population de cette ville. Un corps de troupes peu nombreux, mais enthousiaste et déterminé, fut choisi parmi les nouveaux habitans. Êbn-Saoud se mit à sa tête, puis s'armant de lettres dans lesquelles le cheyk réformateur sommait les principaux habitans des provinces limitrophes de renoncer à leurs principes vicieux et d'embrasser sa doctrine, il se porta successivement vers chacun des villages les plus voisins. Êl-Ayeynéh, Horeymlâ, êl-Ammâryéh et êl-Manfouhah se soumirent sans résistance; d'autres se montrèrent moins dociles; il fallut les attaquer. Ebn-Saoud en triompha. Ces premiers succès obtenus, chaque jour fut ensuite marqué par de nouvelles conquêtes. Quelques années suffirent pour donner à la réforme la province tout entière d'êl-Aredd, où se trouvent êl-Derrayéh et

él-Ryâdd, celle d'él-Ouechem et l'arrondissement d'él-Qouéy.

La rapidité de ces succès tenait à l'état d'isolement où se trouvaient les populations du pays de Nedjd. Nulle tribu ne se mettait en peine de porter secours à la tribu voisine; sa défaite était au contraire accueillie avec joie; elle vengeait toujours d'anciennes et vivaces inimitiés. Cependant quand, après avoir soumis les provinces limitrophes de ses domaines, Ebn-Saoud se montra dans la riche et populeuse province d'él-Hassâ, alors les chefs des tribus libres encore se réunirent autour de l'émyr de la province menacée. Une alliance offensive et défensive fut conclue, et de toutes parts l'on vit des soldats se mettre en marche pour attaquer Ebn-Saoud au sein même de sa capitale.

Les alliés trouvèrent de puissans secours dans les tribus déjà soumises; ils firent appel à la fierté humiliée et aux anciennes passions religieuses des vaincus; peu de villages restèrent fidèles à la réforme et à son chef politique; le plus grand nombre se souleva.

On était alors au commencement de l'an de l'hégire 1178 (derniers mois de 1764). L'armée alliée s'avança sans obstacle jusque sur le ter-

ritoire d'êl-Derrayéh. Là, réunis en conseil, les chefs décidèrent qu'avant d'attaquer la ville, on s'emparerait des défilés des montagnes de Toueyk, au pied desquelles êl-Derrayéh est assise. Ce mouvement opéré, les alliés rétrécirent le cercle, enfermèrent Èbn-Saoud dans la place; puis, après un jour de repos, ils firent avancer leur artillerie et canonnèrent inutilement la ville. Le lendemain, les meilleures troupes des assiégés tentèrent une sortie; mais, accueillies avec vigueur, elles se virent forcées à la retraite. Plusieurs assauts furent ensuite hasardés et repoussés avec une égale bravoure. Le découragement commençait à gagner les soldats de l'émyr quand leur arriva de la province d'êl-Haryq un renfort considérable d'hommes et de munitions. Avec ces auxiliaires nouveaux eut lieu une attaque dernière et décisive. Mais, en dépit d'héroïques efforts, l'armée de l'émyr échoua encore devant les murailles de la ville; il fallut ordonner la retraite.

Le danger passé, Ebn-Saoud se remit en campagne. Toutes les tribus révoltées étaient rentrées dans l'obéissance, lorsqu'au mois de Ramadân 1178 (mars 1765) la mort vint arrêter les conquêtes nouvelles que méditait cet actif et

entreprenant génie. Le peuple d'êl-Derrayéh s'assembla pour lui nommer un successeur. Ebn - Abd - êl - Wahab consulté proclama, comme le plus digne, Abd-êl-Azyz, fils de Saoud. Élevé à l'école de son père, ce prince, conquérant comme lui, comme lui aimé du soldat, continua ses plans de conquêtes et agrandit le domaine de la réforme. Ce fut vers ce temps que le nouvel état religieux et politique reçut le nom qui a prévalu depuis. Les nouveaux sectaires s'appelèrent *Wahabys*, du fondateur de leur doctrine *Ebn-Abd-él-Wahab* [1].

Durant les vingt-cinq années qui s'écoulèrent depuis cette époque jusqu'en 1204 (1790), Abd-êl-Azyz se rendit successivement maître de la plus grande partie des provinces qui composent aujourd'hui le pays de Nedjd. Ses détachemens dépassèrent même, à différentes reprises, les limites de cette contrée, et dès le commencement de l'an 1182 (fin de 1768) ses cavaliers avaient enlevé dans l'Hedjâz un chérif de la Mekke, nommé êl-Mansour, qui voyageait accompagné d'une suite assez nombreuse.

[1] *Abd-êl-Wahab* signifie en arabe *le serviteur du Libéral*. Êl-Wahab (*le Libéral, le Généreux*) est un des quatre-vingt-dix-neuf noms par lesquels Dieu est désigné chez les Musulmans.

L'escorte fut massacrée et le chérif conduit à êl-Derrayéh. Abd-êl-Azyz accueillit le prisonnier avec distinction et lui rendit la liberté au bout de quelques jours. Lors de son retour à la Mekke, êl-Mansour demanda pour les réformés l'autorisation d'accomplir le pélerinage prescrit par la nouvelle loi comme par l'ancienne. Cette permission fut accordée, et l'année suivante Abd-êl-Azyz et Ebn-Abd-êl-Wahab reconnurent cette tolérance en envoyant à Ahmed-êbn-Seyd, alors chérif de la Mekke, de riches présens ainsi qu'un faqy [1] chargé de lui soumettre leurs doctrines et de lui en démontrer l'orthodoxie.

Ces bonnes relations furent continuées sous Sourour, successeur d'Ahmed-êbn-Seyd. Les deux chefs de la réforme saluèrent l'avénement du nouveau chérif par l'envoi d'une députation chargée de lui offrir des dromadaires et des chevaux du plus grand prix. Mais lorsqu'à la mort de Sourour, la dignité de chérif fut remise aux mains de Ghâleb, ce dernier n'envisagea qu'avec effroi les progrès chaque jour croissans des réformateurs. Leur puissance n'était plus cir-

[1] Homme éclairé, savant, jurisconsulte, théologien.

conscrite aux seules tribus voisines des monts Toueyk; elle s'étendait au nord-est jusqu'aux rives du golfe Persique, et ne s'arrêtait à l'opposite qu'au pied des monts Kharrah, limite du double territoire des deux villes saintes. D'ailleurs le voisinage des troupes wahabites ne laissait plus de nuages sur les principaux points de leur doctrine. La destruction des mausolées et des dômes élevés dans les parties du pays de Nedjd les plus rapprochées de l'Hedjâz, devait faire craindre que cette mutilation ne vînt bientôt s'adresser aux monumens sacrés de cette dernière province.

Décidé à prévenir d'aussi monstrueux sacriléges, le chérif Ghâleb leva des troupes, et entra dans les nouveaux États d'Abd-êl-Azyz. Son armée, placée sous le commandement de l'un de ses frères, fut battue dans presque toutes les rencontres. Lui-même se transporta bientôt après sur le théâtre de la guerre avec de nouvelles troupes et quelques pièces d'artillerie. Le siége d'un petit village appelé êl-Chaqrah fut sa première opération. Ce poste n'était défendu que par un détachement de cent Wahabys. Durant vingt-cinq jours, les nombreux soldats du chérif l'attaquèrent avec fureur; la

choisis par les habitans de chaque ville ou district. Ces officiers secondaires, il est vrai, ne pouvaient exercer leurs fonctions qu'après avoir été confirmés par le chef suprême; ils étaient même passibles de destitution; mais, en cas de refus ou de révocation, les habitans procédaient à de nouveaux choix.

La séparation des deux pouvoirs exécutif et judiciaire était parfaitement tranchée. Ainsi, les cheyks des tribus et les chefs des provinces veillaient au maintien et à l'exécution des lois, prêtaient main-forte à la justice, présidaient à la levée et à l'envoi des troupes nationales, et assistaient les collecteurs d'impôts, tandis que des qâdys, choisis par le chef suprême parmi les hommes les plus intègres et les plus savans, parcouraient tous les districts et jugeaient les causes qui leur étaient présentées, d'après les préceptes écrits dans le Koran, et sans pouvoir accepter des plaideurs ni honoraires ni présens. Ces qâdys étaient payés par le trésor national; la publicité la plus grande présidait à leurs arrêts, et l'on pouvait appeler de leur sentence au tribunal du chef suprême.

Composé en grande partie d'ulémâs résidant à él-Derrayéh, ce tribunal connaissait en outre

des dénonciations portées par les habitans contre les cheyks de tribus et les chefs des provinces. Il formait, en temps de paix, une sorte de conseil privé que le chef suprême consultait sur toutes les affaires politiques et administratives. Mais lorsque venait une guerre, cette dernière attribution disparaissait, et une assemblée formée par les principaux cheyks de la nation décidait toutes les questions étrangères à l'administration de la justice.

Les habitans de chaque district étaient responsables des vols commis sur leur territoire, quand le voleur restait inconnu. De fortes amendes punissaient les villages ou les villes qui, pouvant résister à un ennemi, se rendaient sans défense. Nul ne pouvait se faire justice à lui-même; non-seulement on imposait des amendes sur tous les acteurs d'une rixe où le sang avait coulé, mais la peine atteignait encore les spectateurs qui, maîtres d'arrêter la querelle, l'avaient laissé se continuer.

L'impôt n'était pas arbitraire; les *avanies* étaient sévèrement proscrites; chacun connaissait ce qu'il devait payer à l'État. Les impôts étaient peu nombreux, leur assiette et leur perception simples et faciles; ils se composaient

1° du cinquième du butin fait sur les hérétiques, 2° de la *zekah* ou dîme que payait chaque Wahaby en raison de ses biens réels et effectifs, de quelque nature qu'ils fussent; 3° du produit des domaines de l'État; 4° des amendes imposées pour transgression à la loi.

Dans toute expédition contre les hérétiques ou les infidèles, que le chef des Wahabys y assistât ou non, la cinquième partie du butin lui était réservée, et les quatre autres se partageaient entre les soldats. La portion du cavalier était triple de celle du fantassin.

Quant à la *zekah*, les Arabes sédentaires la payaient à raison de l'étendue et de la nature du terrain cultivé par eux; les marchands, à raison du capital employé dans leur négoce, capital dont ils faisaient la déclaration, sous serment, au collecteur de l'impôt; puis les Bédouins, à raison du nombre de leurs chevaux, de leurs moutons et de leurs chameaux.

Les biens de l'État, ou pour mieux dire le domaine national, étaient la source la plus considérable des revenus publics.

Lorsque se révoltaient les habitans d'une ville ou d'un district incorporé dans la communauté, leurs biens étaient mis au pillage; puis, en cas

de récidive, on les confisquait au profit du trésor public, et le gouvernement les affermait pour le tiers ou la moitié du produit, soit aux anciens propriétaires, soit à des étrangers. Comme un grand nombre de tribus arabes n'avaient plié sous le joug qu'après une lutte opiniâtre et de nombreuses révoltes, une grande partie des propriétés territoriales du Nedjd se trouvait dans les mains du fisc.

Si l'on en excepte la *zekah* payée par les Bédouins et qui entrait dans la caisse particulière du chef des Wahabys, le produit de toutes les autres branches de revenus était déposé dans le trésor public (*Béyt-él-Mâl*[1]) de chaque chef lieu de district, et placé sous la surveillance d'un receveur nommé par le chef suprême. Un quart de ce produit allait dans les caisses du trésor-général, à él-Derrayéh; un autre quart était affecté aux secours à donner aux pauvres du district, à la paie des ulémâs chargés de l'instruction des enfans, à l'entretien des mosquées et à la confection de travaux d'utilité publique; les deux quarts restans servaient à fournir de provisions, d'armes et de chameaux, les soldats trop pauvres pour subvenir eux-

1 Mot à mot *Maison de la finance*.

mêmes à ces dépenses, et à dédommager les cheyks des frais occasionés par l'hospitalité qu'ils étaient tenus d'exercer envers tous les étrangers.

Un corps de quelques centaines d'hommes choisis parmi les plus braves et qui, stationné à êl-Derrayéh, servait de garde au chef suprême, composait la seule troupe permanente qui existât chez les Wahabys. Quand le chef voulait tenter une expédition, il ordonnait aux cheyks des tribus errantes et aux chefs de district de se trouver tel jour à tel rendez-vous avec un nombre d'hommes déterminé; cette levée était répartie à tour de rôle sur la population. D'autres fois le chef se contentait d'envoyer sur tous les points une proclamation conçue en ces termes : « Nous ne compterons pas » ceux qui joindront notre armée, mais ceux » qui resteront en arrière. » Ce peu de mots était le signal d'une levée en masse, et tout ce qui se trouvait capable de porter les armes était alors tenu de marcher. Chaque soldat devait se pourvoir de cent livres de farine, de cinquante à soixante livres de beurre, d'un sac de froment ou d'orge pour son chameau et d'une outre pour la provision d'eau. Les gens pauvres,

comme nous l'avons dit, étaient fournis de toutes ces provisions soit par les gens riches, soit par le trésor public.

Non-seulement la loi nouvelle, conforme en ce point à l'ancienne, obligeait les sectateurs à faire guerre constante et à outrance à tous les peuples qui repoussaient leur doctrine, mais elle proclamait encore, comme un devoir d'observation rigoureuse, la mise à mort immédiate de tout opposant pris les armes à la main. Les Wahabys ne pouvaient recevoir à merci que les hérétiques ou les infidèles dont la soumission volontaire était suivie d'un tribut; ce pardon une fois accordé, ils le tenaient avec la fidélité la plus religieuse; mais, en cas de résistance, ils tuaient sans miséricorde. On peut citer nombre de villes et de tribus dont la population mâle fut passée tout entière au fil de l'épée.

La terreur que répandirent ces massacres en masse contribua sans doute à la soumission de la plus grande partie des tribus errantes du centre de l'Arabie; habituées à vivre de pillage, la force pouvait seule les soumettre à l'action d'un gouvernement régulier. Il n'en fut pas ainsi des Arabes sédentaires du Nedjd, de

l'Hedjâz et de l'Yémen; la sécurité inconnue en Orient que leur présentait la sévère administration du gouvernement wahabite, l'égale et prompte justice distribuée par lui à tous et partout, les garanties réelles, positives, offertes aux personnes comme aux choses par sa constitution toute républicaine, phénomène véritable au milieu de régions asiatiques, telles furent les causes qui leur firent adopter, sans grande résistance, le régime nouveau.

La mort de Mohammed-êbn-Ábd-êl-Wahab ne ralentit pas le zèle de ses disciples; loin de là, cet événement sembla redoubler leur ardeur de prosélytisme et leur énergie guerrière; portant tour à tour leurs armes victorieuses dans chacun des pays qui pouvaient exister encore libres, soit vers la frontière de l'Hedjâz, soit aux bords du golfe Persique, ils poussèrent leurs excursions en 1212 (fin de 1797) jusqu'aux limites de la province de Basrah.

Toutes les tribus arabes de l'Iraq et les villes du golfe Persique, frappées de terreur, députèrent auprès du pacha de Baghdâd pour le prier d'opposer enfin une barrière aux sanglans et rapides envahissemens des Wahabys.

Une armée se mit en marche; mais, battue dans différentes rencontres, elle ne tarda pas à se disperser. L'Iraq arabique porta tout le poids de cette infructueuse campagne; ses nombreux villages passèrent tour à tour par l'incendie, le pillage et le massacre des populations.

Deux ans après, Souleymân, pacha de Baghdâd, tenta une expédition nouvelle; ses troupes, plus nombreuses que la première fois, débutèrent par le siége d'un misérable fortin appelé êl-Kout dans la province d'êl-Hassâ. Pendant soixante-dix jours, l'artillerie du pacha battit vainement les murailles de cette bicoque; à mesure que les boulets faisaient brèche, le vide était aussitôt rempli à l'aide de cadavres d'assiégeans et d'assiégés et par des couffes remplies de dattes; puis, tandis qu'une partie de la garnison se battait sur les remparts, l'autre portion élevait derrière les premiers matériaux employés à la fermeture de la brèche un mur assez solide pour résister au canon.

Cette opiniâtre défense donna le temps au fils d'Abd-êl-Azyz de rassembler l'élite de ses troupes et d'accourir au secours d'êl-Kout. Le camp du pacha de Baghdâd ne renfer-

mait pas moins de cent mille ames en comp
nant les enfans et les femmes : de cette mu
tude, trente mille cavaliers et dix mille fant
sins se mirent en ligne. Saoud n'avait avec
que douze cents chevaux et douze mille ho
mes d'infanterie ; cette disproportion de for
ne l'arrêta pas; il attaqua. L'artillerie fai
feu des deux côtés, la cavalerie était
prises, et l'infanterie de chaque armée al
s'ébranler quand des cheyks arabes se jetèr
au milieu des rangs, firent retentir le mot
paix et décidèrent les chefs de chaque par
conclure un traité qui mit momentanément
à cette querelle.

Le chérif Ghâleb profita de cette direc
des principales forces wahabites vers les lo
taines frontières de la Perse, pour essayer
venger ses précédentes défaites; à trois
prises différentes il se porta contre le pays
Nedjd à la tête de forces assez considérab
mais chaque fois il se vit repoussé. Sa derni
tentative fut surtout malheureuse ; la bata
qui la termina lui coûta deux mille de ses m
leurs soldats, son trésor, son artillerie et tou
ses munitions. Karmelek, chef de l'armée
habite, envoya à Abd-êl-Azyz, pour sa part

butin, trois mille quadruples d'Espagne; le reste de l'or fut partagé entre tous les soldats.

Un traité de paix fut la suite de cette victoire; les pélerinages, un instant interrompus, reprirent leur cours; puis, quand la retraite de l'armée de Baghdâd eut laissé Abd-êl-Azyz libre de toutes inquiétudes sérieuses, son fils Saoud se rendit à la Mekke escorté de quatre mille soldats bien armés et d'un nombre immense de pélerins, hommes et femmes, accourus de tous les points du Nedjd.

En l'an 1214 de l'hégire (1800), Saoud renouvela cet acte de dévotion, traînant à sa suite une partie des populations arabes campées sur sa route. A peine était-il revenu de cette sainte excursion qu'il se lança, à la tête de vingt mille enthousiastes, sur Kerbeléh, ville très-riche et très-populeuse située sur les bords de l'Euphrate, et qui renfermait dans ses murs le magnifique tombeau de Housséyn, fils d'Aly et de Fatyméh fille de Mahomet.

Ce tombeau était saint, pour les habitans de la Perse, à l'égal de ceux du Prophète et de son gendre Aly. Aussi, depuis plusieurs siècles, la piété publique y avait-elle entassé des trésors immenses.

L'apparition de l'armée wahabite fut s
daine, inattendue; la résistance s'en resser
et le jour même du Qourbân-Beyrâm de
1215 de l'hégire (20 avril 1801), au matin
place fut emportée d'assaut. Les vainque
passèrent au fil de l'épée tous les hommes a
que toutes les femmes enceintes, afin qu'au
mâle ne pût échapper; puis, tandis qu'une p
tie d'entre eux, obéissant à un religieux
thousiasme, pillait le tombeau de Housséyn
démolissait son dôme, le reste mettait à nu
maisons et les magasins. Huit heures suffi
aux Wahabys pour accomplir cette œuvre
destruction; le soir n'était pas encore v
que déjà ils étaient loin des ruines fumantes
Kerbeléh.

L'armée fit halte à une journée de mar
de cette ville, aux puits d'êl-Akaysed.
Saoud procéda à la visite et au partage des
pouilles; en voici l'état sommaire :

Objets pris sur le tombeau. — Une perle
la grosseur d'un œuf de pigeon et vingt sal
montés en or et garnis de pierreries,
devinrent la propriété de Saoud; une gra
quantité de vases, de lampes et d'autres ob
en or ou en argent massif; des lames d'or

grand nombre qui se trouvaient incrustées dans les murs et dans les boiseries; quantité de tapis de Perse du plus riche tissu; le tapis qui recouvrait le tombeau, tapis entièrement tissu en perles, dont quelques-unes étaient d'une grosseur prodigieuse; puis enfin, cinq cents plaques de cuivre revêtues de feuilles d'or et qui couvraient l'extérieur du dôme.

Objets provenant du pillage de la ville. — Près de 5,000 châles de Kachemire, une immense quantité d'étoffes de l'Inde, 2,000 sabres, 2,500 fusils, un grand nombre d'esclaves noires et abyssines, environ 6,000 quadruples d'Espagne, 350,000 sequins de Venise, 400,000 ducats de Hollande, 160,000 sequins de Constantinople, 60,000 tomâns [1], 250,000 talarys et piastres d'Espagne, 4,000 roubyéh [2], et des émeraudes, des rubis, des perles, des diamans et des objets d'or et d'argent montant à des sommes énormes [3]. Deux cents cha-

[1] Monnaie d'or de Perse équivalant à 16 fr. environ.

[2] Monnaie d'argent de la valeur de 2 fr. (*Roupie* des Indes.)

[3] Ce butin aurait encore été plus considérable si le gardien du tombeau n'avait pas été tué par un soldat arabe, au moment même où il allait révéler les lieux où l'on tenait cachés les trésors en numéraire, fruits, pendant plusieurs siècles, de la fastueuse piété des rois de Perse et des grands de ce pays.

meaux, dit-on, furent employés au seul transport de ce riche butin.

A peine Saoud était-il de retour de cette expédition que, faisant appel à de nouveaux soldats, il s'élança vers l'extrémité opposée des États de son père. Malgré le dernier traité de paix signé avec le chérif Ghâleb, il ne craignit pas de lui demander la cession d'êl-Tâyef et de tout le territoire qui de cette ville s'étend à la Mer-Rouge. Assise en quelque sorte aux portes de la Mekke, êl-Tâyef est à la fois le jardin et la clef de cette cité sainte ; sa possession aurait limité le pouvoir du chérif aux murs de sa capitale et l'eut livré à la discrétion des Wahabys ; il refusa. Saoud se mit aussitôt en marche, et, chassant devant lui Ghâleb et ses soldats épouvantés, il s'empara successivement d'êl-Tâyef et de la Mekke que le chérif n'osa défendre.

Ghâleb s'était retiré au port de Geddah ; Saoud l'y suivit. Le chérif, craignant de se voir forcé dans ce dernier asile, offrit d'acheter la paix au prix de 100,000 sequins ; Saoud déclara ne vouloir entendre à aucun arrangement qui n'aurait pas pour base une complète soumission, et mit incontinent le siége devant la place. Le chérif aurait sans doute subi

Cette excursion lointaine fut pour le ch
Ghâleb l'occasion d'une nouvelle prise d'arn
il rentra dans la Mekke, et ramassant autou
lui un nombre considérable d'Arabes, il
vança sur la tribu wahabite d'êl-Assyr. Av
de ce mouvement, le chef de cette tribu fit pa
un détachement chargé d'observer la mai
du chérif. L'avant-garde des Mekkains sur
ces éclaireurs au moment où ils venaient de
cendre de leurs dromadaires et de se me
en prières; attaqués à l'improviste, les W
bys continuèrent leurs dévotes oraisons; d
leur ferveur, ils aimèrent mieux se laisser n
sacrer que d'interrompre, par la fuite ou pa
résistance, la sainteté de cet acte religieux

Encouragé par ce facile succès, le ch
poursuivit sa marche. La tribu d'êl-Assyr
comptait que peu de soldats; mais, quand on
vint aux mains, ils attaquèrent avec une im
tuosité telle, que, dès le premier choc, le
sordre et la confusion se mirent dans les ra
pressés du chérif, et que bientôt la dérout
son armée fut complète. Tant que dura le jo
les Wahabys ne firent autre chose que
les fuyards. Seize cents Mekkains restèrent
le champ de bataille, et Ghâleb perdit son a

lerie, ses munitions, ses tentes et ses bagages.

La reprise de la Mekke par le chérif n'avait point entraîné la chute d'êl-Tâyef; le commandant de cette place mit à profit la défaite de Ghâleb pour se porter sur le port d'êl-Qonfoudah, et pour soumettre cette place, ainsi que son territoire.

Une fois en possession de ce point important sur la Mer-Rouge, Saoud fit successivement envahir, par ses lieutenans, l'Yémen et le reste du littoral oriental du golfe Arabique.

Pressé de tous côtés et réduit à une garde de quinze cents Turks, le chérif Ghâleb se soumit l'an 1224 (1809), et reçut dans la Mekke une garnison wahabite. A peu de temps de là, Médine, que sa position éloignée avait jusqu'alors garantie de toute attaque, reconnut à son tour la domination de Saoud. Peu après cette double soumission, Saoud fit un troisième pélerinage et visita les saintes villes, suivi d'une armée de cinquante mille hommes. Ce fut à dater de ce moment que l'Hedjâz vit cesser l'arrivée des caravanes de pélerins qui, chaque année, y affluaient de tous les pays où domine l'Islamisme.

Un quatrième pélerinage fut entrepris en 1225

(1810) par le chef suprême des Wahabys; il marcha, suivi, comme de coutume, par une partie de la population de ses États. Son séjour à la Mekke fut marqué par quelques travaux de défense et par la démolition de toutes les parties d'édifices publics ou particuliers qui dépassaient ou atteignaient en hauteur les murs de la Kaabah.

Lors de sa première entrée à Médine, Saoud avait respecté le tombeau de Mahomet; mais cette fois, il fit à ce monument sacré l'application des préceptes proscripteurs de la loi nouvelle. Ses soldats essayèrent de démolir le dôme qui recouvre le tombeau; mais ayant rencontré dans la solidité de cet édifice un obstacle que le manque d'instrumens convenables leur rendit impossible à surmonter, ils se vengèrent sur les ornemens et les richesses de l'intérieur. Le tombeau fut ouvert et les réformateurs enlevèrent les rubis, les émeraudes, les perles et les diamans qu'il renfermait. Une partie de ces dépouilles, vendue à l'enchère publique, fut adjugée à des prix de beaucoup inférieurs à leur valeur réelle.

Le chef wahaby et ses principaux officiers figurèrent parmi les profanes adjudicatai-

res de cette vente ; elle produisit quarante mille talarys [1]. Cette somme ne comprenait pas la valeur de six sabres montés en or et enrichis de diamans que Saoud se réserva. Un nombre prodigieux de lampes, de vases et de chandeliers d'or massif, furent fondus et transformés en lingots, que se partagèrent les divers corps de l'armée.

Outre ces richesses, Saoud trouva dans l'enceinte profanée une immense quantité d'aloès, d'encens et de benjoin, dont il fit également le partage et qu'il distribua entre les principales mosquées de son empire.

Cette œuvre sacrilége consommée, Saoud revint à êl-Derrayéh. Le reste de l'année 1225 (1810) et une partie de 1226 (1811) furent employés par lui à étendre ses conquêtes. Le succès qui accompagna ses armes sur le littoral de l'un et l'autre golfe et sur celui de la mer d'Omân, fut tel que, lorsque Mohammed-Aly prit enfin la résolution de tenter la délivrance des saints lieux, il n'était pas un seul point de la vaste péninsule arabique où la puissance des Wahabys ne dominât souveraine. Au nord-est, leurs

1 Environ 200,000 francs de notre monnaie.

détachemens avancés menaçaient les plus riches provinces de l'empire persan; plusieurs fois à l'ouest, on les avait vus mettre à contribution les villes frontières de la Syrie; maîtres des ports principaux de la Mer-Rouge, ils commandaient la navigation de ce golfe; enfin sur le golfe Persique croisait une flottille de bâtimens armés en course, qui enlevait une partie des navires faisant le commerce entre Bombay et Basrah. La terreur qu'ils semaient au loin grossissait encore leur nombre et leurs forces; l'imagination épouvantée des habitans de l'Égypte et de la Syrie voyait en eux les instrumens d'une puissance surnaturelle. Saoud, aux yeux des masses musulmanes, avait le pouvoir des miracles; les chrétiens voyaient en lui l'Ante-Christ et trouvaient le nombre mystérieux de la bête de l'Apocalypse [1] dans son nom réuni à celui d'Abd-êl-Wahab [2], les juifs le procla-

[1] Voyez *Apocalypse*, chapitre XIII, verset 18. « Que celui qui a » l'intelligence compte le nombre de la bête; car ce nombre est un » nombre d'homme, et ce nombre est six cent soixante-six. »

[2] On sait que chacune des lettres de l'alphabet arabe a une valeur numérique: on peut voir à ce sujet, ainsi que sur la manière dont les Orientaux en composent des chronogrammes, ce que nous en avons déjà dit, T. I[er] de l'*Histoire de l'Expédition*, pages 225 et 226.

maient comme le précurseur immédiat du Messie tant désiré ; les habiles de la première communion lui donnaient un moine pour conseil[1] ; ceux de la seconde voulaient que ce guide caché fût un rabbin. Enfin, nombre d'Européens éclairés, agens consulaires, voyageurs ou négocians, regardaient en pitié ces bruits divers et affirmaient sérieusement que Saoud n'était autre qu'un ancien jésuite français naturalisé arabe.

Nous ajouterons seulement ici la valeur arithmétique de chacune des lettres qui composent les noms d'Abd-èl-Wahab et de Saoud, avec leur addition complétant le nombre 666.

A'BD-ÊL-WaHAB, W-SA'WD-ÊBN-
70. 2. 4. 1. 30. 6. 5. 1. 2. 6. 60. 70. 6. 4. 1. 2. 50.

= 320.

A'BD-ÊL-A'ZYZ, ÈBN-MoHaMmeD.
70. 2. 4. 1. 30. 70. 7. 10. 7. 1. 2. 50. 40. 8. 40. 4.

= 346.

[1] Déjà les chrétiens avaient autrefois prétendu qu'un moine syrien était le conseiller de Mahomet et l'auteur du Koran.

CHAPITRE II.

Le chérif Ghâleb. — Combat de Bedr. — Attaque des défilés de Sâfrâ. — Déroute de l'armée turke. — Abaissement du titre monétaire. — Mohammed-Aly envoie des renforts en Arabie. — Prise de Médine, de Geddah, de la Mekke et d'êl-Tâyef.—Réjouissances au Kaire. —Armemens des Wahabys —Défaite des Turks à êl-Tarabéh et à êl-Henakyéh. — Position critique de Toussoun. — Mohammed-Aly passe lui-même en Arabie avec de nombreux renforts; son arrivée à Geddah; son séjour à la Mekke; il dépose le chérif Ghâleb et l'exile en Égypte. — Nouveaux échecs essuyés par les Turks devant êl-Tarabéh et à êl-Qonfoudah. — Mort de Saoud. — Son fils Abd-Allah lui succède. — Defaite des Turks dans la province de Zâhran. — Blocus d'êl-Tâyef. — Le Vice-Roi débloque cette place. —Révolte des Arabes. —Les Wahabys sont battus à Bessel.

Le débat qui allait éclater entre le vice-roi d'Égypte et le chef des Wahabys ne plaçait pas seulement en présence deux forces à peu près égales; il jetait, en outre, dans une lutte corps à corps deux hommes, enfans l'un et l'autre de leurs œuvres, l'un et l'autre nova-

teurs hardis et doués tous deux d'un génie aussi actif que persévérant.

Saoud se présentait au combat avec tous les avantages de la défensive; maître de toutes les positions militaires du pays, secondé par des troupes rompues au terrain et au climat, il pouvait choisir son champ de bataille et adopter le système de guerre le plus favorable à la trempe et au génie de ses soldats. Mohammed-Aly avait, en revanche, pour aider à sa cause, l'intérêt froissé des habitans des ports et des principales villes de l'Hedjâz, riches seulement par l'afflux annuel des caravanes et des pélerins; l'attachement d'une partie du pays aux anciennes croyances; les divisions profondes que présentait un empire éclos seulement de la veille et dont la population, remuée en tous sens par des mœurs différentes et des intérêts opposés, n'était reliée au centre commun que par la force du sabre; des troupes mieux pourvues et beaucoup mieux armées; puis enfin un système corrupteur depuis long-temps éprouvé et la trahison.

Saoud n'avait laissé qu'un très-petit nombre de soldats dans la partie maritime de l'Hedjâz. Le chérif Ghâleb, enfermé dans les murs

de Geddah, port principal de la contrée, s'était chargé de la double défense de cette place et de la ville d'Yanbo. La confiance du chef des Wahabys dans la fidélité de cet ancien maître de la Mekke fut fatale à la cause de la réforme.

Depuis long-temps Ghâleb entretenait de secrètes intelligences avec le Vice-Roi; plusieurs fois des émissaires turks et mekkains avaient franchi les portes du Kaire et celles de Geddah, porteurs de plans de campagne contre les Wahabys. Il y avait eu débat, puis enfin accord définitif sur la marche et les opérations de l'armée égyptienne. La place d'Yanbo, dans les arrangemens des deux chefs, devait succomber la première. Aussi, lorsque parut la flotte de Mohammed-Aly, les portes de cette ville furent-elles immédiatement ouvertes aux troupes de débarquement. Une fois maîtresse de ce point important, l'infanterie du Vice-Roi attendit, pour marcher en avant, l'arrivée du commandant en chef et celle de la cavalerie. Cette jonction ne se fit pas attendre. Toussoùn porta immédiatement toutes ses forces à Bedr[1],

[1] Ce village est depuis douze siècles célèbre par la bataille mémo-

village situé à près de dix lieues dans les terres sur la route de Médine. Ce fut là que, pour la première fois, il vit face à face les Wahabys. Ces derniers n'étaient qu'en fort petit nombre; ils n'hésitèrent cependant pas à attaquer. Mais forcés de battre en retraite, après deux heures de combat, ils se retirèrent dans la direction de Sâfrâ, laissant soixante morts sur-le-champ de bataille et criant : « Voilà ceux qui recon-» naissent la pluralité des dieux. »

Les approches de Médine, du côté de la Mer-Rouge, sont défendus par une montagne assez élevée et sur la crête de laquelle est assis le gros bourg de Sâfrâ. Arrivés à cette position, les Wahabys firent halte et élevèrent plusieurs lignes de retranchemens dans les gorges et les sentiers que suit la route d'Yanbo. Ces travaux ne firent qu'exciter l'ardeur et le courage de Toussoun; il ordonna l'assaut. La première ligne emportée, l'armée turke courut à la seconde; les difficultés presque insurmontables du terrain favorisèrent cette fois la résistance des Wahabys; ils tinrent avec une sauvage énergie. Lassés par de longs et inutiles efforts, les

rable qu'y livra Mahomet. Voyez ci-dessus *Égypte ancienne*, T. II, page 18.

Turks mollirent et quelques soldats des premiers rangs se replièrent. A la vue de ce mouvement, un détachement de cavalerie posté en arrière prit peur; il tourna bride. Cette fuite ayant ébranlé les corps les plus voisins, le désordre se glissa bientôt, si rapide et si complet, dans chaque rang, que, malgré les efforts et les cris de son jeune et valeureux chef, l'armée tout entière se débanda.

Rien ne put arrêter cette déroute; les esprits semblaient frappés de vertige; toute distinction de rangs disparut; les plus forts dépouillaient les plus faibles; on se disputait, les armes à la main, les animaux de transport, et de simples soldats s'emparaient des chevaux de leurs chefs. La terreur fut si grande, qu'une partie des fuyards ne s'arrêta qu'aux bords de la Mer-Rouge; d'autres rentrèrent à Yanbo avec Toussoun, le divan-Effendy, Seyd-Mohammed-êl-Mahrouqy et ses collègues.

L'armée turke comptait huit mille hommes lorsqu'elle attaqua les approches de Sâfrâ; trois mille seulement purent être ralliés au bout de quelques semaines. Six cents étaient restés sur le champ de bataille; le reste périt dans la déroute. De ceux-ci, les uns, égarés pendant la

nuit, furent massacrés par les Arabes; les autres succombèrent aux excès de la fatigue ou aux tourmens de la soif et de la faim.

La fuite de l'armée turke avait d'abord semblé aux Wahabys un simple mouvement de retraite; si, plus nombreux ou mieux instruits, ils avaient osé dégarnir leurs positions et se jeter à travers les rangs en désordre de l'armée de Toussoun, il est probable que pas un soldat ne serait échappé pour porter à Mohammed-Aly la nouvelle de ce désastre.

Les troupes de Saoud étaient en trop petit nombre dans cette partie de l'Hedjàz pour que leurs chefs tentassent un coup de main sur Yanbo; persuadés, d'ailleurs, que le fils du Vice-Roi ne pourrait jamais se relever de sa défaite, ils crurent faire assez pour la défense du pays, en chargeant les habitans de garder avec soin leurs défilés. La garnison de la citadelle de Médine fut toutefois augmentée; puis, cette précaution prise, les Wahabys rentrèrent dans l'intérieur du Nedjd.

Dès que Mohammed-Aly connut les détails et les funestes résultats de l'attaque de Safrà, il rappela en toute hâte auprès de lui la plupart des chefs de troupes de l'armée d'Arabie, ainsi

que les corps signalés comme ayant montré le plus de lâcheté. Les chefs furent rayés du tableau de la solde et exilés d'Égypte ; les soldats furent envoyés dans le Saïd. Ces punitions ne remédiaient pas au mal; des vides énormes existaient dans l'armée expéditionnaire, et il fallut, non-seulement les combler, mais remplacer en outre les munitions et les approvisionnemens abandonnés dans les défilés de Sâfrâ. De nouveaux envois d'hommes et des levées d'impôts pourvurent à cette double nécessité.

Six cent soixante-cinq mille feddâns environ appartenaient encore, à titre de *rizaqs*, aux établissemens religieux. Mohammed-Aly frappa ces biens d'une contribution extraordinaire de six pataques [1] par feddân. Des réclamations et des cris s'élevèrent dans toutes les écoles et dans toutes les mosquées; le Vice-Roi n'en tint aucun compte; l'impôt fut perçu. Chaque village fut en outre taxé à un certain nombre de bourses. L'excessive rareté du numéraire était un obstacle à la facile rentrée de ce dernier impôt ; on donna aux fellahs la faculté de payer soit en blé, soit en espèces; les céréales affluèrent de

[1] Environ 15 francs.

es points de l'Égypte aux magasins de Ro-
et d'Alexandrie, et, grâce à cette double
tion, Mohammed-Aly put ravitailler son
e d'Arabie sans toucher à son trésor par-
er.

fut également à cette époque que Moham-
Aly prit à son compte la fabrication des es-
monnayées. Jusqu'alors cette fabrication
restée un privilége concédé par le Vice-Roi
tains individus pour un temps limité et au
l'une somme une fois payée. Le bénéfice
uel de cet hôtel des monnaies ne fut d'a-
que de cinquante bourses [1]; mais il l'éleva
ôt à 400 [2], produit énorme et que peut
expliquer la prodigieuse altération que
ent alors toutes les monnaies. Avant ce
s, le talary et le sequin *zer-mahboub* va-
t l'un cent cinquante, l'autre cent quatre-
ts paras; tel fut l'abaissement du titre mo-
ire que, malgré la peine de mort prononcée
re tout marchand qui refuserait de prendre
ouvelles espèces d'après l'ancien taux, le

[1] Environ 50,000 fr. La bourse contient 25,000 medins ou 500
es turkes. Sa valeur a varié de 700 à 1500 fr.
[2] Environ 400,000 fr.

talary monta tout-à-coup à 250 paras et le sequin zer-mahboub à 280.

Tandis que Mohammed-Aly continuait ainsi à appauvrir et à épuiser l'Égypte, Toussoun avait profité de l'inaction des Wahabys pour se fortifier dans Yanbo et pour attirer à lui par des caresses et de riches présens quelques-unes des plus puissantes tribus arabes des environs de Médine. Ces alliances servirent plus utilement sa cause que n'auraient pu le faire plusieurs victoires. Il en eut la preuve lorsqu'après avoir reçu les renforts expédiés par son père, il se mit une seconde fois en marche pour Médine. Son passage ne fut nulle part inquiété; les fatals défilés de Sâfrâ eux-mêmes perdirent leurs dangers. Les habitans commis à leur garde, entraînés par les manières franches et généreuses du jeune pacha, ne lui livrèrent pas seulement ces inexpugnables positions; ils se joignirent à son armée, et marchèrent avec elle à la conquête de Médine.

Les Turks n'osèrent, les premiers jours, attaquer cette place avec vigueur; la crainte de détruire le tombeau de Mahomet tint leurs canons et leurs mortiers inactifs; il y eut seulement blocus très-resserré; des postes furent en

même temps établis sur les principaux points de la route d'Yanbo; puis la prise d'êl-Birkéh et l'occupation de ce village par un fort détachement vinrent ouvrir la route de la Mekke.

Tandis que Toussoun affermissait et élargissait tout à la fois ses communications, des envoyés, porteurs de paroles de paix et chargés de magnifiques présens, ébranlaient la fidélité des tribus arabes campées sur la frontière du Nedjd. Ces démarches eurent un plein succès; quelques-unes de ces tribus groupèrent leurs tentes dans le voisinage des lignes turkes au moment même où les travaux du siége tiraient à leur fin.

Toussoun avait suppléé à l'action des batteries de brèche par l'emploi plus lent, mais plus sûr, de la mine. Les soins politiques n'avaient pas arrêté un seul instant chez lui l'énergie qu'il savait imprimer aux travaux. Lorsque tout fut prêt, il fit avertir les habitans de se tenir renfermés dans leurs maisons, et de se couvrir, pour plus de sûreté, de vêtemens différens de ceux adoptés par les réformateurs. Cet avis avait été donné dans la nuit; le lendemain matin la mine fit explosion, un large pan du mur d'enceinte s'écroula, et des masses d'assiégeans s'élancèrent aussitôt dans la place. Une

partie de la garnison fut passée au fil de l'épée; l'autre se renferma dans la citadelle. Le manque de munitions et d'approvisionnemens, ainsi que l'absence de toute espèce de secours, amenèrent bientôt ces derniers à composition; ils obtinrent de la générosité du vainqueur la liberté de se retirer avec armes et bagages.

Les Turks furent accueillis par la population de Médine comme des libérateurs. Toussoun ne s'oublia pas dans sa nouvelle conquête; impatient de continuer son œuvre, il renforça les détachemens chargés de protéger la route d'Yanbo, laissa dans Médine une garnison nombreuse, fit occuper, dans une distance de plusieurs lieues, toutes les positions susceptibles de défense, et se mit ensuite en marche pour êl-Birkéh.

Une fois à ce village, le fils de Mohammed-Aly quitta la route de la Mekke, et, descendant vers la Mer-Rouge, se porta rapidement sur Geddah. Le chérif Ghâleb attendait depuis long-temps le moment de remettre lui-même cette place à l'armée turke. Toussoun n'eut qu'à paraître pour voir les portes s'ouvrir; son entrée fut un véritable triomphe.

Peu de jours après, le chérif quitta ce lieu

de long exil et se dirigea lui-même vers la Mekke à la tête d'un nombreux corps de troupes; cette force lui fut inutile; la population, se levant par un élan spontané, chassa le petit nombre de Wahabys dont se composait la garnison, et remit Ghâleb en possession de son ancien pouvoir et de ses anciennes fonctions.

Mohammed-Aly était à Suez, surveillant lui-même l'embarquement de renforts qu'il faisait passer à son fils, lorsque lui arriva la nouvelle de la prise de Médine. Il revint en toute hâte au Kaire, et le 2 Dou-l-qadéh 1227 (7 novembre 1812), de nombreuses salves d'artillerie apprirent ce triomphe aux habitans de la capitale. Un mois après, des courriers annoncèrent à leur tour l'occupation sans coup férir de la Mekke et de Geddah; des réjouissances publiques signalèrent ce nouveau succès qui complétait la délivrance des saints lieux, et Minâ-Tchaouych, officier du Vice-Roi, fut chargé d'aller informer la Porte de cette triple conquête.

A mesure qu'arrivaient les renforts destinés à l'armée d'Arabie, Toussoun poussait des partis de cavalerie dans toutes les directions, et le chérif Ghâleb, auxiliaire actif et influent, en-

voyait sur toutes les routes des émissaires (gés d'exciter chaque village ou chaque tr secouer le joug des Wahabys. Quand ces (chefs crurent leurs forces assez nombre(ils concertèrent une attaque sur êl-Tâyef.

Cette ville, comme nous l'avons dit, (marché de la Mekke ; assise dans la seule v fertile qui se rencontre, pour ainsi dire, cette partie du littoral de la Mer-Rouge assure au parti qui en est maître une a(réelle et directe sur le reste du pays. Sa pénétré de son importance, en avait fai(véritable place d'armes. De bonnes forti tions la protégeaient contre toute attaqu rieuse, et de grands approvisionnemen vivres et en munitions; ainsi qu'une gar d'un millier de soldats enthousiastes et dét(nés, la mettaient en état de soutenir un siége.

Les chefs turks, décidés à ne faire d'a que le blocus de la place, n'emmenèrent eux que de la cavalerie. Ils s'attendaient : les approches vivement disputées. Mais, : grande surprise, ils purent s'avancer jusq portes sans brûler une seule amorce. Un tant, ils craignirent des embuches; l'éni

toutefois, ne tarda pas à s'expliquer. Sur le bruit de leur approche, le gouverneur Othmân-êl-Medâyfy, beau-frère du chérif, s'était effrayé et avait abandonné la ville.

La garnison s'était vainement opposée à cette retraite. Son chef ne tarda pas à porter la peine de son impéritie ou de sa lâcheté. Attaqué dans le village ouvert de Bessel, il voulut fuir à la tête de quelques cavaliers; sa jument ayant été abattue d'un coup de fusil, il tomba lui-même bientôt au pouvoir d'une tribu d'Arabes bédouins qui le dépouillèrent et le livrèrent aux Turks. Toussoun le fit partir pour le Kaire avec un autre chef wahaby, Hassan-êl-Kalây, ancien gouverneur de Médine. Tous deux ne firent qu'un très-court séjour en Égypte; le Vice-Roi les envoya, comme des trophées vivans de ses victoires, à Constantinople où l'un et l'autre furent immédiatement décapités.

Long-temps Saoud était resté inactif. Bien que la guerre comptât déjà plus d'un an de durée, il n'avait encore combattu que par quelques lieutenans obscurs et sans mettre pour ainsi dire de forces en campagne. Tranquille spectateur de la lutte, il semblait ne vouloir se présenter sur le champ de bataille qu'après

avoir étudié les habitudes militaires et la trempe des soldats turks et lorsque la crise deviendrait réellement sérieuse. La perte d'êl-Tâyef le tira de cette apparente inaction ; son réveil fut celui d'un homme de génie.

Vers le mois de Regeb 1228 (juillet 1813), au moment même où Mohammed-Aly échangeait avec le Sultan de magnifiques cadeaux[1], gages de la satisfaction du suzerain et du surcroît de puissance du victorieux vassal, l'Yémen tout entier se leva en armes, et deux armées de Wahabys, commandées l'une par Saoud en personne, et l'autre par son fils Fayz-Allah, parurent tout-à-coup aux portes de la Mekke et de Médine.

Au même instant, les communications entre

[1] Le Sultan avait envoyé à Mohammed-Aly, ainsi qu'au chérif Ghâleb, un sabre, un poignard, et trois aigrettes enrichies de diamans, une pelisse et des châles de Kachmir, tous présens de la plus grande valeur. En revanche, le Vice-Roi fit déposer aux pieds de Sa Hautesse 70,000 sequins zer-mahboubs (environ 500,000 fr.), cinq cents fardes (environ 1,800 quintaux) de café, deux cents quintaux de sucre raffiné dit *moukarrar*, cent quintaux d'un autre sucre raffiné quatre fois dit *moukarrar-êl-moukarrar*, cent vases de porcelaine remplis de différentes confitures, cinquante chevaux richement enharnachés et ornés de perles et de coraux, cinquante autres sans harnais, de nombreux ballots remplis des étoffes les plus riches de l'Inde, de l'aloès et une grande quantité de parfums.

ces deux villes furent coupées; sur tous les points les détachemens turks se trouvèrent attaqués, et des nuées d'Arabes, se jetant sur toutes les routes, tinrent chaque corps isolé de ses magasins et de ses places de secours.

Fayz-Allah avait reçu de son père l'ordre de n'occuper que les villes susceptibles de défense; il devait y loger son infanterie et disperser ses dromadaires ainsi que sa cavalerie dans les gorges et dans les passages, de manière à toujours surprendre les Turks, à les harceler et à enlever leurs détachemens et leurs convois. Ce système de guerre était parfaitement entendu; Toussoun voulut en paralyser les avantages en massant ses troupes et en les portant directement sur les places défendues par le gros de l'armée wahabite.

Un corps nombreux placé sous le commandement de Moustafâ-Bey fut dès-lors destiné à marcher contre Tarabéh [1], quartier-général de Fayz-Allah. Nulle part cette troupe n'éprouva de résistance sérieuse; à mesure qu'elle avançait dans l'intérieur du pays, les détachemens ennemis se dispersaient et venaient se reformer

[1] Dans la vallée nommée *Ouady-Soubéy*.

sur les flancs et sur les derrières de Moustafâ. Mais lorsqu'après plusieurs jours d'une marche fatigante et rapide l'armée turke fut enfin en vue de Tarabéh, la poursuite cessa et le feu des fusils wahabites répondit à la mousqueterie des soldats du Vice-Roi.

Tarabéh était fortifiée; des champs de dattiers, environnés de fossés remplis d'eau, couvraient cette place dans une distance de près de deux lieues. Moustafâ-Bey cherchait encore où il pourrait asseoir son camp, quand une colonne de Wahabys tomba au milieu de ses troupes fatiguées et les attaqua avec furie.

Les assaillans étaient commandés par Ghâlyéh, femme du cheyk de la tribu de Soubéy. Cette héroïne déploya le plus grand courage; ses compagnons furent dignes d'elle; les Turks, enfoncés de toutes parts, abandonnèrent leur artillerie, leurs bagages, et, fuyant dans le plus grand désordre, ne se rallièrent que sous les murs d'êl-Tâyef.

A l'extrémité opposée de l'Hedjâz, Saoud se jetait, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, sur le territoire d'êl-Henâkyéh, ville assise à près de vingt lieues en avant de Médine et que gardait un corps de soldats turks

commandé par Othmân-Kâchef. Èl-Henâkyéh soutint plusieurs assauts ; sa garnison, affaiblie par ces combats successifs, offrit de se rendre ; Saoud consentit à lui accorder la vie sauve, mais à condition que les soldats sortiraient sans armes, qu'ils seraient immédiatement dirigés sur Baghdâd, et qu'ils feraient serment de ne jamais porter les armes contre les Wahabys. Cette capitulation acceptée, Saoud pourvut à la défense de sa conquête et marcha sur Médine.

La prise d'èl-Henâkyéh, la déroute de Tarabéh, l'enlèvement d'un grand nombre de petits postes et de détachemens par les Arabes sortis de l'Yémen ; enfin les maladies, suite de l'excessive chaleur du climat et de la mauvaise qualité des eaux du pays, contraignirent Toussoun à abandonner toutes les positions secondaires et à concentrer ce qui lui restait de forces sur Médine, la Mekke, Yanbo et Geddah. Encore la conservation de ces points principaux n'était-elle possible qu'à l'aide de nouveaux renforts en hommes et en munitions ; car huit mille soldats au moins étaient morts depuis le commencement de la guerre, et la fatigue ou les privations avaient enlevé à

l'armée près de vingt-cinq mille bêtes de somme.

Ces fâcheuses nouvelles surprirent Mohammed-Aly sans l'abattre. Rappeler Toussoun et son armée, c'était s'avouer faible et vaincu, et compromettre, vis-à-vis de l'Égypte et de la Porte, sa puissance et son titre. Aussi, bien que l'expédition lui coûtât déjà plus de 35,000 bourses [1], n'hésita-t-il pas à jeter sur le sol arabique de nouveaux hommes et de nouveaux trésors. Des réquisitions en nature frappées sur les principaux négocians lui permirent de faire confectionner l'habillement nécessaire aux troupes de l'expédition; des impôts extraordinaires lui fournirent la solde de l'armée de ligne et celle des Arabes; enfin, les garnisons de la Basse-Égypte lui donnèrent assez d'hommes pour mettre l'armée expéditionnaire en état de reprendre l'offensive. Argent, soldats, approvisionnemens et munitions de guerre furent immédiatement conduits à Suez, et de là embarqués pour Geddah.

Ces secours avaient épuisé l'Égypte; ils formaient la somme des sacrifices que pouvait

[1] 35,000,000 de francs environ.

alors supporter Mohammed-Aly. Quelque confiance que lui inspirât Toussoun, il voulut présider lui-même à la direction et à la mise en œuvre de ces ressources extrêmes.

L'Égypte, à cette époque, jouissait précisément d'un calme depuis long-temps inconnu ; nul ressort d'énergie n'existait plus chez ces populations foulées tour à tour par les Turks, les Albanais, les Arabes et les Mamlouks ; elles préféraient le despotisme uniforme et régulier du Vice-Roi à ces oppressions militaires, toujours vagantes dans la contrée. D'ailleurs, à qui se rallier? Aux corporations religieuses? Mohammed-Aly les avait annulées. Aux Mamlouks? leurs derniers cavaliers s'éteignaient fugitifs et oubliés dans quelques bourgades lointaines de la Nubie. Aux Albanais? ils étaient aux ordres du Vice-Roi, ils combattaient pour son compte dans les montagnes de l'Arabie centrale.

Mohammed-Aly pouvait donc quitter l'Égypte sans crainte. Ce fut le 27 Chaabân 1228 (25 août 1813) qu'il s'embarqua à Suez ; soixante officiers composaient toute sa suite. Lorsque le navire qui le portait jeta l'ancre devant Geddah, l'artillerie de tous les forts salua sa venue,

et Toussoun, ainsi que le chérif Ghâleb, se rendirent à son bord.

Le séjour du Vice-Roi à Geddah fut de courte durée; le 6 octobre, il partit pour la Mekke. Reçu aux portes de la ville par le chérif et par les principaux habitans, il les fit tous revêtir de pelisses, et se rendit ensuite au palais que Ghâleb lui avait fait préparer. Un mois durant, Mohammed-Aly parut oublier le motif de son voyage; tout entier à ses devoirs de religion, il n'était pas un jour sans aller faire ses prières à la mosquée et sans passer de longues heures à discourir, dans le collége des étudians, avec les cheyks et les ulémâs les plus versés dans l'étude du Koran et de ses nombreux commentaires. Ces pieux passe-temps servaient à cacher, chez lui, un travail plus sérieux; il s'occupait beaucoup du chérif Ghâleb, dont il jalousait l'influence et convoitait les immenses richesses; et bien qu'en public il eût l'air d'écouter ses conseils, en secret il méditait les moyens d'annuler cet homme et de s'approprier ses trésors. Voici comment il réalisa cette pensée.

Dans les derniers jours de Chaoual (fin d'octobre), Mohammed-Aly décida le chérif à di-

nger vers quelques postes éloignés les soldats que ce dernier entretenait à son service. Ce point obtenu, il l'amena ensuite à prier lui-même Toussoun de venir faire son pélerinage à la Mekke avant l'arrivée des caravanes, afin de ne pas ajouter encore par sa présence et celle de son monde à l'encombrement de la ville sainte. Toussoun, prévenu par un messager de son père, arriva bien accompagné et franchit les portes de la Mekke dans la nuit du 1er décembre (6 Dou-l-hagéh).

Le lendemain matin, Ghâleb, accompagné de plusieurs de ses gardes, vint présenter ses félicitations au jeune pacha. Après avoir fait servir le café, Toussoun fit retirer tout le monde et resta seul avec son hôte. Des soldats postés dans la cour avaient l'ordre de surveiller les gens de ce dernier et de s'en assurer au moindre mouvement. D'autres soldats se tenaient embusqués dans un cabinet contigu à la salle de conférence et devaient paraître au moment où le fils du Vice-Roi demanderait le sorbet. Quand Toussoun, après un quart-d'heure de conversation, donna le signal convenu, Abdyn-Bey sortit du cabinet, et, s'avançant vers le chérif, lui demanda son poignard et le déclara

son prisonnier. Ghâleb livra son arme sans résistance.

« C'est par commandement impérial, lui dit
» Toussoun, vous n'avez rien à craindre ; mon
» père, d'ailleurs, va se porter médiateur entre
» la Sublime-Porte et vous, et tout me fait es-
» pérer qu'il ne vous arrivera de tout ceci que
» d'avantageux résultats. »

Un des gardes du prisonnier, trompant la surveillance des soldats turks, courut annoncer l'arrestation de son maître aux enfans et aux esclaves de ce dernier ; ils se portèrent aussitôt à la citadelle et en fermèrent les portes.

Mohammed-Aly craignit un soulèvement; il dépêcha aussitôt son mouherdâr Ibrahym-Effendy près de Ghâleb, pour lui dire qu'il était détenu en vertu d'un khatt-chérif du Sultan et pour l'engager à maintenir ses enfans dans l'obéissance. Pour prix de cette soumission, le Vice-Roi s'obligeait à choisir un des fils du chérif pour le remplacer ; il devait en outre traiter généreusement tous les autres membres de sa famille et faire partir pour Constantinople un officier chargé de solliciter sa grâce.

Ghâleb eut foi dans la sincérité de ces pro-

ıes; il transmit à ses enfans l'ordre de
ndre auprès du Vice-Roi et de lui obéir
ne s'il était un autre lui-même. La citadelle
ussitôt livrée; puis au moment où la fa-
du prince captif venait, éplorée, se re-
re entre les mains de Mohammed-Aly, une
e de soldats commandés par Abdyn-Bey
ntoura tous les membres et les conduisit
ison.

ı même instant, d'autres soldats occu-
ıt toutes les issues du palais du chérif et
ıient à ce que personne ne pût sortir ni
emporter. Bientôt le qâdy se présenta suivi
officier du Vice-Roi et de plusieurs écri-
; un inventaire fut dressé des meubles de
eb, de ses effets, de ses bijoux et de ses
riétés; on mit à la porte tout son harem que
osaient plus de deux cents esclaves abys-
; ses parens et ses serviteurs se virent en-
chassés.

ette spoliation produisit, dit-on, au Vice-
31,000 sequins de Venise, 22,000 talarys et
bijoux, du café, de riches tissus et des mar-
ıdises de prix en quantité assez grande pour
ger toute une caravane, qui, envoyée
Égypte et mise en vente à quelque temps

de là, produisit une somme considérable.

L'ancien possesseur de ces richesses partit de la Mekke au moment même où l'on proclamait pour son successeur, non un de ses enfans, mais Yahyâ, fils de l'ancien chérif Sourour. Ghâleb arriva en Égypte avec le seul habit qu'il avait sur lui lors de son arrestation; les soldats lui avaient enlevé jusqu'à l'argent que renfermait sa ceinture.

La Porte ne voulut pas se rendre complice de cette déchéance; à ses yeux, Ghâleb avait bien mérité de l'Islamisme; sa chute pouvait ajouter aux discordes qui déchiraient l'Hedjâz, et porter le découragement et l'incertitude parmi les Croyans restés fidèles, comme au sein des hérétiques dont la foi chancelante penchait vers un retour complet à l'orthodoxie. Aussi, un ordre du Sultan arriva-t-il bientôt pour réintégrer le chérif dans sa dignité et dans ses biens. Le qapidjy-bâchy, porteur du firman de restitution, poussa jusqu'en Arabie. Mohammed-Aly baisa le seing impérial; puis, au lieu d'obéir, il transmit à son tour, au Kaire, l'ordre de faire partir Ghâleb et sa famille pour Salonique. Cette ville fut fatale au chérif et à ses enfans : soit par l'influence d'un climat étranger,

ɔar chagrin, soit par toute autre cause, e ans suffirent pour voir descendre au eau toute cette colonie d'exilés.

rrivée de Mohammed-Aly en Arabie, que la concentration de ses troupes au- de la Mekke, avait suspendu la marche ıoud sur Médine, et dirigé l'attention et rces de ce prince sur la partie méridionale Iedjâz. Une seconde fois Tarabéh devint ıtre des opérations de l'armée wahabite. place fermait la frontière sud du pays de l; et six mois auparavant ses murs avaient moins de la déroute des soldats du Vice- Jaloux d'ouvrir à son armée les États de l et d'effacer la honte de la première e, Mohammed-Aly chargea son fils de se r directement sur Tarabéh avec cinq mille nes d'infanterie, mille chevaux et six bou- à feu.

ıussoun s'arrêta quelques jours à êl-Tâyef organiser l'expédition; il prit pour quinze de vivres et se dirigea sur Koulâkh, village à un tiers à peu près du chemin d'êl-Tâyef ·abéh. Arrivé là, les mauvaises dipositions ıeyk chargé de la direction des Arabes et ransports le forcèrent à une halte assez

longue. Il n'avait plus d'approvisionnemens que pour dix jours, lorsqu'il put quitter Koulâkh pour aller à Bessel, village assis à deux journées de marche du premier. Une chaleur excessive, mais surtout la mauvaise foi des guides arabes vendus à Saoud, firent employer six jours à ce court trajet. L'armée se trouvait sans vivres; Toussoun en envoya chercher à él-Tâyef; une pluie d'orage survenue pendant la marche de ce convoi gâta le biscuit destiné à la nourriture des soldats.

Un instant Toussoun fut incertain s'il continuerait son mouvement; l'ardeur des troupes, excitée par l'absence complète de détachemens wahabites, triompha de son hésitation. Il quitta Bessel et s'enfonça dans une vaste plaine de sable qui s'étend au-delà de ce village.

Dans le courant de la seconde journée, l'armée manqua d'eau, et les soldats, accablés par la soif, ne purent avancer; mais une pluie abondante vint bientôt leur rendre le courage et des forces. La marche continua, et le soir même Toussoun put planter ses tentes en vue des remparts de Tarabéh.

Les dernières provisions étaient consommées; il fallait ou livrer immédiatement l'as-

., ou se retirer. Les chefs s'étant réunis en
seil de guerre, les deux alternatives fu-
: posées. Pourvue de murs solides, de nom-
ıx fossés et d'une bonne garnison, Tarabéh
vait-résister long-temps; il y eut unanimité
r un prompt retour à êl-Tâyef. Dans la
ée, on coupa tous les dattiers qui entou-
nt la place, afin de trouver dans la moëlle
a sommité de ces arbres un peu de nourri-
pour l'armée, puis, à minuit, Toussoun
na le signal de la retraite. L'infanterie se
en tête : les bagages et l'artillerie furent
és au centre; la cavalerie forma l'arrière-
le.

es Turks marchèrent jusqu'à Koulâkh sans
ıdre de repos pour ainsi dire, et toujours
:elés par de nombreux détachemens wa-
ites. Tant que dura la route, ce furent des
ıbats partiels que la nuit même ne pouvait
rrompre. La perte toutefois ne fut considé-
le d'aucun côté; après une halte de cinq
's à Koulâkh, l'armée de Toussoun rentra
s êl-Tâyef.

epuis long-temps les Arabes de l'Yémen,
éminés sur toutes les routes en détachemens
nombreux, attaquaient les convois, ainsi

que là plupart des postes établis pour la sû des communications. Lorsque partit l'exp tion dirigée contre Tarabéh, Mohammed craignit que ces incommodes et hardis parti ne se réunissent en masse sur les derrière Toussoun, et ne rendissent toute corres dance et tout secours impossibles. Il voulu forcer à se retirer dans leurs foyers.

L'Yémen maritime confine à l'Hedjâz p port d'êl-Qonfoudah; placé à la sortie n du pays, ce port pouvait devenir une p d'armes dont la garnison, menaçant inces ment les parties les plus populeuses de l'Yé aurait rappelé les détachemens en camp à la défense de leurs propriétés et de l demeures. Deux mille hommes d'infant douze cents chevaux et plusieurs pièces tillerie furent destinés à cette expédition devait seconder par mer une escadrille d timens légers.

Zaym-Oughlou, gouverneur de Geddah, mandait en chef cette petite armée; sa ma ne fut arrêtée nulle part; quelques détache arabes se montrèrent seuls aux approch la ville; toutefois ils ne tinrent pas, et quel coups de canon suffirent pour décider le

bitans d'êl-Qonfoudâh à ouvrir leurs portes.

Dès que Mohammed-Aly connut le succès de l'expédition, il transmit à Zaym-Oughlou l'ordre de fortifier la place conquise, d'y laisser une garnison de mille à douze cents hommes et de s'avancer avec le reste dans l'intérieur de l'Yémen. Ce dernier mouvement devait compléter les résultats que se promettait le Vice-Roi de l'occupation d'êl-Qonfoudâh; mais au moment où son lieutenant allait se mettre en devoir d'obéir, un acte d'impardonnable négligence vint le forcer à de tout autres soins.

Êl-Qonfoudâh n'a point d'eau; ses habitans vont puiser celle dont ils ont besoin à une source distante de près d'une lieue. Zaym-Oughlou eut l'imprévoyance de ne pas placer des soldats à ce poste important. La source, d'abord libre, fut bientôt occupée par les Arabes, et ses eaux furent retenues ou détournées. Quand Zaym-Ouyglou voulut réparer sa faute, il était trop tard; des bandes nombreuses, accourues de tous les points de l'Yémen, enceignaient la ville. Deux détachemens turks, envoyés pour dégager la source, furent successivement repoussés. Au second échec la garnison prit peur; les tourmens de la soif avaient abattu

tous les courages; le gouverneur, cédant lui-même à l'abattement général, eut l'imprudence de parler d'embarquement. Ce mot fut le signal d'une terreur panique que rien ne put arrêter: fantassins comme cavaliers, tous les soldats se précipitèrent en désordre sur les bâtimens stationnés le long du port.

Zaym-Ouglou ne put rien sauver de son matériel et de ses munitions; les hommes débarquèrent à Geddah, nus et désarmés : chevaux, fusils, canons, approvisionnemens avaient été abandonnés et étaient devenus la proie des Wahabys.

Les débuts de Mohammed-Aly dans l'Hedjâz n'étaient pas heureux : son armée n'avait pas été seulement repoussée sur tous les points, les Wahabys la tenaient alors parquée dans un rayon de quelques lieues autour de la Mekke. Les communications se trouvaient partout interrompues, et les convois ne pouvaient plus arriver de Geddah qu'escortés par de nombreux corps de troupes.

Une ame moins vigoureusement trempée que celle du Vice-Roi aurait sans doute fléchi devant le double revers d'êl-Qonfoudah et de Tarabéh; son courage et sa volonté n'en ac-

nt que plùs d'énergie : il se raidit contre
ıuvaise fortune et transmit au Kaire l'or-
e lui faire passer au plus vite de l'argent
nouveaux soldats.

Kiahyâ-Bey était resté chargé du gou-
ment de l'Egypte. Le caractère de cet
ır répondait à celui de son maître. Aussi,
ıe lui vinrent les lettres dont nous venons
ler, n'hésita-t-il pas un seul instant à faire
ıter les instructions sévères qu'elles ren-
ıient. Mohammed-Aly lui enjoignait, en-
ıtres choses, de s'emparer immédiatement
ıtes les propriétés foncières qui pouvaient
'e appartenir aux particuliers. Le 24 Safâr
(15 février 1814) le kiahyâ les déclara
ıquées, sans autre indemnité pour les pos-
ırs que de médiocres pensions viagères
s sur le trésor du Vice-Roi.

s précédentes spoliations avaient surtout
ıt les gens riches ou aisés; cette dernière
ıcation porta plus bas; elle dépouilla nom-
e familles pauvres qui, ne possédant que
tites portions de terre, avaient jusqu'alors
ıbliées ou exceptées. Les cheyks, acca-
de plaintes, voulurent réclamer. L'in-
ɔle kiahyâ leur répondit qu'il ne pouvait

rien changer aux ordres de son maître. La voie des pétitions restant ouverte, on décida, en désespoir de cause, qu'une humble requête serait adressée au Vice-Roi.

La mise aux mains du Vice-Roi de la seule portion du sol qui fût encore libre, ne produisit cependant pas de numéraire; des contributions arbitraires exigées et perçues à l'aide de détachemens de soldats pourvurent à ce besoin. Quant aux hommes, on les ramassa sur les places, dans les rues et sur les routes; jeunes et vieux, fellahs ou manœuvres, mendians ou portefaix, tout fut enlevé. Un assez mauvais sujet, nommé Heggâg-êl-Khodary, profita de l'occasion pour offrir au Kiahyâ de partir à la tête de cinq cents hommes choisis parmi les habitans les plus pauvres des faubourgs, si le gouvernement consentait à payer ses dettes. Le Kiahyâ ayant accepté ce marché, les créanciers d'Heggag reçurent l'invitation de se rendre au palais munis de leurs titres : tous accoururent leurs mémoires à la main; mais, au lieu d'en toucher le montant, ils virent leurs billets déchirés par le Kiahyâ qui les mit ensuite à la porte, avec menaces de punition exemplaire si jamais ils osaient élever la moindre réclamation

ɜ un homme que ses malheurs mettaient ıarge de l'Etat.

ıce à ce singulier travail administratif, le 'â put expédier au Vice-Roi sept mille hom-t sept mille bourses [1]. Ces secours arri-t à Mohammed-Aly au moment où lui ɔait, du centre du Nedjd, une nouvelle vait changer le caractère et les résultats utte.

8 Gemady-êl-âouel 1229 (28 avril 1814), l était mort à êl-Derrayéh à l'âge de ıte-trois ans; un accès de colique néphré-l'avait emporté. Malade depuis plusieurs il n'en avait pas moins conservé la direc-e ses armées : c'était de son lit que par-le plan de chaque opération, ainsi que les ctions que devaient suivre les chefs de e corps. Ses derniers jours comme on l'a e furent pas sans gloire; il expira peu ıns après avoir appris le double triomphe rabéh et d'êl-Qonfoudah.

ud s'était montré le digne successeur de ère et de son aïeul. Né et élevé au milieu nulte des armes, toute sa vie ne fut qu'un

[1] viron 7,000,000 de francs.

long combat. Doué d'une grande bravoure, actif, infatigable, personne mieux que lui ne savait électriser les troupes un jour de bataille. Jamais, il est vrai, une armée commandée par lui ne revint battue et sans dépouilles. Ses vertus égalaient son génie. Malgré les désordres et les ravages commis par ses troupes dans plusieurs cités, ravages qui ne furent au reste que l'application des principes religieux dont il se trouvait l'apôtre, ses ennemis les plus passionnés rendaient hommage à son désintéressement personnel et à sa droiture. Tant qu'il vécut, justice impartiale et sévère fut rendue à tous et partout; les vaincus n'eurent pas à souffrir de sa domination: une fois admis dans la grande famille wahabite, ils entraient en pleine possession des droits civils, de la liberté politique et de l'égalité religieuse dont jouissaient les vainqueurs.

La rare succession de grands hommes offerte par les trois règnes précédens avait etabli chez les Wahabys un préjugé favorable à l'élection du fils aîné du dernier souverain. Aussi, lorsque vint l'instant de donner un successeur à Saoud, les chefs de provinces et de tribus, assemblés à êl-Derrayéh, furent-ils unanimes pour con-

tinuer l'ordre de nomination deux fois suivi. Au lieu de décerner le pouvoir au plus digne, ils en investirent Abd-Allah, premier né de Saoud. Cette déviation du principe électif en faveur du principe héréditaire fut fatale à la cause wahabite. La guerre allait recommencer, plus active et plus acharnée que jamais; et la suprême puissance échut à un prince, très-religieux sans doute, probe, scrupuleux observateur de sa parole, mais faible, incertain, ami du repos et de la paix, et n'ayant aucune des vertus qui font le chef politique et le guerrier.

Les lieutenans d'Abd-Allah-ben-Saoud signalèrent toutefois le commencement de son règne par un nouveau triomphe sur les Turks. La perte d'êl-Qonfoudah avait ouvert encore une fois les routes de la Mekke, de Geddah et de Médine aux infatigables cavaliers de l'Arabie-Heureuse. Mohammed-Aly, incommodé sur tous les points par leurs détachemens, confia à Abdyn-Bey la mission d'occuper Ouâdy-Chahrân, vallée située à droite et au-delà d'êl-Tâyef, et qui sépare l'Yémen de l'Hedjâz supérieur. Nul obstacle n'arrêta d'abord la marche d'Abdyn : il entra dans le pays, fit un

grand nombre de prisonniers, puis, après un faible combat, chassa de leurs maisons les habitans de Bychéh, bourg principal de la vallée et y logea sa troupe.

Un séjour de moins d'une semaine suffit aux soldats du Vice-Roi pour consommer tous les vivres qu'avaient pu laisser les habitans. La cavalerie dut aller à la recherche d'approvisionnemens nouveaux. Les Arabes, profitant de cette sortie, attaquèrent le bourg avec des forces assez nombreuses; l'infanterie turke parvint à repousser tous les assauts; la cavalerie ne fut pas moins heureuse; bien que coupée sur tous les points, elle réussit à se faire jour à travers les rangs arabes et à regagner Bychéh.

Ce double échec ne rebuta point les Wahabys; ils reparurent plus nombreux. Abdyn, craignant de se voir enfermé dans son camp, prit alors le parti de tenter une sortie générale. Les Wahabys feignirent de battre en retraite et attirèrent les Turks au milieu de gorges où des embuscades nombreuses avaient été dressées à l'avance. Une fois engagés dans ces lieux difficiles, les soldats d'Abdyn furent assaillis par un feu de mousqueterie qui, partant de

toutes les hauteurs et de l'ouverture de chaque défilé, fit d'affreux ravages dans leurs rangs. En un instant le désordre fut au comble; chefs et soldats prirent la fuite, et tous se dirigèrent vers Koulâkh. Ce village était à trop grande distance du champ de bataille pour que les Turks pussent y arriver sans des pertes énormes; la plus grande partie périt avant de l'atteindre, soit de fatigue, soit par le sabre des cavaliers ennemis.

L'énergique poursuite des Arabes ne permit pas aux débris du corps d'Abdyn de faire un long séjour dans ce lieu de réfuge; à peine arrivés, les Turks durent fuir de nouveau et regagner-êl-Tâyef.

Toussoun était alors dans cette place; les fuyards n'avaient pas encore eu le temps de lui raconter leur désastre, que déjà les environs de la ville se couvraient d'ennemis. Quelques heures suffirent aux Wahabys pour s'emparer de toutes les positions du voisinage, et fermer toutes les routes.

Lorsque lui vint la double nouvelle de la défaite d'Abdyn et du blocus d'êl-Tâyef, Mohammed-Aly se trouvait à Geddah. Le danger qui menaçait Toussoun mit tous les esprits en

émoi ; les plus hardis proposèrent au Vice-Roi de réunir immédiatement toutes les garnisons voisines et de les diriger, sans perdre de temps, sur la place bloquée. Mohammed-Aly parut d'abord goûter ce conseil ; mais, obéissant bientôt à une de ces inspirations d'audace qui lui venaient dans les dangers extrêmes, il monta à cheval avec une vingtaine d'hommes, laissa dans Geddah son état-major surpris et effrayé, et s'élança sur la route d'êl-Tâyef.

Ce ne fut que dans la soirée du second jour que Mohammed-Aly et sa faible escorte arrivèrent sur le sommet d'une montagne, d'où l'on découvre êl-Tâyef et ses environs. Le camp ennemi s'étendait à quelque distance sur la droite; le Vice-Roi en examinait la disposition, quand plusieurs de ses gens lui amenèrent un chasseur arabe qu'ils venaient d'arrêter. Cet homme faisait partie de l'armée assiégeante; interrogé sur les forces et les positions des siens, il fit à chaque question des réponses nettes et précises. Une fois en possession de ces renseignemens, Mohammed-Aly fit un présent à son prisonnier et lui dit qu'il consentirait à le relâcher, si ce dernier s'obligeait par serment à taire jusqu'au lendemain matin sa ren-

: de la soirée et à faire tenir au gouver-
'él-Tâyef une lettre qu'il allait lui confier.
be ayant promis, le Vice-Roi le laissa
; puis, la nuit venue, il prit un léger
fuma long-temps et s'endormit.
oldat wahaby tint fidèlement sa parole;
êche du Vice-Roi parvint à son adresse;
contenait que ces deux mots tracés de sa
« Je suis arrivé sur la montagne de Khar-
venez m'y rejoindre. » A la lecture de
et dont l'écriture lui était bien connue,
oun fit éclater la joie la plus vive; de nom-
es salves d'artillerie saluèrent la venue de
ère; toute la cavalerie reçut l'ordre de
r à cheval, et lui-même, se mettant à la
l se dirigea vers le lieu où se tenait Mo-
ed-Aly.
Vice-Roi s'était donné au prisonnier de
le comme chef des éclaireurs d'une armée
envoyée au secours d'él-Tâyef. Cette nou-
circulait déjà dans les rangs des assié-
, quand le bruit des salves d'artillerie ti-
lans la ville, ainsi que la sortie d'une
de la garnison, les firent croire à une
e attaque. La crainte de se trouver pris
deux feux détermina leur retraite; ils

levèrent le camp et se replièrent en bon o
sur Tarabeh.

Deux jours après, le 17 Gemady-êl-
(6 juin 1814), Mohammed-Aly et sôn fi
rendirent à la Mekke et de là descendir
Geddah. Leur séjour dans ce port fut de pr
trois mois. Tout ce temps fut consacré à l'
nisation des sept mille recrues envoyées
gypte par le Kiahyâ-Bey, au ravitaillemen
garnisons et à l'établissement de postes
nés à protéger la venue des nombreuses
vanes que l'on savait en marche pour l'He

Le temps du pélerinage approchait. L
prise des lieux saints par les troupes du
Roi avait derechef mis en mouvement ce
lonnes de fidèles, qui de toutes les con
musulmanes accouraient chaque année au
beau du prophète et à la Kaabah. Mais au
ment même où la caravane de Syrie e
dans l'Arabie déserte, Mohammed-Aly a
le soulèvement de toutes les tribus arabes
pées entre Médine et Yanbo.

Cette révolte inattendue avait pour cau
mort de Beddây-êbn-Madyân, cheyk
tribu de Hârb, décapité par ordre du go
neur turk de Médine. Toussoun dut part

toute hâte pour Yanbo. A peine arrivé dans cette ville, il se porta sur Bedr avec un corps de cavalerie, quatre cents fantassins et deux bouches à feu; puis il dépêcha vers chaque tribu des envoyés chargés d'amener les cheyks à une entrevue. Des paroles de paix, la promesse d'infliger au gouverneur coupable une punition égale au crime, et de riches et nombreux présens, produisirent sur les révoltés l'effet que se promettait Toussoun; leurs chefs vinrent planter leurs tentes en face des siennes.

Les conférences qui suivirent achevèrent de tout pacifier; l'animosité et le désir de vengeance des Arabes ne purent tenir devant le langage conciliant et les façons simples et généreuses du jeune Pacha. Les insurgés avaient réussi à s'emparer du village et des gorges de Safrâ; la réconciliation fut scellée par la remise aux troupes turkes de ce difficile passage. Dès que Toussoun s'en vit en possession, il fit fortifier le village et construire, à l'entrée ainsi qu'à la sortie des défilés, deux forts qui devaient mettre désormais cette position hors de toute atteinte.

Une fois la route septentrionale ainsi ouverte,

les caravanes de Syrie et d'Égypte purent avancer et verser dans Médine et dans la Mekke les flots de pélerins qu'elles amenaient avec elles. La Mekke, surtout, vit alors les cé-rémonies les plus pompeuses ; tout un peuple de fidèles couvrit ses places et ses rues, et le Vice-Roi, mêlé à cette foule, se fit constammen remarquer parmi les dévots musulmans les plu assidus et les plus pieux. Toutefois, quelqu absorbé qu'il parût par ces exercices religieu et ces actes de rigide piété, son esprit, toujour occupé des besoins de l'expédition, n'en mû-rissait pas moins des projets de nature essen-tiellement profane.

L'armée comptait un nombre suffisant d soldats; mais il y avait manque de bêtes d somme, ainsi que de gens de peine et de ser vice; vingt mille de ceux-ci, dit-on, étaien morts depuis le commencement de la guerre Au moment où, l'ame encore pleine d'une joi toute religieuse, les pélerins de Syrie franchis saient les frontières de l'Hedjâz, des bandes d soldats commandées par Qâdery-Effendy, ky hyâ de Toussoun, se jetèrent à travers les rang de la caravane, et saisissant maîtres et serv teurs, ainsi que tous les animaux de charge

les contraignirent à rebrousser chemin et à combler les vides que présentait le service des bagages de l'armée.

Cet acte d'insigne violence enlevait à la caravane syrienne les deux tiers de ses pélerins. Le pacha de Damas qui la conduisait poussa les hauts cris. Mohammed-Aly rejeta l'odieux de ce rapt sur le kyahyâ de son fils; Qàdery-Effendy fut décapité, mais pas un des hommes ou des animaux enlevés à la caravane sainte ne fut rendu.

Dès que le départ de ces pieux visiteurs eut laissé au Vice-Roi la libre disposition de ses troupes, il se mit en mesure d'ouvrir une nouvelle campagne. Une armée de vingt mille Wahabys s'avançait, précisément à cette époque, vers la Mekke. Quatre mille Albanais furent d'abord détachés en observation, et le 28 Moharrem 1230 (10 janvier 1815), le Vice-Roi se mit lui-même en marche avec le gros de son armée.

Les Wahabys furent infidèles cette fois à la tactique de temporisation, source de leurs précédentes victoires. Les soldats n'avaient rien perdu de leur enthousiasme religieux et de leur courage; mais l'expérience et le génie de Saoud

n'inspiraient plus les chefs. Au lieu de disséminer leur monde, de se jeter sur les flancs et sur les derrières des Turks, de s'attaquer surtout aux transports et aux convois, et d'user enfin leur ennemi à force de fatigues et de privations, les généraux d'Abd-Allah tinrent leurs forces réunies et attendirent de pied ferme l'armée du Vice-Roi entre Bessel et Tarabéh.

Cette faute était d'autant plus grave qu'une partie des Wahabys n'avait pour armes offensives que des lances ou des piques; les armes de jet que l'on voyait dans leurs rangs étaient des fusils à mèche qu'ils chargeaient lentement avec de la poudre et des balles fabriquées dans le pays. Le Vice-Roi ne pouvait, il est vrai, présenter sur le champ de bataille qu'un nombre de troupes moindre de moitié; mais ce désavantage était largement compensé. Il avait une artillerie comparativement très-nombreuse, et chacun de ses soldats était muni d'un fusil à simple détente ainsi que de plusieurs paquets de bonnes cartouches. Cette supériorité dans le nombre de ses armes de tir et dans la rapidité des décharges lui donnait un feu presque triple de celui de ses adversaires.

Les Wahabys attaquèrent avec leur impé-

tuosité accoutumée; long-temps ils se battirent avec une héroïque bravoure; tous leurs efforts furent en pure perte; la fortune se déclara pour les canons et la dévorante mousqueterie de Mohammed-Aly.

Cette victoire entraîna la chute ou la soumission de Tarabéh, de Bychéh, de Ranyéh, et de la plus grande partie des villages et des postes assis sur cette partie des frontières du Nedjd. Après plusieurs semaines de marches faites sans pouvoir rencontrer de troupes wahabites, le Vice-Roi descendit vers la Mer-Rouge, s'empara sans coup férir d'êl-Qonfoudâh, y mit une forte garnison, revint ensuite à Geddâh, et de ce port se rendit à la Mekke, annonçant sur tous les lieux de son passage les triomphes qui venaient d'illustrer ses armes.

Cette courte mais glorieuse campagne avait démontré à Mohammed-Aly les difficultés presque insurmontables que rencontrerait une expédition dirigée de la Mekke sur le centre du Nedjd. Il n'avait trouvé au-delà de Tarabéh qu'un désert sans eaux et sans lieux de station. Des renseignemens qui lui vinrent alors des frontières du nord lui apprirent qu'en revan-

che une attaque au cœur des États d'Abd-Allah était facile par la voie de Médine; que, de cette ville à êl-Derrayéh, la route suit une chaîne de montagnes qui se prolonge jusqu'à celle de Toueyk, et dont les gorges sont semées de bourgs et de villages. Il voulut dès-lors transporter la lutte sur ce terrain, et transmit à Toussoun l'ordre de ramasser toutes ses forces et de marcher, sans perdre de temps, sur la capitale du Nedjd.

—

CHAPITRE III.

Marche de Toussoun sur les provinces centrales du Nedjd. — Occupation d'El-Rass. — Fâcheuse position de l'armée turke — Abd-Allah demande la paix. — Traité. — Dissolution de l'armée wahabite et retour de Toussoun à Médine. — Le Vice-Roi arrive en Egypte; il veut introduire le *Nizam-Gedyd* parmi les troupes campées à Boulâq; révolte des soldats. — Mohammed-Aly appaise la sédition. — Toussoun quitte l'Arabie. — Correspondance entre le Vice-Roi et Abd-Allah; ce dernier se prépare de nouveau à la guerre. — Les Mamlouks; mort du vieil Ibrahym-Bey. — Ibrahym-Pacha, fils du Vice-Roi, part pour l'Hedjâz et prend le commandement des troupes. — Les Turks entrent de nouveau dans le pays de Nedjd. — Le camp d'él-Henakyéh. — Siége d'él-Rass.

Les troupes avec lesquelles Toussoun se mit en marche pour les provinces centrales du Nedjd se composaient de deux mille cinq cents hommes d'infanterie et de cavalerie turke et albanaise, d'un grand nombre d'Arabes auxiliaires et d'une batterie de trois bouches à feu.

A toute autre époque, la faiblesse de ce corps expéditionnaire aurait interdit au fils du Vice-

Roi une entreprise aussi aventureuse; mais la stupeur causée par les récens triomphes de Mohammed-Aly était telle parmi les généraux d'Abd-Allah, que Toussoun put franchir une distance de près de quatre-vingt-dix lieues sans rencontrer un seul corps ennemi. Tous les villages assis sur sa route firent à l'envi leur soumission; le seul bourg d'êl-Chenânéh voulut résister; quelques volées de coups de canon suffirent pour en ouvrir les portes.

Êl-Chenânéh couvre la frontière occidentale de la riche et populeuse province d'Èl-Qassym; la chute de cette bourgade, ainsi que la présence inopinée sur leur territoire d'un corps de troupes appartenant à l'armée victorieuse à Bessel, porta les habitans d'Êl-Rass, capitale de la contrée, à prévenir l'attaque des Turks; ils offrirent à Toussoun de rester neutres dans la querelle et de fournir à ses troupes tous les vivres dont elles auraient besoin, à condition de ne pas recevoir garnison dans leur ville. Cet arrangement fut accepté. La possession d'Êl-Rass, sorte de point intermédiaire entre Êl-Derrâyéh et Médine, importait trop, toutefois, au fils de Mohammed-Aly pour qu'il gardât fidèlement sa parole : prenant prétexte de

l'approche annoncée d'un corps nombreux de Wahabys, il s'avança de nuit vers la place, s'empara des portes par surprise et y fit entrer immédiatement ses troupes.

Pendant huit jours le général turk ne s'occupa qu'à rallier à sa cause les Bédouins du voisinage. Quelque séduisantes que fussent les offres de Toussoun, elles n'auraient eu qu'une action assez faible sur la fidélité de ces tribus nomades, si la pensée de recouvrer leur ancienne vie d'indépendance et de déprédations n'était venue appuyer les promesses et les présens du fils de Mohammed-Aly. Différens en cela des Arabes sédentaires, les Bédouins trouvaient pesante la domination des Wahabys, précisément à cause de l'ordre et de la régularité qu'elle imposait à toutes les populations du Nedjd. La révolte était pour eux un retour à la liberté; aussi les vit-on se réunir en grand nombre aux nomades que, depuis Médine, Toussoun avait entraînés avec lui.

Cependant l'armée wahabite approchait. Les habitans d'Èl-Rass ne faisaient point mystère de leur éloignement pour le désordre et l'anarchie que jetait dans le pays la présence de l'armée turke. D'un autre côté, vingt mille

chameaux et deux cent mille moutons appartenant aux Arabes auxiliaires avaient dévoré tous les fourrages de la contrée. Toussoun n'osa pas attendre Abd-Allah dans une ville peuplée de mécontens et dépourvue des choses les plus nécessaires à la vie; il fit démolir une partie des forts et des murailles, porta son camp à cinq lieues sur la gauche, et vint ensuite occuper, avec un fort détachement de cavalerie, Êl-Chebeybyéh, village placé à dix lieues en avant d'Êl-Rass sur la droite d'Êl-Derrayéh.

Abd-Allah arrivait dans ce moment même à Aneyzéh, bourgade distante de quatre lieues seulement des avant-postes turks. Les deux armées restèrent quelque temps en présence, sans autres combats que d'insignifians engagemens de troupes légères et de tirailleurs. De chaque côté on semblait hésiter devant une bataille générale; l'incertitude de Toussoun s'expliquait par sa position.

Jeté à près de cent lieues au-delà de Médine, épuisé de vivres et de munitions, Toussoun ne voulait pas mettre son existence et celle de ses troupes à la merci d'une rencontre. Chaque jour des messagers partaient de son camp pour Médine chargés de presser la venue de trou-

ouvelles et de convois, et ces demandes,
ne instantes qu'elles fussent, restaient sans
se. Son père était-il en marche pour ar-
usqu'à lui, ou bien la révolte, soulevant
pulations assises sur les derrières, avait-
rêté tous ses courriers? Telles étaient les
ctures entre lesquelles flottait son esprit,
un cavalier arabe, échappé à grand'-
des mains des coureurs d'Abd-Allah, vint
relever ses espérances et son courage.
omme, expédié par le khaznadâr Ahmed-
, était chargé de s'informer du destin de
oun et du sort de son armée que l'on di-
struite; il devait annoncer en outre au
al turk, dans le cas où il parviendrait à
contrer, que Mohammed-Aly venait de
r subitement l'Hedjâz, laissant à lui,
adâr, l'ordre de se porter au secours de
oun avec toutes les troupes réunies à Mé-
t aux environs.

fort détachement de cavalerie fut aussi-
pêché au-devant d'Ahmed-Aghâ. Cet of-
en apprenant la fâcheuse position du fils
ı maître, força sa marche, et passant sur
tre de tous les détachemens wahabites qui
rent de lui barrer le passage, il réussit à

se jeter dans le camp de Toussoun ave
cents fantassins et cavaliers et deux cents
meaux chargés d'artillerie et de munition

Ce secours n'ajoutait que quelques hoı
au petit nombre de soldats que les Turks
vaient présenter en ligne; il ne remédia
rien au besoin le plus urgent de l'armé
manque de vivres. Ahmed-Aghâ, malgré
ses efforts, n'avait pu en amener; car, lo
son départ de Médine, les bruits répandu
la perte de Toussoun avaient subitemmeı
disparaître des environs de cette ville les t
de Bédouins, ordinairement chargées des
vois. L'arrivée du khaznadâr de Moham
Aly suffit toutefois pour électriser les tro
Toussoun voulut mettre à profit ce mo
d'enthousiasme; dès le lendemain, il con
ses gens au combat.

Les Wahabys, rangés en bataille à qu
distance du camp, se montrèrent prêts à c
ter vivement le terrain; mais, lorsque toı
nonçait une lutte meurtrière et acharnée,
à peine si les tirailleurs purent échanger
ques coups de feu : le soleil se maintint si
haut durant toute la journée, que, des
parts, il y eut impossibilité de faire mouvo

troupes. Les soldats, accablés, ne pouvaient soutenir leurs armes. Le soir venu, l'une et l'autre armée se retirèrent dans leurs lignes; puis, au milieu de la nuit, au moment où les chefs turks, réunis en conseil, venaient de décider la retraite sur Médine, un parlementaire wahabyte se présenta, demandant à remettre une lettre de son maître au fils de Mohammed-Aly.

A différentes reprises déjà, Abd-Allah avait fait à Toussoun quelques ouvertures d'arrangement : chaque fois le général turk les avait repoussées comme autant de piéges destinés à le retenir inactif dans un pays épuisé et où chaque jour il voyait diminuer ses forces, tandis que celles de son ennemi augmentaient dans une redoutable proportion.

Le temps seul, en effet, devait amener les Turks à se rendre sans coup-férir; un moment ils s'étaient vus sans vivres et pour ainsi dire sans cartouches. La venue d'Ahmed-Aghâ ne pouvait prolonger que de quelques jours leur résistance, ou leur permettre, tout au plus, d'essayer une retraite; mais, poursuivi par le souvenir de la bataille de Bessel, effrayé par la désertion de la plus grande partie des Arabes bédouins, et tremblant surtout à la vue de

cette poignée d'Osmanlys qui venaient d
vancer jusqu'au cœur de ses États, le d
successeur de Saoud n'aperçut pas les a
tages inespérés de sa position ; la peur ob
cit sa raison ; il crut ne pouvoir sauver l
forme et son trône qu'en demandant la pai
lettre à Toussoun se ressentait de toute
terreurs ; son langage n'était pas même
d'un chef à demi-vaincu, mais encore arn
s'y montrait abattu et suppliant.

La méfiance toujours subsistante de T
soun, la crainte d'éveiller les soupçons de
nemi sur l'extrémité où se trouvait son ar
et le désir de traiter aux meilleures condi
possibles, le portèrent à parler en vainque
en maître. L'inconcevable aveuglement d'
Allah lui fit tout accepter ; une conventic
immédiatement conclue sur les bases suivai

Les Wahabys devaient renoncer à
maximes de réforme ; leur chef s'engage
se soumettre aux commandemens du S
ottoman, et à se rendre même à Const
nople, dans le cas où un ordre viendrait
appeler ; il s'obligeait en outre à remett
commandement d'êl-Derrayéh à l'officiei
désignerait Mohammed-Aly ; à se contente

titre de prince arabe ou de cheyk-êl-beled de la province d'êl-Ared; à restituer tous les objets enlevés sur le tombeau du Prophète; à rétablir toutes les communications avec l'Hedjâz; à protéger le passage des pélerins; puis enfin à obéir aux ordres du gouverneur de Médine.

Par un surcroît de despotique exigence que peut seule expliquer, chez Toussoun, la conscience de sa supériorité morale sur le faible Abd-Allah, ce traité enchaînait ce dernier sans obliger les Turks. Le chef wahabite devait envoyer à Constantinople et au Kaire des députés chargés de soumettre les déshonorantes conditions de son vasselage au Sultan et à Mohammed-Aly, et de solliciter leur ratification. Jusque-là, Toussoun devait laisser une forte garnison dans El-Rass et assurer la communication de cette ville à Médine par des postes placés sur les principaux points de la route.

L'officier chargé par le fils du Vice-Roi de présenter au chef wahabite copie de la convention signée par tous les deux, fut accueilli avec les plus grands honneurs. Quand il parut devant Abd-Allah, ce prince se leva, accourut

au-devant de lui et reçut debout les hal
cérémonie, ainsi que les objets divers q
envoyait Toussoun, comme marques d'al
et de satisfaction. Au nombre de ces p
figurait un sabre assez beau, que l'envoy
remit au prince arabe en lui disant: «
» arme est le gage de votre soumission
» restera votre plus sûr appui, tant qu
» garderez vos sermens; mais, si vous
» béissez aux ordres du Sultan notre n
» elle sera son vengeur. »

La cérémonie achevée, des crieurs se
dirent dans tout le camp, annonçant qu
se soumettait au Sultan, que l'on devait
mais solennellement prier pour lui le ven
et qu'il fallait sur-le-champ porter des vi
l'armée turke.

Cet apport immédiat d'approvision
était une des conditions sur lesquelles
soun avait surtout appuyé; son insistan
tait pas sans motifs, ses troupes mourai
faim. Grâce aux soins d'Abd-Allah, cette
eut un prompt terme, et le camp turk re
dès le soir même de vivres de toute sort
fourrages. Le chef wahabite poussa plus l
témoignages de sa fidélité; il offrit à To

tout l'argent dont il pourrait avoir besoin.

Au moment où l'armée turke se livrait, confiante, à la joie que lui causait cette pacification inespérée, les lignes wahabites se voyaient tout-à-coup envahies par une multitude de soldats accourus des points les plus opposés des vastes possessions d'Abd-Allah. Le pays d'Ommân, les provinces d'êl-Hassâ et d'êl-Gebel, l'île de Bahréyn et l'Yémen avaient chacun fourni leur contingent. Ces contrées ne s'étaient pas seulement épuisées d'hommes; elles faisaient passer en même temps au chef politique de la réforme de l'argent, des vivres et des munitions de guerre.

Le départ de Mohammed-Aly pour l'Égypte avait été le signal de la mise en mouvement de ces renforts. Leur arrivée faillit renverser l'œuvre des jours précédens. Chefs, ou simples soldats, tous les compagnons d'Abd-Allah n'avaient accueilli qu'avec un dépit amer les premières ouvertures de négociation; leur résultat honteux excita une indignation générale, et il avait fallu tout le respect qui s'attachait au double caractère politique et religieux du prince, ainsi qu'au souvenir des immenses et glorieux services rendus par ses ancêtres,

pour empêcher l'armée de se mettre en révolte ouverte. La présence et l'ardeur guerrière des nouveaux venus firent taire un instant ces scrupules; le camp retentit d'imprécations contre les Turks, et les troupes, en tumulte, demandèrent à marcher vers l'ennemi.

Si Abd-Allah, soucieux du seul honneur de ses armes et des intérêts de sa patrie, avait obéi à ce cri inspirateur, il est probable que les sables de la province d'êl-Qassym seraient devenus le tombeau du fils de Mohammed-Aly et de ses soldats. Mais, esclave superstitieux de sa parole, Abd-Allah se raidit contre le généreux enthousiasme de son armée; il en licencia tous les corps et ne tarda pas à prendre lui-même le chemin d'êl-Derrayéh.

Toussoun n'avait pas attendu le départ du prince wahaby pour se mettre en pleine retraite; heureux de sortir d'une position sans issue avec tout l'honneur et le profit de la victoire, il se borna à laisser des garnisons dans les principaux villages de la route qui sépare êl-Rass de Médine, et rentra enfin dans cette dernière ville.

Tandis qu'il échappait ainsi à une perte presque certaine, son père réussissait, de l'autr

côté du golfe, à conjurer un orage qui pouvait détruire tout l'édifice de sa puissance.

Deux causes avaient motivé le départ subit de Mohammed-Aly pour l'Égypte : la nouvelle du débarquement de Napoléon en France et d'une seconde conflagration européenne ; puis l'annonce, par son kyahyâ, de complots tramés au Kaire pour changer la forme et l'assiette du gouvernement. Napoléon était pour Mohammed-Aly un objet tout à la fois d'épouvante et d'admiration ; s'il le regardait comme l'homme des temps modernes le plus grand et le plus digne d'être imité ou suivi, en revanche, effrayé par les souvenirs de l'expédition de l'armée d'Orient et par le bruit des fabuleux exploits des armées impériales, son imagination lui présentait le captif échappé de l'île d'Elbe comme toujours prêt à lancer quelques-uns de ses régimens à la conquête de l'Égypte.

Ces terreurs témoignaient de l'ignorance de Mohammed-Aly sur la véritable position du continent européen lors du conflit que termina la bataille de Waterloo. Les craintes que lui inspiraient les complots annoncés contre son pouvoir étaient autrement sérieuses.

Les chefs albanais, délaissés ou disgraciés

par lui aux différentes époques de la g
d'Arabie, n'avaient pas tous quitté l'Ég
Mécontens de n'avoir travaillé qu'au profit
seul homme, dont le pouvoir alors les
sait, ceux qui étaient restés voulurent expl
à leur tour et pour leur propre compte
gypte et ses ressources. Le moment se pr
tait favorable. Toutes les classes d'habi
foulées d'impôts ou spoliées, envelopp
dans une même haine le Vice-Roi et son
tème d'administration; la plus grande
des troupes étaient dans l'Hedjâz; et la cl
voûte de l'édifice, Mohammed-Aly lui-m
se trouvait jeté à près de quatre cents lieu
centre de son gouvernement.

Différentes assemblées tenues dans la ca
mirent le kyahyâ sur la voie de ce compl
en avertit son maître. La présence inopin
celui-ci au Kaire, le 11 Regeb 1230 (19
1815), étourdit les conjurés; ils durent a
ner l'exécution de leurs projets et atte
pour les reprendre une occasion meill
elle ne tarda pas à se présenter.

Depuis long-temps Mohammed-Aly
éprouvé le besoin de réunir autour de sa
sonne un corps d'élite qu'il pût opposer,

un instant de révolte, aux mécontens de tous les partis. Durant quelques années, les débris de l'ancienne infanterie noire et grecque d'Elfy-Bey, de Housséyn-Bey-le-Zanthiote et des vice-rois turks ses prédécesseurs, lui avaient offert une garde dont tous les soldats étaient instruits et dévoués. Mais le temps, les emprunts faits par ses fils pour leur garde particulière, puis enfin les fatigues de la dernière campagne avaient successivement détruit ce noyau d'infanterie armée à l'européenne.

D'un autre côté, ses différentes expéditions dans l'Hedjâz lui avaient souvent fait déplorer l'absence de toute tactique parmi ses troupes. Malgré la grande supériorité de leur armement et de leur feu, les soldats turks n'avaient obtenu que de rares avantages sur les Wahahys; ces derniers égalisaient le combat à force de courage et d'énergie. Cette double force, impuissante devant des bataillons exercés, ne pouvait avoir action que sur des troupes combattant comme les siennes, c'est-à-dire sans aucune règle et sans ordre : il le savait; aussi tant que dura son séjour en Arabie, un souvenir involontaire vint-il lui rappeler bien souvent ces carrés formidables contre lesquels

tait venue se briser l'intrépide valeur des Mamlouks. A ses yeux, les triomphes de Napoléon en Égypte, comme sur le continent européen, étaient le fait de l'organisation de nos régimens, et il lui semblait qu'avec des corps d'organisation semblable, il aurait également facile et prompte justice de l'aveugle bravoure des soldats d'Abd-Allah.

Cette pensée le suivit en Égypte; les trames qu'il accourait y déjouer en précipitèrent la réalisation.

Le 25 Chaabân 1230 (2 août 1815), il se rendit à Boulâq, sous le prétexte d'exercer les troupes qu'y commandait son fils Ismayl; après leur avoir fait faire quelques évolutions, dont il se montra fort peu satisfait, il déclara vouloir établir parmi elles le *nizzam-gedyd* [1]; puis il ajouta que les soldats qui se refuseraient aux exercices qui allaient avoir lieu seraient immédiatement punis et chassés. D'unanimes et violens murmures accueillirent cette déclaration, et dans tous les rangs l'on entendit bientôt une foule de voix ajouter au nom du Vice-Roi la flétrissante épithète de « Pacha des Chrétiens. »

[1] Organisation nouvelle ou tactique européenne.

L'innovation annoncée et les clameurs qu'elle souleva furent, pour les chefs mécontens, une bonne fortune qu'ils n'eurent garde de laisser écha pper. Ils se réunirent derechef, et la journée du lendemain fut destinée à l'exécution du complot. Par un hasard heureux, Abdyn-Bey, venu malade d'Arabie, célébrait, le soir même, sa convalescence par une fête brillante où se trouvaient invités Khodjâ-Bey, Abd-Allah-Aghâ-Sary-Kolléh et Hassan-Aghâ-êz-Zargainguely, membres actifs de la conjuration. Entraînés par les enivrans plaisirs de cette nuit, les trois convives d'Abdyn laissèrent échapper quelques joyeuses saillies sur les événemens que devait éclairer le soleil du lendemain; ces demi-mots éveillèrent l'attention de leur hôte : il sollicita une confidence entière. Les conjurés n'eurent pas la force de garder leur secret; ils s'ouvrirent à Abdyn, et lui demandérent aide et concours; le nouvel initié prodigua les promesses et les sermens; mais, peu d'instans après, il se dirigeait, déguisé et monté sur un âne, vers le palais de Mohammed-Aly.

L'absence d'Abdyn fut de peu de durée : il reparut bientôt; puis, tandis qu'il mettait tout

en œuvre pour maintenir ses convives dans le insouciante sécurité, le Vice-Roi abandonna son palais de la place d'êl-Ezbekyéh à la fidéli d'une partie de ses gardes, et se dirigeait av le reste vers la citadelle. Mohammed-Âly tr versa le Kaire dans toute sa longueur, ramas sant sur sa route tous les soldats qu'il put re contrer; il entra ensuite dans la forteresse par l porte de la Montagne (*Bâb-êl-Gebel*), et f immédiatement braquer de l'artillerie sur l ville.

Le désappointement des conjurés fut granc lorsque, se présentant le matin devant le palai de ville du Vice-Roi, ils apprirent la disparitio de ce dernier, et se virent soudain accueill par une fusillade vive et bien nourrie. Le chefs principaux, jugeant le coup manqué, ren trèrent au plus vite dans leurs demeures, tou prêts à justifier de leur fidélité et de leur inac tion; les soldats furent moins prompts à s décourager; ils ne s'étaient point levés contr Mohammed-Aly, mais contre les bazars et le boutiques; tous les magasins restant encor debout et remplis, ils poursuivirent leur ré volte.

Le pillage commença par le bazar de la soieri

et des draps [1]; de là il s'étendit sur les parties les plus riches de la ville. Quelques quartiers échappèrent pourtant à cette dévastation. Postés aux fenêtres et sur les terrasses de leurs maisons, les Moghrebins repoussèrent à coups de fusil toutes les troupes d'assaillans qui voulurent pénétrer dans leurs rues. Les francs prirent également les armes, et durent à cette attitude d'avoir leurs richesses sauves et leurs demeures respectées.

Si les troupes, au lieu de ne voir dans ce soulèvement qu'une affaire de pillage et de butin, en avaient fait une insurrection politique, il est probable que la population tout entière aurait secondé le mouvement; mais, attaqués dans leurs personnes et dans leurs biens par une soldatesque brutale, les habitans firent taire toutes leurs pensées de haine et de vengeance devant le sentiment de la conservation personnelle. Cette fusion de tous les ressentimens, l'accord qu'elle pouvait mettre entre le peuple et l'armée, effrayaient surtout Mohammed-Aly. Tant que dura le tumulte, son esprit troublé flotta indécis entre la crainte

[1] Ce bazar est celui qui est connu sous le nom d'*el-Ghouryéh*.

d'une brusque et fatale catastrophe et l'espoir de tout regagner. Le soir il rêvait un triomphe immédiat et complet, puis le lendemain il se voyait assiégé dans la citadelle et forcé de subir la déchéance que, dans des circonstances semblables, il avait jadis imposée à Khosrou-Mohammed-Pacha.

L'attitude réciproquement ennemie de la population et des troupes insurgées put seule calmer l'inquiétude qui dévorait le Vice-Roi. Une fois qu'il connut cette face de la révolte, son génie se réveilla, et de nombreux émissaires descendirent dans la ville, chargés de rallier à sa cause toutes les classes du peuple et de l'armée. Aux soldats, il promit l'abandon de la nouvelle organisation militaire ainsi que le paiement immédiat de la solde arriérée ; aux chefs, de riches présens et de lucratifs emplois; aux cheyks et aux ulémas, la restitution de tous les biens religieux ; aux propriétaires, la remise de leurs titres; puis enfin, aux marchands et aux négocians, le remboursement intégral, en numéraire, de tous les biens pillés.

Les masses ne sont pas seulement crédules oublieuses à l'excès, les mensonges à l'aide desquels on les a dupées la veille servent encore à

les tromper le lendemain. Aussi, quoique l'existence politique de Mohammed-Aly ne fût qu'une longue succession de promesses toujours faussées, le Kaire accueillit néanmoins avec enthousiasme les engagemens qu'arrachait à ce prince la révolte des troupes. Tous les partis y eurent foi ; la garnison suspendit le pillage, les habitans reprirent confiance, et chacun crut à un avenir encore inconnu de repos et de félicité.

Le Vice-Roi ne tarda pas à détruire tout cet édifice d'incroyables illusions. La révolte une fois comprimée, il oublia les promesses faites dans la citadelle. Le *nizzam-gedyd* fut momentanément abandonné; mais, en revanche, la solde resta sans être mise au courant; les corps de la garnison furent disloqués et dirigés soit dans la Basse-Égypte, soit en Arabie; les chefs les plus compromis eurent pour récompense l'exil ou le sabre du bourreau; pas un seul feddân de terre appartenant aux établissemens religieux ne fut restitué; pas un titre ne fut rendu aux propriétaires; les négocians et les marchands dépouillés reçurent seuls l'indemnité promise. Il est vrai de dire que de ceux-ci le plus grand nombre étaient étrangers, et que Mohammed-Aly vit dans cette mesure, moins

un acte de justice, qu'un moyen de con
son crédit et de porter en Europe le ren
sa puissance, de ses richesses et de sa
probité.

La crue du Nil vint bientôt délivrer le
Roi des dernières craintes que pouvait lı
pirer cette sorte d'ébranlement qui su
toute commotion populaire; la digue co
les eaux du fleuve envahirent la rue bas
canal ainsi que les places principales, et
vèrent dès-lors aux mécontens leurs lieu
dinaires de réunion. D'un autre côté, le K
pourvut, par de nombreuses exécution
turnes, à la sécurité à venir de son maî
fit impitoyablement pendre ou précipite
le Nil tous les individus soupçonnés d'ex
quelque influence sur le peuple des dif
quartiers, entre autres cet Heggag-êl-Kho
dont il avait si singulièrement payé les
quinze mois auparavant[1].

Malgré l'interruption passagère de
communications officielles ou privées, la
velle de cette secousse ne tarda pas à
chir le golfe Arabique. Toussoun se rep

[1] Voir page 72 de ce volume.

tranquille, à Médine des fatigues de sa laborieuse campagne du Nedjd, quand tout-à-coup se répandit dans la ville le bruit d'une violente insurrection au Kaire; le Vice-Roi, disait-on, y avait perdu la vie, et pas une maison de cette capitale n'était restée debout. Un aussi grave événement rendait la position de l'armée turke fort dangereuse; les troupes étaient en petit nombre et dispersées, et sur tous les points la population se montrait agitée et inquiète. Un adroit mensonge calma soudain cette fermentation.

Le fils du Vice-Roi transmit en toute hâte au gouverneur d'Yanbo l'ordre de simuler l'arrivée d'un courrier chargé de dépêches annonçant que le calme le plus parfait n'avait cessé de régner dans la capitale de l'Égypte. Cet exprès devait se mettre immédiatement en route pour Médine. Le gouverneur obéit. Lorsque parut le messager, le jeune Pacha réunit les principaux officiers ainsi que les habitans les plus notables, et leur lut en grande cérémonie le contenu des lettres supposées. De nombreuses décharges d'artillerie saluèrent aussitôt ces heureuses nouvelles, et les Arabes demeurèrent persuadés que jamais Mohammed-Aly n'avait

été plus puissant et l'Égypte plus p

Toussoun ne pouvait être dupe de son stratagème; aussi fut-il en proie à l'inq la plus vive, jusqu'au moment où lui enfin les détails de la révolte du 26 C (3 août); il les couvrit du secret le plus pı et donna l'ordre aux différens corps de l de se rapprocher des ports de la côte. C vement de troupes avait pour but de te soldats tout prêts à repasser le golfe en besoin. Quand tous les détachemens fu marche, le jeune Pacha, prétextant une a de quelques jours, quitta Médine, s'eml à Yanbo et fit voile pour l'Égypte.

Le 4 Dou-l-hagéh 1230 (7 novembre après une traversée de huit jours, les officiers de la cour de Mohammed-Al chefs des troupes et les principaux habit Kaire vinrent recevoir Toussoun au lac lerins (*Birkét-él-Hag*). Ce cortége l'a pagna au travers des rues de la capitale; l s'y pressait, prodigue d'applaudisseme d'acclamations; toutes les voix célébra l'envi la gloire du jeune et brillant libé des saints lieux; cette entrée fut un vé triomphe.

Le retour de Toussoun fut signalé par une rencontre assez bizarre. Le vaisseau à bord duquel il était revenu avait croisé dans la Mer-Rouge le bâtiment qui ramenait en Arabie les envoyés d'Abd-Allah. Messagers de paix, lors de leur venue en Égypte, ces représentans de la cause wahabite reportaient chez eux le soulèvement et la guerre.

Mohammed-Aly, à l'époque de leur arrivée, luttait contre les embarras suscités par la dernière révolte. Ils durent attendre dans la maison de Ibrahym-Aghâ, commandant de la citadelle, que le calme eût succédé à ce violent orage. La sédition appaisée, le Vice-Roi reçut en audience solennelle les envoyés du prince wahaby, et prit communication des dépêches dont ils étaient chargés pour la Sublime-Porte et pour lui. Deux jours après il leur remit une lettre dont voici les phrases principales :

« Vous avez porté la guerre aux habitans de » la Mekke et de Médine et fait injure à la ma- » jesté de Dieu en dépouillant le tombeau de » son prophète. Il m'est dès-lors impossible de » vous pardonner avant que les objets enlevés » par vous aient été restitués, que vous ayez » remis le commandement de votre capitale au

» gouverneur de Médine, et que vous-n
» soyez allés rendre compte de votre co
» au Sultan, qui seul a le droit de vous j
» car ma mission se borne à vous faire la gue

Cette réponse laissait peu d'espoir p
maintien de la pacification; Abd-Allah v
cependant tenter un nouvel effort; il rép
« Nous ne possédons plus rien des ric
» trouvées par Saoud, notre père, au tor
» du Prophète: tout a été vendu ou pa
» Quant au gouvernement du pays, vous
» vez envoyer tel officier que vous vou
» pour vous représenter et recevoir les d
» nous lui obéirons. Voulez-vous nous
» mettre à un tribut? Nous le paierons v
» tiers. Mais nous vous conjurons de
» exempter du voyage de Constantino
» vous prions d'être auprès de la Sublime-
» notre médiateur et notre appui. »

De riches cadeaux accompagnaient cett
plique. Mohammed-Aly ne voulut rien a
ter et manda au prince arabe que, puisq
poussait toutes ses conditions d'accomm
ment, il allait envoyer dans le Nedjd s
Ibrahym-Pacha avec une armée nomb
« Le pays, lui disait-il, sera ruiné et les

» tans seront passés au fil de l'épée ; je ne lais-
» serai pas pierre sur pierre à êl-Derrayéh, et
» vous-même serez conduit mort ou vif à Cons-
» tantinople. »

La violence de ce langage ne permettait plus les illusions ; le chef wahaby s'aperçut enfin que la lutte engagée entre lui et le Vice-Roi d'Égypte était un combat à outrance et sans merci. Mais, incapable de trouver en lui-même la force de volonté que demandait une détermination vigoureuse, il fit appel aux lumières et à l'énergie des membres de sa famille et des principaux chefs de provinces et de tribus. Ces personnages, réunis en conseil dans la capitale, furent unanimes pour déclarer que, puisqu'on ne pouvait obtenir la paix, il fallait se préparer à la guerre. Fort de cette décision, Abd-Allah promulgua aussitôt dans toutes les provinces de son empire la déclaration suivante :

« Nous avions obtenu la paix du Grand-Sei-
» gneur, par l'entremise de Toussoun-Pacha.
» Contre notre attente, son père Mohammed-
» Aly la rompt sans aucun motif. Il veut que
» nous renoncions à notre foi pour embrasser
» sa croyance, cette croyance qui fait une idole

» du Sultan et qui permet la pédérastie, l'i
» l'usure et les jeux défendus par la loi. M
» med-Aly veut le massacre des Musulm
» viole les traités. Nous sommes donc
» de le combattre pour la conservation d
» sainte religion, de notre patrie et des p
» professant l'*unité de Dieu*, de ce Di
» nous donnera la victoire sur ceux
» mettent la *pluralité*. »

Les chaires de toutes les mosquées r
rent bientôt de cet appel au zèle religi
guerrier des disciples d'Ebn-Abd-êl-V
partout on courut aux armes; chacun
jaloux de supporter sa part de sacrific
pauvres offrirent leurs personnes; les
ouvrirent leurs bourses; la plupart des m
de la famille d'Abd-Allah engagèrent
dirent leurs biens personnels pour en dis
le prix aux soldats. Au milieu de ce gé
entraînement des esprits, les Arabes Be
restèrent seuls froids et silencieux. Le
encore pleines de l'or que leur avaient d
générosité calculée de Toussoun ainsi
pillage des contrées envahies par ce jeune
ils ne virent dans la conflagration an
qu'une occasion d'augmenter leurs ric

et quand tout le Nedjd ne rêvait que sacrifices et résistance à l'invasion, eux, ils supputaient déjà les bénéfices promis à leur alliance avec les envahisseurs.

Mohammed-Aly n'avait pas attendu cette levée de boucliers pour se préparer à une nouvelle et décisive campagne. Son amour-propre n'était pas seulement intéressé à la destruction de la puissance wahabite; comme vassal visant à une complète indépendance de fait, la conquête de l'Arabie devait servir de sauve-garde à de nouvelles et plus ouvertes usurpations de prérogatives et de pouvoir. Comme maître d'un pays qu'il épuisait d'hommes et d'argent, la double possession de l'Hedjâz et du Nedjd ne réparait pas seulement, quant à la population et à l'impôt, cet affaiblissement de ressources; elle doublait encore sa puissance et ses forces.

En effet, malgré la double barrière que leur opposaient l'armée turke de l'Hedjâz et le golfe Arabique, les doctrines religieuses et politiques des Wahabys avaient pénétré en Égypte: les armées qui passaient tous les jours de l'un à l'autre bord de la Mer-Rouge servaient de conducteurs involontaires à cette communication d'idées. Sous la tente comme dans les cafés, le

Nedjd, ses habitans et ses lois étaient le text
de toutes les conversations; la masse des aud
teurs écoutait impassible et inerte; mais quelqu
rapprochemens hasardés par des voix isolé
étaient venus prouver à Mohammed-Aly qu
existait en Égypte des esprits où cette semen
avait germé. Sa pénétration et son instinct
despotisme, mesurant toute la portée de
travail intellectuel, lui avaient bien vite f
comprendre que de ces faibles étincelles po
vait naître un incendie qui finirait par arriv
jusqu'à lui, s'il ne se hâtait d'en aller éteind
le foyer.

Dans l'état d'épuisement où se trouvait l'
gypte à la fin de 1230 (1815) et dans les pr
miers mois de 1231 (1816), tout autre que M
hammed-Aly aurait sans doute renoncé à
pensée de trouver les sommes nécessaires à u
nouvelle expédition. Le génie fiscal du Vi
Roi s'inspira de cette misère. La guerre av
momentanément tari toutes les sources de
venus; nulle contribution en numéraire n'é
à recevoir; il se tourna vers les agens qui j
qu'alors les avaient perçues.

Le Cophte Maallem-Ghâly figurait à la
des collecteurs habituels de l'impôt, sous le t

d'intendant-général. Comptable intègre autant qu'habile, Maallem-Ghâly s'était jusqu'alors maintenu dans les bonnes grâces du Vice-Roi. Cette faveur aussi soutenue, il la devait, non à un caprice du maître, mais à l'impossibilité où était ce dernier de trouver un administrateur qui pût réunir une aussi longue expérience et les mêmes lumières. A différentes reprises, il est vrai, Maallem-Ghâly s'était vu contraint de grossir le trésor du Vice-Roi d'une portion de ses bénéfices présumés ; mais jusqu'alors ces demandes extraordinaires étaient restées dans des bornes qui ne dépassaient pas les forces de l'intendant-général. La nécessité fit taire, cette fois, toutes les considérations.

Le kyahya, exécuteur toujours empressé des ordres du Vice-Roi, se présente un matin devant Maallem-Ghâly et son frère, les déclare ses prisonniers et leur annonce qu'ils ne seront mis en liberté qu'après avoir payé 6,000 bourses [1], montant d'un solde de compte que venait de découvrir son maître.

L'arrestation de ces deux personnages émut toutes les ambitions financières de la capitale.

[1] 6,000,000 de fr. de notre monnaie environ.

Les prisonniers appartenaient à la sect
Cophtes catholiques, secte que jalouse e
déteste la classe plus nombreuse des Co
schismatiques; leur disgrâce fut accueilli
ceux-ci avec toute la joie que l'on peut att
d'une haine religieuse et d'une aversion c
terie satisfaites. Ce triomphe restait tou
incomplet; les schismatiques voulurent
placer les Latins dans l'intendance-génér

Gerges-Tâouyl et Makarious-Betta
se faisaient remarquer parmi les détrac
les plus chauds de Maallem-Ghâly. Tous
ayant été choisis parmi leurs co-religionn
pour suivre les intérêts de la communaut
sollicitèrent du kyahya une audience sec
que ce dernier s'empressa de leur acco

Admis devant cet officier, ils lui diren
le Vice-Roi n'avait découvert qu'une part
la vérité; que le débet de Maallem-Ghâly
de 30,000 bourses [1]; qu'ils se faisaient fo
le démontrer, si on voulait les charger de
fier ses comptes, et que, pour preuve
vérité de leur dire, ils s'offraient à comp
les 30,000 bourses de déficit, dans le cas

[1] 30,000,000 de fr. environ.

eur principal ne pourrait les verser en r dans le trésor du prince.

kyahya, ravi de cette confidence, fit imtement revêtir les deux Cophtes de pelis'honneur, et donna en même temps à ses l'ordre de bâtonner l'intendant-général, rère et son khaznadâr [1] Semhân. Peu de après, Semhân mourut des suites de cet de justice distributive. Sa maison fut ôt visitée : on y trouva 1,000 sequins iahboubs [2], 200 sequins de Venise [3] et o piastres [4], que le Vice-Roi déclara cons à son profit.

ndis que Gerges-Tâouyl et Makariousnony usaient leurs veilles dans la recherlu débet annoncé, les nombreux amis de lem-Ghâly essayaient d'amener le Viceune composition amiable. La mise en lide son frère leur fut d'abord accordée; ils obtinrent la sienne, mais au prix de o bourses [5], payables dans un très-court

iaznadâr est le même titre que celui de *khazindâr*, et signifie r.

iviron 6,500 francs.

iviron 2,500 francs.

iviron 175,000 francs.

iviron 14,000,000 de francs.

délai, et que l'intendant-général ne put acquitter qu'en vendant ses meubles, ses bijoux, ainsi que les joyaux de tous les membres de sa famille, en empruntant de toutes mains, à fort gros intérêts, et en épuisant la bourse de ses co-religionnaires et celle de ses amis.

Les Cophtes schismatiques avaient parlé de leurs richesses avec une vanité trop empressée pour que le Vice-Roi ne fût point tenté de s'en approprier une partie; il leur fit grâce de la découverte du déficit de 30,000 bourses et de la part qu'ils devaient en supporter, mais à la charge par eux d'une indemnité de 4,000 bourses[1], qu'il leur fallut verser sur-le-champ.

Ce secours inespéré de 18,000 bourses[2] fut augmenté par le prix de quantités considérables de blé, de fèves et de maïs, que le Vice-Roi vendit vers ce temps.

On était alors au commencement de l'an 1231 de l'hégire (1816). L'est et le midi de l'Europe, inondés par des pluies de plusieurs mois, se voyaient à la veille de manquer de céréales. La crainte d'une disette fit affluer

[1] Environ 4,000,000 de francs.

[2] Environ 18,000,000 de francs

ıbouchure du Nil des navires partis de
es ports européens de la Méditerranée.
avons dit plus haut que la rareté des
ɔs monétaires ayant obligé Mohammed-
convertir les impôts dus par les fellahs
ıtributions en nature, ses magasins de
te et d'Alexandrie regorgeaient de grains
ıtes sortes. Cet encombrement, fruit de
ère du peuple, devint alors pour le Vice-
ne source d'abondantes richesses. L'ex-
ion fut immense. Le prince prit à ce
ement commercial une part plus active
ıe l'avait encore fait. Les énormes béné-
donnés par ces opérations décidèrent,
l'Égypte un changement complet d'ad-
ration; ils systématisèrent chez Moham-
Aly les pensées d'exploitation agricole et
goce personnel dont il n'avait fait jus-
ı que de rares et passagères applications.
gypte territoriale cessa d'être cultivée par
ıains libres; le travail et la production
ɔnt plus lieu que *par ordre*. Propriétaire
e de toutes les terres et maître absolu des
ıes, le Vice-Roi ne vit plus, dès-lors,
la vallée du Nil qu'une ferme de l'étendue
ıs vaste et dont le sol fertile, convenable-

ment exploité par toute une population de ma nœuvres esclaves, devait lui fournir, chaque année, la matière d'exportations aussi fructueuses que celles dont il venait d'encaisser les riches produits.

Cette transformation inouïe ne provoqua aucune secousse; depuis long-temps les anciens possesseurs de terre avaient renoncé à toute idée de revendiquer leurs droits; quant aux fellahs, habitués qu'ils étaient à labourer, à semer et à recueillir pour autrui, il leur importait assez peu que leurs sueurs profitassent à des simples particuliers, ou bien au Vice-Roi; ils se soumirent sans murmures. Une administration spéciale fut créée pour organiser et régler leurs travaux de production et pour en surveiller les résultats; des magasins s'élevèrent sur les principaux points du Nil pour recevoir la récolte de chaque district, et de vastes entrepôts, construits à Rosette et à Alexandrie, furent destinés à l'emmagasinement des grains réservés pour l'exportation.

Mohammed-Aly était au milieu des embarras causés par cette révolution agricole et administrative, quand lui vint, du Dongolah, la nouvell

de la mort des deux chefs mamlouks Osmân-Bey-Hassan et Ibrahym-Bey.

Le nom de l'ancien collègue de Mourâd-Bey avait jadis rempli toute l'Égypte; la nouvelle de sa mort passa presque inaperçue: ce fut à peine si elle fournit la matière d'une insouciante causerie aux oisifs des cafés. Quelques mots jetés au hasard, quelques phrases sans écho, tel fut le dernier retentissement de l'existence des Mamlouks dans la vallée du Nil : ils y étaient déjà oubliés.

Le présent laissait peu de place, il est vrai, dans les esprits, à de tardifs retours vers le passé. Ainsi, tandis que, d'un côté, la population se voyait tiraillée dans tous les sens par les changemens apportés dans la vie matérielle et politique du pays; de l'autre, des nuées d'agens fiscaux, répandus sur tous les points, activaient la rentrée des impôts arriérés, et pressaient l'apport au Kaire et à Suez des approvisionnemens, des munitions et des objets de campement nécessaires à l'envoi d'une armée nouvelle en Arabie. Des levées d'hommes et de chevaux avaient en même temps lieu dans toutes les circonscriptions; et sur toutes les routes on ne voyait que des chameaux

chargés ou des détachemens de soldats se dirigeant vers le Haut-Nil ou la Mer-Rouge.

Ces préparatifs pour une troisième campagne durèrent près d'une année. Le biscuit, les outres, les bagages, l'artillerie et les munitions de guerre furent conduits, par bateaux, jusqu'à Qénéh, rendez-vous des principales forces de l'expédition ; et de nombreuses caravanes transportèrent à Suez le blé, les farines et tous les gros effets de campement.

Ce fut le 12 Chaoual 1231 (5 septembre 1816) qu'Ibrahym-Pacha mit à la voile de Boulâq pour se rendre à Qénéh. Arrivé à Syout, après trois jours de navigation, il rendit cette ville le théâtre d'un acte de violence qui témoignait de l'abaissement où la population des plus riches cités de l'Égypte était déjà tombée. La maison d'Ibrahym manquait, ainsi que l'armée, d'un nombre suffisant de gens de service. Le fils de Mohammed-Aly pourvut à cette disette d'hommes de peine en enlevant dans les rues et sur les chemins deux mille manœuvres ou fellahs. Ces nouvelles recrues furent violemment dirigées vers Qénéh, malgré les pleurs et les cris d'une foule de femmes et d'enfans que ce rapt laissai

secours et sans appui. Le 1er Dou-l-qadéh
ıeptembre), Ibrahym s'embarqua à Qos-
, et, le 9 du même mois (1er octobre), la
qui le portait mouilla dans le port d'Yanbo.
18 Dou-l-qadéh (10 octobre), Ibrahym
: pour Médine; le lendemain il entra dans
ville, accompagné seulement de ses gar-
L'armée tourna la place, et, poursuivant
ırche, vint planter ses tentes à êl-Souey-
, village assis à quinze lieues de là, sur la
ı d'êl-Henâkyéh.

ndis que le fils aîné du Vice-Roi se dispo-
poursuivre la voie que lui avait ouverte
rère Toussoun, ce dernier terminait, à
ans, une vie pleine d'espérance et d'a-
.

ımmé, à son retour d'Arabie, au com-
lement de toutes les troupes campées sur
anche de Rosette, il se délassait, à son
ıer-général de Berenbâl, des fatigues et
ɪrivations de ses campagnes de l'Hedjâz,
d un mal subit et rapide vint l'enlever
à-coup aux plaisirs et aux fêtes de ce
eau séjour. Son palais ne servait pas seu-
nt d'asile à de nombreuses troupes de mu-
ns et de danseurs: il renfermait, en outre,

un choix des esclaves les plus belles. L'une de celles-ci, Géorgienne aux formes ravissantes, éveilla surtout les désirs de son maître. Le lendemain d'une nuit passée avec elle, Toussoun se plaignit d'un violent mal de tête; une agitation fébrile survint ensuite, puis une sueur froide, puis le délire et les couvulsions, puis enfin la mort. Dix heures suffirent au mal pour parcourir toutes ses phases. Le corps s'enfla presque immédiatement; la peau devint livide. Ces symptômes firent d'abord croire à la peste; mais la santé de l'esclave n'ayant subi aucune atteinte, on fut obligé d'abandonner cette conjecture, et l'on rejeta la catastrophe sur la cause de toutes les morts que l'ignorance orientale ne peut expliquer, le poison.

Mohammed-Aly et Ibrahym-Pacha furent l'un et l'autre accusés du crime: les qualités brillantes de Toussoun et l'influence qu'elles lui avaient donnée sur les troupes portaient, disait-on, ombrage à ces deux personnages. La douleur que ressentit le Vice-Roi, en apprenant la mort de ce fils chéri, fut trop profonde et trop vraie pour qu'on puisse s'arrêter un seul instant à discuter l'invraisemblance des soupçons dont ce prince fut l'objet. La jalouse

mitié d'Ibrahym contre son frère prêterait davantage aux suppositions; ainsi l'on assure que, lorsque lui vint la fatale nouvelle, il l'accueillit avec de froides railleries. Mais on empoisonne rarement à une aussi grande distance, et les meurtres par procuration sont plus rares que ne les fait la crédulité populaire. Il n'était besoin, d'ailleurs, de tout ce travail d'imagination pour expliquer la mort de Toussoun; l'abus excessif des plaisirs, chez un homme épuisé, a plus d'une fois produit d'aussi soudains et d'aussi funestes résultats [1].

Toussoun emporta les regrets du pays et de l'armée. Le courage, chez lui, n'excluait pas une douceur de mœurs et de manières, qui contrastait avec les formes rudes et le caractère violent d'Ibrahym. L'âpre sévérité de ce prince se manifesta dès son entrée dans l'Hedjâz, et nuisit à ses premières opérations. Pendant son séjour à Médine, un assez grand nombre de soldats s'étant rendus coupables de légères infractions à la discipline, il les fit impitoyablement saisir et décapiter. La rigueur de ces exé-

[1] Nous ajouterons que les Orientaux ne craignent pas de faire usage, souvent à des doses excessives, des plus violens aphrodisiaques, qui sont de véritables poisons.

cutions effraya les Bédouins; quelque antipa que leur inspirât le gouvernement wahaby étaient avant toutes choses gens de pillage e désordre, prêts à fuir toute domination louse de droit et de régularité. Aussi, qu Ibrahym réclama leurs secours, pour écla ses mouvemens et transporter ses convois, n tribu ne vint-elle lui prêter ses cavaliers e chameaux.

Cet isolement suspendit la marche des Tu Obligé de s'arrêter à êl-Soueydréh, Ibra sentit bientôt qu'il n'y avait de succès pos pour ses armes qu'avec le concours des Ar nomades, et que la politique de large toléra adoptée par son frère lors de la campagne cédente, était la seule qui pût les attacher fortune. Il se soumit, se montra prodigu promesses et de présens, et n'hésita devan cune avance. Cette transformation fit rep dre confiance aux Arabes; ils s'achemin vers le camp turk. Les transports une foi ganisés, l'armée se mit en mouvement porta sur êl-Hénâkyéh.

Maître de cette position, Ibrahym vou attendre des renforts de cavalerie et d'a lerie, que son père lui envoyait pour remp

les détachemens laissés à la garde des positions et des places situées sur ses derrières. Impatient toutefois d'habituer ses troupes à la vie militante qu'il leur destinait et de donner un aliment à l'ardeur de son caractère et à l'inquiète activité de son esprit, il fit sur le territoire wahabite plusieurs excursions, qui toutes eurent un plein succès. Chacune de ces courses lui valut un ıssez riche butin. La dernière, entre autres, ui produisit huit cents chameaux, quatre mille noutons, des tentes et des effets de cam-)ement.

Lors de son départ pour cette courte expédition, Ibrahym avait laissé l'armée dans un bon état sanitaire, bien disposée et soucieuse seulement d'achever les ouvrages qui devaient faire d'êl-Hénâkyéh une sorte de place forte. A son retour, tout était changé. Des bruits mensongers sur une rupture entre la Porte et la Russie avaient jeté l'incertitude et le découragement dans tous les esprits; puis, l'intensité chaque jour croissante de la chaleur, le froid humide des nuits, la mauvaise qualité des eaux, e manque d'alimens sains et d'objets d'habillement, avaient développé parmi la troupe des fièvres et une dysenterie de nature épidé-

mique, qui tuaient beaucoup de monde et menaçaient d'atteindre tous les soldats.

Ibrahym ne se laissa pas abattre; la science des médecins échouait contre la rapide invasion du mal et sa fatale issue; il voulut essayer, à son tour, non de guérir les malades atteints par le fléau, mais d'arrêter, du moins, les effets de la contagion. Le remède était conforme à la trempe particulière de son génie. Le 5 Raby-êl-tâny 1232 (22 février 1817), il réunit tous les hommes encore en état de porter les armes, et s'avança sur la route d'êl-Derrayéh.

Cette sortie avait un double but : éloigner les soldats du foyer d'infection, les distraire et occuper leur esprit, puis tenter d'emporter la ville d'êl-Rass par surprise. Pendant plusieurs jours, les troupes marchèrent à travers le Désert, sans rencontrer autre chose que de faibles détachemens arabes, qui tous furent enlevés; mais bientôt des pluies continuelles vinrent arrêter la colonne; les vivres manquèrent, et Ibrahym se vit contraint de rentrer à êl-Hénâkyéh.

Cependant la dysenterie continuait ses ravages. Deux médecins italiens, attachés au service de l'armée, firent alors observer au généra

que de simples précautions hygiéniques
nt plus sans doute pour la santé de l'armée
e médication incertaine et de fatigantes
sions. D'après leurs conseils, ordre fut
ôt donné de construire des barraques en
re assez grand pour garantir les troupes
ariations atmosphériques et de la maligne
nce des vents du midi. L'armée entière
à l'œuvre ; chefs et soldats s'employèrent
une égale ardeur ; et Ibrahym lui-même
aignit pas de donner l'exemple du travail
s assidu. Deux mois suffirent pour l'achè-
nt de ces constructions ; la plus grande
des soldats campait auparavant sur un
ı et sans abri ; une fois logés, leur santé
fermit, et le fléau qui les décimait ne tarda
disparaître.

us ces travaux, actifs sans doute, ne rem-
ient cependant pas le but de l'expédition.
ıission d'Ibrahym était moins de former
tablissemens dans le pays que de mar-
droit à la capitale d'Abd-Allah, pour
ıtir la réforme dans son foyer principal.
égers avantages qu'il avait jusqu'alors
ortés, les secours que lui donnaient les
; alliées, pouvaient assurément faciliter

sa marche à travers les districts les plus
prochés de la frontière ; de nouvelles a
ces et de nouveaux succès de détail pouv
également préparer l'envahissement suc
des provinces centrales ; mais alors la
truction de la puissance wahabite éta
prix d'énormes sacrifices de temps, d'hoi
et d'argent ; et ces sacrifices, Ibrahym d
surtout les éviter : il lui fallait frapper fi
vite.

Il est probable qu'abandonné à ses s
inspirations, ce prince aurait encore con
de longs jours en tentatives isolées et san
sultats marqués ; mais, tandis qu'il se rep
à êl-Hénâkyéh, exerçant ses troupes e
bauchant quelques chefs de tribus errante
Vice-Roi mûrissait, au Kaire, des pensées
la réalisation devait singulièrement avan
terme de la lutte.

L'unité politique du gouvernement wah
faisait sa principale force. Tous les dései
franchissent ; il existe peu de places que l'
puisse emporter ; mais un obstacle autre
difficile à vaincre, c'est la barrière que pré
un peuple uni par un même sentiment d'ir
et d'honneur, et combattant pour la r

ı. Quand une pareille masse est décidée à
ıistance, des défections de détail ne sau-
t l'entamer.

›endant Ibrahym, dans ses dépêches,
t la présence, au milieu de son camp, de
ırs chefs nomades comme le gage as-
de son prochain triomphe. Mohammed-
ɜ pouvait se payer de semblables illusions;
ciateur habile et froid de la position et
ssources d'Abd-Allah, il écrivit à son fils
ui fallait agir plutôt sur les masses que sur
dividus; que l'antipathie des Arabes Bé-
s contre les Arabes sédentaires était le
qui, dans ses mains, devait ébranler la
ınce wahabite. Il lui recommandait de
ettre de l'or et du butin aux chefs cupides;
hefs ambitieux, la possession souveraine
ıtes les provinces à conquérir; il lui disait
›us ses efforts devaient tendre dès-lors à
ndre le faisceau wahabite et à jeter la po-
on nomade sur la population des bourgs
villes. Bien plus, les Turks devaient pa-
ne se mêler au débat que comme auxi-
s des premiers; enfin le Vice-Roi ajoutait
a lutte une fois placée sur ce terrain,
ıym, certain de trouver partout secours

et appui, devait hardiment se lancer en avant et marcher droit sur êl-Derrayéh.

Ces instructions mirent un prompt terme à la longue inaction du général turk ; il leva son camp et détacha, comme avant-garde, quinze cents hommes et quatre cents chevaux qui, placés sous le commandement d'Ouzoun-Aly, reçurent l'ordre d'occuper êl-Mâouyéh, gros bourg sur la route d'êl-Rass, à vingt lieues environ d'êl-Hénâkyéh.

Tandis que l'armée turke s'avançait ainsi sur le Nedjd, le souverain de ce pays marchait de son côté à la rencontre d'Ibrahym.

L'énergie déployée par Abd-Allah, lorsque lui était venu le dernier défi du Vice-Roi, n'avait pas été de longue durée ; épuisé par cet effort, il était retombé presque aussitôt dans l'affaissement et dans l'inaction. En vain la population de ses États courait-elle aux armes; en vain les habitans de chaque cité, creusant des fossés, exhaussant leurs murailles, se disposaient-ils à la défense la plus vigoureuse et lui demandaient-ils des commandans militaires et des ordres ; Abd-Allah, s'abandonnant à de nouveaux rêves de paix et de repos, n'envoyait ni chefs ni instructions.

La présence d'Ibrahym à êl-Hénâkyéh, ainsi que ses courses à travers les districts voisins, purent seules arracher le souverain du Nedjd à son irrésolution et à son inertie. Une seconde fois il convoqua près de lui les principaux membres de sa famille, ainsi que les chefs de provinces et de tribus. L'assemblée fut nombreuse; ses membres se maintinrent constamment à la hauteur de leur difficile mission; toutes leurs résolutions furent fermes et dignes. Le génie de Saoud sembla même inspirer leurs délibérations; car, repoussant toute pensée de défense vulgaire, on les vit adopter un plan d'opérations d'une audace et d'une habileté remarquables, et qui, confié à des mains capables, devait faire de l'Arabie centrale le tombeau d'Ibrahym et de ses soldats.

Toutes les troupes wahabites furent partagées en trois corps. Le premier, commandé par Abd-Allah en personne, devait se porter directement sur l'armée turke et l'attirer, sans engager de combat sérieux, au milieu des déserts qui s'étendent en avant et sur la droite d'êl-Rass. Pendant ce temps, le second corps, composé de trente mille hommes, devait se diriger, par la gauche, sur Médine, attaquer

cette ville restée sans garnison, en passer les habitans au fil de l'épée, puis, revenant sur êl-Hénâkyéh, se jeter sur les derrières d'Ibrahym, et placer l'armée de ce dernier entre deux feux. Enfin, le troisième corps, composé de tout le reste des forces wahabites, était destiné à envahir tout l'Hedjâz inférieur, et à s'emparer de la Mekke, de Geddah et d'Yanbo. L'Yémen aurait en même temps couru aux armes, et complété, par l'envoi de ses nombreux cavaliers sur toutes les routes, l'isolement de chaque corps en campagne et de chaque garnison.

Dans les dispositions d'exécution de ce vaste et hardi projet, le corps aux ordres d'Abd-Allah devait agir le premier. Quand ce prince parut devant les murs d'êl-Mâouyéh, Ouzoun-Aly venait précisément d'entrer dans cette place. Au lieu de la tourner et de poursuivre sa marche, en laissant devant la ville un simple corps d'observation, Abd-Allah aima mieux perdre inutilement du temps et des hommes, plutôt que de renoncer au vain désir d'enlever cette position de vive force. La garnison se montait à peine à quelques centaines de soldats; lui, au contraire, comptait sous ses ordres près de

dix mille hommes de troupes pleines d'enthousiasme et d'ardeur : il crut n'avoir qu'à ordonner l'assaut.

Les Wahabys se portèrent sur êl-Mâouyéh avec beaucoup de bravoure et de résolution, mais confusément, sans aucunes dispositions d'attaque et sans ordre. Arrivés au pied des murailles, une fusillade vive et bien nourrie ne tarda pas à les forcer de revenir sur leurs pas. Abd-Allah rallia ses gens, et les mena derechef à l'assaut; ils avançaient, certains cette fois de l'emporter, quand deux pièces de canon, mises en batterie sur le rempart, vinrent tout-à-coup creuser des vides profonds dans leurs rangs. Le prince wahaby ayant aussitôt donné à son infanterie l'ordre de se coucher par terre, Ouzoun-Aly profita de l'incertitude et de la confusion produites par ce mouvement, pour jeter toute sa cavalerie à travers les masses désorganisées des assiégeans.

Cette sortie, bien conduite et exécutée avec une rare vigueur, décida la journée. Les Wahabys, entamés de toutes parts, s'enfuirent en désordre, laissant aux mains des Turks un grand nombre de prisonniers, des chevaux, des chameaux, ainsi que des quantités consi-

dérables d'approvisionnemens de bouche et de munitions de guerre.

Cette défaite éteignit dans Abd-Allah toute pensée de guerre offensive; son imagination effrayée voyait déjà les Turks aux portes d'él-Derrayéh. Cependant rien n'était encore perdu; non-seulement la déroute d'él-Mâouyéh se réduisait à une perte d'hommes et de matériel facile à réparer, mais les officiers wahabys les plus expérimentés trouvaient, en outre, dans cet événement un motif nouveau pour opérer la double diversion convenue. La confiance d'Ibrahym, disaient-ils, allait devenir sans bornes; il avancerait plus étourdiment et plus vite. Cette opinion était celle de toute l'armée; chacun signalait le péril, en indiquant le remède, et demandait à marcher. Une seconde fois le chef faillit aux soldats; et, sourd à toutes les représentations, à tous les conseils, Abd-Allah suspendit sur-le-champ la marche des deux corps destinés à opérer dans l'Hedjâz, et déclara réserver toutes ses troupes pour la défense des provinces centrales de l'empire et celle de la capitale.

Ibrahym était arrivé à él-Mâouyéh peu d'heures après la fuite des Wahabys; il ne resta dans cette place que le temps nécessaire pour

distribuer des récompenses à la garnison et pour faire trancher la tête à tous les prisonniers, quels que fussent d'ailleurs leur âge et leur rang; puis, ces exécutions faites, il continua sa marche.

L'armée eut beaucoup à souffrir pendant ce nouveau trajet; l'eau manqua plusieurs fois; celle que l'on parvenait à découvrir était donnée aux hommes et aux chevaux; les chameaux en étaient privés : il leur arriva de rester trois jours entiers sans boire. Les souffrances cessèrent à êl-Chenânéh; l'armée y trouva de l'eau et quelques vivres. Quant aux habitans, tous avaient fui : les vieillards, les enfans et les femmes s'étaient retirés dans les environs de Chaqrâ; les hommes en état de porter les armes faisaient tous partie de la garnison d'êl-Rass.

Après une halte de huit jours dans l'oasis d'êl-Chenânéh, les troupes turkes se portèrent sur la capitale de la province.

Depuis le départ de Toussoun, êl-Rass avait été entourée d'une ligne de fortifications grossières, bonnes au plus pour résister à l'attaque d'une troupe d'Arabes Bédouins. Ibrahym, persuadé qu'il lui suffirait de quelques volées de coups de canon pour

abattre ces murailles improvisées, mit son artillerie en position dès le soir même de sa venue. Pendant six jours, toutes les pièces firent feu contre la ville. Les boulets ne causaient que peu de dommage; ils creusaient leur trou dans la masse de terre dont se composaient les remparts, mais sans rien ébranler. L'effet des bombes était autrement destructeur; ceux de ces projectiles que la maladresse des canonniers turks ne faisait pas éclater avant qu'ils eussent complètement décrit leur courbe, écrasaient les maisons et tuaient chaque fois quelques habitans. . . . .

On se ferait difficilement une idée de l'ignorance qui présida aux premières opérations de ce siége. Ibrahym avait attaqué sans même se donner la peine de reconnaître les approches de la place. Il savait le mur d'enceinte peu solide; son artillerie l'ayant long-temps battu en brèche, il lui parut dès-lors impossible que des pans entiers ne fussent pas écroulés. Aussi, le soir du sixième jour, les troupes reçurent-elles l'ordre de se préparer pour l'assaut.

Ce fut à deux heures de la nuit que l'armée, protégée par le feu de toute l'artillerie, s'approcha de la ville. Arrivés au pied des mu-

nilles, les
tés par un fossé prof ,
naient jusqu'alors igno l ;
plus, nulle brèche n'étai
pes, qui croyaient trou
tiles et larges ouvertures p
de fascines. Ibrahym ne ti
tous ces obstacles ; il fallut c
ment.

Les habitans d'èl-Rass, avertis par le bruit des canons turks, couvrirent bientôt leurs remparts. Tandis que la population virile repoussait les assaillans à coups de lances et avec le feu lent et mal assuré de ses fusils à mèche, les vieillards et les femmes placés au second rang éclairaient la scène à l'aide de palmes de dattiers enduites de résine, excitaient le courage des combattans, et portaient secours aux blessés.

Durant quatre heures on se battit des deux parts avec un égal acharnement et un même courage. La victoire resta long-temps indécise : à la fin pourtant, les Turks, lassés par tant d'efforts inutiles, se décidèrent à la retraite ; ils se retirèrent avec une perte de huit cents hommes mis hors de combat.

Ibrahym rejeta cet échec sur les mauvaises dispositions et la fausse direction de l'artillerie. L'ingénieur turk chargé de cette partie des opérations prétexta, de son côté, le manque d'élévations convenables pour la mise en position et le pointage des pièces. Le prince coupa court à cette difficulté en ordonnant d'abattre une quantité de palmiers assez grande pour établir des redoutes de plusieurs mètres de hauteur.

Au lieu d'employer ces arbres dans leur entier et au seul revêtement de buttes en terres rapportées, l'ingénieur musulman les fit couper par tronçons d'égale longueur, qui, étagés par piles, formèrent des redoutes, toutes de bois et d'une hauteur assez considérable. L'armée se promit merveilles de ces constructions; on y plaça l'artillerie; mais, dès la première décharge, la secousse causée par le recul fit tout écrouler.

Une seconde fois Ibrahym voulut tenter les chances de l'assaut; il fut encore repoussé. Une troisième attaque de vive force n'eut pas un meilleur succès. Découragé par ce triple échec, effrayé par les pertes énormes que lui avait coûtées chacun de ces inutiles efforts, le général

turk convertit le siége en blocus, et se mit à faire des courses dans les districts voisins. Au lieu de songer ainsi à nourrir la guerre, et de chercher partout des ennemis à poursuivre ou à combattre, tout autre qu'Ibrahym aurait sans doute abandonné la partie et se serait retiré sur l'Hedjâz. Ce n'était pas assez, en effet, pour décimer ses troupes, du fer et des balles des habitans d'él-Rass; les élémens eux-mêmes semblaient conjurés contre lui.

Durant plusieurs semaines des orages d'une violence inconnue vinrent assaillir son camp; des coups de vent, tels qu'on les ressent l'hiver dans nos climats septentrionaux, soulevaient le sable par tourbillons, arrachaient les tentes et laissaient à peine aux hommes et aux animaux la liberté de respirer; les individus les plus forts gisaient épuisés et souffrans; tous les blessés succombèrent. Seul, au milieu de ces effrayantes convulsions de la nature, Ibrahym conservait toute sa vigueur de corps et toute sa liberté d'esprit; seul, il rêvait la prise d'él-Rass et la poursuite de conquêtes nouvelles.

Cependant la place assiégée tenait toujours. La force avait échoué contre elle; le général turk voulut agir sur le moral des habitans. Ses

excursions dans le voisinage lui avaient mis a
mains plusieurs centaines de prisonniers. Il
fit tous amener, un jour, assez près de la vil
puis, après les avoir fait décapiter à la vue d
habitans accourus sur leurs remparts, il don
l'ordre de planter toutes les têtes sur autant
pieux qu'il y avait de victimes. Cet horril
spectacle excita chez les assiégés une fure
difficile à décrire; on les vit presque aussit
sortir en masse de leurs murailles, se jeter s
ces sanglans trophées, les abattre, puis se pr
cipiter à la poursuite des Turks et les forcer
se réfugier dans leur camp après avoir per
beaucoup de monde.

A deux reprises différentes, Ibrahym ten
l'épreuve que nous venons de décrire; chaq
fois les assiégés vengèrent dans le sang de s
soldats ces atrocités inutiles; et, par une biza
rerie qui peut caractériser cette guerre et s
résultats, maîtres chaque fois de toute l'artill
rie turke, leur ignorance, ainsi que le défaut
moyens convenables de transport, les fit laiss
toutes les pièces en batterie et sans être e
clouées.

La persistance d'Ibrahym avait sa sour
dans une visée que nous expliquerons pl

loin, et surtout dans la force et la tenacité peu communes qui distinguent ce prince; celle des habitans d'êl-Rass était soutenue par l'espoir toujours déçu de secours efficaces et prochains. L'admirable courage qu'ils déployaient pour la cause d'Abd-Allah méritait qu'il s'occupât d'eux; mais, absorbé par les soins d'une défense étroite et toute personnelle, ce prince, retiré au cœur de ses États, ne songeait qu'à fortifier sa capitale et les villes voisines, et laissait à quelques lieutenans, privés de troupes, le soin de harceler les Turks et de couvrir cette partie des frontières.

Il est vrai de dire cependant qu'un jour deux envoyés se présentèrent en son nom devant Ibrahym, demandant la paix et mettant pour condition première la levée du siége d'êl-Rass. Le fils de Mohammed-Aly répondit à cette ouverture en sommant le gouverneur de la ville de lui en ouvrir immédiatement les portes.

Cette sommation fut repoussée avec dédain. A quelque temps de là pourtant, fatigués d'attendre des secours qui n'arrivaient jamais, las de tenir au milieu de murs et de maisons en ruine, n'ayant plus de vivres ni de munitions, les

habitans d'êl-Rass consentirent à un armistice dont les articles laissaient intacts l'honneur et la fidélité qui avaient inspiré leur défense. En voici les dispositions principales :

« Ibrahym devait lever le siége de la place » sans pouvoir y entrer non plus que ses sol- » dats ;

» Les habitans ne devaient rien fournir à son » armée ;

» Il ne pouvait exiger d'eux ni vivres ni » contributions ;

» Enfin, la neutralité la plus absolue devait » exister entre les Turks et la ville, tant que la » place d'Aneyzéh ne serait pas au pouvoir des » premiers. Aneyzéh prise, êl-Rass alors sui- » vait la fortune de cette ville et recevait gar- » nison turke. »

Êl-Rass, régulièrement assiégée, n'aurait pas tenu deux jours : sa garnison, comme nous l'avons dit, était armée de lances et de fusils à mèche, et toute son artillerie consistait en deux mauvaises pièces de canon. L'impéritie des Turks avait seule prolongé le siége pendant près de quatre mois ; ce fut à peine si les habitans y perdirent deux cents hommes ; il coûta, en revanche, à Ibrahym trois mille cinq cents

de ses meilleurs soldats. Cette perte énorme, qui peut donner la mesure des succès réservés à une attaque vigoureuse et soutenue de la part des Wahabys, n'empêcha cependant pas Ibrahym de se porter hardiment en avant. Cette détermination aventureuse était le résultat de quelques secours en hommes et en munitions récemment venus de Médine, et d'un fait nouveau qui devait exercer sur cette lutte une influence décisive.

—

CHAPITRE IV.

Soulèvement des Arabes nomades du Nedjd. — Ibrahym se met en marche pour êl-Derrayéh. — Prise d'Aneyzéh et de Châqrâ. — Sac de Doramâ. — L'armée turke arrive à êl-Derrayéh. — Siége et prise de cette capitale. — Abd-Allah part pour l'Égypte et Constantinople; sa mort. — Destruction d'êl-Derrayéh. — L'armée turke évacue le Nedjd. — Arrivée d'Ibrahym en Égypte. — Administration intérieure. — Construction du canal *Mahmoudyéh*. — Mohammed-Aly envoie une armée dans le Dongolah.

Dans sa marche depuis êl-Hénâkyéh jusqu'à êl-Rass, Ibrahym avait rarement passé un jour sans dépêcher vers les chefs bédouins les plus influens des émissaires chargés de les détacher de la cause wahabite et de les acquérir à la sienne. Un d'eux, Fayssal-êl-Daouych, chef de la tribu de Mouteyr, était surtout l'objet de ses sollicitations. L'importance de ce personnage tenait moins à la puissance de sa tribu qu'à

l'action exercée par lui sur un grand nombre de chefs nomades du centre du Nedjd. Si les forces qu'il pouvait mettre en campagne n'allaient pas au-delà de trois mille fantassins et de deux mille chevaux, en revanche, quand il se levait, on voyait s'ébranler avec lui les cavaliers de la plupart des tribus voisines.

Tous les Arabes campés entre Médine et la province d'êl-Qassym avaient cédé aux présens et aux promesses pompeuses d'Ibrahym, que Fayssal résistait encore. Des liens de parenté et d'amitié étroite unissaient ce chef à Abd-Allah; Fayssal pouvait jalouser la puissance échue aux descendans de Mohammed-ebn-Saoud; le gouvernement de ces princes pouvait également froisser son caractère ambitieux et hautain, ainsi que ses habitudes d'indépendance; mais tous ces motifs de sourde inimitié ne parvenaient cependant pas à l'emporter sur la haine et l'effroi que lui inspiraient les Turks et leur domination. A la fin, pourtant, un mot fit disparaître tous ces scrupules : Ibrahym lui offrit la souveraineté absolue du Nedjd.

Ce fut sous les murs d'êl-Rass que se réglèrent les articles de cette monstrueuse alliance.

La possession de tous les domaines d'Abd-Allah fut assurée à Fayssal, à la charge, par lui, de payer un tribut annuel, de protéger les caravanes de pélerins, et de ne pas souffrir, dans toute l'étendue de ses nouveaux États, l'existence de la réforme.

La conquête de ce chef influent complétait le vaste système de défection et de guerre civile conseillé par Mohammed-Aly. De ce jour, la puissance wahahite perdit sa force de résistance; le Désert et les secours qu'elle y trouvait lui échappèrent, et toute la population nomade, tournant ses armes contre la population sédentaire, se rua, de concert avec les Turks, sur les bourgs et les villes où la réforme et son gouvernement conservaient un dernier refuge.

Ibrahym avait surtout obéi aux conseils de son nouvel allié, en acceptant la capitulation exigée par la population d'êl-Rass. « Les habi-
» tans, lui avait dit Fayssal, soumettent la red-
» dition de leur ville à la prise d'Aneyzéh.
» Tant mieux; je connais cette dernière place;
» elle ne tiendra pas deux jours. A quoi bon
» dès-lors sacrifier du temps et des hommes
» pour la conquête d'une ville qui, sous peu,

» vous ouvrira volontairement ses portes?
» L'essentiel est de marcher sur êl-Derrayéh ;
» Abd-Allah veut s'y renfermer avec ses meil-
» leures troupes et toute sa famille ; il faut
» hâter ce moment ; car une fois êl-Derrayéh
» en vos mains, le gouvernement n'existe plus,
» la réforme tombe avec son chef, et il suffit en-
» suite de mes cavaliers pour soumettre le
» reste du pays. »

Le premier bourg un peu considérable que rencontra l'armée turke en quittant êl-Rass fut êl-Khabrâ [1]. Le feu de plusieurs pièces d'artillerie, tirées pendant quelques heures, en amena la reddition. Après y être resté onze jours, et avoir obtenu des habitans de considérables quantités d'orge et de blé, Ibrahym continua sa marche et ne s'arrêta qu'en vue des murailles d'Aneyzéh.

Cette ville avait pour toutes fortifications un mauvais mur que quelques coups de canon pouvaient détruire; mais à un quart de lieue en avant de son enceinte, sur la route même d'êl-Rass, les approches étaient défendues par un fort assez régulièrement construit, et qu'il fallut

[1] Ou *êl-Khobrâ*, dans la province d'êl-Qassym.

d'abord attaquer ; la position avantageuse (ouvrage ainsi que la bravoure de sa gar en auraient sans doute rendu la prise long coûteuse, si l'explosion d'un magasin à p(n'était venue , dès les premiers jours, dre toute défense impossible Le fort renc ville ouvrit immédiatement ses portes.

La prise d'Aneyzéh donna aux Turks la riche et populeuse province d'êl-Qas êl-Rass reçut les soldats d'Ibrahym, et le lages encore fidèles à Abd-Allah s'empr rent de faire leur soumission.

Enfin, la route d'êl-Derrayéh se tro ouverte; et Ibrahym avait franchi la bar devant laquelle s'étaient arrêtées les arm son frère Toussoun. La province d'êl- chem, quelques déserts peu étendus et deu trois villes le séparaient seuls de la caj d'Abd-Allah. Toutefois, avant de s'enfc plus avant dans le pays, le fils du Vic voulut se réserver dans Aneyzéh une pos qui pût, selon les événemens, lui servir de j de refuge ou de secours. Le fort fut répa l'on abattit cinq à six mille dattiers qui serv à entourer la ville de barrières et à la conv en un vaste camp retranché. Quand ces tra

furent finis, l'armée se porta sur Boureydéh, bourg considérable que défendaient également plusieurs forts. L'un d'eux ayant été enlevé d'assaut, les deux cents hommes qui le défendaient furent passés au fil de l'épée. L'artillerie battit ensuite en brèche le corps de la place, et jeta un grand nombre d'obus dans l'intérieur des murs; puis, au bout de trois jours d'un feu soutenu, les habitans ainsi que la garnison se rendirent sans conditions.

Les détachemens laissés dans êl-Rass et dans Aneyzéh, ceux que demandait la garde de la nouvelle conquête, forcèrent Ibrahym d'attendre à Boureydéh l'arrivée de renforts en hommes, en artillerie et en munitions, qu'il savait venir pour le joindre. Son séjour dans ce lieu fut marqué par divers incidens. Plusieurs fois nous avons eu occasion de parler de l'indiscipline des soldats turks et du désordre que présentaient l'administration ainsi que la comptabilité de chaque corps de l'armée. Ibrahym essaya d'occuper les loisirs de sa longue halte par de fréquens exercices sur le terrain et par des revues ayant pour but de connaître l'effectif réel des troupes, effectif que les états de solde présentés par les byn-bachys portaient au triple

de ce qu'il était en réalité; les manœuvres trarièrent les habitudes paresseuses et la cieuse humeur des soldats; le contrôle ten en émoi la friponnerie des chefs. Un soir brahym, selon sa coutume, s'amusait à avec quelques favoris et à écouter quelque de ces contes qui ont tant de charmes po oreilles orientales, le feu prit tout-à-cou tente; vainement ses gens essayèrent-ils arrêter les ravages; en quelques minutes l édifice et toutes les richesses qu'il con furent réduits en cendres. A peu de tem là, en plein jour et au moment où la cav faisait l'exercice à feu, une balle évidemme rigée contre le prince vint traverser son tu

Cependant les secours attendus de l'H arrivaient chaque jour. Bientôt l'armée co quatre mille soldats turks et albanais, cents Moghrebins, un nombre considé d'Arabes auxiliaires, et douze pièces de c

Ce fut le 18 Safar 1233 (28 décembre 1 qu'après deux mois de repos à Bourey Ibrahym se remit en marche. Cinquante l environ le séparaient de Chaqrâ [1], vill

[1] Dans la province d'él-Ouechem

nte et bien fortifiée, assise au pied des
s Toueyk et qui couvre l'abord occi-
l des défilés où passe la route d'êl-Rass
Derrayéh. L'armée dut parcourir cette
e distance avec les seules ressources que
ii fournir l'immense convoi de chameaux
e traînait avec elle; partout elle ne ren-
a que le désert le plus stérile; de temps
e la vue lointaine de quelques dattiers et
elques huttes encore debout venait lui
ettre de l'eau fraîche et de nouveaux ap-
sionnemens; les plus agiles accouraient;
es huttes étaient vides, les dattiers privés
ırs fruits, les puits comblés. Un soleil
nt ajoutait encore aux fatigues du che-
c'était à peine si les soldats, épuisés,
ient, chaque jour, marcher pendant
ues heures : encore fallait-il que le sol se
ât ferme et uni; car, lorsque se rencon-
ıt des accidens de terrain ou bien des sa-
nouvans, il devenait impossible de faire
er l'infanterie. Les chameaux recevaient
double charge; chacun d'eux portait deux
ts.

rès dix-huit jours de fatigues inouies, le 6
-êl-àouel 1233 (14 janvier 1818), l'armée

parvint enfin sous les murs si désirés de Chaqrâ. Ibrahym ne laissa pas aux troupes le temps de respirer; dès le lendemain, il fit l'investissement de la place et mit quelques canons en batterie.

Chaqrâ est enfermée dans une ceinture de jardins, clos de murs et couverts de dattiers, qu'il fallut d'abord enlever. Cette opération ne se fit pas sans une grande perte d'hommes; les Wahabys se battirent avec courage; durant deux jours, ils tinrent les Turks en échec; mais, effrayés par l'effet des obus et des bombes, ils abandonnèrent cette première enceinte et se retirèrent dans le corps de la place. Le 9 (17), au soir, Ibrahym était maître de toutes les positions et de tous les édifices situés en dehors des murailles.

Boulevard avancé de la capitale de l'empire, Chaqrâ possédait cinq pièces de canon que servaient des soldats d'élite commandés par un Turk déserteur de l'armée de Toussoun. Une artillerie aussi nombreuse pour le pays témoignait de l'importance qu'attachait Abd-Allah à la défense de cette ville; il en avait confié le commandement à l'un de ses beaux-frères; la garnison était nombreuse et choisie, et de lar-

profonds fossés protégeaient toutes les
de son enceinte bastionnée.
10 Raby-êl-âouel (18) et le 11 (19), les
s battirent les murs en brèche, mais sans
ire le moindre éboulement; comme à êl-
les boulets faisaient leur trou et restaient
cés dans le massif en terre des remparts.
autre côté, les obus et les bombes, lan-
ır la ville, éclataient en l'air ou tom-
: dans les fossés.
assiégés se défendaient avec bonheur et
ıe; leurs pièces, mieux assises et mieux
ıes, avaient déjà mis hors de combat un
grand nombre de canonniers turks, quand
ym, peu soucieux de renouveler le coû-
locus d'êl-Rass, prit une résolution qui
ea complètement la face du siége.
officier français, nommé Vaissière, sui-
armée. Homme de tête et de cœur, jeté
tourmente politique de 1815 sur les rives
ıl, Vaissière avait été donné à Ibrahym
ıe un guide à consulter dans toutes ses
tions. Les grossiers préjugés de caste et
ligion qui, à cette époque, étouffaient en-
la raison du fils du Vice-Roi, lui avaient
ıterdire à cet officier le séjour de Médine

et l'avaient empêché, devant êl-Rass, c
courir à ses lumières, même après trois
de sacrifices et d'efforts inutiles. Cett
pourtant, la nécessité de frapper fort e
l'emporta sur ses répugnances. Malgr
murmures des soldats et les menacantes
testations des chefs secondaires, l'officier
tien fut chargé de la direction de tous le
vaux. Vaissière se mit aussitôt à l'œu
les batteries furent changées de positio
éleva quelques redoutes, et le feu recomn
si vif et si meurtrier, que le 14 Raby-êl-
(22 janvier) au matin, la ville ouvrit ses p

Chaqrâ était regardée comme la place l
forte du pays. Cette ville est grande et
leuse; elle compte plusieurs mosquées
rues sont assez larges et presque toutes c
d'arcades, particularité qui lui donne u
ractère de beauté régulière et de propret
rare dans les cités d'Orient. Ses habitans
gais et hospitaliers; la beauté de ses femm
en grand renom; l'air y est pur, le climat
bre, et l'on y voit de nombreux exempl
longévité. Les Turks y trouvèrent entre a
une femme de cent dix-sept ans qui jouiss
l'intégrité de ses facultés physiques et i

elles. Vaissi e et les médecins italiens
és au quartier-général étaient les pre-
Européens qui voyaient les habitans de
râ.
fatigue des dernières marches, ainsi que
ıvaux du siége, coûtaient à l'armée un
grand nombre de malades et de blessés.
ôpital fut organisé sous la direction de
es médecins européens; puis, cette pré-
n prise et les troupes bien reposées, Ibra-
oursuivit sa route.
ntrée des défilés qui, traversant les monts
rk, débouchent presque en face d'él-
yéh, est occupée par Doramâ, ville ou-
et que protégent seulement les murs de
dins et de nombreuses plantations. Abd-
n'avait pas eu le temps de fortifier cette
; il comptait d'ailleurs sur la résistance de
â; cette négligence devint fatale aux ha-
. Privés de remparts et n'ayant que quel-
hommes de garnison, ils avaient perdu
reux d'Ibrahym le droit de se défendre.
ndant, lorsque parut l'avant-garde des
s, les Doramiens essayèrent de la re-
ser.
tte résistance inattendue excita la colère

d'Ibrahym. A peine l'armée fut-elle réunie refusant d'écouter toute ouverture de capi tion, il transmit aux troupes l'ordre de p la ville et d'en passer les habitans au fi l'épée. Un long cri de joie répondit à cette tence barbare. Les soldats s'élancèrent les rues, et là, tant que dura le jour, livrèrent à tous les transports de la rage la furieuse. Le soir, il n'existait plus de vi dans cette malheureuse cité, qu'un petit n -bre de femmes, de filles et d'enfans, après avoir été les objets de la grossière b lité des soldats, restèrent oubliés sous le davres de leurs pères, de leurs frères leurs maris. Le pillage ne s'arrêta pas aux sons; les morts eux-mêmes furent dépou des monceaux de cadavres nus encombr toutes les portes; des ruisseaux de sang lèrent dans toutes les rues.

Cependant, le gouverneur de la ville faible garnison s'étaient retirés dans un g bâtiment situé en dehors des murs; le pr tumulte passé, on songea à le forcer da dernier asile. Deux pièces de canon furen quées devant la porte; mais au moment où allaient faire feu, Ibrahym ordonna de

pendre l'attaque. Il venait d'apprendre que des objets précieux, des armes et des chevaux du plus haut prix, étaient enfermés dans cette demeure ; le désir de menager ces richesses lui fit accorder la vie sauve aux assiégés : ils purent se retirer sans armes ni bagages.

Des pluies de plusieurs semaines retinrent Ibrahym au milieu des ruines de Doramâ jusqu'au 14 Gemâdy-êl-âouel (22 mars); ce ne fut qu'à cette époque que la terre acquit assez de solidité pour le passage de l'artillerie; le 15 (23), l'armée s'enfonça dans les défilés, et le 29 (6 avril), elle parut en vue d'êl-Derrayéh sans avoir rencontré, dans les gorges étroites qu'elle venait de franchir, un seul détachement ennemi.

L'aspect général d'êl-Derrayéh [1] présentait une singularité remarquable; cette ville, simple chef-lieu de province, se composait du seul quartier d'êl-Tourfyéh; la réforme, ainsi que la prodigieuse fortune de ses anciens gouverneurs, ayant élevé cette place au rang de capitale d'un puissant empire, une population nombreuse était venue s'asseoir auprès de la

[1] *Êl-Derrayéh* est, d'après le calcul des distances itinéraires, à 25° 15' de latitude et 44° 10' de longitude orientale.

cité mère et avait successivement groupé autour d'elle quatre quartiers nouveaux appelés êl-Toureyf, êl-Sahl, êl-Qosseyreyn et Ghassybéh. Des jardins liaient entre elles toutes ces divisions jusqu'au moment où, dans la prévision d'un siége, Abd-Allah voulut marquer davantage leur séparation ; de profonds fossés, d'énormes travaux de terrassement en firent alors cinq villes différentes, ayant chacune leur enceinte bastionnée et leurs portes.

Cet immense assemblage de jardins, de murs et de maisons, occupait une étendue de terrain de près de trois lieues de tour. Vingt mille hommes auraient à peine suffi à l'investissement complet d'une aussi vaste circonférence, et Ibrahym n'avait que cinq mille cinq cents soldats. Aussi, abandonnant toute pensée de blocus et massant ses troupes sur un seul point, concentra-t-il tous ses efforts sur l'attaque d'un gros bastion qui barrait la route par laquelle il était arrivé.

L'indomptable courage d'Ibrahym pouvait seul lui faire entreprendre, à plus de cinq cents lieues de l'Égypte, le siége d'une capitale, libre sur presque toutes ses faces, et défendue par une garnison plus nombreuse que son armée.

'ain ses officiers voulurent hasarder, les iers jours, quelques observations; il les ıssa durement. Une seule pensée, vive, tiente, occupait son esprit : ouvrir une ıe, donner l'assaut et arriver par des suc- le détail à la conquête de ce formidable nble de fortifications.

tte ardeur était malheureusement fort peu ıdée ; malgré le courage personnel dont il t preuve chaque jour, malgré les bonnes sitions prises par Vaissière, l'armée ne ait qu'assez mollement, et les opérations ›ut de trois mois n'étaient pas plus avan- que le premier jour. On avait tiré des parts une grande quantité de coups de ı; il y avait eu force escarmouches; on fait des prisonniers; mais rien de décisif it eu lieu. Il y a plus, les forces se main- ent égales. Si le fils de Mohammed-Aly ait de l'Hedjâz et des villes situées sur la quelques renforts d'hommes et de muni- , Abd-Allah, de son côté, voyait arriver que instant dans sa capitale des vivres, de eaux soldats et des approvisionnemens de espèce. Un jour, cependant, cette égalité ances et de position disparut.

On était au 16 Chaabân (21 juin); les Turk avaient eu, le matin, un de ces engagemen qui se renouvelaient presque chaque jour san autre résultat que quelques hommes tués e quelques oreilles coupées; le soleil était brûlant, l'atmosphère lourde et enflammée; l'armée reposait. Tout-à-coup s'élève un vent du sud qui fond sur le camp par tourbillons, enlève le feu qu'un Arabe avait allumé pour faire sa cuisine, et le transporte sur une vaste tente placée fort loin et où se trouvait le dépôt de toutes les munitions de guerre.

Au même moment une première détonation se fait entendre, puis une seconde, puis une explosion formidable qui, faisant trembler la terre à plus d'une lieue de distance, est suivie, pendant près de dix minutes, de détonations multipliées. C'étaient deux cents barils de poudre et trois cents caisses de cartouches qui avaient pris feu, des obus et des bombes chargés qui éclataient en l'air. Les ravages ne s'arrêtèrent point là; des boulets lancés dans toutes les directions renversèrent des tentes et tuèrent un grand nombre de soldats; plusieurs bombes, tombant sur des monceaux d'orge e de blé, y mirent le feu.

Le camp présenta bientôt l'image de la plus horrible confusion. Chacun, obéissant à un premier mouvement de terreur, fuyait sans direction et sans but; c'était un bruit de plaintes, d'imprécations et de cris, à couvrir la voix de tous les chefs; le feu éclatait sur tous les points, et partout le sol se montrait couvert de cadavres noircis par la poudre, de membres épars et de blessés déchirés de plaies.

Ce fut seulement vers le soir qu'Ibrahym connut toute l'étendue de ce désastre. L'incendie n'avait laissé de vivres que pour dix jours, et il ne restait en munitions que les cartouches conservées par les soldats dans leurs gibernes, ainsi que neuf cents gargousses et trois cents bombes ou obus qui se trouvaient dans les batteries.

Ibrahym déploya dans ce moment suprême une force d'ame, un sang-froid et une résolution que l'on aurait difficilement attendus de son âge: il n'avait pas vingt-six ans. Un de ses principaux lieutenans, Ouzoun-Aly, qui commandait les postes avancés, lui fit demander si les flammes avaient tout anéanti. « Nous » n'avons pu rien sauver, répondit le jeune gé- » néral; il ne nous reste plus que le courage

» et des sabres pour attaquer l'ennemi
» ces ressources, si nous le voulons, su
» encore pour l'emporter. »

La secousse causée par l'explosion
fait ressentir à êl-Derrayéh. Abd-Alla
gnora pas long-temps la cause ainsi q
résultats de cette commotion extraordina
se disposa sur-le-champ à en tirer parti.

Un général doué de l'intelligence la plu
mune aurait forcé Ibrahym à mettr
les armes; il suffisait, à l'aide d'attaque
tielles, mais incessantes, d'épuiser les gil
de ses soldats. Au lieu de cela, le chef w
jeta en avant de ses murailles deux mille
mes de ses meilleures troupes, et les fit a
en bon ordre et en masse vers le cent
camp ennemi.

Ibrahym, avare de sa poudre, avait p
à ses soldats de ne faire qu'une seule dé
à bout portant et de se retirer ensuite de
la ligne des batteries; il fut obéi. Mal
nombre assez considérable de morts qu
coûta le premier feu des Turks, les Wab
prenant la retraite calculée de leurs adve
pour une fuite, s'élancèrent imprudemme
leurs pas. Mais arrivés au pied des batt

d'horribles décharges à mitraille vinrent alors les écraser et les contraindre à rentrer dans leurs murs avec des pertes énormes. Telle était l'extrémité où les Turks se voyaient réduits, que deux ou trois victoires aussi complètes les obligeaient d'implorer la miséricorde et la générosité des vaincus.

Aussi, chaque matin, Ibrahym interrogeait-il avec inquiétude les postes avancés des Wahabys ; au moindre mouvement qu'il croyait y remarquer, il lui semblait que la journée ne s'écoulerait pas sans lui avoir fait brûler sa dernière amorce. L'armée tout entière partageait ses craintes ; l'anxiété la plus vive agitait jusqu'aux moindres soldats ; nul cependant n'osait se plaindre ; l'apparente tranquillité d'Ibrahym, sa gaieté affectée, son activité sans égale imposaient à tous les esprits.

A ces souffrances morales vinrent bientôt se joindre des maux physiques. Le froid des nuits, l'accablante chaleur des jours développèrent dans l'armée deux maladies qui y causèrent d'assez grands ravages, la dysenterie et l'ophtalmie. Ibrahym lui-même fut atteint de cette dernière affection ; pendant plusieurs jours ses yeux restèrent fermés. Le moindre

effort, dans ce moment, aurait accablé l'armée turke; elle se serait rendue sans combat. Mais une inconcevable fatalité retint constamment Abd-Allah dans ses murs. Pendant six semaines, ses nombreux soldats restèrent inactifs devant des ennemis désarmés, et durant le même temps son artillerie n'essaya pas une seule fois de démonter des batteries qui ne pouvaient plus lui répondre.

La courageuse ténacité d'Ibrahym reçut enfin sa récompense. Le soir même du jour de l'explosion, il avait expédié sur la route de Médine des courriers chargés de hâter l'arrivée de toutes les forces et de toutes les munitions laissées dans les villes conquises. Les gouverneurs de Châqrâ, d'Aneyzéh et d'êl-Rass accoururent avec tous les hommes, la poudre, les boulets et les bombes qu'ils purent rassembler; des caravanes, parties de Médine, apportèrent en même temps des vivres et des munitions. Ces secours ne réparèrent pas seulement toutes les pertes de l'armée; ils augmentèrent, en outre, le nombre des pièces d'artillerie; une nouvelle batterie fut aussitôt dressée, et, vers la fin de Chaoual 1233 (derniers jours du mois d'août 1818), les opé-

rations reprirent plus vives et mieux combinées.

Un énorme bastion, élevé en avant du quartier de Ghassybéh, avait jusqu'alors servi de but à tous les efforts des Turks; vainement l'artillerie s'était épuisée durant six mois à le battre en brèche; les dégradations qu'elle y causait étaient aussitôt réparées. Impatient de s'en voir le maître et de poser enfin un pied sur la ville, Ibrahym écouta les conseils, long-temps repoussés, de Vaissière. On abandonna l'attaque de front; deux corps d'infanterie, forts chacun de huit cents hommes, durent tourner l'ouvrage et se jeter dans les jardins où il avait sa gorge, tandis qu'une pluie de bombes, d'obus et de boulets, aidée par une fausse attaque, appellerait ses défenseurs sur la face principale. L'opération eut un plein succès; le bastion était déjà aux mains de l'infanterie turke que ses défenseurs usaient encore leur énergie et leurs forces à répondre au feu des batteries d'Ibrahym.

Cette conquête offrit aux Turks un avantage inespéré. Dans leur ignorance des plus simples règles de la fortification, les Wahabys avaient donné à cette redoute avancée une hauteur

considérable et qui la faisait dominer tous les autres travaux, mais ceux surtout des deux quartiers voisins de Ghassybéh et d'él-Sahl. Vaissière ne perdit pas de temps pour armer sa prise ; il y plaça le plus grand nombre de pièces possible, et comme leur feu plongeait en plein sur les remparts et les maisons des deux villes que nous venons de nommer, quelques décharges suffirent pour en décider la reddition. Les Turks prirent sur-le-champ possession de ces deux quartiers, et les canons qui en armaient les remparts furent immédiatement tournés contre les trois enceintes encore libres.

Él-Qosseyreyn capitula sur une simple sommation ; restaient él-Tourfyéh et él-Toureyf [1]. Ibrahym n'eut pas le temps d'y envoyer ses boulets et ses bombes ; Abd-Allah, effrayé par la chute si prompte d'une partie de sa capitale et par les horribles ravages qui devaient accompagner la moindre tentative de résistance, prit le parti de solliciter du général turk une entrevue, ainsi qu'une suspension d'armes ; sa demande lui fut aussitôt accordée : le feu cessa

[1] *Él-Toureyf* était la résidence d'Abd-Allah.

sur toute la ligne; puis, quelques heures après, Abd-Allah parut en personne devant la tente d'Ibrahym, accompagné par deux cents de ses gardes.

Ibrahym reçut le souverain du Nedjd, assis sur son divan, et ne fit placer ce prince à ses côtés qu'après l'échange de quelques phrases exigées par le cérémonial. La conversation s'engagea ensuite plus sérieuse. Ibrahym demanda au chef wahaby les motifs de sa longue résistance. « C'est que Dieu l'a voulu, répondit le » prince arabe. Au reste, ajouta-t-il, il ne » doit plus être question de guerre entre nous, » car je viens vous demander la paix. »

La voix d'Abd-Allah faiblit en prononçant ces derniers mots; des larmes roulaient dans ses yeux.

« Je vous l'accorde aux conditions que vous » dicterez vous-même, répondit Ibrahym; seu- » lement je ne pourrai consentir à vous laisser » dans ce pays; j'ai l'ordre formel de mon père » de vous envoyer en Égypte. »

Abd-Allah demanda vingt-quatre heures pour réfléchir sur les bases du traité et repartit immédiatement avec sa nombreuse escorte.

Bien que les Turks fussent maîtres des deux

tiers de la ville, une partie de l'enceinte extérieure restait toujours libre; Ibrahym, demeuré seul, craignant qu'Abd-Allah n'eût remis sa réponse au lendemain qu'afin de profiter des ténèbres de la nuit pour s'échapper avec ses trésors et les membres de sa famille. Dans son inquiétude, il mit tous les Arabes en campagne, leur enjoignant d'exercer la surveillance la plus active et la plus sévère, et de lui amener tous les individus qu'ils saisiraient fuyant dans la direction de l'Yemen ou du golfe Persique. Lui-même resta debout toute la nuit, tant était grande l'agitation que lui causait la pensée de manquer la proie promise à son père et au Sultan. Cette longue anxiété eut enfin un terme; contre toute attente, Abd-Allah reparut à l'heure et au lieu convenus. Voici quelles étaient les conditions de sa soumission et de son départ.

« La vie lui serait garantie.

» Sa famille serait respectée et conserverait la quantité de propriétés nécessaire pour la faire exister d'une manière honorable.

» El-Derrayéh ne serait point détruite.

» Nul ne pourrait être poursuivi pour des faits antérieurs à la capitulation.

» Chacun conserverait ses biens et sa li-
» berté. »

De ces cinq articles, les quatre derniers furent accordés sans discussion; le premier seul donna lieu à de pénibles explications. Ibrahym fit observer à Abd-Allah que, ne pouvant disposer de la volonté ni de son père, ni du Sultan Ottoman, il lui était impossible de prendre le moindre engagement sur le sort qui l'attendait au Kaire ou à Constantinople.

« Qu'à cela ne tienne, répondit le prince
» wahaby d'une voix ferme bien qu'émue; je
» me dois à mes frères; leur salut importe plus
» que le mien; puisse ce sacrifice assurer leur
» repos! »

Un mouchoir blanc, signe de paix, lui fut aussitôt remis par Ibrahym. Ce dernier eut un instant l'envie de s'assurer immédiatement de la personne de son hôte; sa confiance dans la religieuse loyauté de l'ancien souverain du Nedjd triompha cependant de ce déloyal projet; il lui permit d'aller embrasser une dernière fois sa famille et ses amis.

Lorsque, rendu au milieu des siens, Abd-Allah leur apprit le refus d'Ibrahym de lui garantir la vie sauve, il n'y eut qu'un cri pour

supplier le malheureux prince de prendre la fuite; Abd-Allah fut sourd à toutes les instances.

« Quoi! s'écria-t-il, pour ajouter quelques » jours à ceux que Dieu m'a déjà donnés, vous » voulez que j'expose él-Derrayéh et ses habi- » tans à toute la colère des Turks; vous voulez » que je compromette tous mes parens, tous » mes amis, que je manque à ma parole! »

Dans le cours de la nuit et dans la matinée du lendemain, de nouvelles tentatives furent faites pour ébranler cette généreuse résolution; toutes échouèrent. Ce fut le 14 Dou-l-qadéh (15 septembre) qu'Abd-Allah fit un dernier adieu à sa famille éplorée, et qu'emmenant avec lui ses esclaves noirs les plus affidés, son khaznadar Sourry et son secrétaire Abd-él-Azyz-êbn-Samnân, il se mit entre les mains des Turks.

Avant de dire comment fut observée la capitulation qui fut le prix de la reddition du dernier boulevard de la réforme et de la captivité de son chef, nous allons suivre celui-ci dans la courte et fatale carrière qu'il eut encore à parcourir.

Abd-Allah quitta le camp d'Ibrahym le 15

Dou-l-qadéh (16 septembre) sous l'escorte de quatre cents hommes commandés par Rodouân-Aghâ ; il lui fallut deux mois pour traverser la partie occidentale de son ancien empire, le nord de l'Hedjàz et la Mer-Rouge. Arrivé au Kaire le 18 Moharrem 1234 (17 novembre 1818), il fut immédiatement conduit à Chobrâ et présenté au Vice-Roi, auquel il baisa la main.

L'entrevue qui suivit fut d'assez longue durée ; Mohammed-Aly s'y montra prodigue de questions ; la guerre, ses chances diverses, la conduite et le caractère d'Ibrahym, puis enfin les ressources du Nedjd, furent tour à tour passés en revue. La résignation et la franchise qui respiraient dans toutes les réponses du prince wahaby parurent faire impression sur le Vice-Roi ; il allait mettre fin à cette conférence, quand, apercevant dans la main de son prisonnier une petite boîte d'ivoire en forme d'écrin, il lui demanda quel en était le contenu.

« Ce sont les seuls joyaux qui me restent de » ceux enlevés sur le tombeau du Prophète, » répondit Abd-Allah ; ils ne m'ont point quitté » durant la longue route que je viens de par-

» courir. Je vous avais promis de les rendre; je » les porte au Sultan. »

Mohammed-Aly ne put résister à l'envie de les examiner. Abd-Allah ouvrit la boîte et en tira trois magnifiques manuscrits du Koran dont les couvertures étaient garnies de rubis, trois cents perles des dimensions les plus belles, et une émeraude à laquelle était attaché un cordon en or.

« Remettez ces bijoux au Sultan, s'écria Mo» hammed-Aly; leur sainte origine et leur ri» chesse pourront intercéder pour vous. »

Abd-Allah ne resta que quatre jours en Egypte; il ne fit, pour ainsi dire, que la traverser. Confié à la garde de plusieurs Tartares, il partit le 20 Moharrem (19 novembre) pour Constantinople. Un étroit cachot le reçut à son arrivée dans cette capitale; puis, après avoir été promené pendant trois jours entiers dans toutes les rues, il fut décapité sur la place *de Sainte-Sophie*, aux acclamations frénétiques de plusieurs milliers de spectateurs. Sa tête, dit-on, fut ensuite pilée dans un mortier.

Cette fin tragique, Abd-Allah semblait avoir pris à tâche de la rendre inévitable. Maître d'un vaste empire que défendaient le soleil des

tropiques et d'arides déserts, secondé par des soldats intrépides, sobres, soumis, infatigables, il avait laissé une poignée de Turks pénétrer jusqu'au cœur de ses États, sans leur opposer ni un général, ni une armée. Plusieurs fois, dans le cours de cette marche aventureuse, l'occasion s'était présentée de triompher sans brûler une seule amorce, et jamais il n'avait su la saisir. La veille même de sa chute, il pouvait s'emparer d'Ibrahym et de ses troupes que le manque de munitions laissait sans cartouches et sans poudre; il lui suffisait d'étendre la main, de sortir de ses murailles; il s'y était tenu tremblant et renfermé.

Musulman probe et pieux, Abd-Allah fut un pitoyable souverain; mieux auraient valu, dans sa position, quelques vices de cœur ou de caractère, et plus de portée dans l'esprit et de virilité dans les décisions.

Une sorte de fatalité sembla peser, au reste, sur le Nedjd; on a pu voir en effet que, sans le soulèvement des nomades et la supériorité du feu des Turks, la cause wahabite aurait encore triomphé en dépit d'Abd-Allah et de ses fautes nombreuses. Le concours des Bédouins et sa mousqueterie donnèrent à Ibra-

hym le Désert et toute la partie du territoire qui était libre de murailles ; les villes obéirent à son canon. S'il y avait eu seulement égalité sous le rapport des armes, il est probable que, rejeté, dès les premiers temps, au-delà des monts Kharrah, le fils de Mohammed-Aly n'aurait jamais traversé les portes de la capitale du Nedjd que vaincu et prisonnier.

Au lieu de cela, il y commandait alors en maître inexorable et absolu. La capitulation interdisait toute recherche de faits antérieurs à la reddition d'êl-Derrayéh. Cette disposition fut violée dès le premier jour. Les cheyks Ahmed-êl-Hanbaly et Sâlèh-êbn-Rachyd avaient été chargés l'un et l'autre de porter des paroles de paix au fils de Mohammed-Aly, lorsqu'il était encore retenu devant êl-Rass; Ibrahym ne vit dans la noble fermeté de leur langage qu'une insolence coupable dont il devait se venger. L'occasion se fit long-temps attendre ; mais à peine entré dans l'ancienne capitale d'Abd-Allah, il donna les ordres les plus sévères pour que ces deux personnages fussent recherchés et amenés devant lui. Quand ils parurent, la fougue de ses passions l'emporta; sur un signe, Ahmed eut les dents arrachées,

Sâlèh fut bâtonné, puis attaché à la bouche d'un canon.

Le même jour, l'armée abandonna son camp et prit possession de la ville. Une partie des soldats se logea dans les maisons, le reste bivouaqua sur les places publiques.

Quelques-uns des soins que prit Ibrahym immédiatement après la conquête semblèrent annoncer chez lui la pensée d'un long séjour. Ainsi, il fit venir de Médine son fils Othmân-Bey, âgé de trente mois, quelques-unes de ses femmes et une espèce de carrosse, qu'il regardait comme la pièce la plus précieuse de ses riches et nombreux équipages. Pendant ce temps une affreuse misère menaçait la région conquise. Le pillage des magasins avait annulé une portion des approvisionnemens; la guerre avait détruit la plus grande partie des récoltes; partout où l'armée avait passé, peu de dattiers étaient restés debout. La disette devint bientôt si grande, qu'une partie des troupes et des habitans se virent réduits à vivre d'herbe. D'un autre côté, nulle part on ne pouvait trouver de fourrages, et chaque jour un grand nombre de chevaux tombaient morts de faim.

Une armée sans pain est bien près de la révolte; un simple soupçon y poussa celle d'Ibrahym.

Des vivres, disait-on, venaient d'arriver, et Ibrahym les avait repris pour sa maison et les soldats de sa garde. A peine ce bruit eut-il circulé parmi les soldats, que douze à quinze cents hommes se réunirent en tumulte et en armes sur une place située à peu de distance du quartier-général. Des cris de pillage et de mort sortirent bientôt de tous les groupes; mais au milieu des exclamations confuses de cette foule, un nom surtout dominait, nom souvent répété et prononcé avec toute la rage que donnent le désespoir et la faim; c'était celui d'Ibrahym : on accusait ce prince de tous les maux. Maître inique, tyran impitoyable, l'armée souffrait par lui et pour lui, l'armée, disait-on, devait le sacrifier à sa juste vengeance.

La révolte grossissait; les faits allaient suivre les menaces; Ibrahym, averti, voulut aussitôt marcher sur les rebelles à la tête de ses gardes. En vain ses officiers et les gens de sa maison voulurent-ils le détourner de cette résolution extrême; son intrépidité l'emporta sur tous les conseils; il mit le sabre à la main et

s'élança à la tête de quelques soldats fidèles en face d'une mosquée voisine du lieu où s'agitait le gros des révoltés. Un corps de cavalerie débouchait en même temps par un côté opposé. La vue soudaine de ces deux troupes jeta d'abord de l'hésitation dans les rangs des rebelles; puis, obéissant bientôt à cette mobilité d'impressions qui distingue toutes les masses, ils passèrent d'une exaspération extrême à un extrême abattement; une décharge commandée par Ibrahym décida leur dispersion; ils s'enfuirent en désordre, pillant les boutiques sur leur passage, maltraitant les hommes et arrachant aux femmes les bijoux dont elles étaient parées.

Le calme, toutefois, n'aurait été que de courte durée si un convoi de vivres envoyé de Médine n'était venu ôter tout prétexte à une insurrection nouvelle. L'abondance produite par cet arrivage devait cependant avoir son terme; or, comme il y aurait eu imprudence trop grande à soumettre la subsistance de l'armée aux chances d'un service de convois amenés de plus de deux cents lieues, Ibrahym prit le parti d'aller demander des approvisionnemens aux villes que leur position ou leur éloi-

gnement avaient jusqu'alors sauve-gardées de l'action de la conquête.

Tandis que ce prince parcourait la contrée, sollicitant partout des vivres que les habitans n'osaient refuser à la nombreuse escorte de cavalerie et d'infanterie et aux quatre pièces de canon qui appuyaient ses demandes, Fayssal-êl-Daouych parcourait en armes les provinces situées vers le golfe Persique. Artisan principal des rapides succès d'Ibrahym, ce chef arabe activait la complète soumission des anciens domaines d'Abd-Allah avec toute l'ardeur d'un héritier impatient d'entrer en possession. La terreur imprimée par la chute d'êl-Derrayéh rendit sa tâche assez facile; tout se soumit.

Fayssal revint de cette excursion lointaine convaincu que, le lendemain de son arrivée, il recevrait l'investiture solennelle de ses nouveaux États. Cependant plusieurs jours se passèrent sans qu'Ibrahym lui dît un mot de la réalisation des conditions mises à sa révolte ou pour dire mieux, à sa trahison. Ce silence inquiéta le chef arabe; il chargea l'un des cheyk de sa tribu de rappeler au fils de Mohammed Aly les termes du traité conclu à êl-Rass.

« Dites à Fayssal, répondit Ibrahym, que les
» registres de l'administration wahabite le
» constituent débiteur envers Abd-Allah de
» cinq années de tribut, et que mon père étant
» aujourd'hui le seul maître du Nedjd, j'en-
» tends que cet arriéré soit acquitté sur l'heure. »

Fayssal ne se méprit pas sur la portée de cet ordre; il vit que les Turks l'avaient pris pour dupe. Désireux de sortir au plus vite de leurs mains, il rusa et fit répondre à Ibrahym que, satisfait de pouvoir lui donner une preuve nouvelle de respect et de fidélité, il était prêt à verser le montant intégral de sa redevance. « Mais cet argent, disait-il, il ne l'avait pas;
» il lui fallait aller le chercher dans sa tribu.
» Que le Pacha, ajoutait-il en terminant, con-
» sente à me faire accompagner par deux de ses
» officiers, et sous peu de jours je reviendrai
» déposer à ses pieds l'or que je lui dois. »

Enivré par ses triomphes, habitué à voir ses volontés obéies sans retard et sans examen, plein de confiance dans sa bravoure et dans ses forces, Ibrahym ne supposait pas qu'on pût se jouer de lui. Les deux officiers demandés par Fayssal lui furent immédiatement donnés, et dès le lendemain ce chef franchit les monts Toueyk.

Fayssal était attendu ; deux cavaliers secrètement dépêchés par lui vers sa tribu l'avaient avertie ; il la trouva dans le Désert à deux journées de marche d'Aneyzéh. Une fois au milieu des siens, son attitude et son langage reprirent l'audace et la fierté du Désert.

« Votre vie est entre mes mains, dit-il aux » deux officiers d'Ibrahym ; je pourrais vous » l'ôter ; mais je ne suis pas un Turk. Retour- » nez vers votre maître ; dites-lui que sa con- » duite est celle d'un homme sans foi ; ce n'est » ni à ses canons ni à son armée qu'il doit la » conquête du Nedjd, c'est à moi seul. Je » m'étais engagé à le rendre maître d'Abd- » Allah et de sa capitale ; j'ai tenu ma parole. » Il devait, en retour de ce service, me don- » ner les domaines de ce prince : il n'en a rien » fait. C'est l'acte d'un ingrat et, je le répète, » d'un homme sans foi. Maintenant, s'il veut » quelque chose du cheyk et des enfans de » Mouteyr, qu'il vienne le leur demander au » milieu de leur tribu ! »

La fureur d'Ibrahym fut extrême quand ses deux officiers reparurent devant lui les mains vides. Dans sa soif de vengeance, peut-être aurait-il poursuivi Fayssal jusqu'au fond de ses

déserts, si des soins plus impérieux n'avaient alors absorbé tous ses instans et toute son attention.

Depuis quelques semaines, des courriers se succédaient chargés de dépêches où le Vice-Roi pressait son fils d'abandonner le Nedjd et de repasser la Mer-Rouge, Il ne devait toutefois quitter le pays qu'après avoir détruit la capitale, rasé les places fortes, emmené les habitans les plus considérables et épuisé la population de contributions.

Ibrahym déploya dans l'exécution de ces ordres une rigoureuse promptitude; les chefs de toutes les cités du nord et de l'ouest durent se rendre aussitôt à êl-Derrayéh; puis, quand ils furent réunis, le Pacha leur signifia sa volonté de voir raser, dans un très-court délai, les murs des villes et de frapper sur chaque province des réquisitions de chameaux et de jumens, ainsi qu'une forte contribution de guerre, dont lui-même fixa le chiffre. Il ajouta que la retraite de l'armée serait calculée, de manière à ce qu'un détachement de troupes pût se présenter devant le chef-lieu de chaque district, pour toucher le montant de sa contribution et s'assurer de la chute de ses murailles.

En cas de retard ou de refus, non-seulement les chefs alors assemblés devenaient personnellement responsables de cette désobéissance, mais l'incendie devait en outre faire justice de la cité rebelle.

Les députés partis, Ibrahym rappela dans la capitale du Nedjd tous les corps dispersés dans les districts de l'est et du sud; avant de se mettre en marche, chacun de ces détachemens dut appliquer, aux bourgs et aux villages évacués, le système de destruction et d'impôt forcé ordonné par le Vice-Roi.

Le général turk fit ensuite saisir quatre cents des principaux habitans d'êl-Derrayéh, parmi lesquels se trouvaient Saad, Nasr et Mohammed, tous trois enfans d'Abd-Allah, ainsi que leurs oncles Omar et Abd-êrrahman, frères l'un et l'autre de Saoud. Le départ de ces prisonniers offrit un douloureux spectacle. On connaissait, à cette époque, la catastrophe qui avait mis fin aux jours d'Abd-Allah; on savait que son khaznadar, son secrétaire et quelques-uns de ses esclaves avaient payé de leur vie le religieux attachement qui les avait fait accompagner ce prince. Les familles des nouveaux captifs craignirent que ces derniers

ne dussent augmenter le nombre des victimes offertes en holocauste au barbare fanatisme du peuple de Constantinople. Aussi, lorsqu'elle quitta la ville, la triste colonne fut-elle accueillie, dans les rues, par tout un peuple de femmes et d'enfans qui remplissaient l'air de leurs sanglots et de leurs cris.

A quelques jours de là, un second corps de troupes se mit en marche, emmenant avec lui les gros équipages, ainsi que les débris de toutes les pièces de canon hors de service. Ces pièces, enlevées pour la plupart aux Wahabys, avaient été brisées pour la facilité du transport. Le départ de ce détachement fut le signal attendu par Ibrahym pour opérer la destruction de l'ancienne capitale d'Abd-Allah.

Dès les premiers jours du siége, la menace faite par Mohammed-Aly, de ne pas laisser pierre sur pierre à êl-Darrayéh, n'avait pas un seul instant cessé de se présenter à l'imagination effrayée des habitans. Cette crainte avait excité leur longue défense, et quand, après cinq mois d'inutiles combats, Ibrahym était enfin entré vainqueur dans leurs murailles, ils avaient regardé le jour de la défaite comme le dernier de l'existence de leur ville.

Cependant tous les édifices étaient restés debout, et Ibrahym se taisait ; l'espoir leur vint alors de conserver les demeures de leurs pères. Désireux d'éteindre les séntimens de vengeance qui pouvaient germer encore au cœur de leur nouveau maître, ils n'épargnèrent ni soins ni sacrifices pour le désarmer. Empressés auprès des chefs et des soldats, prodigues de leurs richesses quand il s'agissait d'ajouter au bien-être de l'armée, patiens et résignés dans les instans de disette et de misère, on les vit se prêter à tous les caprices du vainqueur et supporter sans murmures toutes ses exigences.

Ces efforts d'abnégation furent en pure perte; Ibrahym rompit enfin le silence; mais retenant une partie de la vérité, il leur déclara que, prêt à quitter la ville avec un troisième détachement, il voulait, avant de partir, raser les murailles et les forts épargnés par le siége, ainsi que le palais d'Abd-Allah et toutes les mosquées.

La population crut que le salut d'êl-Derrayéh était sans doute au prix de cette destruction partielle ; elle se porta tout entière sur les ouvrages et les édifices condamnés, et s'employa de toutes ses forces à en faire disparaître

jusqu'aux derniers vestiges. Ce travail mit à découvert quelques souterrains oubliés, dans lesquels on trouva quatre cents cottes-de-mailles et des armures antiques qu'Ibrahym distribua aux Arabes, ses alliés.

Ces démolitions faites, Ibrahym abandonna la capitale du Nedjd, laissant à Mahmoud-Effendy le soin d'achever l'exécution de la sentence portée par son père.

Quinze cents hommes d'infanterie et six cents chevaux restaient aux ordres de Mahmoud; ces forces auraient été trop faibles sans doute pour triompher de la résistance désespérée que pouvait soulever la mission de ruine dont il était chargé; mais sur les places et au pied de l'ancienne enceinte campaient plusieurs milliers de Bédouins qui, avides de destruction et de pillage, attendaient avec une inquiète impatience le moment de prendre une part active au sac de la ville et de s'y gorger de butin.

Deux jours après le départ d'Ibrahym, Mahmoud-Effendy fit couper tous les dattiers et tous les arbres encore debout dans un rayon d'une lieue. Le lendemain, tous les habitans furent convoqués sur les places principales; là une proclamation leur apprit qu'él-Derrayéh

était condamnée à périr et que le feu allait être mis à chaque maison, mais progressivement et de manière à laisser à chacun le temps d'enlever ses effets et ses meubles.

Cette lecture, écoutée dans un morne silence, ne provoqua ni une plainte, ni un cri; la stupeur étouffait toutes les voix; la population s'écoula lente et accablée; puis, dans la nuit, les propriétaires des maisons que l'incendie devait atteindre les premières firent leurs douloureux préparatifs de départ.

L'ordre de destruction arrêté par Mahmoud fut suivi; on procéda avec une sorte de régularité; à mesure qu'une maison comprise dans la part faite chaque jour à l'incendie était évacuée par ses habitans, les soldats l'envahissaient, y mettaient le feu, et cédaient la place aux Arabes qui disputaient alors aux flammes les objets et les meubles oubliés ou abandonnés.

Il fallut vingt jours à Mahmoud pour accomplir le terrible anathème prononcé par Mohammed-Aly; l'exécution, il est vrai, ne laissa rien à désirer; car lorsque le lieutenant d'Ibrahym traversa à son tour les défilés des monts Toueyk, l'œil aurait eu peine à reconnaître

la place où fut él-Derrayéh sans les nombreuses buttes de cendres et de décombres noircis qui s'élevaient au centre d'une vaste étendue de sol nu et sans aucune trace de végétation.

Le détachement aux ordres de Mahmoud rejoignit Ibrahym à Chaqrâ. L'armée resta dans cette ville le temps nécessaire pour recueillir les contributions frappées sur les différentes provinces et pour voir disparaître les ouvrages et les murailles de toutes les places fortes; l'argent reçu et les fortifications détruites, le prince poursuivit sa marche et atteignit enfin, après une route longue et fatigante, les murs de Médine.

Le vainqueur d'Abd-Allah franchit les portes de la cité sainte, précisément à l'époque du pélerinage. Il fit ses dévotions au tombeau du Prophète et se rendit ensuite à la Mekke. Les deux caravanes d'Égypte et de Syrie entraient dans cette dernière ville au moment où Ibrahym y arrivait; mêlé à la foule des pélerins, le fils du Vice-Roi suivit avec la ferveur la plus grande tous les exercices de piété prescrits par l'usage et la tradition; il visita le mont Arafât, et immola sur cette montagne sacrée trois

mille moutons qu'il avait fait vœu d'y égorger si le Prophète lui donnait la victoire.

Tandis qu'Ibrahym remplissait ainsi ses devoirs de fidèle Musulman, tous les corps de l'armée évacuaient le Nedjd et se concentraient à Yanbo. On ne laissa des garnisons que dans ce port, à Médine, à la Mekke, à Geddah et à êl-Qonfoudah; l'infanterie, l'artillerie et les bagages furent embarqués pour Qosséyr; la cavalerie prit le chemin du Désert avec deux cents des plus belles jumens du Nedjd, patrie des chevaux les meilleurs et les plus renommés de toute la péninsule arabique. Ibrahym mit à la voile le dernier. A peine arrivé à Qosséyr, il se rendit à Qenéh, et là s'embarqua sur le Nil.

Ce fut le 21 Safâr 1235 (9 décembre 1819) qu'Ibrahym prit terre à Gizéh; sa famille l'y attendait. Deux jours après, il eut tous les honneurs du triomphe.

Les grands de la cour de son père, les chefs de l'armée à la tête de leurs troupes, les aghâs, les principaux habitans vinrent le recevoir à Chobrâ. Ce nombreux cortége devait entrer au Kaire par la porte de la Victoire (*Bâb-êl-Nasr*), et se rendre ensuite à la citadelle en traversant les rues les plus populeuses de la capitale. Lors-

que chacun eut pris son rang, l'imposante colonne s'ébranla. Ibrahym marchait entouré des premiers personnages du pachalik et précédé par les trois queues, attribut de sa dignité, ainsi que par douze chevaux richement harnachés, couverts de housses traînantes, d'écussons garnis de perles et que tenaient en main des piqueurs vêtus d'habits de cérémonie. Les rues, les maisons étaient tendues; la foule applaudissait, poussait des cris de joie, et de bruyantes décharges de mousqueterie répondaient à ses acclamations. On aurait vainement cherché le Vice-Roi au milieu de cette pompe. Placé à l'une des galeries de la mosquée du sultan Él-Ghoury, il assista, simple spectateur, au défilé du cortége; lorsque parut son fils, des larmes de joie, dit-on, coulèrent de ses yeux.

Les grands durent payer l'éclat de cette cérémonie autrement que par des actes de vaine représentation; le lendemain, il leur fallut se rendre à tour de rôle à la citadelle et déposer aux pieds d'Ibrahym des perles, des rubis, des émeraudes et des objets précieux dont la valeur totale s'éleva au-delà de 6,000 bourses[1].

[1] Environ 6,000,000 de francs.

Durant sept nuits, la capitale de l'Égypte perdit dans le tumulte de fêtes étourdissantes le souvenir des sacrifices et des maux que lui avait coûtés la gloire qu'elle célébrait. De splendides illuminations éclairaient les places et les rues; la population visitait, joyeuse et bruyante, les bazars et les boutiques; et le chemin de Boulâq, ainsi que les bords du Nil, étaient incessamment couverts par des flots de curieux avides d'assister à l'explosion de pièces d'artifice que l'on avait placées sur des bateaux ornés d'éclatantes peintures et de guirlandes.

Avant d'expliquer les motifs qui avaient amené la complète évacuation du Nedjd par l'armée turke, ainsi que le rappel de la plus grande partie des troupes, nous allons jeter un rapide coup-d'œil sur l'administration du Vice-Roi pendant les deux années 1233 et 1234 (1818 et 1819).

La mise en ferme du sol égyptien, ainsi que le monopole commercial de ses produits et de la plus grande partie des objets de fabrication et de consommation, étaient passés de l'état d'*essai* à celui d'établissement politique constant et régulier. Comme agriculteur, Mohammed-Aly avait visé à l'augmentation de ses

récoltes; si ... chercher cette bonification dans une cult[ure] mieux entendue et plus encouragée, il voulut l'obtenir sans autre peine qu'un ordre à cha[que] kâchef de procéder à un nouvel arpentag[e de]s terres de son district. Déjà, comme [on] l'a vu, la surface du feddân avait été réduite; une fois encore, on la diminua de dix centièmes; de cette manière, les fellahs, taxés comme ils l'étaient à tant par mesure, se virent forcés de rendre davantage au Vice-Roi, sans cependant pouvoir cultiver plus.

Comme négociant, Mohammed-Aly s'était occupé d'augmenter ses bénéfices en diminuant les frais de transport des denrées et des marchandises qu'il envoyait à l'étranger ou qu'il recevait à l'importation. Un seul marché existait pour toutes ces opérations commerciales, marché jeté sur un point éloigné de la côte où rien ne pouvait arriver de l'intérieur de l'Égypte, et d'où rien ne pouvait venir sans courir la double chance du Boghâz de Rosette et des vents du nord. Chaque année, de nombreux bateaux périssaient au passage du Boghâz, et plus d'une fois les vents du nord avaient interdit pendant des mois entiers la

sortie des bâtimens qui descendaient le
La construction du canal Mahmoudyéh fu
tinée à lever ce double obstacle.

La pensée était utile et grande; quel q
le motif qui l'inspira, sa réalisation devena
œuvre nationale, et l'Égypte, moins la
ville de Rosette dont le passage nouveau d
sait le commerce de transit, devait y tr
de nombreux avantages. L'exécution s
sentit malheureusement du sentiment tou
sonnel qui fit agir le Vice-Roi. Ce canal
dans la branche de Rosette près du v
d'Atféh, en face, pour ainsi dire, de Fa
débouche dans le double port d'Alexandr
n'a pas moins de dix-huit lieues d'étendu
ouvrage aussi important demandait de lo
études, de grands travaux préparatoires,
pouvait qu'être l'œuvre de plusieurs anné
patient de jouir, Mohammed-Aly repouss
délai. A peine le tracé était-il indiqué, c
voyant de nombreux détachemens de tr
dans la Basse-Égypte, il fit saisir au-delà d
cent mille fellahs [1], les jeta sur les dif

[1] Des états officiels portent ce nombre à 313,000 indi
furent fournis par les provinces de Gharbyéh, Charqyéh, Ma
Kelyoubyéh, Gyzéh, Menoufyéh et Bahyréh.

points de la ligne à creuser, puis les contraignit à se mettre immédiatement à la besogne. Cette masse de misérables, privée d'instrumens de travail, fut obligée de remuer la terre avec ses mains; enfoncés dans la vase et la boue depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit close, maltraités par les soldats chargés de les surveiller et qui ne leur accordaient ni relâche ni repos, forcés de se nourrir avec les seuls alimens qu'ils parvenaient à dérober à leurs gardes ou dans les villages voisins, sans eau potable, sans vêtemens et couchés sur le sol nu, près de vingt mille, dit-on, périrent de faim, de soif et de misère. Chaque jour, le nombre des morts était si considérable qu'on ne se donnait pas même la peine de les ensevelir; jetés de chaque côté du lit du canal, ils étaient aussitôt recouverts par la terre que remuaient leurs compagnons; ces cadavres servirent à l'exhaussement des berges.

On assure que le canal Mahmoudyéh, construit en moins de huit mois, coûta 7,500,000 francs à Mohammed-Aly; cette dépense demande à être expliquée.

Le Vice-Roi, ainsi qu'on vient de le voir, ne fournit aux travailleurs ni vivres ni abris;

l'ouvrage leur fut donné à l'entreprise, c'est-à-dire qu'on promit de leur payer un nombre déterminé de piastres par *qassabéh* [1] de travail accompli. Cette partie de la dépense à solder montait à 6,600,000 francs environ; Mohammed-Aly l'acquitta sans débourser un seul parah; au lieu de numéraire, les fellahs reçurent des quittances à valoir sur la quantité de récolte en nature qu'ils devaient fournir comme colons ou détenteurs de terres que le travail forcé du canal ne leur avait précisément pas permis d'ensemencer.

La construction du canal Mahmoudyéh peut donner le mot des immenses travaux exécutés par les rois de la Vieille-Égypte. Ce fut sans doute en opérant comme le Vice-Roi qu'ils couvrirent la vallée du Nil de ces monumens gigantesques dont les débris embarrassent encore tous nos calculs de dépense et de temps.

Le milieu de l'année 1235 (premiers mois de 1820) fut en outre témoin d'une transformation nouvelle dans les pensées politiques et les espérances de Mohammed-Aly.

[1] Mesure agraire qui équivaut aujourd'hui à 3 mètres 64 centimètres carrés. Elle valait, il y a trente ans, 3 metres 75 centimètres.

Long-temps toutes les visées ambitieuses de ce prince n'avaient pas été au-delà du gouvernement absolu et incontesté de l'Égypte. Mais une fois maître du pays, le désir lui était venu d'étendre sa domination et d'augmenter ses richesses. L'Arabie centrale avait dès-lors été conquise, la vallée du Nil convertie en une ferme immense, et Alexandrie était devenue une vaste place d'entrepôt et de commerce. Bientôt ce surcroît de puissance et de revenus ne suffit plus à son avidité, et ses pensées caressèrent un avenir de grandeurs qui, bien que lointain et confus encore, lui présenta comme une nécessité impérieuse la création d'une marine militaire imposante et d'une puissante armée.

Il est vrai de dire que les relations chaque jour plus suivies du Vice-Roi avec l'Europe, ses négocians et les agens politiques et commerciaux des différens États, avaient successivement élargi le cercle des idées de ce prince. Des notions assez nettes sur les ressources, les forces relatives et la politique de chaque puissance, étaient sorties de ce frottement intellectuel; à l'époque dont nous nous occupons, le Souverain avait en partie dépouillé les préjugés

du Musulman, et le maître de l'Égypte commençait à entrevoir dans l'empire turk une proie promise à d'inévitables déchiremens.

Dans le moment même où ces pensées nouvelles tourmentaient l'esprit du Vice-Roi, il survenait un événement de la plus haute portée. Aly, pacha de Janina, levait l'étendard de la révolte et provoquait à l'indépendance celles des provinces de la Turkie d'Europe où la population se pressait la plus nombreuse et la plus brave.

Non-seulement la rébellion d'Aly-Tébélen offrait tous les symptômes d'un ébranlement politique dont la secousse pouvait agiter jusqu'à la vallée du Nil, mais cet événement compromettait en outre l'existence des seules forces actives du Vice-Roi. Les bandes à sa solde se composaient en effet pour la plus grande partie d'aventuriers albanais, venus par détachemens isolés, et que les guerres de l'Hedjâz et du Nedjd, le temps, ainsi que les maladies, avaient réduits à moitié de leur nombre primitif. Un ordre du Sultan ou la prolongation de la révolte suffisaient pour arrêter l'émigration de ces mercenaires; or, l'arrivage de ces soldats une fois suspendu, Mohammed-Aly

se voyait réduit pour toutes ressources militaires aux inhabiles et timides milices égyptiennes et à l'alliance douteuse des Arabes-Bédouins.

D'un autre côté, les destinées de l'Égypte commerciale ne pouvaient s'accomplir qu'autant que des vaisseaux de guerre nombreux et bien armés pourraient protéger le négoce indigène et ses expéditions.

Sous quelque face que le Vice-Roi envisageât sa position, le besoin se révélait pour lui d'une flotte et d'une armée indépendantes pour leur composition et leur recrutement de tous accidens extérieurs.

Mais où demander l'or et les hommes nécessaires à cette double création?

A l'Égypte? Épuisée de numéraire, c'était à peine si la vente encore incertaine de ses produits agricoles et manufacturés suffisait alors à la solde des troupes et aux dépenses de l'administration; puis sa population mécontente n'offrait que de douteuses ressources pour une organisation permanente, régulière, et que repoussait d'ailleurs le petit nombre de soldats encore maîtres du pays.

A l'Arabie centrale? Ses provinces étaient

ruinées, la misère décimait toutes ses villes, et ses habitans gardaient un attachement trop profond à l'indépendance et à la liberté de leurs déserts pour qu'on pût espérer de jamais les soumettre à la vie captive et monotone de la caserne et des garnisons.

L'embarras était grand; Mohammed-Aly en aperçut le terme dans la conquête de nouveaux États.

Une contrée existait au sud de l'Égypte, contrée immense, vierge depuis long-temps de toute invasion, et qui fournissait tous les ans aux principaux marchés de la vallée du Nil des esclaves, des métaux précieux, de l'ivoire, de la gomme, des plumes d'autruche et une foule d'autres articles de commerce rares et de haut prix. La crédulité populaire y plaçait des mines d'or et de diamans qui n'attendaient, disait-on, qu'une exploitation bien dirigée pour donner à leurs possesseurs d'inépuisables richesses. Ses habitans, rompus au despotisme le plus dur et voués de tout temps à l'esclavage, étaient surtout connus par leur facilité à se plier à tous les travaux et à tous les régimes. En un mot, les villages abandonnés de l'Égypte pouvaient recruter dans ces contrées lointaines une popu-

tion robuste, soumise et laborieuse; l'armée :ojetée par le Vice-Roi devait y trouver des ›ldats prêts à recevoir toutes les empreintes 'organisation et d'instruction; le trésor public, es ressources inespérées, et le commerce, la ıatière des exportations les plus riches.

Le pays promis à tant de merveilleux résultats était cette vaste étendue de sables et de ›rovinces à demi-peuplés qui, côtoyant les deux rives du Nil et comprenant la contrée des Barabrâs, la province de Dongolah, les royaumes de Sennaar, de Kourdofan et de Dârfour, s'étendent depuis l'extrême limite de l'Égypte-Supérieure jusqu'aux frontières orientales de Bournou et aux montagnes de l'Abyssinie.

Ibrahym devait son rappel à la pensée d'une expédition de conquêtés et de découvertes dans ces régions. Quand ses troupes, de retour en Égypte, eurent pris quelques mois de repos, une partie fut dirigée sur Assouân (Syène), rendez-vous général de l'armée; la turbulente garnison du Kaire joignit bientôt ces premiers détachemens; puis lorsque l'on eut réuni les munitions et les approvisionnemens nécessaires, lorsque tous les bateaux, destinés au transport sur le Nil de toutes les denrées et

de tout le matériel, furent chargés e
de mettre à la voile, Ismayl-Pacha, troi
fils du Vice-Roi, vint prendre le comm
ment des troupes et donner le signal c
part.

Ce prince amenait avec lui une nuée d
turiers grecs, levantins et italiens, qui, af
des titres pompeux de médecins, de n
listes ou métallurgistes, avaient sérieus
pris envers le Vice-Roi l'engagement d
cher aux sables de la Nubie et aux v
éthiopiennes tous le trésors que l'ignoran
habitans y laissait enfouis.

Ces espérances, l'armée entière les
geait; chefs, comme simples soldats, tou
laient de pénétrer dans ces régions inco
où les attendaient des mines d'or, des es
sans nombre et le plus riche butin; leur i
tience était celle des bandes espagnoles
rant à la conquête du Mexique et du]
lors de la découverte du continent amér
Il est vrai qu'à l'exemple des avides a
riers du quinzième siècle, les Turks sa
n'avoir à combattre que des espèces de s
ges, braves sans doute, mais nus et sans
armes que des sabres ou des piques.

Ce fut à la fin du mois de Dou-l-hagéh de l'an 1235 de l'hégire (premiers jours de septembre 1820), qu'Ismayl passa la frontière du Saïd au milieu des acclamations de la population d'Assouân et au bruit des flûtes, des timbales et des tambours. L'armée comptait trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie, Turks, Albanais ou Arabes-Bédouins, quatre cents cavaliers d'élite commandés par Abdyn-Kâchef, dix pièces de canon et un mortier.

Ismayl marcha jusqu'à Dongolah sans éprouver la moindre résistance; ce trajet dura trente jours. Partout le pays offrit l'image d'une effrayante stérilité; quelques villages se montrèrent sur la route, mais ils étaient rares, jetés à plusieurs journées de marche les uns des autres, sans culture et abandonnés par leurs habitans. L'armée cependant n'éprouva ni privations ni fatigue; il est vrai de dire qu'elle ne quitta point les bords du Nil, et qu'elle avançait escortée par trois mille barques chargées des munitions et des approvisionnemens.

Le vieux Dongolah [1], capitale de la haute et

[1] Nommé *Dongolah* par les géographes arabes qui le placent à la longitude de 43° 41' et à la latitude de 15° 30'.

de la basse Nubie, est une espèce de village construit sur la crête d'un rocher élevé de quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau du Nil, et dont la population ne va pas au-delà de quatre à cinq cents habitans. L'assiette restreinte de ce lieu, sa position isolée sur le sommet d'un roc taillé à pic sur deux de ses faces, l'aspect de ruine et de misère qu'offraient ses environs, avaient porté les Mamlouks réfugiés dans la province à fixer leur séjour au village de Marakah ou nouveau Dongolah.

Ce dernier endroit, situé à vingt lieues au-dessous du vieux Dongolah, n'avait pas tardé à recevoir de ses nouveaux hôtes un accroissement considérable. Les habitations que s'y étaient construites les anciens maîtres de l'Égypte se ressentaient de la civilisation plus avancée au milieu de laquelle ils avaient vécu et formaient un agréable contraste avec les demeures étroites, sales et privées d'air, du reste du pays; leurs maisons étaient grandes et commodes; elles avaient des écuries, des cours, des jardins et des terrasses, du haut desquelles la vue se promenait sur le Nil et les plaines fertiles qui bordent en ce lieu chacune de ses rives.

s Mamloul étaient encore au nombre de e-vingts lorsque l'armée turke dépassa la ière Cataracte. Cette marche inattendue emplit d'effroi; ils avaient cru pouvoir tranquillement leurs jours dans ce lointain , et une fois encore il leur fallait aller de-er à de nouveaux déserts un refuge et un eau. Vingt-cinq d'entre eux aimèrent mieux nettre aux mains de Mohammed-Aly que ourir les chances d'un nouvel exil; ils se ntèrent au Vice-Roi, revêtus de robes hes (costume des supplians); le Pacha leur ice de la vie. Les autres se retirèrent au-de Chendy.

pendant Ismayl continua sa marche, im-nt de rencontrer enfin une résistance qui ournir à son armée des chances de com-et de gloire. Cette ardeur ne devait pas r long-temps sans être satisfaite; car à journées de marche du vieux Dongolah, ite suivie par l'armée turke entrait dans le oire spécialement affecté à la tribu nom-se et guerrière des Chaykyéhs.

tte tribu ne comptait pas moins de quatre q mille hommes à cheval ou à dromadaire, deux à trois mille fantassins. Une force

aussi considérable pouvait difficilement lin
son action à ses seuls domaines. Resserrés
bord dans un espace d'environ trente lieu
long sur une demi-lieue de large, les Chayk
avaient dépassé depuis long-temps ces lir
et s'étaient fait conquérans; le Sennaar
deux Nubies et la plus grande partie des
vinces voisines, ravagées tour à tour par l
excursions, avaient successivement ache
paix au prix de forts tributs. Ils domin
dans cette partie de l'Afrique; l'apparitio
leurs détachemens était partout redoutée
police des déserts leur appartenait, et nul,
mis eux, ne pouvait y détrousser les voyag
ou les caravanes.

Malgré les renseignemens qu'on lui
donnés sur le nombre et la bravoure des
battans de cette tribu, Ismayl ne craigni
de s'avancer au milieu de leurs posses
avec la seule avant-garde de l'armée. Pen
six jours, il marcha sans apercevoir un
détachement des Chaykyéhs; en revanche
septième jour au matin, quelques coureurs
rent lui annoncer qu'un gros d'ennemis,
pés à quelque distance du lieu où il avait p
la nuit, paraissaient disposés à lui disput

passage. Deux parlementaires furent aussitôt dépêchés vers les guerriers nubiens pour les sommer au nom du Sultan et de Mohammed-Aly de livrer leurs armes et leurs chevaux, de se soumettre à un léger tribut, et de s'adonner exclusivement à la culture de leurs terres. Les Chaykyéhs répondirent qu'ils consentiraient volontiers à se soumettre et à payer une redevance; mais ils ajoutèrent qu'ils aimaient mieux tenter toutes les chances des combats que se dessaisir de leurs chevaux et de leurs armes.

Cette déclaration était un défi de guerre. Cent cavaliers arabes furent aussitôt détachés par Ismayl pour éclairer les mouvemens de l'ennemi et connaître sa position et ses forces. Ce détachement s'avança sans précautions; entouré bientôt par les Chaykyéhs, il fut mis en pièces, malgré tous les efforts d'une défense qu'animaient le désespoir et la plus éclatante bravoure. Deux hommes seulement purent rejoindre les Turks.

Bien qu'Ismayl n'eût avec lui que huit cents cavaliers privés de canon, il cherchait depuis trop long-temps l'occasion de combattre pour laisser échapper celle qui se présentait; sa

petite troupe reçut immédiatement l'ordre de se porter en avant.

Les Chaykyéhs, d'abord campés près du fleuve, n'avaient pas tardé à s'éloigner de la rive. La masse des forces de chaque parti se composant de cavalerie, il y eut des deux parts une sorte d'accord tacite pour choisir comme champ de bataille une vaste plaine assise entre la lisière des terres cultivées et les sables du Désert. Les deux troupes restèrent quelques heures à s'observer; puis, vers le soir, les Chaykyéhs disparurent. On ne les revit ni pendant la nuit, ni dans la matinée du lendemain. La moitié du jour s'était déjà écoulée que la plaine restait encore silencieuse et déserte. Ismayl maudissait la fatalité qui lui arrachait ainsi l'occasion d'essayer son jeune courage, quand, vers les deux heures, il vit enfin paraître à l'est de l'horizon un nuage qui, faible d'abord, grandit en s'avançant et lui laissa bientôt apercevoir, à travers des tourbillons de poussière, des masses considérables de cavalerie et d'infanterie.

L'armée des Chaykyéhs ne comptait pas moins de quatre mille combattans, dont quinze cents étaient à cheval ou à dromadaire. Fantas-

sins comme cavaliers, tous les soldats n'avaient pour armes que des sabres et des lances; les chefs seuls, couverts de cottes-de-mailles et portant des boucliers en peau de crocodile ou d'hippopotame, avaient aux mains de mauvais fusils à mèche. Cette multitude, en arrivant en face des Turks, se rangea confusément sur deux lignes : les hommes à pied prirent place à la première; la cavalerie forma la seconde.

Cependant Ismayl, impatient de commencer l'attaque, parcourait les rangs de sa petite troupe, excitant les chefs, haranguant les soldats et promettant à tous des honneurs et de riches récompenses. C'était la première fois que le jeune Pacha se trouvait en face de l'ennemi; plusieurs kâchefs, vieux soldats, se crurent en droit de lui faire quelques observations. Le prince leur demanda avec véhémence qui d'eux ou de lui devait commander. Tous alors s'étant confondus en protestations de respect et de complète soumission, Ismayl reprit : « Si, » comme je l'espère, vous m'obéissez, nous » serons vainqueurs. »

Au même moment, une jeune fille de la tribu des Chaykyéhs, montée sur un chameau couvert du harnachement le plus riche, donnait aux

siens le signal du combat; cet avertissement consistait en une espèce de roucoulement[1] familier aux Arabes et qui provoqua aussitôt sur toute la ligne une effroyable explosion de cris aigus et de coups de cimbales; puis l'infanterie s'ébranla et courut sur les Turks avec la résolution la plus intrépide.

Tandis que les fantassins chaykyéhs attaquaient de front, la cavalerie se portait avec une impétueuse bravoure sur les deux ailes d'Ismayl. La droite de ce prince, composée de Bédouins, ne put soutenir le choc; elle plia; la gauche, formée par les Moghrebins, ne tint pas davantage; le centre seul fit bonne contenance et conserva sa position.

La victoire, comme on le sait, a son désordre. Abdyn-Kâchef, laissé par Ismayl à la tête d'une réserve de deux cents hommes, sut habilement profiter du trouble qu'avaient jeté dans la cavalerie des Chaykyéhs l'ivresse d'un premier succès et l'ardeur de la poursuite. Il se précipita au milieu d'elle avec ses cavaliers d'élite,

[1] Ce son étrange est plutôt un gloussement; il se forme à l'extrémité du gosier par le son *glou*, parcourant rapidement tous les tons de l'octave et s'élevant progressivement jusqu'aux notes les plus hautes; c'est un véritable hurlement articulé.

la rompit et parvint à la culbuter après trois charges faites avec une force et une habileté peu communes. Les heureux efforts d'Abdyn permirent au reste de la cavalerie turke de se reconnaître et de se rallier ; une fois remise en ligne, il lui suffit d'une charge exécutée avec ensemble et vigueur pour compléter la victoire.

Cette bataille, livrée le 27 Moharrem 1236 (4 novembre 1820), près du village de Korty, sur la rive gauche du fleuve, dura trois heures. La cavalerie des Chaykyéhs y perdit peu de monde ; une fuite rapide la déroba au sabre des vainqueurs ; ce furent les gens de pied qui portèrent tout le poids de la fureur des Turks. Cette infanterie se composait d'un ramas de misérables cultivateurs dont les guerriers chaykyéhs s'étaient servis comme d'un rempart destiné à amortir les premiers coups des soldats d'Ismayl. Ces pauvres gens, sans armes pour la plupart et fanatisés par un prétendu saint qui leur avait persuadé que les balles ne tuaient point les vrais croyans, s'étaient précipités avec une confiance aveugle au-devant des pistolets et des carabines turkes. Tous s'étaient munis de cordes, s'imaginant qu'ils n'a-

vaient qu'à s'emparer de leurs adversaires et à les enchaîner. Quelques-uns même, pleins de l'intime conviction qu'ils s'étaient rendus invisibles par leurs talismans et leurs sortilèges, ne craignirent pas de pénétrer jusqu'à la tente d'Ismayl avec le projet de s'emparer de la personne de ce prince, de le garotter et de l'enlever du milieu des siens. Leur assurance était telle que les gardes du camp les avaient pris pour des Gellâbys amis du Pacha. Reconnus et arrêtés au moment où ils franchissaient le seuil de la tente, ils ne pouvaient concevoir comment leurs amulettes avaient pu leur faillir si près du but.

On en vit d'autres, atteints de plusieurs balles et pouvant à peine se soutenir, se narguer de leurs blessures comme d'une bagatelle dont ils se disaient sûrs de ne pas mourir. Il est vrai qu'un grand nombre étaient ivres; quelques-uns même se précipitaient au-devant des coups, tenant [illegible]ain un vase rempli de liqueur enivrante et [illegible]araissant aussi joyeux que s'ils eussent assisté à une fête. Ceux-ci jetaient des poignées de sable à la tête des Turks en signe de mépris; ceux-là les saluaient comme leurs frères en religion, en leur adres-

› *salâm aley-kom* (le salut soit sur vous).
cents de ces malheureux restèrent sur le
› de bataille. Les Turks n'eurent que
› morts et quatre-vingts blessés.
soir même l'armée vint camper sur les
du fleuve; ce court trajet fut marqué par
euses scènes de viol, de massacre et d'in-
e; pas une habitation ne trouva grâce de-
la rage effrénée des soldats; pas une
e ne fut respectée, pas un homme ne fut
né. Le lendemain, le village fortifié de
r devint la proie des flammes. La popula-
essaya de fuir; on la repoussa. Ceux des
ns qui ne périrent pas ensevelis sous les
s fumans de leurs maisons, furent mutilés
assacrés; six cents femmes entre autres,
rées pour l'esclavage, parurent au milieu
mp turk, toutes couvertes encore du
que l'amputation de leurs oreilles leur
fait répandre. Ce genre de mutilation
chez les soldats, et (nous rougissons de le
chez les charlatans grecs et italiens qui
npagnaient l'armée, une sorte de passion
tique que rien ne pouvait arrêter; elle
rçait sur les individus valides comme sur
lessés et les morts; chaque paire, il est

vrai, était payée par Ismayl vingt-cinq piastres turkes [1]. Des sacs pleins de ces sanglans débris furent immédiatement expédiés par le prince au Vice-Roi son père, comme un irrécusable témoignage de ses triomphes.

Cependant, les chefs chaykyéhs, loin de se soumettre, étaient passés sur la rive droite du fleuve, décidés à tenter de nouveau la chance des armes. Ismayl venait d'être rejoint par deux cents cavaliers, de l'infanterie et deux pièces de canon; il traversa le Nil à son tour et se mit à la poursuite de l'ennemi qu'il trouva posté au pied d'une montagne connue sous le nom de Dager et que couronnait un château fort d'une assez vaste étendue. Cette fois toutes les forces des Chaykyéhs étaient réunies; leurs chefs, persuadés que la victoire resterait au grand nombre, laissèrent approcher l'infanterie turke. Mais au moment où ils se disposaient à charger cette troupe qu'une marche

[1] Les piastres turkes sont de quatre espèces différentes et valent 100, 80, 60, ou 40 parahs. C'est de la dernière qu'il s'agit ici; elle valait, il y a trente ans, environ 1 fr. 40 c. de notre monnaie; mais depuis cette époque la dégradation progressive des monnaies l'a fait tomber de plus des trois quarts dans sa valeur intrinsèque et commerciale.

longue avait dû fatiguer, les rangs des
sins d'Ismayl s'ouvrirent et démasquèrent
pièces de canon, qui, tirées à demi-por-
reusèrent d'énormes vides dans la masse
icte qui se trouvait devant elles.

ıx décharges à mitraille suffirent pour
ser cette multitude ; une partie se réfugia
ıe château et voulut s'y défendre ; un
tombé au milieu de l'enceinte fit promp-
t justice de ce reste d'énergie ; le château
s ceux qu'il renfermait se rendirent à dis-
n.

nouveau désastre porta encore tout en-
r l'infanterie des Chaykyéhs; il donna aux
ı près de douze cents paires d'oreilles,
tit la puissance de la tribu qu'ils venaient
nbattre, et ouvrit à Ismayl l'entrée du
ar.

—

CHAPITRE V.

Arrivée de l'armée turke à Berber. — Soumission de Chendy et d'êl-Halfây. — Guerre civile dans le Sennaar. — Le roi vient à la rencontre d'Ismayl; entrée de l'armée turke dans la capitale. — Dépopulation systématique des deux Nubies; envois d'esclaves en Égypte. — Maladies. — Position critique des Turks. — Arrivée d'Ibrahym à Sennaar; projets de ce prince. — Ismayl marche à la conquête du Fazoql et à la découverte de mines d'or et de sables aurifères; il pousse jusqu'à Qâmâmyl. — Retour à Sennaar. — Maladie et départ d'Ibrahym. — Ismayl est rappelé; il est massacré à Chendy. — Mohammed-Bey prend le commandement de l'armée. — Conquête du Kourdofan.

Après quelques semaines de repos passées à deux journées de marche du dernier champ de bataille, et consacrées à la réunion de tous les corps de l'armée, à la venue de la flottille et des bagages, ainsi qu'à la conquête des bourgs chaykyéhs qui pouvaient tenir encore, Ismayl traversa le Nil de nouveau et se dirigea sur Berber [1]. Le fleuve forme, entre cette ville et

[1] Nommée *Berberah* et *Barbarâ* par les géographes orientaux.

Korty, un long circuit que l'armée parvint à éviter, en traversant une partie du désert de Bahiouda. La route fut pénible; la cavalerie n'avança qu'avec beaucoup de peine; l'artillerie serait sans doute restée en chemin, si l'on n'avait pas pris le parti de la transporter à dos de chameau. Deux de ces animaux, marchant de front, portaient un échafaudage, sur lequel étaient placés, soit des affûts, soit une bouche à feu.

Le séjour de Berber dédommagea l'armée de toutes ses fatigues; cette ville, dont le *melek*[1] avait depuis long-temps envoyé sa soumission, est grande, bien peuplée et abonde en blé, en dattes, en fourrages et en bestiaux. Ismayl s'y reposa quatre jours, puis il continua sa route. Six journées de marche lui suffirent ensuite pour arriver à Chendy.

Chendy est assise sur la rive droite du Nil, dans la presqu'île où fut, dit-on, l'antique Méroé de Strabon et de Ptolémée, à moitié distance à peu près du point de jonction du Nil et de l'Atbarah (*l'Astaboras*), et du con-

[1] Le mot *Melek* signifie *Roi* dans toutes les langues orientales; il est dans ces contrées le titre général de tout personnage qui est chef de tribu, prince ou gouverneur.

fluent de ces deux fleuves *Blanc* et *Bleu* qui se partagent la possession du nom de *Nil*; elle ne compte pas moins de quinze mille habitans et fait partie des Etats soumis au souverain de Sennaar. Les Turks auraient sans doute trouvé dans Chendy une résistance sérieuse, si les maîtres du royaume, alors absorbés dans les débats d'une guerre civile acharnée et sanglante, n'avaient abandonné le melek de cette ville aux seules ressources que pouvaient lui présenter le dévouement et le courage des habitans. Devant toutes autres troupes que celles d'Ismayl, la population de Chendy et son gouverneur n'auraient point failli à leur souverain; mais le récit des effroyables ravages causés par l'artillerie et la mousqueterie turkes leur fit tomber les armes des mains. L'armée, après cinq jours de repos, poursuivit sa route. Cinq marches la portèrent à êl-Halfây, ville de quatre à cinq mille ames et que rendait importante sa position à peu de distance du confluent des deux Nils. Ce fut là qu'Ismayl connut les dissensions dans lesquelles le Sennaar épuisait alors ses ressources et ses forces.

Depuis plusieurs années divers partis rivaux

s'y disputaient le pouvoir. Le trône, cependant, était occupé; mais le fantôme de roi, auquel la naissance l'avait départi, demeurait spectateur imbécile de la lutte engagée entre ses favoris et ses principaux ministres. Il fallut des flots de sang pour débarrasser la lice de la foule de compétiteurs qui s'y étaient jetés, réclamant leur part de l'autorité souveraine. Restés seuls maîtres du terrain, Mohammed-Adlân et Hassân-Regeb, soit lassitude, soit égalité d'influence et de forces, avaient conclu une trève tacite qui, donnant à chacun d'eux une part égale dans le pouvoir et dans les revenus, laissait cependant à l'un et à l'autre rival ses espérances de domination exclusive, ses soldats et son parti.

Cette suspension d'armes durait déjà depuis plusieurs mois, quand, à la fin de Regeb 1236 (avril 1821), le bruit des brillans succès d'Ismayl sur les Chaykyéhs et l'annonce de sa marche vers le Haut-Nil vinrent rapprocher les deux rivaux. Le danger était égal pour l'un et l'autre; tous deux convinrent d'unir leurs forces contre l'ennemi commun. Leurs troupes devaient marcher et combattre ensemble; elles devaient obéir aux mêmes ordres, se soumettre

au même chef, en un mot se mêler, sauf, après la victoire, à se partager de nouveau en deux camps et à s'en remettre au destin d'une bataille pour vider complètement la querelle.

Le village de Mounâ, résidence d'Adlân, avait été choisi pour le rendez-vous général de toutes les troupes; Regeb y vint, mais ce fut pour faire assassiner son confiant rival. Ce meurtre, loin de simplifier la position, la compliqua. Les soldats d'Adlân, furieux de la mort de leur chef, se jetèrent sur les troupes de Regeb; on se battit pendant plusieurs jours, mais sans succès bien marqués : Regeb cependant finit par l'emporter; mais le passage du fleuve Blanc par l'armée turke dans les premiers jours de juin et la marche rapide d'Ismayl le forçèrent à quitter presque aussitôt la capitale du Sennaar, et à s'enfuir avec quelques milliers de soldats dans les montagnes qui sont au sud-est du royaume.

Cette fuite rétablissait le souverain légitime, Bâdy, fils de Tabl, dans toute l'intégrité de ses droits. Son premier acte de pouvoir fut une humiliante démarche auprès d'Ismayl; il se porta à la rencontre de ce prince jusqu'à Ouâdy-Modyen, et là se reconnut l'humble

vassal du Sultan. Bâdy était venu à cheval, suivi de trois cents personnes montées sur des dromadaires et des chameaux; il avait pour vêtement une tunique, en forme de chemise, d'une étoffe de soie dorée, qui lui tombait jusqu'aux pieds. Sa coiffure consistait en un bonnet de laine de plusieurs couleurs que surmontaient deux cornes, signes distinctifs de sa haute dignité, et il portait suspendu à son cou un sabre assez long, fort large et à poignée d'argent.

Une fois en possession de la ville de Sennaar, Ismayl proclama Bâdy cheyk de la contrée, et lui confia pour toutes attributions le soin de faire rentrer, moyennant une retenue à son profit, tous les tributs à payer au Vice-Roi d'Egypte. Les meleks de Berber, de Chendy et d'êl-Halfây, avaient été maintenus dans leurs gouvernemens au même titre et à des conditions semblables.

La conquête de Sennaar ne donna pas à Ismayl les richesses qu'il comptait y trouver. Le pays était fertile, bien arrosé, la population nombreuse, mais les matières précieuses manquaient. L'argent y était d'une extrême rareté, et le peu d'or qu'on y voyait servait à la parure

des femmes. Il n'y avait pas de système nétaire établi; la piastre d'Espagne était le signe qui eût cours; tout le commerce s'y sait par échange.

Et cependant les soldats turks, comme chefs, ne s'étaient aventurés aussi loin que l'espoir de trouver des mines riches et breuses. Trompés déjà dans les recherches quelles ils s'étaient livrés dans les deux Nu leur désappointement nouveau s'exhal murmures et en cris. Tous demandèrent vancer plus avant. Le Fazoql, disait-on, la contrée promise à toutes les merveille rêvait l'expédition; la terre n'y renferma seulement l'or en riches filons; des par de ce précieux métal se trouvaient, en o mêlées aux sables de ses nombreux torren

Ismayl n'était pas moins impatient qu troupes de courir à la conquête de cette r si vantée. Les Grecs et les Italiens qu'il nait à sa suite ne lui laissaient d'ailleu trève ni repos. De toutes les pompeuses messes de découvertes qu'ils avaient fait Vice-Roi, pas une encore ne s'était réal avides autant que le Bédouin le plus ra ils brûlaient de pouvoir assouvir, eux au

soif d'or qui les avait entraînés à suivre la fortune de l'expédition. Leur ardeur, comme celle des soldats, n'était excitée que par des rapports de marchands d'esclaves et par la rumeur populaire; mais, peu soucieux d'avouer leur ignorance et jaloux de maintenir leur crédit ébranlé par tant de désappointemens, ils appuyaient leurs instances de motifs plus convenables à leur rôle. « Les mines de » métaux précieux, disaient-ils, ne se rencon- » trent habituellement qu'au onzième degré; » le Fazoql se trouve sous cette latitude; il » faut y courir. »

Cependant Ismayl ne voulut point dépasser le Sennaar avant d'avoir au moins accompli la partie réalisable de ses instructions. L'or n'était pas le seul but de sa marche aventureuse; elle devait en outre, comme nous l'avons dit, servir à repeupler les villages de l'Égypte et fournir à Mohammed-Aly les élémens d'une armée. Les principaux lieux de la route parcourue par le jeune Pacha avaient été témoins du départ pour la vallée du Nil de nombreux troupeaux d'esclaves. La ville de Sennaar devint bientôt le marché central de ces odieuses exportations. Non-seulement on mit la popula-

tion de cette cité et celle des provinces voisines en coupe réglée; mais des détachemens de troupes, lancés dans toutes les directions, firent une chasse active, impitoyable, à toutes les peuplades noires de l'est et du sud-est. Des familles entières étaient enlevées; on voyait enchaînés dans le même convoi le père, la mère et les enfans; ces infortunés marchaient réunis jusqu'aux frontières de l'Egypte; mais à Assouân (Syène), un triage s'opérait; les hommes étaient jetés à des instructeurs chargés de leur apprendre l'exercice à l'européenne; les enfans et les femmes allaient remplir les bazars du Kaire où la vente s'en faisait au profit du Vice-Roi. Cette branche de commerce donna d'abord à ce dernier d'assez beaux bénéfices; toutefois les arrivages se succédèrent bientôt si multipliés, qu'une baisse considérable survint, et que durant près d'une année le produit suffit à peine pour couvrir les frais de transport.

Ce travail de dépopulation, entrepris par Ismayl, était déjà fort avancé, quand des fièvres tierces et malignes, des dysenteries et des affections de bile noire vinrent suspendre l'exécution de tous ses projets de recherches et de dé-

couvertes. En moins d'un mois, l'armée, forte seulement de trois mille hommes, compta six cents morts et deux mille malades. On n'avait ni médicamens ni médecins : les charlatans grecs ou italiens qui usurpaient ce dernier titre s'étaient récusés; six d'entre eux d'ailleurs avaient été enlevés par la contagion dès les premiers jours. Les chevaux, les chameaux mouraient de toutes parts dans la ville et aux environs; de nombreux cadavres encombraient les maisons et les rues; et, comme nul ne prenait souci de les faire enlever, l'épidémie trouvait dans le mal lui-même son élément le plus actif.

La position d'Ismayl était affreuse; il ne lui restait pas trois cents hommes en état de porter les armes. Pour comble de maux, la disette se faisait sentir; pas un courrier n'arrivait d'Égypte; les bruits les plus sinistres circulaient sur le sort des garnisons laissées le long du Nil, et l'on remarquait parmi les habitans des symptômes de sourde agitation.

L'insurrection d'une seule rue aurait alors tout perdu; pas un Turk n'échappait. L'arrivée d'un Tartare vint heureusement tout changer.

Ce courrier était porteur de dépêches annonçant qu'Ibrahym était en chemin pour re-

joindre son frère et que déjà il avait dépa
vieux Dongolah.

Cette nouvelle fit une impression fâcl
sur l'esprit d'Ismayl; il craignit de perd
commandement de l'armée et de voir le
de gloire qu'il avait acquise absorbée pa
triomphes nouveaux réservés sans dou
son frère aîné. Les troupes envisagère
venue du vainqueur du Nedjd sous une
toute différente; les malades y virent
retour à la santé, et les hommes valides l
vée d'approvisionnemens de toutes sortes
espérances furent en partie réalisées. Ibr
n'amenait pas seulement avec lui des prov
qu'il s'empressa de distribuer aux soldats,
il était en outre suivi par plusieurs méd
éclairés qui sauvèrent le reste de l'arm
conseillant au Pacha d'éloigner les malad
l'atmosphère empoisonnée de Sennaar et
transporter à quelques lieues de cette vill

Quand Ismayl fut chargé par son père
conquête des deux Nubies, Mohammed
renouvelant le fameux acte de partage
par la ligne de *démarcation* du pape Al
dre VI, avait pris une carte d'Afrique et
qué le Dongolah, le Sennaar, le Kour

et le Dâr-Four comme faisant partie de son pachalyk.

Le Dongolah et le Sennaar une fois dans ses mains, il voulut conquérir le Dâr-Four et le Kourdofân; réunissant ce qui restait en Égypte d'infanterie turke et albanaise, il la dirigea au nombre de plus de quatre mille hommes sur ces deux dernières provinces. Ibrahym fut chargé de la direction suprême de cette armée; le Defterdâr-Bey, gendre du Vice-Roi, la commandait en second.

L'Afrique supérieure était pour Ibrahym, comme pour son père, un monde entièrement nouveau; les visées de ce dernier différaient toutefois de celles de son fils. Mohammed-Aly ne demandait à ces régions lointaines que de l'or et des esclaves; Ibrahym, ambitieux de renommée, l'imagination échauffée par les exploits des khalyfes et des sultans les plus célèbres, ne voulait, au contraire, y aller chercher qu'une occasion d'ajouter à l'éclat de ses victoires du Nedjd et d'inscrire son nom à côté de celui des conquérans les plus fameux. Maître de deux armées bien pourvues de poudre, de canons, de fusils, et dont son père lui avait laissé l'absolue direction, n'ayant à combattre

que des peuplades nues et pouvant seulement opposer aux boulets de son artillerie et aux balles de ses soldats, des fers de lances et de fragiles boucliers, il lui semblait que nul obstacle sérieux ne saurait arrêter l'exécution de ses desseins. Voici son plan d'opérations tel qu'il le déroula à Sennaar même, devant un de nos compatriotes [1], voyageur audacieux, plein de savoir et de courage, auquel la science archéologique doit les découvertes les plus importantes, et la science géographique les premières notions détaillées, ainsi que les seules cartes exactes qui existent aujourd'hui sur la partie reculée de l'Afrique qu'arrosent les eaux du double Nil.

L'armée d'Ismayl, augmentée d'un millier d'hommes amenés par son frère, devait se diviser en deux corps. L'un, commandé par le premier de ces princes, remontait le fleuve Bleu jusqu'au Fazoql, tandis qu'Ibrahym se dirigeait dans le sud-ouest et atteignait par le fleuve Blanc la province de Dinka. Ismayl rentrait ensuite dans l'ouest pour visiter les mines d'or de Qâmamyl, et continuait à suivre cette

[1] M. Frédéric Cailliaud, de Nantes.

route où des pluies abondantes remplissaient un grand nombre de puits et de citernes naturelles. Ibrahym devait alors se rapprocher de son frère ; puis, la jonction des deux troupes opérée, elles redescendaient dans le nord en suivant une ligne parallèle au cours des deux fleuves.

Cette partie du plan d'opérations était consacrée tout entière à satisfaire les exigences de Mohammed-Aly ; elle avait pour but principal de ramasser de l'or ainsi que des esclaves, et Ibrahym espérait de ceux-ci une récolte d'au moins quarante mille têtes. Mais une fois de retour à Sennaar, ce prince devait agir dans le seul intérêt de sa gloire. Il laissait à Ismayl le commandement de la contrée et se portait de nouveau sur le fleuve Blanc, muni de barques bien armées et de canots assez légers pour être facilement transportés dans le cas où des cataractes auraient entravé la navigation. Cette flottille devait remonter le fleuve et ses principaux affluens jusqu'aux sources. Si une communication avait lieu avec le Niger, la flottille suivait ce dernier fleuve; autrement elle rétrogradait. Dans cette seconde supposition, Ibrahym allait puiser des renforts dans l'armée

maîtresse du Kourdofân ; de là ce prince se dirigeait sur le Dar-Four, sur Bournou, et revenait enfin en Égypte par Tripoli.

C'était pour réaliser ce vaste projet de conquêtes et de découvertes, fruit d'une imagination aussi vigoureuse que brillante, qu'Ibrahym s'était rapidement porté sur le Sennaar, laissant à Dongolah le Defterdâr-Bey avec trois mille cinq cents hommes destinés à la conquête du Kourdofân. Lorsque, grâce aux soins de ce prince, la contagion eut enfin cessé ses ravages et que l'armée d'Ismayl ne compta plus qu'un très-petit nombre de malades, les deux frères se mirent en devoir d'exécuter la première partie du plan que nous venons de rapporter. L'annonce de ces expéditions nouvelles fut accueillie par d'unanimes acclamations de joie; car déjà l'armée avait repris tous ses rêves de fortune; les chefs ne parlaient que des merveilles promises par le 11e degré; les soldats n'avaient qu'un cri : *le Fazoql!*

Le 24 Safâr 1236 (1er décembre 1820), Ismayl remonta le fleuve Bleu avec quinze cents hommes; douze cents furent emmenés par Ibrahym dans la direction du fleuve Blanc; quinze cents autres restèrent à la garde de Sennaar.

L'expédition de Fazoql fut laborieuse ; les Turks durent souvent combattre ; favorisées par un sol coupé de rochers, de ravins, et couvert de la végétation la plus épaisse et la plus riche, les peuplades qu'Ismayl venait inquiéter défendirent bravement leur liberté et leur indépendance. Une nouvelle déconvenue attendait le Pacha et son armée ; pas une mine n'existait au Fazoql, et l'or arraché aux torrens du pays par la patience des nègres s'y trouvait en quantité trop minime, pour qu'on pût s'arrêter un seul instant à la pensée de se livrer au lavage. L'ardeur des troupes et celle d'Ismayl furent un instant abattues ; mais quelques rapports de cheyks ignorans ayant présenté les sables aurifères de la province de Qâmamyl comme très-abondans, l'armée retrouva bien vite sa ferveur première, et toutes les voix demandèrent à marcher vers la contrée nouvelle.

Bien que les sables de Qâmamyl fussent réellement plus riches que ceux du Fazoql, il aurait toutefois fallu des mois entiers de travaux pour obtenir la matière d'une once d'or pur [1].

[1] Les lavages auxquels fit procéder Ismayl ne purent jamais lui fournir, par jour, la matière de plus de dix à onze grains d'or.

Ismayl s'était avancé jusqu'aux frontières septentrionales de l'Abyssinie, et se trouvait alors à plus de cinq cents lieues de l'Égypte. La marche, les fatigues, les privations et la lance des nègres avaient trop réduit son armée pour qu'il pût songer à attaquer les Abyssins. Réuni en corps de nation, fort d'une organisation politique et militaire qui durait depuis plusieurs siècles, ce peuple, d'ailleurs, devait apporter dans la lutte une résistance autrement formidable que celle des misérables peuplades qu'Ismayl avait jusqu'alors combattues.

D'un autre côté, les nouvelles les plus alarmantes lui venaient de Sennaar. Une grande fermentation régnait sur tous les points de ce royaume; le bruit de l'entière destruction de l'armée d'Ismayl y exaltait les esprits; la population, convaincue qu'elle était à jamais délivrée du jeune conquérant et de ses troupes, avait déjà massacré les garnisons de plusieurs villages; partout enfin se révélaient les symptômes d'une insurrection générale et prochaine.

Dans cette position, il y avait danger pour Ismayl à prolonger son absence; il dut s'arrêter et revenir sur ses pas.

y avait trois mois que ce jeune prince
quitté Sennaar lorsqu'il y reparut, ne
rtant de sa lointaine et dangereuse ex-
on que quelques centaines de malheu-
noirs qui furent immédiatement expédiés
l'Égypte. L'armée ne présentait plus
des débris; la plus grande partie du
iel et des munitions était restée au fond
orges étroites ou dans le lit des torrens
ux qu'il avait fallu traverser; presque
les chevaux et les chameaux avaient

nayl ne retrouva plus son frère. Ce der-
n'avait pu arriver jusqu'à la province de
ı. Arrêté à êl-Qérebyn par un violent
de sang, il voulut d'abord surmonter le
t poursuivre sa route. Mais, exposé aux
nces pernicieuses d'une chaleur de plus de
nte degrés, privé des soins et des secours
igeait son état, la maladie fit en peu de
des progrès si alarmans que ses médecins
rescrivirent un prompt retour en Égypte
ne le seul moyen possible de guérison.
ym leur obéit; il était arrivé avec la pen-
e traverser, vainqueur et conquérant,
la largeur du continent africain; il lui

fallut revenir sur ses pas l'esprit abattu
corps malade et épuisé.

Maître absolu de ses volontés, Ismayl a
quitté le Sennaar immédiatement après
frère; mais enchaîné, comme le dernier d
soldats, sous les liens d'une discipline qu'
pouvait violer, il dut attendre les ordre
Mohammed-Aly, et se borner à solliciter
rappel. Sa demande était motivée sur l'inu
de nouvelles recherches, sur le mauvais ét
sa santé et sur les dangers que courait sa c
titution affaiblie sous un climat dont la te
rature humide et malsaine attaquait les or
sations les plus robustes. Le courrier cl
de ces dépêches était en outre porteur
mémoire détaillé sur le résultat des essa
lavage auquel s'était livré Ismayl; deux e
taux de sables aurifères de Qâmamyl ac
pagnaient cet envoi et devaient servir à pro
la vérité des faits avancés par le jeune pri

Ces précautions devinrent inutiles; le
Roi ne voulut rien rabattre de ses illus
infatué de l'existence dans le Sennaar d
nes riches et nombreuses, il accusa so
d'insouciance et de mauvais vouloir. Son i
dulité était surtout appuyée sur la qu

d'or qui circule dans le commerce de ces contrées lointaines; mais il oubliait que, depuis long-temps, les esclaves nègres et certaines marchandises formaient la seule matière des exportations de cette partie de l'Afrique; que l'or y restait concentré et qu'une très-petite quantité seulement s'en échappait par la voie du Kordofân. Dans son mécontentement, il enjoignit à Ismayl de conserver son commandement et ses positions. « Vous êtes dans toute » la vigueur de l'âge, lui mandait-il; c'est un » devoir pour vous de lutter contre les périls » de la guerre et l'inclémence des saisons. »

Cependant, vaincu par les sollicitations des amis du jeune prince, il ne tarda pas à révoquer sa première décision, et transmit enfin à son fils l'autorisation si vivement désirée.

Ismayl quitta Sennaar dans les derniers jours de Moharrem 1237 (fin du mois d'octobre 1821), suivi seulement d'une escorte de quelques centaines de soldats. Arrivé à Chendy, il consacra plusieurs jours à l'inspection du camp qu'il y avait établi pour le maintien et la sûreté des communications; puis il s'occupa de la rentrée d'une forte contribution de guerre qu'il venait de frapper sur cette capitale et son terri-

toire; le paiement se fit attendre; il en r
la faute sur la négligence et les intrigue
melek Nimir. Dans le cours d'une discus
élevée à ce sujet, Ismayl frappa Nimir
coup de pipe. Le melek dévora sa rage
retira, attendant l'occasion de tirer de cett
sulte une vengeance éclatante.

La contribution acquittée, Ismayl se dis
à poursuivre sa route. Mais la veille du
fixé pour son départ, il voulut célébrer
les chefs du camp et quelques-uns de ses c
pagnons de voyage le bonheur qu'il éprou
à la pensée de revoir bientôt sa famille e
foyers. Peu soucieux toutefois de rendr
population et les soldats témoins de ses plai
pour théâtre de la fête il fit choix de Metan
village isolé et assis de l'autre côté du

Il était nuit close lorsque, réunis, vers l
du jour, dans une vaste cabane couvert
chaume et n'ayant qu'une seule issue, les
vives, libres de tout bruit extérieur et de t
contrainte, se livrèrent à cette gaieté bruy
et désordonnée qu'entraînent avec elles le
mées d'un splendide festin.

Tandis que, confians et joyeux, ils s'en
tenaient, au milieu des rires et des cris, d

le Égypte et des plaisirs de sa capitale,
ir, qu'avaient averti de fidèles espions,
nçait en silence vers la bruyante cabane
faisait entourer par une foule d'hommes
femmes munis de paille et de joncs secs.
tes ces matières furent entassées devant la
et autour des murs; puis, à un signal
enu, le feu y fut mis à vingt endroits diffé-
; la flamme ne tarda pas à s'élever en tour-
ns nombreux; elle gagna le toit et ne fit
tôt plus de la frêle salle du banquet qu'un
ense bûcher.

mayl et ses compagnons épouvantés essayè-
à différentes reprises de s'échapper de
ardente fournaise; mais chaque fois un
épais de fers de lances et de pointes de
es les rejeta au milieu du feu; tous finirent
omber étouffés ou brûlés.

médecin d'Ismayl parvint seul à gagner
cabane voisine; son sort n'en fut que plus
ux. Nimir lui fit d'abord arracher toutes les
s que se partagèrent les principaux assail-
et qu'ils serrèrent précieusement dans de
s sachets de cuir, persuadés que ces amu-
s les préserveraient de toutes maladies;
on lui fit subir un supplice étranger au

pays, mais que les Turks y avaient importé : on l'empala.

Ce ne fut que le lendemain que les troupes se mirent en quête de leurs officiers et du jeune Pacha. Ismayl fut trouvé sous les débris de la cabane, le corps percé de coups de lance et à demi-consumé par le feu. Ses restes, soigneusement recueillis, furent transportés au Kaire où ils reçurent les honneurs d'un tombeau.

Ismayl ressemblait en plus d'un point à son frère Toussoun ; il avait la même bravoure, la même douceur de caractère ; comme lui, il mourut regretté. La vie de ce jeune prince semblait promise à un avenir brillant et glorieux, car à l'âge où la plupart des enfans des rois ne rêvent encore que plaisirs, Ismayl avait déjà attaché son nom à une expédition qui ne fut pas sans éclat ; suivi d'un très-petit nombre de soldats, le premier il fit flotter l'étendard ottoman dans des contrées où vainement les armes des Perses et des Romains avaient cherché à pénétrer.

La mort d'Ismayl faisait tomber le commandement de son armée et des pays conquis aux mains de son beau-frère le Defterdâr. Avant de dire comment cet officier vengea la mort du fils

de Mohammed-Aly, nous allons nous reporter au moment où Ibrahym se sépara du defterdâr Mohammed-Bey, et suivre ce dernier dans son expédition contre le Kourdofân.

Mohammed-Bey quitta le Nil à Edbab, village situé à quelques lieues au-dessus du vieux Dongolah; puis, prenant sa route vers le sud-ouest, il s'enfonça vers les vastes plaines de sable qui, de la rive gauche du fleuve, vont joindre les immenses déserts de la partie orientale du Soudân. Il avait avec lui un train d'artillerie composé de huit pièces de quatre, ainsi que trois mille cinq cents hommes d'infanterie et de cavalerie, dont huit cents Arabes appartenant à différentes tribus. Cette armée eut beaucoup à souffrir des fatigues de la route; durant sept jours, elle resta privée d'eau; nulle part elle ne rencontra ni une cabane, ni un habitant; partout le Désert, sa chaleur étouffante et son attristante solitude. Ce ne fut qu'à son arrivée devant Bara, gros bourg à six lieues en avant d'Obéyd, capitale du Kourdofân, qu'elle aperçut enfin l'ennemi.

Avertis comme ils l'étaient de l'approche des troupes égyptiennes, les chefs du Kourdofân auraient dû attaquer le Defterdâr au milieu du

Désert, alors que les rangs de l'armée turke trouvaient désorganisés par l'épuisement, fatigue et les privations. Au lieu de cela, laissèrent Mohammed-Bey s'approcher, pa ble, des lieux habités, et là seulement lui of rent la bataille.

L'armement des troupes du Kourdofân frait de remarquables particularités. Leur valerie était recouverte d'armures de fer semblant à celles des anciens Sarrasins; un que pointu, sans visière, et garni d'un rés de fer tombant sur le cou, une chemise mailles de fer, telles étaient ses armes dé sives; elle avait pour armes offensives lance, plusieurs javelots à fer crénelé, et longue épée à deux tranchans fort redout par la vigueur et l'adresse avec laquelle était maniée. Les chevaux étaient bardés cuirasses de laine piquée et d'un frontail cuivre. L'infanterie, à peu près nue, tait un bouclier de cuir de rhinocéros, faço en losange, derrière lequel elle attendait l' nemi un genou en terre et tenant un jav de la main droite. Enfin une épaisse chevel garnissait le cou des hommes à pied et pou parer un coup de tranchant.

Les deux troupes en vinrent aux mains avec une ardeur et un acharnement faciles à expliquer. Les soldats du Kourdofân avaient à défendre leurs biens, leur indépendance et leur liberté; les Turks sentaient que toute retraite leur était fermée, et qu'il ne leur restait d'autre alternative que de vaincre ou de mourir.

Les premières décharges d'artillerie et de mousqueterie faites par les troupes du Vice-Roi ne purent arrêter la cavalerie du Kourdofân; elle chargea avec une telle vigueur que l'infanterie et la cavalerie turkes du Defterdâr se virent forcées de plier. Deux pièces de canon tombèrent en même temps au pouvoir des cavaliers ennemis; les canonniers furent immédiatement égorgés; mais, au lieu de tourner ces pièces contre les fuyards, on vit les vainqueurs épuiser leurs forces et émousser le tranchant de leurs sabres en essayant de couper ces masses de fer et de bronze.

Cette charge épuisée, l'ennemi put apercevoir les ravages que les boulets et les balles avaient causés dans ses rangs. Ignorans comme ils l'étaient de l'effet des armes à feu, les soldats du Kourdofân ne savaient à quoi attribuer le grand nombre de morts qui jon-

chaient alors le terrain ; les blessés mettaient le doigt dans leurs plaies sans pouvoir comprendre comment des armes qu'ils n'avaient pas vues avaient pu les frapper. Ce phénomène jeta de l'hésitation dans leurs mouvemens; ils s'arrêtèrent.

Pendant ce temps, le Defterdâr, qui, bien que malade, était constamment resté à la tête de ses cavaliers bédouins, ralliait son infanterie et lui commandait de nouvelles décharges. L'ennemi n'en fut point ébranlé; une seconde fois, il attaqua avec une rare intrépidité. La cavalerie et l'infanterie turkes, excitées par l'exemple du Defterdâr et de ses Arabes, soutinrent mieux ce nouveau choc. Le combat devint alors une véritable mêlée; on s'attaqua corps à corps.

Long-temps la victoire fut incertaine; un coup de pistolet la décida. Le cheyk de la tribu arabe de Gemeât ayant tué Sâlem, chef de l'armée du Kourdofân, les soldats de ce dernier prirent l'épouvante et s'enfuirent. Maître enfin du champ de bataille, le Defterdâr put énumérer ses pertes; il les trouva beaucoup moins fortes que ne devait le faire supposer l'acharnement avec lequel on s'était battu des

deux parts. L'armée turke n'avait que trois cents morts, tandis que l'ennemi en comptait au-delà de deux mille parmi lesquels étaient plusieurs femmes.

La bataille de Bara livra toute la contrée au Defterdâr; il entra vainqueur dans Obéyd; peu d'habitans étaient restés dans cette capitale; une partie était allée chercher un refuge dans les montagnes inaccessibles qui sont au sud, l'autre s'était retirée dans le Dâr-Four.

Mohammed-Bey employa les premiers temps de sa conquête en courses dans toutes les directions; son canon et les fusils de ses soldats triomphèrent de toutes les résistances partielles; il rapporta de toutes ces excursions, de l'or, des toiles, des gommes, mais surtout des esclaves qu'il s'empressa d'expédier en Égypte par nombreuses caravanes.

La nouvelle du meurtre d'Ismayl le surprit au milieu de ce travail. Laissant aussitôt le commandement de son armée à Halym-Bey, il partit en toute hâte pour le Sennaar, ne respirant que la vengeance et promettant hautement vingt mille têtes aux mânes du malheureux prince. Jamais promesse de cette nature ne fut faite par un homme plus capable de l'exécuter.

Tous les rapports venus de ces lointaines régions s'accordent à porter le nombre des victimes immolées par Mohammed-Bey à près de trente mille. Le principal coupable sut toutefois échapper à cette boucherie; on croit qu'il parvint à franchir les frontières de l'Abyssinie.

Le nouveau général ne changea rien aux mesures arrêtées par Ismayl; il conserva les mêmes lignes d'opération, et poursuivit la dépopulation systématique des contrées soumises à son commandement. La quantité d'habitans qu'il exporta en Egypte fut immense. Redouté du peuple, craint de ses propres soldats, Mohammed-Bey garda le gouvernement du Kourdofân et des deux Nubies jusqu'au milieu de l'an 1239 de l'hégire (1824), époque à laquelle ses troupes furent relevées par l'un des nouveaux régimens égyptiens.

L'organisation de ces corps réguliers occupe une trop grande place dans l'existence politique de l'Égypte sous Mohammed-Aly pour que nous ne donnions pas quelques détails sur leur création.

—

CHAPITRE VI.

Nizam-Gedyd. — Formation de six régimens. — Distribution de drapeaux. — Formation d'équipages de marine. — Arsenaux, écoles. — Départ du 1er régiment pour le Sennaar et le Kourdofân. — Insurrection dans la Haute-Égypte. — Arrivée du 1er régiment à Qartoum. — Départ du 2e régiment pour l'Hedjâz. — Campagne et conquête de l'Yémen.

L'expédition du Kourdofân avait purgé l'Egypte, comme nous l'avons dit, des derniers corps d'infanterie turke et albanaise qui restaient au service du Vice-Roi. Rien ne s'opposait plus à l'établissement du *Nizam-Gedyd.* M. Drovetti, consul de France, était depuis longues années le confident des projets de réforme et d'organisation militaire nourris par le Pacha; consulté sur les moyens d'exécution, il présenta à Mohammed-Aly Sève, officier sorti des armées impériales, comme étant l'homme qui devait le mieux remplir ses vues. Sève fut agréé

et partit au mois de Moharrem 1236 (octobre 1820) pour le Saïd, seul, sans aide, avec un faible traitement et de brillantes promesses.

La ville d'Esnéh fut d'abord désignée comme le siége de l'école militaire projetée. Les Mamlouks [1] de Mohammed-Aly et ceux des grands de sa cour furent les premiers élèves. A peine arrivés, l'école reçut plusieurs centaines de fusils européens; Sève fit ensuite fabriquer quelques tambours de bois, et l'instruction commença.

Sève ne tarda pas à s'apercevoir que l'esprit des gens qu'il avait à instruire était plus difficile encore à manier qu'il ne l'avait pensé. Il est vrai que le changement était grand pour des hommes jusqu'alors habitués à vivre dans le luxe et la mollesse. Relégués tout-à-coup dans un coin du Désert, ils se voyaient forcés d'abandonner leurs chevaux et leur armure brillante, pour se charger d'un lourd fusil de munition et piétiner des heures entières dans le sable. Tout était sacrifice pour eux; il leur

[1] *Mamlouk* est pris ici dans sa signification littérale d'*esclave*, et non dans celle que l'usage avait attribuée aux corps militaires des anciens Mamlouks.

pesait surtout de se trouver sous la dépendance d'un Chrétien. Aussi n'était-il pas de moyens qu'ils ne missent en usage pour dégoûter leur instructeur : tantôt ils se fâchaient contre lui, l'apostrophaient en turk et jetaient leurs fusils ; tantôt ils le plaisantaient et répétaient dans leurs rangs des jurons français, dont ils ignoraient la signification ; Sève restait inébranlable. Un jour, un peloton faisant feu, une balle siffla aux oreilles de l'officier européen : il ne s'en émut pas et commanda de nouveau la charge. « Vous êtes des maladroits ! leur dit-il ; apprêtez vos armes : feu ! » La décharge eut lieu ; mais cette fois aucune balle ne partit.

Ce trait de sang-froid désarma les élèves. Ils se rapprochèrent de Sève. Bientôt les conversations, l'habitude de rapports journaliers établirent entre les Mamlouks et leur maître étranger une confiance que ce dernier sut faire tourner au profit de l'instruction. Peu à peu les élèves, bien que pas un ne sût lire, apprirent l'école d'infanterie et retinrent par cœur les différens commandemens.

Ce premier pas fait, d'autres Turks arrivèrent pour profiter des instructions de Sève et des leçons que pouvaient leur donner ceux des

premiers élèves dont la mémoire se montrait la plus heureuse. Ibrahym ne tarda pas, lui aussi, à venir puiser à cette source les connaissances élémentaires et théoriques du métier que jusque-là il avait pratiqué sans autres maîtres que l'habitude et l'inspiration. Il y parut, suivi d'un grand nombre de chefs de troupes irrégulières. Désireux de montrer l'exemple et de forcer au silence toutes les antipathies et tous les mécontentemens, il étudiait comme les autres, faisait le maniement des armes et apprenait la théorie des évolutions avec ses officiers supérieurs. La nuit, il parcourait les postes de l'école, éveillait leurs chefs et les rendait responsables de la moindre infraction aux règles et à la discipline. Il est vrai que lui-même montrait l'obéissance du plus simple soldat. Un jour Sève lui faisait faire l'exercice dans sa chambre avec plusieurs officiers; Ibrahym se mit en tête du peloton; comme il était le plus petit, Sève le prit par la main et le conduisit à son rang de taille, c'est-à-dire à la queue. Le Pacha s'y plaça sans murmure.

Lorsque Mohammed-Aly crut avoir ainsi obtenu un nombre suffisant d'officiers, il voulut former des soldats; l'école devint un camp, et

l'on y vit successivement arriver ces bandes de malheureux enlevés par Ismayl et le Defterdât aux sables de la Nubie, du Sennaar et du Kourdofân, ainsi que plusieurs milliers de fellahs arrachés aux villages à demi-déserts de la Haute et de la Basse-Egypte.

Ces misérables furent d'abord réunis par compagnies, puis par bataillons. La création de l'école d'Esnéh remonte au commencement de l'an de l'hégire 1236 (derniers mois de 1820); transportée plus tard à Assouân (Syène), pour la commodité des arrivages d'hommes expédiés de la Haute-Afrique, elle revint, au bout de deux ans, à Esnéh; de là on la transféra à Akhmym [1], puis, en 1238 (1823), aux bourgs d'êl-Nekhyléh et d'Abou-Tyg [2], à six lieues au-dessous de Syout.

Il ne fallut pas moins de trois ans pour compléter l'instruction des chefs comme celle des soldats et organiser définitivement les nouvelles troupes. On les divisa en six régimens, dont

[1] L'ancienne *Chemmis*, ou *Panopolis*, sur la rive droite du Nil, dans la province de Girgéh.

[2] L'ancienne *Abotis*, sur la rive gauche du fleuve, ainsi qu'*él-Nekhyléh*

la force fut calculée de manière à ce que chacun d'eux, manié par un seul homme (le colonel), pût former un petit corps d'armée, et suffire à la garde de chacune des possessions lointaines du Vice-Roi. A part cette différence dans le nombre des hommes, discipline, instruction et organisation, tout était calculé sur l'ordonnance française.

Les soldats, fellahs égyptiens, Arabes, Nubiens ou noirs du Sennaar et du Kourdofân, montrèrent une docilité et une intelligence que l'on aurait vainement cherchées dans leurs officiers : ces derniers étaient presque tous Turks; ils servaient mal et sans bonne volonté.

Quant aux Européens, ils ne comptaient pas dans l'armée; les préjugés religieux leur en fermaient les rangs; plusieurs cependant étaient attachés à chaque bataillon, mais comme de simples employés civils, chargés seulement de l'instruction et dont tout l'avancement consistait en une augmentation de solde. Ils étaient payés, en entrant au service, à raison de 2,000 fr. par an; ils recevaient en outre deux habillemens complets, un cheval, sa ration et 60 fr. par mois d'indemnité de table.

Les troupes du *Nizam-Gedyd* formaient au

e Gemâdy-êl-âouel 1239 (janvier 1824)
gimens de cinq bataillons chacun (dont
dépôt), à huit cents hommes par ba-
, en tout vingt-quatre mille hommes.
fficiers n'avaient pas d'uniforme déter-
mais les soldats étaient tous vêtus d'une
et d'un pantalon de serge rouge grossiè-
t taillés, mal cousus et que maintenait
inture de cuir piqué. Ils avaient l'arme-
français et des souliers dont ils pliaient
rtier selon l'usage oriental.
le mois de Raby-êl-tâny 1239 (décembre
, chacun des six régimens avait reçu son
ro et ses drapeaux. Cette dernière céré-
eut lieu selon l'usage musulman. Chaque
ent s'étant formé en carré, on fit face à
ieur; les officiers étaient rangés au milieu.
nâms entonnèrent des prières arabes, où,
nt la valeur des Osmanlys, ils assuraient
vrai croyant peut à lui seul détruire cent
Juifs ou Chrétiens. Après ces formules,
t l'acte de prestation du serment; le gé-
Osmân-Bey reçut d'abord celui des colo-
ceux-ci le reçurent des commandans,
chaque drapeau, remis à l'officier chargé de
rde, fut porté dans les bataillons. Alors

on égorgea des agneaux; chaque porte-drapeau trempa aussitôt sa main droite dans le sang et l'appliqua, humide, sur un coin de la banderole. Des salves d'artillerie terminèrent cette solennité. Les enseignes égyptiennes sont blanches et armées de pointes d'argent; on y voit, en lettres brodées en or, des versets du Koran, ainsi que le chiffre de Mohammed-Aly.

Avant d'indiquer la destination que reçurent ces nouveaux corps, il n'est peut-être pas inutile de jeter un rapide coup-d'œil sur les travaux et les institutions auxquels Mohammed-Aly demanda les ressources nécessaires pour maintenir l'accroissement que venaient de prendre ses forces et faire face à tous les besoins de sa nouvelle position.

Un Français, Gonon, organisa un arsenal dans la citadelle du Kaire; de ses mains sortirent une mécanique à forer et à tourner les canons, des fourneaux à réverbère, une fonderie et d'autres ouvrages importans. Othmân-Nour-êd-dyn, que pendant trois ans le Vice-Roi avait envoyé en Europe pour étudier les institutions militaires et civiles des principaux États de l'ouest et du sud, avait formé, en 1236 (1821), à Boulâq, une école destinée

à l'enseignement des premiers élémens des arts et des sciences exactes; un assez grand nombre de jeunes gens turks et arabes y furent appelés; et, malgré une foule d'obstacles suscités par l'ignorance et les préjugés religieux, il en sortit bientôt des élèves qui commencèrent le cadastre de la Basse-Egypte. Plus tard, cet établissement, transporté à Qasr-êl-Ayn, compta plus de six cents élèves, reçut le nom de *Medresséh* (collége ou lycée), et fournit des officiers aux écoles militaires qui furent créées à quelques mois de là.

En même temps, une levée d'Arabes pris parmi les bateliers du Nil était dirigée sur Alexandrie et jetée sur quatre vieilles corvettes qui devaient servir d'école d'instruction. Ces recrues, au nombre de trois mille deux cents hommes divisés en quatre bataillons, firent en peu de mois des progrès extraordinaires. On les exerça d'après le système aujourd'hui adopté dans la marine française, système où le matelot est à la fois gabier, fusilier et canonnier. Quelques vieux Turks, que de courtes et inoffensives traversées firent désigner comme officiers, étaient réunis chaque jour dans une des salles de l'amirauté et recevaient

à leur tour une leçon de nautique. Plusieurs étudiaient les mathématiques, d'autres le dessin linéaire. Mohammed-Aly ne s'aveuglait pas sur l'impossibilité de porter les études de ces vieillards jusqu'à l'analyse; il savait qu'ils ne pourraient jamais acquérir au-delà du petit nombre de formules que l'habitude pratique pouvait leur rendre intelligibles; mais ce qu'il cherchait surtout dans ces prescriptions réglementaires, c'était un exemple et un moyen d'émulation pour les jeunes marins.

Les préjugés de caste qui dominaient le Vice-Roi, et sans doute aussi des méfiances toutes politiques, s'opposaient à ce qu'il complétât les cadres d'officiers de sa marine comme ceux de son armée de terre, avec des hommes tenant au sol et nés dans le pays. Cette exclusion des indigènes l'obligea de créer une école de marine uniquement ouverte aux enfans de la race privilégiée. Une cinquième corvette reçut cent jeunes gens, mamlouks ou fils de Turks, qui, sortis du collége fondé par Othmân-Nour-êd-dyn, eurent alors pour instituteurs d'anciens officiers de la marine française, des maîtres et des contre-maîtres également étrangers.

rsenal d'Alexandrie fut en même temps
is à l'inspection d'officiers européens; on
plit des cales et des ateliers de construc-
une frégate sortit en 1236 (1821) de ses
iers; d'autres bâtimens de haut-bord
t achetés ou commandés à grands frais à
eille, à Livourne et dans d'autres ports de
ope.

ohammed-Aly déploya dans la création
s forces militaires une activité et une
ie sans doute fort remarquables. Mais
devons faire observer que ces résultats
t l'œuvre d'un despotisme violent et aveu-
utôt que le produit d'une volonté éclairée
léchie. Ses ministres et lui ne procédaient
par secousses; ils improvisaient un état
ire formidable, mais n'organisaient pas.
ne semblait fait dans une vue d'avenir;
ru qu'à un jour donné l'ordre parti d'en-
fût obéi, l'on n'avait nul souci du reste.
l'Égypte possédait une armée, une flotte,
écoles, des arsenaux, et rien ne réglait
crutement, la solde et l'administration.
ne comptabilité n'était établie; il n'y avait
gistres, ni contrôle; partout le désordre
confusion. Une empreinte européenne

régnait à la surface; le fond restait complètement turk.

D'un autre côté, tout ce travail, loin de profiter à l'Égypte, achevait au contraire de l'épuiser; il tuait la population déjà insuffisante pour le territoire. Que pouvait gagner en effet un peuple écrasé d'impôts, nu et sans pain, à la création d'établissemens scientifiques et d'arsenaux? Mieux auraient valu pour lui une simplification dans les rouages administratifs et l'introduction de meilleures méthodes de culture. Au lieu de cela, Mohammed-Aly dépensa des sommes énormes en fabriques de sucre, de rhum et de nitre par évaporation, ainsi qu'en plantations de mûriers. Bien plus, les terres encore en rapport suffisaient à peine pour nourrir la population et pour fournir au Vice-Roi la quantité de produits que chaque année il demandait au sol, et il ne craignit pas de forcer une partie des colons égyptiens à remplacer la culture des céréales par celle du coton.

Nous dirons dans un chapitre spécialement consacré aux opérations commerciales de Mohammed-Aly quels furent l'origine et le succès de cette dernière culture, ainsi que l'influence

qu'elle exerça sur la richesse territoriale de l'Égypte.

Cette même période de 1236 à 1240 (1821 à 1824) fut en outre marquée par quelques envois d'argent et de troupes irrégulières à Constantinople et à Candie. L'insurrection des îles et du continent de la Grèce occupait alors toutes les forces du Sultan; jusqu'au mois de Doul-l-qadéh 1239 (juillet 1824), Mohammed-Aly ne prit à cette guerre qu'une part en quelque sorte indirecte; il ne jeta dans la balance tout le poids de son or et de ses troupes que lorsque ses régimens réguliers purent faire campagne, que sa flotte put tenir la mer, et quand son intervention devint nécessaire pour soutenir la fortune ébranlée de l'empire ottoman.

Avant d'entamer la guerre de Morée et d'expliquer les causes ainsi que les résultats de la coopération ruineuse qu'y apporta le maître de l'Egypte, nous allons réunir dans un seul récit l'envoi du premier régiment d'infanterie dans le Sennaar et le Kourdofân, ainsi que l'expédition faite par le deuxième dans l'Yémen et l'Hedjâz.

Ce fut le 8 Gemâdy-êl-âouel (5 janvier 1824)

que le 1er régiment, fort de cinq bataillons de 800 hommes chacun, quitta le camp d'instruction pour aller relever les troupes du Sennaar et du Kourdofân. Il se rassembla à Assouân (Syène) pour y attendre son colonel Othmân-Bey et réunir des vivres. Le 7 Regeb (8 mars), tout étant préparé, quatorze barques, chargées de poudre et d'approvisionnemens, mirent à la voile, escortées par une compagnie de sapeurs et deux compagnies d'infanterie de ligne. Le 14 Regeb (15 mars), le 1er bataillon se mit en marche. Cette avant-garde était déjà à Ouady-Sebouhr, à vingt-cinq lieues environ au-dessus d'Assouân, quand lui vint la nouvelle d'un mouvement populaire qui menaçait d'ébranler toute la Haute-Égypte.

Décimée par les levées de vive force qui avaient fourni la matière d'une partie des nouvelles troupes, foulée d'impôts exorbitans, obligée de verser dans les magasins du Vice-Roi tous les produits de ses pénibles travaux agricoles et de son industrie, la population du Saïd, comme celle du reste de l'Égypte, regrettait le passé, maudissait le présent et n'osait interroger l'avenir. A cette époque, il existait aux environs d'Edfou un cheyk qui rêvait

depuis long-temps pour cette partie de l'Egypte l'indépendance dont elle avait joui pendant les dernières années de l'existence des Mamlouks. Ce personnage crut entrevoir dans le départ du premier régiment l'occasion de réaliser ses projets. Tout le pays allait se trouver dégarni de soldats; il se produisit aussitôt comme *prophète*, annonça la mort de Mohammed-Aly, et proclama la venue d'un gouvernement nouveau dont il se dit le représentant. Le désespoir et la misère sont crédules; en peu de jours, plus de trente mille fellahs, réunis aux environs d'Esnéh, se rangèrent sous le drapeau de l'inspiré.

Cette insurrection surprit Othmân-Bey au moment même où il allait franchir la frontière; il s'arrêta, et, bien que sans instructions, il marcha sans hésiter vers le foyer de la révolte.

Cependant la rébellion ne comptait encore dans ses rangs que de misérables fellahs sans armes, sans habits et sans pain; elle ne tarda pas à prendre une face autrement grave.

L'armée se composait d'élémens trop divers et trop hétérogènes, ses rangs présentaient trop peu de force de cohésion, en un mot, elle était trop jeune encore pour résister à l'entraînement

de l'exemple et de l'imitation. Dans le cours même de la nuit qui suivit l'arrivée d'Othmân-Bey à Esnéh, sept cents hommes désertèrent; au même moment, le cinquième bataillon, laissé à Assouân, méconnaissait l'autorité de ses officiers, et les compagnies servant d'escorte au convoi s'emparaient de sept bateaux et redescendaient le Nil pour se joindre aux insurgés.

Bien que l'armée, par sa composition, tendît plutôt à une dissolution qu'à une révolte ouverte, cependant tel était alors l'état des choses et des esprits, qu'il suffisait d'un officier intelligent et résolu pour enlever les soldats restés fidèles, rallier autour d'eux la population exaspérée du Saïd et marcher avec ces masses sur le Kaire et la Basse-Egypte. Durant plusieurs jours, l'existence de Mohammed-Aly et celle de son gouvernement furent en quelque sorte à la merci du premier chef de parti qui se serait présenté : nul ne se montra.

Cette absence de toute direction paralysa l'insurrection militaire ; les soldats du cinquième bataillon, hésitans, incertains, n'eurent pas la force de persister ; ils prêtèrent de nouveau serment de fidélité au Vice-Roi et arrêtèrent eux-mêmes, devant l'île de Philæ, les trois

compagnies révoltées qui descendaient le fleuve sur les sept barques détachées du convoi ; puis on les vit aller rejoindre à Esnéh les trois premiers bataillons.

Othmân-Bey s'était tenu renfermé dans cette place, n'osant exposer sa troupe au contact des rebelles ; l'arrivée de deux bataillons détachés du camp de Beny-Aly mit un terme à son inaction. Ce secours lui donna de la confiance, et bientôt près de 6,000 hommes du *Nizam-Gedyd*, lancés par lui sur les masses de rebelles qui entouraient la ville, firent sur ces misérables le premier essai de leurs feux de file et de deux rangs. Il n'y eut pas de combat : tout se réduisit à une horrible boucherie ; sept mille fellahs, dit-on, furent massacrés ; la révolte s'éteignit dans leur sang.

Vingt-cinq bourses [1] furent offertes pour la tête du cheyk artisan principal de ce mouvement : il parvint à se soustraire à toutes les recherches.

Le 12 Chaoual 1239 (10 juin), Othmân-Bey put se mettre en marche pour le Sennaar ; il arriva le 16 Dou-l-hagéh (12 août) à Dongolah,

[1] Environ 25,000 francs.

et le 22 Moharrem 1240 (16 septembre) il s'arrêta à Qartoum.

Qartoum, située au confluent du fleuve Bleu et du fleuve Blanc, est à six journées de Sennaar et à cinq d'Oualâd-Madénéh, les deux principales villes du royaume. Son heureuse position, la fertilité du sol et ses moyens naturels de défense décidèrent Othmân-Bey à y transporter le siége du gouvernement et à en faire en même temps le quartier-général de l'armée. Cette ville, devenue le dépôt des troupes, hôpitaux, etc., ainsi que l'entrepôt des marchandises venues d'Égypte et de la vente des esclaves, attira bientôt tout le commerce de l'Abyssinie. La population s'accrut rapidement; de nouveaux quartiers s'y élevèrent, et l'on y vit bientôt des casernes, ainsi que plusieurs autres édifices publics. Trois bataillons y restèrent avec le colonel; les deux autres furent envoyés dans le Kourdofân, pour occuper cette province et observer les frontières du Dâr-Four.

L'armée du defterdâr-bey ainsi relevée sur tous les points, cet officier rentra en Égypte avec les débris des bandes irrégulières qu'Ismayl et Ibrahym y avaient successivement conduites. L'existence des régimens nouveaux ne

permettait plus le séjour de la vallée du Nil aux vieux compagnons du Vice-Roi; tous les Albanais venus de la Haute-Afrique furent réunis à Alexandrie vers le milieu de Raby-êl-tâny 1240 (commencement de décembre 1824), puis de là transportés dans l'île de Candie.

Peu de jours après le départ du premier régiment, le deuxième, commandé par le colonel Mohammed-Bey, s'était rendu à Qosseyr par le Désert, et de là avait fait voile pour la côte d'Arabie. Ahmed, pacha de Geddah, gouvernait alors cette partie des possessions du Vice-Roi. Le petit nombre de troupes qu'il avait sous ses ordres suffisait pour la garde des principales places de l'Hedjâz; mais elles étaient depuis long-temps impuissantes contre les courses des nombreuses tribus arabes du Nedjd et de l'Yémen. Depuis la retraite de l'armée d'Ibrahym, toutes les provinces autrefois soumises aux des cendans de Mohammed-ebn-Saoud avaient secoué le joug des Turks; elles ne gravitaient plus, il est vrai, autour d'aucun centre; le lien qui longtemps avait fait leur force restait brisé; chaque tribu, chaque district avait repris son individualité première; mais il y avait dans toutes

ces fractions politiques, accord et unité d'efforts pour assurer l'indépendance de tous et rejeter au-delà du golfe Arabique les garnisons du Vice-Roi. En un mot, les Wahabys reparaissaient, non plus comme corps politique obéissant à une seule volonté et à un seul maître, mais comme une immense confédération de provinces, unies par une même foi religieuse et dans un même intérêt de conservation et de vengeance.

Leurs détachemens ne se bornaient pas à infester toutes les routes de l'Hedjâz; ils poussaient des reconnaissances jusque sous les murailles des places occupées par les Turks, inquiétaient de nouveau la Mekke et Médine, et menaçaient d'interrompre une fois encore l'arrivée des caravanes de pélerins.

Dans les guerres précédentes, tout le poids des armes de Toussoun et d'Ibrahym avait porté sur les provinces du nord et du centre du Nedjd; l'Yémen était sans atteinte. Ce fut la conquête de cette contrée, foyer principal de tous ces mouvemens, que Mohammed-Aly imposa aux troupes de l'expédition nouvelle.

Ahmed-Pacha prit le commandement suprême de l'armée. Il emmenait avec lui cinq

mille cinq cents hommes dont voici la composition : 2e régiment d'infanterie régulière, quatre mille hommes; infanterie irrégulière, huit cents; sapeurs et soldats d'artillerie, deux cents; cavalerie irrégulière, quatre cents. Il avait en outre un corps d'Arabes-Bédouins et six pièces de canon.

Ahmed partit de Geddah au commencement de Gemâdy-êl-âouel 1240 (fin de décembre 1824) avec des vivres pour quarante jours. Il prit la route de la Mekke, s'arrêta quinze jours dans cette ville et de là se rendit à êl-Tâyef.

En quittant cette dernière place, l'armée se porta sur Koulâkh, puis sur Tarabéh. Jusqu'alors elle avait marché directement vers l'est; mais, arrêté par le vaste désert devant lequel Mohammed-Aly lui-même s'était retiré quelques années auparavant, Ahmed tourna subitement vers le sud et suivit celle des chaînes des monts Kharrah qui ferme à l'orient les nombreuses et fécondes vallées de l'Yémen. Durant quinze jours, les Turks cotoyèrent cette chaîne sans rencontrer un seul soldat ennemi; ce fut seulement aux approches du torrent de Zebrân que l'avant-garde, accueillie

par la fusillade de plusieurs détachemens wahabys, put enfin apercevoir quelques préparatifs de résistance sérieuse.

Le lit du torrent de Zebrân est creusé au pied du mont Machéyt, mont escarpé, dont les abords sont difficiles et que l'ennemi avait converti en une assez bonne position retranchée. Ahmed, après avoir reconnu les lieux et pris l'avis des officiers européens qui accompagnaient l'expédition, monta la droite du torrent et vint s'établir en face du versant oriental de la montagne. Ce mouvement fut inquiété par le feu des Wahabys; leurs balles arrivaient d'une distance énorme. Étagé sur les différens points de la côte, l'ennemi présentait des masses considérables; autant que l'œil pouvait en juger, son nombre ne devait pas être moindre de dix à douze mille hommes.

C'était la première fois que les Wahabys se trouvaient en présence de troupes réglées. Dans les marchés de la Mekke et de quelques-unes des villes de la côte, ils avaient bien entendu parler des innovations militaires du Vice-Roi; mais ces rapports, empreints d'ignorance ou de mauvaise foi, n'étaient pas de nature à leur donner une haute idée des mili-

ıouvelles. Ce qu'ils virent alors des ma-
rres du 2e régiment les confirma dans
mauvaise opinion. Au lieu de soldats
ıns, richement vêtus et couverts d'armes
ute espèce, de cavaliers montés sur des
ıux fougueux et dont la contenance belli-
se imposait, ils n'avaient devant eux que
inces colonnes d'infanterie dont les sol-
vêtus de serge rouge, marchaient silen-
ement et à la file l'un de l'autre comme
ıit fait un troupeau de moutons. La sim-
é de l'armement des troupes du Vice-Roi
l'objet de leurs moqueries; ils riaient sur-
de cette espèce de clou long et triangu-
(la baïonnette) que les Egyptiens por-
t au bout de leurs fusils.

rts de leur nombre et de l'apparente fai-
e des Turks, les Wahabys quittèrent leurs
ions et se précipitèrent sur l'armée d'Ah-
en gens qui se croient sûrs de vaincre.
, accueillis par le terrible feu de deux
s des soldats de Mohammed-Bey, ils s'ar-
ent étonnés; bientôt la durée de ces dé-
ges meurtrières et le sifflement continu des
s vinrent jeter dans leurs rangs une épou-
e si grande qu'ils regagnèrent à la course

leurs positions du Machéyt. Les grenadiers et les voltigeurs des bataillons égyptiens ne leur laissèrent pas le temps de s'y reformer; ces jeunes troupes s'élancèrent au pas de charge et firent une chasse si vive et si rude que, poussés de positions en positions et de rochers en rochers, les Wahabys abandonnèrent la montagne et se jetèrent sur la route de Nedjléh.

Mohammed-Bey fit preuve dans cette action de beaucoup de courage personnel; nous devons dire toutefois que ce fut le capitaine français Daumergue qui surveilla toutes les dispositions et décida la victoire en se jetant au milieu des rochers et des ravins à la tête des tirailleurs; ces braves gens le secondèrent avec une rare intrépidité. Un d'eux, soldat nègre, aperçoit un officier wahaby qui, un étendard à la main, cherchait à rallier sa troupe; il s'en approche, l'ajuste et le manque. Jetant son fusil en bandoulière sur son épaule, le nègre saisit aussitôt son sabre et se précipite sur l'officier ennemi; celui-ci attendait l'Egyptien de pied ferme; il lui abat le poignet d'un coup d'yataghân et le désarme. Le noir s'élance alors tête baissée sur son adversaire, et, malgré une nouvelle blessure, l'enlace entre ses bras, l'enlève sur son

épaule avec le drapeau, et court jeter ce double trophée aux pieds de l'officier européen.

Cette journée fut le premier fait d'armes des troupes du *Nizam-Gedyd* d'Egypte; quand la nouvelle en vint au Kaire, Mohammed-Aly s'élança, dit-on, de son divan, et fit éclater les transports de la joie la plus vive.

Cependant Ahmed-Pacha s'était mis à la poursuite des Wahabys; il ne put les joindre; une connaissance parfaite des lieux et l'absence de tout bagage permirent à ces derniers de gagner deux journées de marche et de se reformer plus nombreux sur les montagnes qui dominent et entourent le gros bourg de Melâhah.

La route qui, du dernier champ de bataille, conduit à Melâhah, remonte vers le nord et suit une direction parallèle à la Mer-Rouge. Les Turks mirent six jours à faire ce trajet que marquèrent de meurtrières et fréquentes escarmouches. La dernière leçon avait profité aux Wahabys; tant que dura cette marche, ils se bornèrent à une guerre de postes et d'embuscades.

Quand le bataillon, formant l'avant-garde d'Ahmed, parut enfin devant les nouvelles positions de l'ennemi, le commandant égyp-

tien, enhardi par la dernière victoire, lança ses soldats sur une montagne qui défend, au sud, les approches de Melâhah. Les soldats gravirent la position sans hésiter. Arrivés à mi-côte, un feu terrible de mousqueterie les arrête soudain; chaque rocher, chaque anfractuosité de terrain recèlent des ennemis dont l'adresse meurtrière porte la mort dans tous les rangs; au même instant, des détachemens wahabys se montrent sur les derrières, sur les flancs des Turks, et le sommet du point attaqué se couvre d'une infanterie nombreuse.

Les officiers égyptiens, surpris, perdent la tête et fuient sans donner d'ordres, sans faire le moindre commandement; les soldats, abandonnés à eux-mêmes, serrent leurs files et se replient. Dans ce mouvement, le porte-drapeau du bataillon tombe frappé d'une balle. Cette chute est le signal d'un désordre que rien ne semblait pouvoir arrêter, quand tout-à-coup un simple fusilier égyptien, nommé Aly, saisit le drapeau, harangue ses camarades et ses officiers, retourne sur ses pas, arrive au haut de la montagne, agite l'enseigne qu'une grêle de balles mettait en lambeaux et s'entoure bientôt des soldats les plus braves. Le

bataillon électrisé se reforme, s'élance à son tour et finit par enlever la position à la baïonnette.

Pendant ce temps, le gros de l'armée arrivait. Huit cents Wahabys s'étaient retranchés dans le bourg; les Turks les y attaquèrent avec furie; la défense fut énergique et longue; il fallut en quelque sorte faire le siége de chaque maison. A la fin pourtant l'ennemi, forcé sur tous les points, prit la fuite. Pas un homme ne se serait sauvé si la cavalerie avait alors voulu donner; en vain l'officier français Vigoureux supplia-t-il le commandant d'ébranler sa troupe; l'officier turk résista aux instances comme aux menaces. Vigoureux, prenant avec lui un adjudant et cinq cavaliers de bonne volonté, s'élança lui-même au galop à travers le feu des deux partis, et, coupant la retraite à une troupe nombreuse de fuyards, les ramena prisonniers.

Cette journée fut sanglante; les Égyptiens comptèrent beaucoup de morts et de blessés; les calculs les plus modérés portent la perte des Wahabys au-delà de quinze cents hommes.

Ahmed-Pacha continua sa route dans la direction du nord; il passa par le fort Tamis,

Taheb, êl-Moussâ, Haly [1] et Koux, puis
gnit êl-Qonfoudah. Il s'arrêta dans cett
nière ville, établit son camp à une demi
de ses murailles, sur la route de Gedd
resta dans cette position pendant les hui
miers mois de 1240 (derniers mois de 18
quatre premiers mois de 1825.)

Les Arabes de l'Yémen ayant encor
quelques mouvemens hostiles vers la
1240 (milieu de 1825), Ahmed dirigea d
veau trois bataillons sur cette popule
remuante contrée. Mais, cette fois, l'e
tion suivit une route toute différente de
parcourue dans la campagne précédent
Turks, en 1239 (1824), avaient long-
marché dans la direction de l'est et suiv
sière du Désert; ils avaient, pour ainsi di
le tour de la contrée; en 1240 (1825)
portèrent directement vers le sud, sans
les bords de la Mer-Rouge, et ne s'arrê
qu'à la hauteur du cap Dgezân. De ce
ils regagnèrent, par Beny-Sayd, Menade
rân, le chemin suivi par l'armée l'année
dente, et passant de nouveau au fort Ta

[1] Limite de l'Hedjâz et de l'Yémen.

Taheb, él-Moussâ, Haly et Kouz, ils revinrent au camp d'él-Qonfoudah.

Cette seconde campagne dura deux mois; nulle part les Wahabys ne se montrèrent en force; quelques détachemens, dispersés aussitôt qu'aperçus, furent tout ce que les Turks eurent à combattre.

Dans le premier trimestre de l'an 1241 de l'hégire (derniers mois de 1825), l'armée tout entière quitta él-Qonfoudah, et, moitié par mer, moitié par la voie de terre, regagna Geddah. Le camp fut décidément établi sur un plateau assez élevé, qui se trouve à moitié chemin entre ce port et la Mekke. Ahmed y transporta son quartier-général. Ce lieu, désert auparavant, ne tarda pas à se couvrir de baraques et de maisons. De nombreux cafés, des boutiques convenablement pourvues s'y élevèrent comme par enchantement; en peu de mois ce fut une ville où les soldats trouvèrent toutes les jouissances matérielles qui font supporter l'ennui des garnisons.

Les deux campagnes dont nous venons de tracer la rapide esquisse mirent en relief les qualités ainsi que le caractère des nouveaux régimens et de leurs officiers; ceux-ci y firent

preuve de l'impéritie la plus profonde et ne montrèrent qu'une bravoure fort équivoque. Les soldats, au contraire, sobres, infatigables, déployèrent autant d'intelligence que de courage ; bien souvent ils durent se passer de leurs chefs et suppléer par leur seule valeur, ainsi que par leur discipline et leur union, au milieu du désordre des marches, aux fautes du commandement et aux vides des cadres

Nous regrettons toutefois d'avoir à signaler dans cette brave infanterie une face morale, compatible tout au plus avec les habitudes de meurtre des anciennes bandes turkes et albanaises du Vice-Roi. Ainsi elle ne faisait pas de prisonniers et tuait sans pitié tout ennemi qui tombait entre ses mains. Ces massacres étaient pour elle un objet de lucre. Ahmed-Pacha donnait une somme déterminée pour chaque Wahaby tué ; cet infâme encouragement rendait les soldats impitoyables ; après un combat, c'était à qui apporterait au bout de sa baïonnette une tête, des membres sanglans, ou bien des parties génitales. Ces affreux trophées, déposés devant la tente du commandant, étaient immédiatement payés d'après le taux convenu.

La conduite des officiers wahabys contrastait

avec celle du pacha turk ; chefs élus d'un peuple libre et combattant pour son indépendance politique, ils n'envisageaient qu'avec horreur ces espèces de sacrifices humains; pour eux, un ennemi désarmé ou vaincu était un semblable qu'ils devaient secourir et protéger. Si, obéissant aux nécessités de la guerre, ils étaient forcés de stimuler le courage de leurs soldats, en payant cinq talarys [1] la tête d'un Égyptien mort, en revanche, ils donnaient le double de cette somme pour chaque prisonnier amené vivant. Encore leur arrivait-il souvent de renvoyer ces malheureux sans aucune rançon et privés seulement de leurs armes.

Ces deux campagnes du 2e régiment n'apportèrent aucun changement dans la position de l'Hedjâz; en 1242 (1826), Ahmed-Pacha en était encore réduit à garder Médine, la Mekke et les ports de la côte. Pas une tribu arabe du Nedjd n'avait fait sa soumission; l'autorité du Vice-Roi restait circonscrite dans les points occupés par ses troupes, et c'était à peine si la venue et le départ des caravanes des pélerins étaient suffisamment protégés. Les énormes sacrifices d'hom-

[1] Environ 26 francs de notre monnaie.

mes, d'argent et de matériel que coûtait alor la guerre de Morée à Mohammed-Aly, ne lu permettaient pas d'augmenter le nombre de trou pes détachées dans la péninsule arabique. Tou ses efforts se bornèrent à remplacer le régimen affaibli de Mohammed-Bey par un autre corp de formation toute récente et beaucoup plu nombreux.

Le 2e régiment était entré dans l'Hedjâz fort de quatre mille hommes. Douze cent avaient péri, en moins de trois ans, moiti par le fer des Wahabys, moitié par les m ladies; on voit, d'après ce résultat, qu'il suffi sait à ce corps de six ans encore de séjour, sa autre fatigue que celle des garnisons, ou bie de trois campagnes nouvelles, pour qu'il n'e restât plus un seul homme.

Ce fut au mois de Râby-êl-tâny 1242 (n vembre 1826) que Mohammed-Bey se vit r levé: son 1er bataillon rentra en Égypte p Suez; les quatre autres débarquèrent à Qo seïr et descendirent ensuite le Nil. A leur a rivée au Kaire, Mohammed-Aly donna à ch que soldat une décoration en argent; il le permit en outre de se distinguer des autr troupes en portant sous leur bonnet et en lai

endre les s d'un petit châle de soie vert et jaune, semblable à celui dont se ent les Wahabys. Le lieutenant-colonel n fut nommé colonel d'un autre régi-; Mohammed-Bey reçut du Pacha une e de sa famille ainsi qu'une assez forte e d'argent; il y eut des promotions dans les grades; enfin, pour mieux récompen-ncore ces braves gens et leur donner un marqué de satisfaction et de confiance, il accorda la garnison du Kaire, dont ils oc-ent militairement tous les postes.

—

CHAPITRE VII.

Situation de la Grèce à la fin du dernier siècle; prospérité commerciale des îles de l'Archipel. — Société des *Philomuses*, fondation de l'*Hétérie;* progrès de cette association. — Alexandre Ypsilantis, chef de l'Hétérie. — Aly, pacha de Janina; il appelle la Grèce aux armes; son affiliation à l'Hétérie; il communique aux Grecs un plan d'extermination conçu par la Porte. — Ypsilantis donne le signal de l'insurrection; il entre à Yassy, écrit à l'empereur de Russie qui le désavoue; Ypsylantis est battu par les Turks; il est arrêté par le gouvernement autrichien; sa mort. — L'insurrection éclate en Morée. —Massacres à Constantinople. —Révolte d'Hydra, d'Ipsara et de l'île de Candie. — La flotte et les armées du Sultan sont successivement détruites; situation de la Grèce en 1824. — Mohammed-Aly est nommé pacha de Morée. — Préparatifs de guerre. — 17,000 hommes sont embarqués pour le Péloponèse. — Victoire de Miaoulis sur les deux flottes turke et égyptienne. — Séjour d'Ibrahym à Candie; il reprend la mer et débarque à Modôn. — Siége de Navarin; prise du rocher de Sphaktéria; mort de Tsamados et de Santa-Rosa.— Incendie d'une partie de la flotte égyptienne. — Capitulation de Navarin.

Quand, au commencement du dix-huitième siècle [1], l'étendard victorieux du croissant

[1] Dès l'année 1522, Souleymân II avait conquis l'île de Rhodes, et le fils de ce prince, Sélym II, avait enlevé l'île de Chypre aux Véni-

nplacé la bannière de Venise sur toutes
ces du continent et des îles de la Grèce,
t partage et diffusion chez les vaincus;
es-uns allèrent demander asile aux na-
oisines ; le plus grand nombre resta sur
natal. Ces derniers se divisèrent immé-
ent en trois classes. Les riches et les
se livrèrent au vainqueur, recevant
écompense, avec le titre de *khodja-bachys*
mats, la charge de percevoir les taxes
es sur leurs concitoyens; les hommes
ndans se retirèrent sur les montagnes, et
nom de *Klephtes* se perpétuèrent dans

1571; mais les guerres continuelles que les empereurs otto-
ent à soutenir avec la Hongrie, l'Autriche et la Pologne, les
ent pendant près d'un siècle de porter plus loin leurs con-
us l'Archipel. Ce ne fut qu'en 1645 que le sultan Ibrahym
nlever aux Vénitiens une grande partie de l'île de Candie; en
ahomet IV leur prit les îles de Meletin et de Lemnos; enfin
rendit les Turks maîtres de la capitale de Candie et termina
ulsion des Vénitiens une guerre qui avait duré vingt-quatre
i avait coûté 200,000 hommes aux armées ottomanes. Ce-
l'an 1686, ce prince ne put empêcher les Vénitiens de s'em-
la Morée, dont la possession leur fut confirmée en 1699 par
de Carlowitz; mais, en 1715, Ahmed III reprit en deux
Morée aux Vénitiens, et sur la fin de l'année leur enleva les
tes places de Spinalonga et de Suda en Candie, dernières de
sessions dans l'Archipel.

la liberté et dans une lutte acharnée contre les conquérans; enfin la masse du peuple, dépouillée de ses biens, devint, sous la dénomination ignominieuse de *Rayâs*, le jouet et la proie des primats et des Turks. La barbarie des vainqueurs atteignit par degrés les vaincus, et la Grèce semblait descendue au rang des provinces turkes les plus ignorantes et les plus misérables, lorsqu'éclata la révolution française. La secousse que cet événement imprima au monde retentit jusque sur les rivages de la Morée et de la Livadie. Quelques cœurs généreux s'émurent; ils rêvèrent le retour de la patrie aux lumières et à l'indépendance; la conquête de l'Égypte par nos bataillons détermina quelques tentatives d'insurrection; Rhigas se leva. Mais tous les appuis nationaux et étrangers sur lesquels il avait compté lui manquèrent. Arrêté par l'Autriche et livré par elle aux bourreaux du Sultan, il paya de sa tête, dans les murs de Belgrade, cette explosion trop hâtive. Les temps n'étaient pas encore venus, et nul travail intellectuel n'avait encore préparé les masses à recevoir cette généreuse semence.

Cependant les sanglantes et longues guerres soutenues par la France républicaine et impé-

, suspendant le mouvement commercial
partie des grands États européens, donit de l'extension aux opérations des négodes îles de la Grèce; ils devinrent les facobligés de tout le commerce de la Médinée. De hardis armateurs, des matelots pidés et de nombreux navires surgirent à-coup d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara et nios; l'archipel entier, l'Élide, l'Argolide rcadie, ressentirent les effets de ces entres maritimes; la population s'augmenta, istrie pénétra dans les villes, le numéraire it plus abondant, et l'aisance succéda à la re.

ce jour la nation grecque fit des pas ravers sa régénération; une nouvelle classe itans parut, classe toute composée d'iniels et qui, prenant place entre les primats esseurs et les habitans opprimés, acquit ôt une indépendance et des richesses desives de l'équilibre jusqu'alors existant entre aîtres et les esclaves. Cette classe moyenne à elle toutes les forces matérielles et modu pays; maîtresse de tout le commerce Turquie, elle possédait en 1814 une mamarchande forte d'environ six cents vais-

seaux, et comptait trente mille facteurs ou marins employés dans ses opérations.

Un contact de chaque jour avec les populations des villes maritimes de la France, de l'Angleterre et de l'Italie ; le tableau de l'existence paisible et prospère que trouvait le peuple des îles Ioniennes dans la domination de gouvernemens européens ; puis enfin le retour d'un grand nombre de jeunes gens envoyés dans les lycées des Etats du sud et de l'est de l'Europe, activèrent le mouvement des esprits et déterminèrent la création d'écoles nationales dans les îles de la mer Egée, dans les principales villes de l'empire turk et jusque sous les murs même du sérail du Sultan.

Cette ligue de rois qui, aux premiers jours de l'insurrection, devait jeter un poids si fatal dans la lutte, la Sainte-Alliance elle-même concourut à ce rapide développement d'idées ; entraînés par les pressantes sollicitations d'un ministre russe, Grec de naissance, Jean Capo-d'Istria, les souverains assemblés au congrès de Vienne souscrivirent, en 1815, à une société dite d'*Athènes* ou des *Philomuses*, dont le but était de répandre l'instruction parmi la nation grecque. Par une singulière coïncidence cet

manifeste sympathie était à peine ac-
que l'*Hétérie* [1] parut.
ıis environ deux siècles les Albanais et
cs de certains cantons de l'Épire et de
salie avaient coutume de s'unir par les
ıne fraternité appelée *Adelphopœtsis* [2].
le leurs vêtemens les plus beaux, ils se
aient devant un autel, et là, échangeant
'mes et se donnant la main, ils formaient
ıme mystérieuse, s'embrassaient, puis
çaient ces mots : « Ta vie est ma vie,
me est mon ame. » Une liaison ainsi
:tée était indissoluble; un Albanais,
e de cette société, était-il retenu hors
: lui par quelque expédition lointaine? le
n confrère, ou plutôt son frère adoptif,
ıit les champs de l'absent et prenait soin
ımille de ce dernier, sans autre récom-
jue la certitude jamais trompée de pa-
vice. Rhigas s'était aidé de cette associa-
ıur tirer les Klephtes du fond de leurs
sauvages et les joindre avec les *Deréh-
s* [3] ou mahométans rebelles à la Porte.

ρεια, (association, compagnonnage).
φοποιησις (fraternisation).
à mot : *rebelles des vallées.*

Trois Grecs d'un rang obscur, Skoufas, Xanthos et l'archimandrite Dikéos [1], hommes d'audace et d'énergie, et qui, depuis long-temps, rêvaient la liberté de la Grèce, s'approprièrent, en octobre 1815, l'institution des *Adelphopœïsis*, et en firent la base d'une association nouvelle à laquelle ils donnèrent le nom d'*Hétérie amicale*. La nouvelle société avait pour but d'éteindre les inimitiés qui divisaient les familles et de soulever toute la Grèce contre l'ennemi commun ; un serment solennel de fidélité et de persévérance, d'entière soumission et de silence absolu, prononcé sur la croix et entre les mains d'un prêtre, formait l'initiation ; le récipiendaire s'obligeait à consacrer à la patrie sa fortune, ses talens, et à procurer immédiatement quelques subsides à la caisse nationale. Les musulmans étaient exclus.

Les fondateurs de l'*Hétérie*, inconnus, sans influence, sentirent la nécessité de ne paraître que les agens secondaires de chefs plus haut placés ; ils laissèrent entendre à leurs premiers adeptes que la société des *Philomuses* n'était

[1] Cet archimandrite joua plus tard un rôle actif dans la révolution, sous le nom de Papa-Fléchas.

'amification de la leur, et que les mêmes
ages qui figuraient dans la première
es moteurs invisibles de la seconde. Le
l'empereur de Russie, mystérieuse-
ononcé, attira bientôt autour d'eux un
l nombre d'adhérens, qu'au mois de
1816, ils se réunirent, avec quelques-
principaux initiés, dans une maison
e l'un des faubourgs de Constantinople,
ivinrent de suspendre momentanément
on dans la capitale et d'envoyer de
ux agens dans toutes les provinces de
et à l'étranger. Galatis, Grec d'Ithaque,
chaleur de sa parole et l'ardeur de son
tisme en Russie et dans les provinces
inubiennes; puis l'un de ses premiers
s, Athanase Tsakalof, fils d'un négociant
cou, partit à son tour, dans les premiers
e 1817, pour le Péloponèse. Néophyte
it et zélé, Tsakalof eut un apostolat
ux; faisant appel aux haines publiques
inimitiés privées, remuant les imagina-
l'aide de vieilles prophéties et de révé-
toutes nouvelles, il acquit bientôt à
ation la plupart des Klephtes, des
et des primats de la Grèce.

Deux des chefs ne tardèrent pas à se mettre eux-mêmes en campagne ; Skoufas partit pour la Russie ; Dikéos alla rejoindre Tsakalof. Xanthos resta seul à Constantinople pour centraliser l'impulsion ; mais plus soucieux de plaisirs que d'affaires, il se déchargea de son rôle sur Papa-Georgios, prêtre turbulent, hétériste fougueux, qui, armé d'un coutelas caché sous son manteau de bure et bravant la peste ainsi que les dangers d'un prosélytisme à découvert, se mit à parcouir les bazars, les cabarets, tous les carrefours de la ville, et parvint dans l'espace de deux mois à réunir quinze mille adeptes, la plupart gens du peuple, bateliers, boulangers et même portefaix.

Le succès qui couronna les travaux des différentes missions fut si rapide que, dans le courant de 1818, Constantinople, Smyrne, Chios, Samos, Kalamata, Missolonghi, Janina, Bukarest, Yassy, Trieste, Moskou, Pest et plusieurs autres villes comptèrent chacune un grand nombre d'initiés. Markos Botzaris, Georgios l'Olympien, Kyriakoulis, Petros Mavro-Michalis, Antonios Kriésis, Lazaros Koundouriotis, un grand nombre d'archevêques et plu-

s primats du *Fanar* [1], figuraient alors
i les principaux hétéristes.

n centre unique et lointain ne suffisait plus
forces ainsi disséminées; il fallut organi-
s différentes parties de ce vaste système
urrection. Des *Éphories* ou commissions
t alors établies dans toutes les capitales
rovinces de l'empire ottoman, et dans
s mêmes des autres États où se trou-
un certain nombre de Grecs. Chaque
rie dut avoir sa caisse particulière, et fut
isée à agir dans l'étendue de sa circon-
tion; ses membres, élus parmi les négo-
ou les banquiers les plus marquans,
ent se ménager une entrée libre dans les
s des gouverneurs turks, épier les mou-
ns de ces officiers et en rendre compte
mité central.

s derniers mois de 1818 et l'année 1819
lirent le réseau de l'Hétérie sur toute la
ce des provinces turkes d'Europe. Long-
s le gouvernement, soit ignorance, soit
n stupide, était resté tranquille specta-
de ce vaste travail insurrectionnel; quel-

artier de Constantinople, habitée par l'aristocratie grecque.

ques avis transmis par des chancelleries européennes lui firent alors fermer les écoles ouvertes aux Grecs et surveiller les mouvemens des rayâs de cette nation ; l'éveil était donné. D'un autre côté, la paix avait rendu stagnant le commerce de l'Archipel, et la marine grecque allait se détériorant chaque jour. Enfin, bien que les offrandes et les sacrifices des initiés se montassent à des sommes considérables, c'étaient sans cesse de nouveaux appels de fonds que nulle dépense ne venait justifier; aussi une foule de voix accusaient-elles les chefs hétéristes de Constantinople de dévorer en honteuses profusions l'argent promis à l'œuvre de la régénération. Pressés de se dérober à ces accusations et de se décharger de toute responsabilité sur un chef capable de lancer l'association dans les embarras d'une phase militante, les éphores de la métropole se décidèrent enfin à confier la direction suprême soit au ministre russe Capo-d'Istria, soit au général Alexandre Ypsilantis, aide-de-camp du Tsar. Xanthos fut chargé d'obtenir l'adhésion de l'un ou l'autre de ces personnages; Capo-d'Istria prévenu contre Xanthos, qu'on lui avait dépeint sous un jour défavorable, l'é-

nduisit sans vouloir l'écouter; Ypsilantis l'accueillit, mais ne voulut s'engager qu'après avoir ndé les secrètes dispositions de son maître.

Depuis longues années, l'empereur Alexan-re ne faisait nul mystère de sa sympathie our les souffrances des Grecs; tous les individus de cette nation qui venaient implorer sa rotection ou sa générosité, se retiraient comblés de ses bienfaits; l'expression de *barbares* ait celle qu'il employait en parlant des Turks, t souvent on l'avait entendu dans les conversations intimes dire à ses officiers: « Je ne fais rien encore pour mes pauvres Grecs; mais patience, l'heure de la délivrance sonnera! » On prétend même qu'il connaissait l'existence le l'Hétérie, et que plusieurs agens de cette ssociation reçurent de lui des promesses et les secours.

Quoi qu'il en soit, il se promenait mélancolique et rêveur dans une des plus sombres allées de ses jardins de Tsarkoë-Selo, quand Ypsilantis l'aborda et lui soumit les propositions qui venaient de lui être faites. Dès les premiers mots, l'Empereur le dissuada d'accepter; « il » allait se rendre, lui dit-il, au congrès de » Laibach, et, dans la position où se trouvaient

» les différens États du continent, un boulet » tiré sur le Danube pouvait mettre l'Europe » en feu. » Ypsilantis insista; l'Empereur, ébranlé, laissa échapper cette exclamation: « Eh bien! que la Grèce se lève en masse, et » mes cosaques iront la seconder! »

Ces mots firent d'Ypsilantis le généralissime de la Grèce; il se mit aussitôt en rapport avec toutes les éphories, versa toute sa fortune dans la caisse de l'association, et parcourut les villes principales de la Russie, recueillant les dons des hétéristes, et recommandant à tous activité, patriotisme et prudence.

Ce travail d'organisation l'occupait tout entier quand, au commencement de 1820, surgit un événement qui devait précipiter l'insurrection. Depuis long-temps, l'Albanie était ravagée par un tyran cupide, cruel et rusé, Aly-Tébélen, pacha de Janina; quinze ans d'incroyables exactions lui avaient fait amasser d'immenses trésors. Avide de s'emparer de tant de richesses, la Porte proscrivit leur possesseur; Aly-Pacha conçut alors l'audacieux projet de conjurer la colère du Sultan en faisant soulever la Grèce. Le 23 mars 1820, du haut de son château de l'Achérusie, il appela les

Hellènes aux armes, déclarant que le destin le désignait comme leur libérateur.

Bourreau des Grecs qu'il faisait sceller vivans dans les murs de son palais, il organisa les milices klephtes jusqu'alors décimées par lui, et se jeta dans les bras des capitaines qu'il avait le plus cruellement persécutés. La Porte, imitant cet exemple, convoqua, de son côté, tous ses fidèles *rayás* [1] de l'Épire et de la Livadie à la destruction d'Aly-Pacha. Markos Botzaris à la tête des Souliotes, une foule de vieux capitaines réfugiés depuis long-temps dans les forêts du Pinde ou sur les cimes du mont Œtha, descendirent aussitôt dans la lice; toute la Grèce septentrionale courut aux armes et se partagea en deux camps.

Aly toutefois avait trop présumé de sa tentative de diversion; délaissé par ses fils, trahi par ses agâs, battu par les Souliotes, il se vit resserré dans les murailles d'un fort. Avare de ses richesses, mais prodigue de ses jours, l'avide pacha déploya dans sa vieillesse l'audacieuse énergie d'un jeune guerrier. Tantôt à la tête de ses farouches *Guègues* [2], il volait sur un

[1] Les sujets chrétiens.

[2] Ou *Gogs*, peuplade sauvage des montagnes.

cheval arabe, tenant suspendu aux arçons de sa selle un mousqueton de Charles XII, portant dans une main un fusil de Napoléon, dans l'autre un cimeterre de Kerym-Guerây, célèbre Khân de la dynastie tartare en Crimée, et revenait couvert de sang ennemi. Tantôt tourmenté par la goutte et porté sur un brancard, il sortait de son château, ranimait le courage de ses soldats et dispersait l'armée assiégeante en s'écriant: « L'ours du Pinde vit encore. » Mais ses efforts étaient vains ; l'Albanie tout entière, assise autour de l'Achérusie, se tenait prête à partager ses immenses et riches dépouilles.

L'hiver, qui toujours ramenait les Albanais dans leurs foyers, ne put cette fois leur faire abandonner une proie qu'ils regardaient comme certaine ; ils supportèrent sans murmurer l'âpreté de la saison : cette ténacité inaccoutumée effraya l'opulent pacha. Le hasard venait de lui révéler l'existence de l'Hétérie : cette association lui apparut comme un auxiliaire sauveur ; il se servit de l'entremise d'une jeune Grecque son épouse [1] pour s'y faire affilier par l'éphorie de Janina ; puis, une fois admis dans la société, il réclama de tous les hétéristes les

[1] Vasiliki.

énéfices de ce baptême politique. Markos otzaris et les autres chefs grecs ou albanais, ıembres de l'association, se retirèrent, emortant copie d'une lettre de Ghaleb-Effendy, ıvori du Sultan, lettre dans laquelle on détailiit au ser-asker Ismayl-Pacha un plan de ıestruction de la nation grecque. Cette dépêche ransmise par Aly à ses nouveaux frères fut mmédiatement envoyée à Ypsilantis; elle lui ırriva au moment même où de toutes parts on ui écrivait qu'il lui fallait donner le signal de 'insurrection. En vain il voulut attendre; en ain il fit observer que les trois révolutions l'Espagne, de Naples et du Piémont, écloses eulement de la veille, pouvaient nuire, vis-à-ris des rois de l'Europe, à la cause de l'insurrection hellénique; il ne put se faire écouter. La Porte, disait-on, levait le bras pour sévir; elle connaissait tous les plans de l'Hétérie; sur tous les points, les conjurés allaient se voir forcés de lever l'étendard de la révolte, et toutes ces tentatives, faute d'un signal, d'une direction centrale et d'un chef, menaçaient d'avorter et de coûter inutilement des flots de sang. Ypsilantis, entraîné, s'écria : « Le sort en » est jeté! périsse le lâche qui, à la vue de ses

» frères près à être égorgés par le bourreau
» ne vole pas à leur secours, et perd son temps
» en vains calculs ! »

Le 6 mars 1821, il franchit le Pruth, entra dans la Moldavie, marcha sur Yassy, s'empara de cette capitale, au nom de l'Hétérie, et proclama solennellement l'insurrection ; ce premier succès obtenu, il adressa à l'empereur Alexandre une lettre où, détaillant ses projets, il le suppliait de seconder le réveil de la Grèce. Le Tsar était alors au congrès de Laibach; la dépêche de son aide-de-camp l'émut ; toutes ses sympathies politiques et religieuses se réveillèrent ; dans un premier mouvement d'enthousiasme, il s'écria : « Oh ! le brave garçon ! » Cette disposition d'esprit jeta l'alarme au sein de cette assemblée de souverains. Un ministre autrichien (M. de Metternich) fit aussitôt fabriquer un grand nombre de lettres qui établissaient l'existence de relations actives entre le chef de l'Hétérie et les libéraux les plus connus de Paris. Cette fausse correspondance mise sous les yeux du Tsar produisit l'effet désiré ; chef de la Sainte-Alliance, ses craintes pour le repos des trônes de l'Europe l'emportèrent sur son amour pour la Grèce ; il désa-

voua l'entreprise d'Ypsilantis *comme étant l'effet de l'exaltation qui caractérisait l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté de ce jeune homme.*

Cette déclaration, affichée, par les soins des agens de l'Autriche, dans les deux capitales de la Moldavie et de la Valachie, porta un coup funeste à l'insurrection des provinces danubiennes. Abandonné par la partie timide de la population, attaqué par plusieurs pachas de la Bulgarie, trahi par deux chefs, Savas et Théodore Vladimirescos, que l'or du cabinet de Vienne avait achetés, Ypsilantis se vit bientôt réduit à quelques centaines de jeunes soldats, gens de cœur, riches et de noble origine pour la plupart, mais mal organisés et mal armés, et qui, cernés par des forces décuples aux champs de Sculen et de Dragatsan, périrent tous les armes à la main. Le chef de l'Hétérie put s'échapper; l'Autriche lui offrit un refuge sur son territoire, mais à la condition qu'il le traverserait sous un nom autre que le sien, qu'il se dirigerait immédiatement sur Hambourg, et, de là, s'embarquerait pour l'Amérique. Ces promesses furent odieusement violées. Arrêté à Muncatz, à la fin de juin, trois

mois et demi après son entrée à Yassy, Ypsilantis expia par une mort lente et douloureuse, dans les cachots de Thérésienstadt en Bohême, le crime d'avoir aidé au réveil d'un peuple que cette même Autriche, à quelques années de là, devait admettre au rang des nations.

Cependant l'insurrection, éteinte dans les principautés, prenait dans l'ancienne Grèce un développement rapide et marchait à d'éclatans triomphes; le signal partit de l'ancienne Achaïe. Ce fut l'archevêque hétériste Germanos qui, dans les derniers jours de mars 1821, planta le premier le drapeau de l'indépendance sur les murs de Kalavrita. De là, le feu révolutionnaire s'étendit dans le centre de la Morée; puis, franchissant l'isthme de Corinthe, fit invasion en Livadie et embrasa toute cette province.

La soudaine apparition de l'Hétérie aux extrémités sud-ouest de l'empire fut accueillie à Constantinople par une épouvantable boucherie. Prêtres, étudians, marchands, manœuvres et soldats, tout un peuple de fanatiques se jeta dans les rues, sur les places, et massacra tout ce qui portait le costume ou parlait le langage de la Grèce; on égorgea sans distinction

d'âge, de sexe ni de rang. Des matelots, saisis sur leurs bâtimens, furent jetés à la mer; le prince Constantin Mourouzis fut décapité devant une des portes du sérail; le patriarche Grégorios, enlevé à l'autel, fut pendu, revêtu de ses habits pontificaux, à la porte même de son palais; deux archevêques et quatre-vingts évêques ou exarques subirent le même sort.

Au bruit de ces massacres, Ipsara se leva; ses marins coururent à leurs bâtimens, et donnèrent à la Grèce insurgée sa première escadre. Un jeune homme à qui le temps seul a manqué pour devenir un grand capitaine, le Crétois Antonios Mélidone, rassembla sur une des côtes de l'Asie-Mineure tous les Candiotes répandus dans la contrée, s'embarqua avec eux, prit terre à Sphakia, souleva tout le centre de l'île, et bientôt compta plus de victoires qu'il n'avait d'années. Hydra, Spezzia, coururent en même temps aux armes, et joignirent leurs vaisseaux à ceux des Ipsariotes. Alors la Grèce posséda une marine forte de cent cinquante bricks.

Jacob Tombasis, capitaine hydriote, proclamé amiral, marcha aussitôt à la rencontre de la flotte turke, accourue pour étouffer l'in-

surrection des îles. Il semblait que les vaisseaux du Sultan, masses énormes, lourdes, à plusieurs rangées de canons, n'auraient qu'à se mouvoir pour disperser et broyer les bâtimens frêles et légers que montaient les insurgés. Cette immense disproportion entre les instrumens de combat que possédait chaque parti devint l'objet des délibérations d'un conseil où assistèrent tous les capitaines grecs. Vingt opinions contraires y furent émises ; toutefois l'assemblée allait adopter un système d'attaque à force ouverte, système où l'abordage devait jouer le rôle principal, quand un Ipsariote à cheveux blancs se leva, demanda la parole et dit : « En » 1770, quand la flotte turke était retirée dans » la baie de Tchesméh, les Russes lancèrent au » milieu d'elle des espèces de bâtimens à feu » qui la réduisirent en cendres. Je fus alors » un de ceux qui conduisaient ces machines in- » cendiaires ; je connais l'art de les construire, » et je vous en garantis le succès. »

Trois bricks furent aussitôt mis à la disposition du vieillard, qui les remplit de matières combustibles, garnit leurs bords de chemises de soufre, enveloppa les cordages de toiles goudronnées ou trempées dans un mélange de

camphre et d'huile, puis établit, du tillac aux mâts, des tuyaux conducteurs, disposés de manière à transporter rapidement la flamme sur tous les points.

Les trois bâtimens ainsi préparés, la flotte se mit à la recherche de l'ennemi; elle le trouva mouillé dans une des rades de Mitylène. Quand parurent les Grecs, l'amiral turk Mohammed-Bey donna aussitôt l'ordre à un de ses vaisseaux de haut-bord de partir pour Constantinople, afin d'annoncer au capitan-pacha que les rebelles étaient réunis et qu'il devait accourir au plus vite, s'il voulait prendre sa part de la victoire.

Le vaisseau déploya immédiatement ses voiles; les Grecs lui laissèrent le temps de prendre le large; puis, quand ils le virent isolé, ils l'entourèrent. Au même moment, le capitaine ipsariote Papa-Nicolas s'avance, monté sur un des bricks incendiaires, aborde le navire turk, y attache son bâtiment, auquel il met le feu, et se jette ensuite dans un canot que plusieurs matelots tenaient prêt à le recevoir. Bientôt la flamme brille, s'élance, gagne les haubans et se communique au vaisseau ennemi, qu'elle embrase de toutes parts. Les Turks épouvantés

veulent se précipiter dans leurs embarcations; mais, avant que les canots soient à flot, une horrible explosion se fait entendre, et cette masse énorme, chargée de neuf cent cinquante Osmanlys, saute dans les airs, retombe avec fracas, et couvre la mer de cadavres et de débris.

La Grèce venait de conquérir *le brûlot*, auxiliaire terrible, qui devait enlever aux flottes du Sultan l'empire de la mer Égée.

Tandis que les habitans des îles préludaient ainsi aux triomphes qui ont immortalisé quelques-uns de leurs chefs, les insurgés du continent chassaient les Turks de l'intérieur de la Morée, de la Livadie, et les forçaient à se réfugier derrière les murailles des places fortes. Ainsi bloquées, les troupes ottomanes de cette partie de l'empire ne pouvaient suffire à comprimer la révolte; il fallut diriger contre elle des armées nombreuses. Malgré l'immense disproportion des ressources et des forces de chaque parti, la guerre, pendant les années 1821, 1822, 1823, se soutint avec des chances diverses; chaque pied de terrain fut vivement disputé; nombre de villes et de positions furent enlevées et perdues plusieurs fois; on se battit

tous les jours et sur tous les points; le sang coula à flots; on s'égorgea des deux parts sans relâche et sans pitié.

Dans cette lutte acharnée, la population grecque déploya une bravoure, une énergie et un dévouement presque fabuleux. Conduite par le Souliote Markos Botzaris, l'Ipsariote Kanaris, deux de ces hommes dont la vie héroïque et pure est l'orgueil et l'honneur d'une nation, par Démétrios Ypsilantis, Andréas Miaoulis, Ioannis Gouras, chefs également braves, également dévoués, elle se montra digne des biens pour lesquels elle combattait; femmes, vieillards, adultes, chacun rivalisa de sacrifices, et prodigua ses biens et sa vie. Les fastes de l'ancienne Grèce ne comptent qu'une journée de Marathon, qu'un combat de Salamine; durant la courte période dont nous nous occupons, la Grèce moderne vit ces prodiges se renouveler sur plusieurs champs de bataille.

Si, dans cette guerre, les masses furent admirables de patience, de résignation et de courage, en revanche, nombre de grands et de primats, naguère serviles courtisans des pachas turks et oppresseurs en sous-ordre, firent preuve d'une lâcheté et d'une bassesse cu-

pide qui rejaillirent malheureusement sur le reste de la nation, et servirent de texte à des calomnies imméritées. Maîtresses, sous la domination ottomane, de la plus grande partie de la fortune publique, ces sommités sociales de la Grèce ne firent cause commune avec le peuple que dans le double but d'hériter du pouvoir du Sultan et d'accroître leurs richesses.

Réunis en conseils de gouvernement et d'administration ou en assemblées délibérantes, ces hommes consumaient en intrigues ambitieuses, en dissensions jalouses, le temps que d'autres employaient à combattre, et détruisaient souvent, par les mesures que dictaient leurs haines privées ou leur intérêt personnel, les résultats des plus brillantes victoires. Morts à tout patriotisme, habitués à la domination de l'étranger, on les vit créer la guerre civile, sacrifier le pays à des rivalités d'ambition ou d'amour-propre, trafiquer des secours transmis par les comités philhelléniques de l'Europe, et offrir tour à tour à la Russie, à la France et à l'Angleterre la souveraineté d'un sol redevenu libre au prix du sang de tout un peuple. Ils ne craignirent même pas d'écouter les ridicules propositions de quelques mem-

bres décrépits d'une corporation éteinte depuis vingt-cinq ans. Dans le courant de 1823, plusieurs commandeurs désoeuvrés de l'ancien ordre de Malte offrirent de *reconnaître la légitimité* de la Grèce, de faire tolérer par la Sainte-Alliance le nouvel État, et de lui fournir un secours de quatre millions, à condition de recevoir en toute propriété plusieurs des îles insurgées. Un commencement de négociations eut lieu sur cette base; quelques membres du gouvernement, un grand nombre de fonctionnaires et de députés, sollicitèrent immédiatement, des agens de l'ordre, des croix, des rubans et des titres : le bon sens public fit heureusement justice de toute cette extravagance.

Les cabinets européens ajoutaient encore à ces déchiremens et à cette confusion. De nombreux agens, établis sur tous les points, soufflaient la discorde, répandaient les nouvelles les plus sinistres, semaient le découragement, et avisaient les Turks de tous les mouvemens et de toutes les opérations. L'Autriche, entre autres, agissait en ennemie déclarée; sa marine était devenue celle du Sultan, et son pavillon protégeait tous les convois d'hommes, de munitions et d'approvisionnemens nécessaires

à la défense des positions et des places turkes que la marine grecque tenait le plus étroitement bloquées.

Ainsi le peuple grec dût lutter à la fois contre les passions mauvaises de ses chefs civils et politiques, l'inimitié des rois de l'Europe et les efforts convulsifs de l'empire turk; il sut tout surmonter, et, à la fin de 1823, il avait détruit deux flottes, anéanti six armées, fait sauter deux amiraux et tué cinq pachas. Le Sultan, se raidissant contre cette prodigieuse résistance, voulut, dans les premiers jours de 1824, tenter une quatrième campagne. Il dépêcha sur tous les points de ses vastes États des *qapydjy-bâchys*, chargés de réchauffer l'ardeur des fidèles Musulmans; mais partout ses messagers ne trouvèrent que le découragement et l'effroi. L'Albanie était frappée de stupeur; tous les pachas de cette populeuse contrée ne firent que des réponses évasives; ceux des autres provinces ne montrèrent pas de dispositions meilleures; enfin les janissaires et les Galyoundjys de la capitale refusaient hautement de se hasarder dans un pays qui, disaient-ils, dévorait les armées, et dont les ports, transformés par la magie des Francs en fournaises arden-

tes, communiquaient le feu à leurs escadres.

La position du sultan Mahmoud devenait critique : une simple insinuation de quelques ambassadeurs étrangers vint raviver toutes ses espérances.

Trois puissances suivaient avec une inquiète anxiété toutes les phases de la révolution grecque ; toutes trois, mues par des vues opposées et des intérêts différens, se trouvèrent d'accord pour engager le Sultan à confier la guerre de Morée aux troupes du Vice-Roi d'Égypte.

L'Autriche redoutait pour ses États d'Italie le voisinage de l'insurrection ; les cris de liberté jetés par le Péloponèse pouvaient retentir sur les rives de l'Adriatique et en Lombardie ; impatiente d'éteindre au plus vite ce foyer révolutionnaire, et n'osant joindre ses régimens aux bandes impuissantes de Mahmoud, dominée qu'elle était par la crainte de soulever la Russie, elle fit appel, en désespoir de cause, aux armes de Mohammed-Aly.

L'insurrection grecque n'était pas moins antipathique au cabinet des Tuileries ; fatigué des réclamations dont retentissaient, en faveur des Hellènes, la tribune des deux Chambres et

les journaux, il vit dans le débarquement d'une armée égyptienne en Grèce un moyen de satisfaire sa double politique. Non-seulement la conquête de la Morée par le Vice-Roi sauve-gardait une *légitimité* et mettait fin aux plaintes de l'opposition en détruisant violemment leur cause, mais elle rendait en outre notre influence prépondérante dans la Méditerranée et nous mettait à même de peser aussi fort que l'Angleterre et la Russie dans les événemens que pouvait produire le déchirement de l'empire turk. Il est loin de nous, assurément, de vouloir excuser les motifs qui portèrent le ministère français de 1823 à conseiller l'envoi des troupes égyptiennes en Morée ; mais nous devons reconnaître qu'au milieu du déplorable système de politique extérieure adopté par la Restauration, il fut une question qu'elle traita constamment avec intelligence et bonheur, la question d'Orient. L'Égypte, sous les Bourbons de la branche aînée, resta notre fidèle et dévoué satellite ; et les relations intimes, ouvertes entre la France et ce pays par la République et l'Empire, furent soigneusement continuées.

Enfin l'Angleterre, jalouse à la fois des sym-

hies que trouvait la France dans la vallée du
l et de celles que la Russie conservait dans
rchipel, était bien aise d'user la Grèce et
gypte l'une par l'autre; une guerre entre ces
ıx pays devait les annihiler pour de longues
ıées et ouvrir en même temps aux négocians
glais d'immenses et lucratifs débouchés en
mitions, en approvisionnemens et en four-
ures de toutes sortes.

Le Sultan accueillit avec un empressement
ıugle cette triple ouverture. Le 14 Gemâdy-
âouel de l'an de l'hégire 1239 (16 janvier
24), il envoya à Mohammed-Aly un firman
ns lequel il lui concédait le pachalyk de Mo-
, le comblait de louanges et le nommait à
vance l'*exterminateur des rebelles*. « Tâche,
ui écrivait-il, de soumettre le *Mourah-Wi-
láyety* [1]; mes autres pachas se chargeront du
oin de subjuguer le *Roum-Eyly* [2], ainsi que
es *Taouchâns* de *Aq-Degnyz* [3]. »

Ce firman comblait les vœux secrets du

La Morée.

[2] La Grèce continentale. C'est de cette dénomination que nous
ns fait celle de *Romélie*.

[3] C'est-à-dire, les lièvres de l'Archipel. *Aq-Degnyz*, qui signifie
prement *Mer-Blanche*, est le nom que donnent les Turks à l'Ar-
ipel et souvent à la Méditerranée entière.

Vice-Roi. Sa nombreuse armée lui devenait pesante ; évidemment ces forces dépassaient les ressources du pays, ainsi que la somme de sacrifices qu'il pouvait supporter. Jadis, la solde de quelques milliers d'Albanais suffisait pour épuiser l'Égypte. Les revenus n'avaient pas augmenté, et les charges cependant se trouvaient bien autrement lourdes ; il fallait pourvoir, non-seulement à l'entretien de troupes cinq fois plus nombreuses, et d'une marine créée seulement de la veille, mais encore aux frais d'écoles, d'arsenaux et d'hôpitaux peuplés d'Européens payés à très-haut prix. La péninsule arabique et l'Afrique-Supérieure ne pouvaient fournir à cet énorme surcroît de dépenses ; l'une ne produisait que des hommes ; l'autre n'offrait que d'arides déserts et une population pauvre, ennemie de toute espèce de joug. La conquête de la Morée devenait dès-lors une bonne fortune ; malgré les ravages des Turks, ce pays devait encore renfermer assez de richesses pour indemniser le Vice-Roi des frais de plusieurs campagnes. Le nombre et la bonté des ports de cette péninsule, la fertilité de son sol pouvaient d'ailleurs offrir aux opérations agricoles et commerciales de Mohammed-Aly

;sources faciles à transformer en riches
s.

ı autre côté, la lutte du Sultan contre
ıcs avait depuis long-temps pris le ca-
› d'une guerre de religion. Libérateur
ux villes saintes de la Mekke et de Mé-
'ainqueur des hérétiques wahabys et des
es du Haut-Nil, Mohammed-Aly n'en-
ait pas sans orgueil le moment où toutes
›ulations musulmanes viendraient le sa-
'un nouveau titre, celui de *vainqueur
fidèles*.

n, la guerre de Morée le lançait sur un
› digne de son ambition; les regards du
: civilisé allaient se tourner vers lui;
pacha d'un coin de l'Afrique, long-temps
ait eu pour spectateurs et témoins des
de son génie, que d'ignorantes popula-
rabes ou nubiennes; aujourd'hui il allait
le pied sur cette Europe si enviée, si
, y porter ses armes, s'y montrer en
érant et tenir les peuples et les rois at-
.

ıx jours après la venue du messager de
ropole, Mohammed-Aly convoqua un
Divan, et là fit connaître la faveur nou-

velle que lui accordait son maître. « Je ne re-
» doute nullement cette guerre, dit le Vice-Roi
» à l'assemblée ; mes vaisseaux cerneront l'île
» d'Hydra et leurs canons feront prompte jus-
» tice de cette petite Londres de la Grèce.
» Quant à mes troupes régulières, elles ne sont
» pas indolentes comme les bandes albanaises
» et comme elles chargées de lourds vêtemens
» qu'elles ne peuvent traîner ; la Grèce s'en
» apercevra aux coups rapides que sauront
» porter mes soldats. »

Cette nouvelle fut accueillie avec de grands applaudissemens ; l'Arménien Youssouf Boghos, ministre de Mohammed-Aly, courtisan adroit et qui connaissait les secrètes faiblesses de son maître, s'écria : « Que Dieu enlève
» toutes les couronnes de la terre et les pose
» sur ton front ! tu en es digne ; tu es le Bona-
» parte de l'Afrique ! »

Mohammed-Aly proclama son fils Ibrahym généralissime de l'armée expéditionnaire. Les 3e, 4e, 5e et 6e régimens, forts de 16,000 hommes, quatre compagnies de sapeurs, environ 800 chevaux, deux parcs d'artillerie de siége et de campagne, furent immédiatement dirigés sur Alexandrie. On réunit également dans

ılace tous les approvisionnemens et tout
ériel nécessaires; puis, dans le dernier
.e 1239 (fin de de juillet 1824), la flotte,
›e de transporter cet immense charge-
leva l'ancre et fit voile pour. Rhodes.
:e flotte se composait de 63 navires de
ı égyptiens, commandés en grande partie
›s officiers de marine français ou an-
›t de 100 bâtimens de transport, portant
›n anglais ou autrichien, et appartenant à
mateurs de ces deux nations. Les nom-
triomphes de la marine grecque avaient
les nolissemens à des prix très-élevés, et
les capitaines à des précautions telles
.ans les contrats passés entre eux et les
du Vice-Roi, les 17,000 soldats d'Ibra-
aient désignés comme d'inoffensifs passa-
le simples particuliers que leurs affaires
ient en Grèce.

ıhym, en se dirigeant sur Rhodes, avait
›ut de joindre sa flotte avec celle du
, alors mouillée devant cette île, et de
er à la conquête de la Morée par une
e navale éclatante. Ce projet, convenable
ıillant courage de ce prince, n'était pas
te sans probabilités de succès.

En effet, lorsque les deux partis se rencontrèrent dans les eaux de Samos, les Hellènes ne purent présenter en ligne qu'environ cinquante voiles, tandis que les forces des Turks montaient à plus du double. Malgré cette écrasante disproportion, l'amiral Miaoulis ne craignit pas d'attaquer; il lança cinq brûlots. A la vue de ces machines incendiaires, plusieurs vaisseaux turks prirent la fuite et allèrent échouer à la côte. Kanaris montait l'un des terribles navires; il le dirigea sur la frégate turke qui portait pavillon amiral, engagea son beaupré dans les sabords de son adversaire et l'incendia. D'autres bâtimens ayant eu le même sort, la terreur se mit parmi la flotte du Sultan; elle prit le large, laissant Ibrahym au milieu du feu et soutenant presque seul tout l'effort des Hellènes. Obligé d'abandonner le champ de bataille, et poursuivi par l'opiniâtre Miaoulis qui lui présentait le combat nuit et jour, le fils de Mohammed-Aly fut repoussé des côtes de l'Asie-Mineure jusqu'à l'île de Candie; là il perdit la plus belle de ses frégates, ainsi que vingt transports chargés de 2,000 soldats, et vit sa flotte dispersée. Il lui fallut du temps et des soins pour rallier le convoi et son es-

dans la rade de Boutros (golfe de Cô);
is ses bâtimens réunis, il revint à Rho-
puis à l'île de Candie où il hiverna.
dant ce séjour, l'ambition des gouvernans
Grèce jetait cette contrée dans la plus dé-
le anarchie; malgré l'orage qui menaçait
oponèse, Mavrokordatos et Kolétis se
ant le pouvoir, et partageant tous les
en deux factions également acharnées,
saient toutes les opérations, consumaient
glans débats de rivalités toutes person-
les ressources et les forces du pays, et
ent sans défense les points les plus ex-

isieurs agens européens ne laissaient
r à Ibrahym aucun des efforts de cette
ntérieure. Vers le milieu de l'an 1240 de
e (derniers jours de janvier 1825), elle
ait avoir atteint son plus haut point de
é; le moment parut favorable au prince
en; il donna l'ordre à sa flotte de re-
re la mer.

que la nouvelle de ce mouvement par-
Hydra, Miaoulis voulut empêcher en-
me fois le débarquement; mais ses ma-
que les dilapidations des administra-

tions centrales laissaient depuis long-temps sans paie, lui déclarèrent qu'ils ne se battraient pas avant d'avoir reçu leur solde arriérée. Cet amiral, les autres chefs de la flotte et les principaux habitans de l'île, durent pourvoir de leurs deniers aux demandes des matelots. Ce travail d'argent dura quelques jours; pendant ce temps Ibrahym passa, et le 8 Regeb 1240 (26 février 1825), il jeta enfin l'ancre dans la rade de Modôn.

Les trois places de Navarin, Modôn et Korôn sont assises au sud-ouest de la Morée, sur une pointe de terre assez étroite qui s'avance dans la mer Ionienne, parallèlement au cap Matapan (*Tenarium Prom.*); elles forment les trois angles d'un triangle, dont les côtés ont à peine quelques lieues d'étendue; toutes trois possèdent un port et sont fortifiées. Les Grecs avaient réussi à s'emparer de Navarin; Modôn et Korôn étaient restées entre les mains des Turks.

La dernière de ces deux villes, assiégée depuis long-temps par un corps nombreux de Péloponésiens, fut l'objet des premiers travaux d'Ibrahym. Le 12 Regeb (2 mars), ce prince partit de Modôn, à la tête d'une troupe d'élite, se porta à marches forcées sur les lignes des

assiégeans, y pénétra, mit les Grecs en fuite, augmenta la garnison de la place débloquée, la ravitailla avec les vivres et les munitions trouvés dans le camp ennemi; puis, le cinquième jour, il revint à son quartier-général. Le 3 Chaabân (23 mars), les 3ᵉ et 4ᵉ régimens, commandés par les colonels Khourchyd-Bey et Housseyn-Bey, se portèrent sur Navarin avec l'équipage de siége, et firent le même jour l'investissement de cette place. Le 5 (25) au matin, Ibrahym quitta de sa personne les murs de Modôn avec le reste de l'armée; le soir il avait assis sa tente en vue des remparts attaqués et pris le commandement des opérations.

Le débarquement de l'armée égyptienne à Modôn et l'investissement de Navarin furent un coup de foudre pour les chefs divisés de la Grèce; l'orage, annoncé depuis long-temps, avait enfin éclaté; l'Afrique à son tour venait peser dans la lutte de tout le poids de ses bataillons organisés à l'européenne. Les nombreux agens des puissances n'avaient pas assez d'éloges pour l'irrésistible impétuosité des nouveaux combattans, pour leur discipline et leur bravoure; à les entendre, aucun obstacle ne devait résister au feu et aux baïonnettes des

Égyptiens ; l'insurrection avait trouvé terme.

Dominés par ces alarmantes impression chefs hellènes virent dans Navarin le b vard de la Grèce. Une petite flottille de bâtimens, placée sous les ordres du capi hydriote Tsamados, se trouvait devant N de Romania, capitale du nouvel État; ques-uns des membres du gouvernement tèrent en tout hâte sur ces navires et se di rent par mer vers la place assiégée, afin jouter, par leur présence, à la ténacité courage de la défense. En même temps, t les troupes réunies dans la Morée reç l'ordre de se diriger au plus vite par la vo terre au secours des assiégés.

Quand arrivèrent les premiers détachem Ibrahym s'était déjà emparé du hameau d lyvia, de plusieurs autres positions avancé pressait vivement le Vieux-Navarin, v fortifié, assis de l'autre côté de la rade, e de la nouvelle ville, et dont les ouvrages plétaient le système de défense de la baie

Trois bataillons, commandés par Oth Aghâ, Moustafâ-Aghâ et Akil-Souleymân- furent chargés de repousser les nouveau

nus; ceux-ci, au nombre de 3,600 hommes, commandés par le capitaine Yagni, s'étaient établis dans les villages que défendaient des tours et des fossés. Les Égyptiens attaquèrent ces positions avec la plus grande vigueur; elles furent toutes enlevées à la baïonnette, et les Grecs rompus, dispersés, s'enfuirent, laissant sur le champ de bataille bon nombre de morts, et entre les mains des vainqueurs deux à trois cents prisonniers, parmi lesquels figurait Yagni.

Après ce combat, le double siége fut vivement poussé. De fréquentes sorties de la garnison du Nouveau-Navarin, dirigées par son commandant, le capitaine Nikolaos, troublèrent plus d'une fois les travaux des assiégeans; toutes furent sans résultat, et les Égyptiens, emportés par l'ardeur de la poursuite, parvinrent, à différentes reprises, jusque sur les ponts-levis de la place. La garnison perdit dans chacune de ces tentatives des morts et des prisonniers; l'une d'elles, entre autres, coûta la liberté au capitaine Nikolaos, qu'une rançon considérable ne tarda pas cependant à délivrer.

Le 1er Ramadân (19 avril), Ibrahym connut

l'approche du gros des tr péloponésiennes; leur nombre montait à près de 10,000 hommes, commandés par le capitaine Scourtis. Cette armée prit position près de Krémidi, à trois heures de marche de Navarin, et s'établit dans deux villages, ainsi que sur plusieurs montagnes qu'elle fortifia. Le fils de Mohammed-Aly prit aussitôt 3,500 soldats, tirés de tous les bataillons des 3ᵉ et 4ᵉ régimens, ainsi que 400 chevaux, et se porta sur l'ennemi. Arrivé à portée de canon des premiers retranchemens, Ibrahym se mit à la tête de sa cavalerie et marcha droit sur les montagnes les mieux fortifiées, tandis que les commandans Omar-Aghâ et Tchudjuk-Othmân attaquaient l'un et l'autre ces positions par deux côtés opposés; le reste des Turks se porta sur les deux villages. Ainsi chargés sur tous les points à la fois, les Grecs, épouvantés et surpris, furent partout culbutés et mis en pleine déroute. Une seconde fois, le capitaine Nikolaos se vit prisonnier; les capitaines Xidis et Raphaïl restèrent sur le champ de bataille; Kostas Botzaris, renversé de son cheval, ne dut la vie qu'à la bravoure de ses soldats qui l'arrachèrent blessé du milieu d'une compagnie d'Égyptiens.

Revenu devant Navarin, Ibrahym imprima une activité nouvelle aux opérations du siége; les deux garnisons se défendaient avec une admirable bravoure. Un îlot, ou plutôt un rocher connu sous le nom d'île de Sphaktéria, assis à l'entrée intérieure de la rade, avait été fortifié depuis le commencement du siége; plusieurs batteries d'artillerie s'y trouvaient placées, et battaient des deux côtés les doubles travaux des Turks; Ibrahym gêné par leur feu donna l'ordre à Sève, alors musulman et colonel du 6e régiment d'infanterie égyptienne, sous le nom de Souleymân-Bey, d'aller enlever cette position. Sève obéit; le 20 Ramadân (8 mai), il prit deux bataillons qu'il conduisit à Modôn, s'embarqua à bord de cinquante prames et se dirigea par mer sur l'îlot.

A la vue de ce nombreux convoi de bateaux, Tsamados commandant la petite flottille venue de Napoli, réunit autour de lui une centaine de marins et descendit dans Sphaktéria que défendaient déjà Mavrokordatos, Stavros Sahinis, Anagnostaras et Tsokris avec quatre cents soldats.

Il était onze heures du matin quand Sève se présenta devant la partie de l'îlot où venaient

d'aborder Tsamados et ses marins : trois fois, il tenta la descente et trois fois repoussé il vit les flots rougis par le sang de ses soldats. Alors il divisa sa troupe et fit attaquer d'autres points; la résistance n'y fut pas aussi énergique; il put prendre terre et débarquer ses quinze cents hommes. Les Grecs n'étaient que cinq cents; accablés par le nombre, ils furent culbutés et délogés de tous leurs postes; les plus intrépides ne songèrent qu'à vendre chèrement leur vie; les autres s'enfuirent à bord de la flottille de Tsamados.

Ce capitaine, pressé d'imiter cet exemple, répondit : « J'ai promis à mes frères de verser » mon sang pour la défense de Sphaktéria; re» tournez à Hydra, et dites que j'ai tenu ma » parole. » Il se jeta immédiatement au milieu d'un gros d'Égyptiens et disparut. Sahinis, resté avec une vingtaine d'hommes, se retira dans une chapelle qui servait de dépôt aux munitions de guerre. Sève vint l'y assiéger. Sommé de se rendre, Sahinis refusa, mit le feu aux poudres et sauta avec ses braves compagnons. Anagnostaras, caché dans une grotte, fut découvert et massacré. Mavrokordatos, plus heureux, parvint à regagner le brick de

Tsamados; ce bâtiment, alors gouverné par Démétrios Saktouris et Nikolaos Votsis, fut successivement abordé par un grand nombre de vaisseaux ennemis; pendant cinq heures, il sut résister à toutes les attaques, se fit jour à travers la flotte égyptienne et revint à Hydra criblé de coups.

La mort de Tsamados avait dignement terminé sa vie; ce capitaine était l'un des marins les plus intrépides de la brave marine d'Hydra. En 1822, il avait, avec quatre bricks seulement, dispersé dans le détroit de Chios six frégates et le vaisseau amiral des Turks; à la fin de 1823, sous le promontoire de l'Athos, engagé avec son brick seul au milieu de quatre navires de haut bord, il ne perdit point courage, lutta long-temps et parvint à se sauver.

La chute des révolutions de Naples, du Piémont et d'Espagne, avait jeté sur le sol de la Grèce insurgée plusieurs proscrits jaloux de continuer sur cette terre encore libre la lutte des opprimés contre les oppresseurs; quelques-uns trouvèrent une mort glorieuse dans l'île de Sphaktéria. Nous citerons parmi ces généreuses victimes un homme d'une intelligence belle et haute, à la fois homme politique et écrivain

distingué, le jeune comte piémontais Santa-Rosa.

Ce fut le 11 mai que l'on connut à Hydra la fin glorieuse de Tsamados. Miaoulis, impatient d'honorer par quelque action d'éclat la mémoire de ce capitaine, rassembla aussitôt la flotte et fit voile pour Navarin.

Le 12 au soir, il était à peu de distance de cette place, lorsqu'un navire ionien l'avertit que la moitié de l'escadre égyptienne était mouillée à Modôn. Le navarque [1] fit aussitôt virer de bord à tous ses capitaines et leur dit: « L'ombre de Tsamados nous appelle à Modôn; » ce jour, je l'espère, sera glorieux pour la » Grèce et pour nous. »

Le soleil se couchait quand les Grecs aperçurent l'armée navale égyptienne; les bords de l'horizon, colorés de rayons lumineux, paraissaient enflammés; cette vue exalta l'imagination des matelots : ils y virent le signe d'un immense embrâsement.

La flotte de Miaoulis, protégée par les pre-

[1] Le titre de *Navarque* équivaut à celui d'*amiral* ou *de chef de division navcle* : les grades inférieurs sont ceux de *triïrarchos* (capitaine de vaisseau), *ypotriïrarchos* (capitaine de frégate), *antitriïrarchos* (lieutenant de vaisseau), etc.

mières ombres de la nuit, continuait cependant à avancer. Bientôt six brûlotiers, Andréas Pipinos, Georgioss, fils de Théodosios, Anagnostes Dimamas, Démétrios Tsabélis, Antonios, fils de Vocos et Marinis Spahis, se détachèrent du reste de l'armée, et, se jetant avec impétuosité au milieu des bâtimens ennemis, dispersèrent la flamme de leurs navires sur une frégate, deux corvettes, une grosse gabarre et deux bricks. Au même moment, un coup de vent, venu du large, porta l'un des bâtimens incendiés sur le gros de la flotte égyptienne.

Alors un vaisseau rasé, une frégate de première grandeur et treize bricks, prenant feu à leur tour, sautèrent l'un après l'autre. Leurs débris enflammés, lancés dans toutes les directions, augmentèrent le désastre et le portèrent sur la côte elle-même. Un incendie violent éclata à Modôn ; ses magasins à poudre, gagnés par le feu, éclatèrent avec un horrible fracas ; la ville entière en fut ébranlée ; une grande partie des fortifications croulèrent.

Cette victoire ne put sauver Navarin ; ses défenseurs, épuisés de vivres et de munitions, et sans espoir de secours depuis la chute du

rocher de Sphaktéria, furent contraints, Ramadân (18 mai), d'accepter une capitul qui les obligeait à remettre le vieux et le veau Navarin avec toute l'artillerie, les nitions et les approvisionnemens; à sortir armes et à être transportés à Kalamata su navires anglais et autrichiens.

—

CHAPITRE VIII.

Kolokotronis, chef des troupes de Morée. — Ibrahym quitte Navarin et marche sur Tripolitsa; il entre dans cette ville. — Pointe sur Napoli de Romania; les Égyptiens sont repoussés; incendie d'Argos. — Courses d'Ibrahym dans la Péninsule; il demande des renforts au Vice-Roi. — Arrivée à Modôn des 7e et 8e régimens d'infanterie égyptienne. — Lettre de Rachyd-Pacha, commandant le siége de Missolonghi, à Ibrahym. — Ibrahym s'embarque à Patras et arrive sous les murs de Missolonghi. — Siége de cette place par Rachyd, puis par les deux armées réunies; assauts livrés par les Égyptiens; prise d'Anatoliko et des deux îlots de Vasiladi et de Dolmas; situation de la ville assiégée. — Conduite du gouvernement grec. — Les Missolonghiotes essaient de traverser les lignes des Turks et des Égyptiens; prise de la ville. — Ibrahym retourne en Morée. — La Grèce pendant les derniers mois de 1826 et les premiers mois de 1827. — Traité du 26 juillet entre la France, l'Angleterre et la Russie. — Ibrahym est sommé de consentir à un armistice; sa réponse; bataille navale de Navarin.

La chute de Navarin porta le découragement et l'effroi dans la Morée. Au même instant, le bruit se répandit qu'une armée de huit

mille Asiatiques marchait sur la Béotie, et qu'une autre, forte de trente mille Albanais, s'emparant de tous les postes militaires de l'Étolie, venait de mettre le siége devant Missolonghi. Tous les Rouméliotes délaissèrent aussitôt la péninsule et coururent à la défense de leur pays. Les Péloponésiens, réduits à leurs seules forces, déclarèrent qu'ils ne se battraient pas, à moins qu'on ne leur rendît pour chef Théodoros Kolokotronis. Ce capitaine se trouvait alors captif dans un couvent de l'île d'Hydra, par suite d'un de ces reviremens politiques qui, depuis le commencement de l'insurrection, avaient successivement donné le gouvernement de la Grèce aux ambitions les plus opposées. Le parti embrassé par lui, livré aux intrigues de l'étranger, était alors vaincu. Le sénat, sacrifiant cette fois ses inimitiés au salut de la nation, accorda le pardon demandé.

A peine libre, Kolokotronis se présenta devant le président Lazaros Koundouriotis et lui dit : « J'ai fait du mal à mon pays ; les grands » du Péloponèse m'avaient trompé. J'étais un » arbre sauvage planté sur un chemin public ; » plusieurs passans, la plupart brigands, se re- » posaient pendant l'orage sous mon ombre et

» suspendaient à mes rameaux leurs sacs rem-
» plis de vols et d'iniquités. Aujourd'hui, je
» saurai réparer mes fautes : la Grèce enten-
» dra parler de moi. »

Kolokotronis, vieux capitaine klephte, le plus renommé de tout le Péloponèse, celui dont la voix et le bras avaient le plus contribué à l'insurrection et à la délivrance de cette péninsule, Kolokotronis, disons-nous, présumait trop de son influence et de ses forces; son apparition dans la Morée n'excita qu'une ardeur éphémère. En vain les marins de l'Archipel triomphaient sur tous les points, en vain Saktouris, sous le cap d'Or, incendiait à l'amiral Topal-Pacha trois vaisseaux de haut-bord; ces victoires restaient sans écho dans le Péloponèse. Battus aussitôt qu'attaqués, les Grecs fuyaient sur tous les points; les montagnes les plus escarpées et les plus hautes, les positions les plus fortes, étaient impuissantes pour arrêter leurs bandes épouvantées : ils se dispersaient au seul bruit des trompettes arabes. Ibrahym avait quitté Navarin le 18 Chaoual (5 juin); dix-huit jours après, le 7 Dou-l-qadéh (23), il entrait dans Tripolitsa, capitale de la Morée, après avoir dispersé tous les détachemens pla-

cés sur sa route, pris et incendié les villes de Maniati, Arkadia, Kalamata, Kitriès, chef-lieu de Mania, et le monastère de Valanidia, que défendirent vainement quinze cents Grecs.

Le général égyptien ne s'endormit pas sur ses rapides triomphes; malgré les fatigues excessives des dernières marches, le 9 (25) il se mit en chemin pour Napoli de Romania; sa route ne fut nulle part inquiétée, et, le 12 (28), troisième jour de marche, il déboucha dans la plaine d'Argos à la tête de près de cinq mille hommes, qu'appuyaient deux pièces de canon et un obusier.

Napoli de Romania, capitale de la Grèce, était alors sans défenseurs; tout le monde avait fui; deux cent vingt-sept soldats composaient toute sa garnison. Démétrios Ypsilantis, que de basses intrigues tenaient éloigné depuis près de deux ans de toute participation aux affaires, fit taire tous ses ressentimens, et organisa la défense. Napoli est dominé, du côté de la terre, par une montagne que couronnent plusieurs moulins connus sous le nom de moulins de Lerne. Cette position devenant le point principal de l'attaque et de la défense, le chef grec plaça deux détachemens, de cent

hommes chacun, à droite et à gauche des moulins, et jeta les vingt-sept hommes restans derrière les murs, dans les jardins, et dans les maisons qui sont les plus avancées de ce côté de la ville. Plusieurs *mysticks*, embossés près du rivage, se disposèrent en même temps à soutenir de leur feu cette résistance désespérée.

Il était quatre heures et demie du soir quand les Égyptiens s'avancèrent sur trois colonnes. La première se porta sur les maisons, et la seconde marcha droit sur les moulins; la troisième se plaça en réserve dans la plaine. A cinq heures, l'attaque commença. Les Grecs se battirent avec le plus grand courage; vainement la deuxième colonne d'Ibrahym essaya-t-elle de forcer l'entrée du plateau; encaissée dans un espace étroit, entravée dans ses manœuvres, elle fut repoussée trois fois. A six heures un quart, le feu des Grecs, aidé par les décharges de l'artillerie des Mysticks, la mit en déroute.

Cependant la première colonne était arrivée au pied des jardins; arrêtée par des murs qui se croisaient dans tous les sens, elle borna son attaque à une fusillade lente et peu nourrie.

Cette mollesse donna le temps à Ypsilantis d'accourir avec les détachemens, vainqueurs de la seconde colonne; ses nouveaux adversaires, craignant de se voir pris entre deux feux, battirent bientôt en retraite.

Si, mieux instruit de la situation de la ville, Ibrahym avait imprimé à sa double attaque plus de vigueur et d'énergie, s'il était même revenu le lendemain à l'assaut avec toutes ses troupes, il est très-probable que la capitale de la Grèce tombait en ses mains. Ce résultat était si bien attendu par les habitans et par les étrangers témoins de cette lutte inégale, que le contre-amiral français de Rigny, dont l'escadre était alors mouillée devant la place, avait fait prévenir les habitans qu'il tenait toutes ses embarcations prêtes à les recevoir avec leurs effets les plus précieux. Mais, privé de renseignemens par suite de la rapidité de sa marche, et convaincu que cette capitale était bien fortifiée, bien pourvue et défendue par une garnison nombreuse, le général égyptien, le lendemain de cette reconnaissance, brûla tous les oliviers de la plaine de Napoli, incendia Argos, ruina les environs et se retira, paisible, à Tripolitsa.

De retour dans cette capitale de la Morée,

Ibrahym se mit en mesure d'y établir ses quartiers d'hiver. Les Grecs n'avaient pas eu le temps de recueillir tous leurs grains; l'armée égyptienne, organisée en corps de travailleurs et en détachemens d'escorte, parcourut le pays dans tous les sens, abattit les récoltes encore debout et les amena dans les magasins du quartier-général. Ce travail, inquiété par de nombreux corps de Péloponésiens que conduisait Ypsilantis, fut achevé vers le milieu de Dou-l-hagéh (fin de juillet). Alors Ibrahym donna du repos à ses troupes, et borna son rôle actif, durant les premiers mois de 1241 (derniers mois de 1825), à des excursions qui n'eurent d'autres résultats que l'incendie de nombreux villages, l'enlèvement d'une grande quantité de têtes de bétail et une connaissance plus complète des positions et des routes du centre de cette péninsule.

Tandis que ce prince explorait le pays et tenait ainsi son armée en haleine, la marine grecque, impuissante à arrêter la dévastation du Péloponèse, songeait à se venger sur l'Égypte elle-même des succès de l'armée de Mohammed-Aly.

Le 18 Dou-l-qadéh 1240 (4 juillet 1825),

les brûlots de Kanaris, de Vokos et de Voutis, escortés par les deux bricks d'Emmanuel Tombazis et d'Antonios Kriésis, appareillèrent d'Hydra pour Alexandrie. Le but de ces hardis marins était de détruire les bâtimens à l'ancre dans le double port de cette ville et de porter en même temps l'incendie au milieu de ses palais et de ses magasins. Le cinquième jour, au matin, ils découvrirent la côte, et le soir ils se présentèrent devant l'entrée du *port-neuf*. Kanaris y pénétra sans hésiter, suivi par les deux autres brûlotiers; puis, après avoir retenu à son bord l'officier chargé de visiter tous les bâtimens qui franchissent la barre, il s'avança sur un vaisseau de ligne et quatre frégates, assises sur leurs ancres en face même du palais de Mohammed-Aly. Mais au moment où l'intrépide Ipsariote allait accomplir son œuvre de destruction, il s'éleva tout-à-coup un vent de terre qui éloigna les brûlots. Forcé d'abandonner cette proie, Kanaris se dirigea vers plusieurs bâtimens groupés sur un autre point, les aborda, mit le feu à son navire et se jeta dans le canot avec ses compagnons. Cette fois encore, le vent trompa les espérances des Grecs; leur brûlot,

chassé dans une direction contraire, se consuma sans rien atteindre.

Cependant, avertis par les flammes, les chefs de la ville donnèrent à tous les bâtimens de guerre l'ordre d'appareiller. Sept chaloupes et un brick se mirent aussitôt à la poursuite de Kanaris qui rejoignait alors les bâtimens de Kriésis et de Tombazis. Ces deux capitaines, loin de presser leur marche, hissèrent leurs pavillons en signe de défi, et sortirent de la passe avec la lenteur et le calme qu'ils eussent employé en quittant un port ami. Leur audace ne fut pourtant pas sans récompense; dans leur course, ils incendièrent un brick du Vice-Roi et capturèrent une de ses goëlettes.

Le milieu de l'an 1241 de l'hégire (commencement de 1826) trouva Ibrahym dans les positions qu'il occupait quatre mois après le débarquement. Il n'avait pas fait de progrès. Bien qu'Argos n'existât plus, que l'isthme de Corinthe, dépouillé de fortifications et privé de défenseurs, ne put arrêter la marche d'un corps de mille hommes, et que Napoli de Romania, ainsi que Malvoisie [1], fussent les seu-

[1] Nommé aussi *Nauplie*, et *Napoli de Malvoisie*, ou *Malvasie*. Les Grecs lui donnent le nom de *Monembasia*.

les places fortes de la Morée où flottât encore le drapeau de la Grèce, cependant on ne pouvait regarder les Égyptiens comme maîtres de l'intérieur du pays. Non-seulement de fortes garnisons pouvaient seules leur garantir l'occupation paisible de Modôn, Korôn, Tripolitsa et Patras, mais ils ne possédaient, en outre, du reste de la contrée, que les points où campaient leurs soldats. A la vérité les Grecs ne tenaient pas encore devant les Arabes, et, comme aux premiers jours, ils se retiraient quand approchait un détachement d'Ibrahym; mais ils ne se cachaient plus; s'ils fuyaient, c'était pour se reformer immédiatement sur les flancs et le derrière de l'ennemi, et leurs détachemens disséminés sur toutes les routes, cachés dans tous les ravins ou postés sur toutes les hauteurs, inquiétaient incessamment les camps et les convois égyptiens, et tenaient partout leur armée en échec.

Le sol de la Morée, sillonné dans tous les sens de gorges profondes et de hautes montagnes, se prêtait admirablement à cette guerre de partisans. Ibrahym sentit que des attaques partielles étaient impuissantes pour triompher de cette résistance multiple; décidé à agir avec

des masses, il demanda de nouveaux soldats.

Lors du départ de ce prince pour la Morée, les 5es bataillons de chacun des quatre régimens emmenés par lui étaient restés en Égypte pour servir de cadre à quatre régimens nouveaux. La formation et l'organisation de ces corps avaient rapidement marché; lorsque vinrent les dépêches dont nous venons de parler, Mohammed-Aly choisit les soldats les mieux exercés, les réunit en deux régimens, auxquels il donna les numéros 7 et 8, et les dirigea immédiatement sur Navarin. Ce renfort montait à 8,000 hommes; il rejoignit l'armée au commencement de Gemâdy-êl-tâny 1241 (milieu de janvier 1826), au moment où Ibrahym recevait la lettre suivante de Rachyd-Pacha, ser-asker de Roumélie, alors occupé du siége de Missolonghi :

« Vous avez anéanti la race abjecte des Mo-
» rayes [1]; venez exterminer avec moi ces pé-
» cheurs de Missolonghi qui, par leurs sorti-
» léges, sont devenus autant de *Chéytâns* (sa-
» tans, diables).

» J'avais élevé devant eux une montagne qui

[1] Habitans de la Morée.

» dépassait leurs murailles ; ils viennent de la
» détruire par la magie d'un certain Kokinis
» qu'ils tiennent à leur solde. Un maudit Kons-
» tantinos, envoyé de Napoli de Romania, a ren-
» versé toutes mes fortifications ; les infidèles
» réparent tous les jours leurs remparts qui tom-
» bent en ruines ; ils osent m'insulter du haut
» de leurs tours. Me laisserez-vous devenir la
» risée de ces *giaours* [1] ? La possession de
» toute la Grèce est dans les murs de Misso-
» longhi. Venez. »

Rachyd, en plaçant la soumission de la Grèce dans la conquête de Missolonghi, se montrait juste appréciateur de la position des Hellènes et des Turks. Ce boulevard abattu, la moitié de la Grèce perdait sa seule place d'armes, sa seule ville de refuge, le seul port où lui arrivassent les secours des îles de l'Archipel et ceux des comités philhelléniques d'Europe ; l'insurrection se voyait réduite sur le continent à la possession de Malvoisie, de Napoli de Romania et de la citadelle d'Athènes, points isolés, jetés à grande distance l'un de l'autre, et dont le temps seul devait amener la reddition.

[1] Infidèles, mécréans.

Ces considérations n'avaient pas échappé à Ibrahym; mais, enchaîné par les termes du mandat que lui avait confié le Vice-Roi, il ne pouvait prendre l'initiative et aller chercher hors de la Morée une conquête et des triomphes exclusivement réservés aux autres pachas du Sultan. Il accueillit donc avec joie l'invitation de Rachyd et se mit en devoir de lui porter le secours demandé. Laissant à Souleymân-Bey (Sève) la garde de Tripolitsa et le commandement de la Péninsule, il dirigea sur Patras les trois premiers bataillons de chacun de ses régimens, ainsi que cinq cents chevaux, un nombreux matériel de siége et les approvisionnemens nécessaires; puis, traversant le golfe de Lépante sur les deux flottes turke et égyptienne, il débarqua à Krionéri, et, dans le commencement de Regeb 1241 (derniers jours de février 1826), il vint prendre place, au pied des murs de la ville assiégée, à côté des Albanais et des soldats asiatiques de Rachyd. Ces dix-huit bataillons de renfort présentaient un effectif de près de 10,000 hommes.

Missolonghi est assise à l'entrée septentrionale du golfe de Lépante, sur un terrain bas et plat qui court jusqu'au pied du mont Ara-

cynthe. Accessible seulement du côté d
rient et du nord, elle est défendue du c
la mer et au couchant par des bas-fonds p
més de bancs de sable et d'îlots, dont les
cipaux sont Klissova, Dolmas et Vas
Celles des faces de cette capitale de l'Étoli
ne défendait pas la mer étaient entouré
1239 (1824) par un rempart couronné de
tions construits d'après le système euro
Chacun de ces ouvrages portait un nom illu
c'étaient le *Franklin*, le *Guillaume-Te*
Montalembert, le *Rhigas*. Dans l'encein
la ville les tombeaux de Markos Botzaris
Byron, de Kyriakoulis et de Normann, r
laient aux habitans et à la garnison de l
faits d'armes et de glorieux souvenirs.
feuille périodique, rédigée par le Suisse M
entretenait dans le cœur des soldats l'a
ardent de la liberté. Enfin, lorsque, d
milieu de Gemàdy-êl-tàny 1240 (premiers
de février 1825), Rachyd s'avança po
faire le siége, Notis Botzaris, Stournaris,
kris, Tzongas, Dimotzelis et Liakatas s'y é
jetés avec 4,000 Rouméliotes d'élite.

Aidé par des ingénieurs autrichiens, Ra
enferma d'abord la place dans une espè

ligne de circonvallation qu'il couronna, sur différens points, de batteries composées de pièces de gros calibre et de mortiers. Pendant les premiers mois, le siége ne fut à vrai dire qu'un blocus très-resserré et que venaient seulement animer des sorties fréquentes, mais sans résultats importans. Les opérations des Turks ne prirent un caractère d'hostilité sérieuse que vers le 24 Dou-l-qadéh 1240 (10 juillet 1825).

A cette époque l'amiral Topal-Pacha entra dans le golfe avec soixante vaisseaux de guerre et un grand nombre de navires de transport chargés de munitions et de provisions de bouche. Une partie des équipages de Topal fut mise à terre et construisit de nouvelles batteries de brèche; l'amiral lui-même essaya bientôt de bombarder l'îlot fortifié de Vasiladi, et s'approcha de la ville avec une flottille de trente-six chaloupes armées. Une double attaque avait été convenue entre les deux pachas; mais, avant de faire jouer ses batteries de terre, Rachyd somma les assiégés de se rendre; ceux-ci, pour toute réponse, lui écrivirent ces mots: « Les » clefs de Missolonghi sont suspendues à nos » canons; viens-les prendre. »

Dix mille Albanais furent désignés pour l'as-

saut. Les Turks avaient poussé une mine le bastion de Botzaris ; ils y mirent le f peine la détonation s'était fait entendre q soldats de Rachyd, se précipitant à travers verture pratiquée par l'explosion, plantèr croissant sur un des créneaux du mur ceinte. Un cri terrible s'éleva alors du cô assiégés : « Défendons les cendres de Botz Tous les hommes se portèrent aussitôt s remparts ; les femmes suivirent ; puis, que les premiers repoussaient les assaill coups de sabres et de fusils, celles-ci, br les balles et la mitraille qui pleuvaient sur têtes, remplissaient la brèche de matel recouvraient de planches et de pierres, taient les combattans et donnaient les pre soins aux blessés. Les Turks furent rep avec une perte énorme.

A quelques jours de là, Rachyd et concertèrent une nouvelle attaque. Les nais s'y portèrent avec furie ; un instant drapeaux turks furent arborés sur les bastions de Botzaris et de Franklin ; m bout de deux heures d'un combat achar auquel toute la population prit une par rieuse, les troupes du Ser-Asker furent

gées de regagner leur camp, laissant les tranchées encombrées de leurs blessés et de leurs morts.

Topal n'avait pas moins souffert; un tiers de ses équipages et plusieurs chaloupes canonnières étaient restés au fond des lagunes qui couvrent l'entrée du port ; il se retira au large du golfe.

Une seconde fois le siége fut converti en blocus, et les deux généraux turks attendirent de la faim un succès que l'héroïque résistance des assiégés semblait vouloir refuser à leurs armes. La position des habitans de Missolonghi n'était pas en effet rassurante; les vivres commençaient à manquer ; ils n'avaient plus de munitions; tous leurs ouvrages étaient en partie croulans ou renversés. Mais résignés et courageux , ils attendaient avec une admirable patience la flotte depuis long-temps annoncée de Miaoulis. Malgré l'aspect de désolation que présentait la ville, malgré le dénuement le plus absolu de toutes les choses nécessaires à la vie, on voyait les femmes vaquer, joyeuses, à tous leurs travaux ; rangés en deux bandes sur la place publique, tous les enfans simulaient dans leurs jeux les combats de leurs pères , tandis

que ceux-ci, debout sur les remparts, défiaient les Turks et les appelaient à un assaut mille fois préférable à l'inaction cruelle que leur imposaient les fatales prévisions de Rachyd et de Topal.

Dans le milieu de Moharrem 1241 (commencement de septembre 1825), il ne restait plus aux assiégés que deux barils de poudre et quelques centaines de boulets. Le découragement commençait à entrer dans tous les cœurs, quand un matin, par un temps lourd et orageux, les assiégés entendirent quelques détonations lointaines qu'ils prirent pour le retentissement de la foudre; mais vers midi, le ciel étant venu à s'éclaircir, ils virent l'escadre ottomane mettre précipitamment toutes ses voiles dehors et s'enfoncer dans l'intérieur du golfe. Une quarantaine de navires parurent au même moment à l'horizon; la ville tout entière, inquiète, émue, se porta sur les remparts; tout-à-coup un long cri s'échappe de cette foule, les bonnets sautent en l'air, les batteries de Vasiladi tonnent : on avait reconnu Miaoulis et sa flotte. Le soir même Missolonghi était ravitaillée.

Obligé de renoncer encore une fois à pren-

dre la ville par famine, Rachyd fit élever en face du bastion de Normann une espèce de digue longue de quatre-vingts toises et large de quatre; puis, quand cette montagne artificielle fut convenablement garnie de tourelles, de parapets et de gabions, il attaqua le bastion de Franklin, s'en rendit maître et y établit trois galeries.

Les Grecs opposèrent à cet ouvrage un nouveau rempart qu'ils couvrirent également de canons; une mine creusée par eux, ayant fait écrouler une des galeries du Ser-Asker, ils reprirent le Franklin et poursuivirent les Turks jusque sur la digue. Ces derniers s'étaient vaillamment battus; découragés par l'inutilité de leurs efforts, ils cédaient ce nouveau terrain quand Rachyd, paraissant tout-à-coup au plus fort de la mêlée, planta son étendard sur le point le plus exposé. A cette vue, les Albanais furieux revinrent sur leurs pas; les deux partis se mêlèrent; on combattit avec des pierres, des bâtons et des grenades lancées à la main. Malgré leurs efforts, les soldats du Ser-Asker furent chassés de toutes les positions; et le soir, à la clarté de la lune, les assiégés purent voir leurs adversaires chargeant sur un

grand nombre de mulets leurs morts et leurs blessés.

Sur ces entrefaites, vint au Ser-Asker un qapydjy-bâchy qui lui répéta ces mots terribles, les seuls que le Sultan lui eût adressés en lui conférant le commandement en chef de la Roumélie : « Missolonghi ou ta tête ! »

Le 10 Gemâdy-êl-âouel 1241 (21 décembre 1825) sur les deux heures du soir, Rachyd assembla de nouveau son armée ; de nombreux cavaliers, armés de fouets, firent successivement défiler devant lui ses Kamaclanes, ses Toxides, ses Guègues, ses Chaldoupes, au nombre de plusieurs mille ; lui-même, le cimeterre au poing, se mit ensuite à leur tête et les dirigea sur les batteries des trois bastions de Rhigas, de Makris et de Montalembert. Tout-à-coup le sol s'ébranle, la terre s'entr'ouvre et une horrible explosion lance dans les airs, au milieu de tourbillons de fumée, des pierres et des corps mutilés qui, retombant sur les rangs pressés des Turks, écrasent ceux que leur éloignement avait d'abord garantis du danger. Rachyd assourdi par la secousse, frappé de stupeur, court de tous côtés sans motifs et sans but, et va tomber dans sa tente à moitié

évanoui. Ses soldats demandent à grands cris la levée du siége. « Non-seulement, s'écrient» ils, les bombes et les mines des Giaours ren» versent chaque jour nos ouvrages; mais Ka» raïskakis nous enlève sans cesse nos provi» sions, et demain, peut-être, il aura coupé » nos communications avec Salone et Arta. »

Ce fut dans ce moment d'extrême détresse que le Ser-Asker écrivit à Ibrahym la lettre que nous avons rapportée; sa prière, comme on l'a vu, fut entendue.

Peu de jours après son arrivée sous les murs de Missolonghi, le général égyptien voulut tâter la place et essayer ses forces. Divisant ses troupes en deux colonnes, il lança résolument la première sur le bastion le mieux armé. Les Grecs continrent d'abord leur feu; puis, lorsque les Égyptiens furent à demi-portée de pistolet, de meurtrières décharges et une attaque impétueuse les forcèrent à la retraite. La seconde colonne parut à son tour; attirée sur un terrain miné, ses officiers raillaient déjà les assiégés de leur peu d'énergie, quand une effroyable explosion anéantit les premiers pelotons et contraignit le reste à prendre la fuite.

A quelque temps de là deux attaques nou-

velles n'eurent pas un meilleur succès. Ibrahym s'aperçut enfin que la conquête de Missolonghi était attachée à la possession des forts qui, défendant cette ville du côté de la mer, tenaient ouvertes les passes des lagunes et facilitaient l'arrivage des munitions et des approvisionnemens. Cette liberté de communications avec la mer avait seule fait échouer Rachyd dans ses divers essais de blocus. Le fils de Mohammed-Aly résolut d'enlever aux assiégés ce principal élément de leur résistance. Les attaques contre le corps de la place furent immédiatement suspendues, et tout l'effort des deux armées et de leur nombreuse artillerie fut successivement porté contre le village d'Anatoliko et les îlots de Vasiladi et de Dolmas.

Le 30 Regeb 1241 (10 mars 1826), Anatoliko succomba; le 4 Chaabân (14 mars), une bombe, dirigée sur les magasins à poudre de Vasiladi, donna ce fort aux Égyptiens, qui, le lendemain, se rendirent également maîtres de Dolmas. La mer ainsi fermée, Ibrahym entoura la ville, du côté de terre, d'ouvrages qui rendaient presque impossible le passage d'un baril de poudre ou d'une charge de blé; puis, le blocus ainsi complettté, il at-

endit dans s li ies l'effet de ce système d'absolue séquestration.

Les résultats ne se firent pas long-temps attendre. Dans les derniers jours de Chaabân (premiers jours d'avril), toutes les provisions des assiégés furent épuisées ; ils eurent alors recours aux chevaux, aux chiens et à tous les animaux existant dans la ville. Quand cette ressource vint également à leur manquer, ils cherchèrent leur nourriture dans l'herbe des rues et dans les plantes amères que fournissent les lagunes.

L'espoir de secours prochains et toujours attendus prolongeait la résistance. Mais tandis que cette héroïque population retenait devant ses murailles les forces réunies des Égyptiens et des Turks, et concentrait sur elle tout le poids et tous les maux de la guerre, les membres du gouvernement de la Grèce, usant leurs jours en calculs odieux et en misérables intrigues, la condamnaient lâchement à périr.

A différentes reprises déjà, ils avaient offert le protectorat de la Grèce au cabinet de Saint-James. Cette proposition long-temps repoussée par la cour de Londres, disaient les chefs politiques de la Hellade, allait enfin être accueillie.

Un traité avec la Porte devait sanctionner ce changement de suzeraineté, traité dans lequel le Sultan reconnaîtrait l'indépendance de la Morée et de quelques-unes des îles de l'Archipel, à la seule condition de rester possesseur absolu de la Roumélie. Dès-lors, ajoutaient-ils, nous devons abandonner Missolonghi; sa chute peut aider au salut du reste de la nation.

Cette politique impie ne se borna pas à de simples spéculations de cabinet; elle se traduisit par des faits. Un proscrit, dont le nom, inséparable de l'histoire de cette guerre, marche à côté de ceux des chefs qu'elle a le plus illustrés, Fabvier avait doté la Grèce d'un corps de troupes exercé à l'européenne. On proposa de diriger ces soldats au secours de Missolonghi; non-seulement le gouvernement s'y refusa, mais, redoutant des sollicitations nouvelles, il imposa à Fabvier une expédition dans l'île de Négrepont, expédition inutile, sans résultats possibles et dont l'issue, facile à prévoir, fut fatale aux nouvelles troupes. D'autres ouvertures de salut furent également repoussées.

Cependant, la position de Missolonghi devenait chaque jour plus affreuse; les places et les rues se couvraient de cadavres de femmes et

l'enfans mo [illegible] Plusieurs fois, les habitans et la garnison avaient hautement déclaré que, plutôt que de se rendre, ils se feraient sauter ou bien s'ouvriraient un passage, le fer à la main, à travers les lignes turkes et égyptiennes. Quand tout espoir de secours fut anéanti, quand l'herbe elle-même eut disparu, les assiégés se préparèrent à l'alternative qu'ils s'étaient imposée. Telle fut l'unanimité qui présida à cette résolution, qu'une embarcation française, autorisée par Ibrahym à recueillir les officiers européens enfermés dans la place, revint sans qu'un seul de ces braves voulût profiter de ce moyen de salut.

Les chefs, réunis en conseil, écrivirent à Karaïskakis que, décidés à abandonner la ville, le 12 avril, à l'entrée de la nuit, ils l'engageaient à se porter ce jour-là sur le mont Aracynthe et à leur annoncer son approche par une forte décharge de mousqueterie, afin qu'à l'aide d'une attaque simultanée, ils pussent se frayer un passage au milieu des rangs ennemis. Cette lettre envoyée, on s'occupa des moyens d'effectuer la sortie.

La population fut comptée : elle montait à 9,000 individus ; 3,000 pouvaient encore com-

battre; les 6,000 autres se composaient de femmes, d'enfans, de vieillards, de malades et de blessés. De cette foule, les uns consentirent à suivre la fortune de la garnison; les autres, soit impossibilité de marcher, soit dégoût de la vie, refusèrent de quitter leurs demeures; mais par un sentiment d'exaltation dont l'histoire offre peu d'exemples, il fut convenu qu'ils ne survivraient pas à l'évacuation de la place; que, réfugiés dans tous les édifices et sur tous les terrains minés, ils attendraient la venue des Turks, et que l'ennemi une fois à portée d'être atteint, ils se feraient sauter.

Au jour fixé, la masse des Missolonghiotes se partagea en deux corps : l'un, composé des soldats étrangers à la ville, devait traverser le camp de Rachyd; l'autre, formé par les habitans armés, ayant au milieu d'eux leurs pères, leurs enfans et leurs femmes, devait se faire jour à travers l'armée d'Ibrahym.

Quatre ponts en bois, préparés pour la descente des remparts, furent jetés à sept heures du soir en avant des deux bastions de Rhigas et de Montalembert; à huit heures, une vive fusillade retentit dans la direction du mont Aracynthe. A ce signal, les Souliotes, ainsi que

les étrangers, se mirent silencieusement
ıarche. Arrivés au pied des batteries de
ıyd, ils firent halte, attendant que des
arges plus vives et plus rapprochées que
emière vinssent leur annoncer l'attaque
ɔinée des soldats de Karaïskakis. Au-
détonation n'eut lieu; inquiets de ce si-
› et impatiens de pousser plus loin, ils
anlèrent de nouveau, puis franchirent,
ɔacts et rapides, toutes les lignes du Ser-
ır.

a espion bulgare s'était glissé dans la place;
re d'une partie du secret des assiégés, ses
avaient porté Ibrahym à placer sur l'Ara-
he deux bataillons destinés à arrêter la
he de l'armée de secours et à donner en
e temps le signal convenu. Les renseigne-
s du Bulgare n'allant pas au-delà, le général
tien ignorait quels étaient les points de
e, ainsi que la route que devaient suivre les
s. Ce ne fut que lorsque la tête de la seconde
ıne se présenta devant ses retranchemens
ɔrahym put connaître la partie des rem-
s d'où débouchait la masse des assiégés. Ses
ıts avaient passé la nuit sous les armes; ses
ns étaient tous chargés; l'ordre de faire feu

dans la direction du Rhigas et du Montalembert fut aussitôt transmis à toutes les batteries, et plusieurs bataillons durent immédiatement avancer. Au milieu de la confusion et du désordre inséparables d'une attaque de nuit, une partie de la colonne des Missolonghiotes put continuer sa route et se porter au-delà des lignes d'Ibrahym; mais la masse, balayée par les boulets des canonniers égyptiens, arrêtée par les balles et les baïonnettes de l'infanterie, fut obligée de rétrograder et de remonter les ponts de bois, vivement poursuivie par les soldats de Mohammed-Aly.

Cette retraite se fit dans le plus grand désordre; assiégés, assiégeans couraient pêle-mêle vers les murailles, les Égyptiens frappant sans relâche et sans pitié tout ce qui se trouvait à leur portée. Les fuyards n'opposèrent d'abord aucune résistance; mais une fois les ponts franchis, la scène changea; un véritable combat s'engagea sur tous les points de la ville. Chaque porte, chaque fenêtre, chaque pan de mur devint un retranchement attaqué avec furie et vaillamment défendu; durant quatre heures, on se battit dans toutes les cours et dans toutes les rues. Un sentiment unique sem-

vlait animer cette masse exaspérée et confuse: tuer. Personne ne demandait grâce et l'on n'en faisait à personne; ceux des habitans qui, soit épuisement, soit manque de poudre ou d'armes, se voyaient hors d'état d'abattre de nouveaux ennemis; ceux-là, quand ils ne pouvaient se faire sauter, couraient se jeter dans la mer, ou se précipitaient dans les puits, ou bien s'élançaient, soit au milieu des flammes de leurs maisons embrasées, soit sur les baïonnettes des Arabes.

Cependant au centre de ces murs croulans et de ces demeures en feu, un édifice, remarquable par sa hauteur et sa vaste étendue, se maintenait debout et respecté. C'était le dépôt des munitions de guerre. Là se trouvaient réunis, sous le commandement de Christos Kapsalis, plusieurs milliers de femmes, de vieillards et d'enfans. Les Égyptiens, persuadés que cet immense bâtiment était dépositaire de toutes les richesses de Missolonghi, accoururent en foule au pied de ses murailles, se disputant avec acharnement la triste faveur d'en briser les fenêtres et les portes; quelques-uns même, dans leur avide impatience, ne craignirent pas de monter jusque sur les toits, s'ef-

forçant de les démolir, afin de pénétrer plus vite dans l'intérieur.

Quand le nombre des assaillans eut atteint le plus haut chiffre possible, alors Kapsalis, les cheveux hérissés et la face inspirée, ordonna d'ouvrir toutes les fenêtres et toutes les portes, saisit une torche allumée et mit le feu aux poudres, en s'écriant : *Souviens-toi de moi, Seigneur!*

La commotion fut effroyable; la plus grande partie des maisons encore debout croulèrent; le sol s'entr'ouvrit au loin; les eaux de la mer, agitées par la secousse, se retirèrent : 2,000 Egyptiens périrent.

Les fugitifs, échappés aux dangers de cette affreuse nuit, étaient rassemblés au pied de l'Aracynthe dans le monastère de Saint-Siméon, rendez-vous indiqué pour les deux colonnes, quand l'explosion du dépôt des poudres vint leur apprendre que le sacrifice était consommé et que Missolonghi se trouvait alors sans édifices et sans habitans. Épouvantés par l'image affreuse que leur présentait cette catastrophe, eux aussi se comptèrent; près de 50 étaient tombés dans le court trajet qui sépara la ville du lieu de réunion. Cependant tous le

périls étaient loin d'être passés. Il leur fallait franchir la montagne, et ses passages étaient gardés par les deux bataillons détachés pour tenir tête aux troupes de secours. Accueillis par le terrible feu de deux rangs des soldats d'Ibrahym, les Grecs déployèrent dans cette nouvelle lutte une incroyable impétuosité; l'arrivée d'un détachement de 300 hommes, envoyé par Karaïskakis, alors retenu au lit par une grave maladie, décida enfin la victoire. Les Arabes, pris entre deux feux, se replièrent, et la colonne put continuer sa route.

Il lui fallut deux jours d'une marche pénible à travers les abîmes, les torrens et les ruines, pour arriver à Dervékista, village où elle croyait trouver des vivres et un abri. La guerre n'y avait laissé ni un habitant ni une maison; les Missolonghiotes durent se remettre en chemin. Ils prirent alors la direction de Salone; puis, après quatre journées où ils eurent à combattre à la fois les tourmens de la faim et les fatigues inouïes d'une route semée de rochers, de ravins et d'obstacles de toute sorte, ils arrivèrent dans cette ville à moitié morts de lassitude et de besoin; chaque pas du long trajet que venaient de parcourir ces débris

héroïques de Missolonghi, avait été marqué par la chute d'un malade ou d'un blessé : ils étaient 2,500 environ lorsqu'ils quittèrent les sommets de l'Aracynthe; Salone n'en revit que 1,800.

Ce fut le 15 Chaoual 1241 (23 avril 1826) qu'Ibrahym entra de sa personne dans Missolonghi; cette ville n'existait plus; les bombes, les boulets, l'incendie et les explosions de mines qui, sur tous les points, avaient déchiré le sol, faisaient alors de cette vaillante cité un monceau de ruines fumantes encombrées de lambeaux et de cadavres ensanglantés. La veille encore, elle comptait 9,000 habitans. 1,800, comme on l'a vu, arrivèrent à Salone; 1,200 furent arrachés à la mort et traînés, prisonniers, dans le camp de Rachyd : le reste attendait un tombeau.

Ibrahym ne resta dans sa nouvelle conquête que le temps nécessaire pour relever quelques-uns de ses ouvrages et la mettre à l'abri d'un coup de main; puis, après y avoir laissé une garnison de deux bataillons, il traversa de nouveau le golfe de Lépante et reparut dans le Péloponèse. Les flottes combinées quittèrent Patras à quelques jours de là ; Rachyd leva égale-

ment son camp, et, traversant toute la Livadie, vint mettre le siége devant Athènes.

Aucun changement n'était survenu dans la position de la Morée durant l'absence du fils de Mohammed-Aly. Les routes, entre Patras, Tripolitsa, Modôn, Korôn et Navarin, restaient ouvertes; les troupes égyptiennes pouvaient les parcourir, sans être sérieusement inquiétées; mais l'action de la conquête ne se faisait pas sentir au-delà de ces grandes lignes de communication; tout le reste du pays, bien qu'abandonné à ses propres forces, se maintenait dans une indépendance absolue.

Les sept derniers mois de 1826 et les six premiers mois de 1827 furent employés par Ibrahym en établissemens d'hôpitaux militaires et de conseils de santé à Modôn, en levées de fortes contributions de guerre et en expéditions ayant pour but et pour résultat le châtiment de quelques-uns des districts insoumis, l'incendie de leurs villages et l'enlèvement des troupeaux et des grains nécessaires à la subsistance de l'armée.

L'insurrection, dans cette même période, marcha vers une décadence marquée; la Grèce faillit se perdre dans les fautes et les dissen-

sions sans nombre de ses gouvernans politiques et de ses chefs militaires. Sur la terre ferme, comme dans les îles, au sein des assemblées et des conseils, comme au milieu des camps, c'était un choc incessant et désordonné de rivalités jalouses et de vues opposées. Chaque chef, dans cette heure fatale, semblait avide de profiter des derniers momens de la lutte pour satisfaire, ne fût-ce que durant quelques jours, sa soif de pouvoir et ses rêves d'ambition. Trois à quatre points au plus restaient encore libres sur le continent de la Grèce; chaque parti s'arrachait ces lambeaux.

Lors de la chute de Missolonghi une assemblée de députés avait été convoquée à Épidaure. Au bout de quelques jours la discorde se mit dans ce congrès; il se sépara : 72 membres retirés à Égine se constituèrent en assemblée nationale; les autres au nombre de 84 se réunirent à Hermione et déclarèrent former la seule représentation du pays. Ces deux Chambres rivales organisèrent chacune leur gouvernement; toutes les deux, s'arrogeant le monopole du commandement et de l'administration, prirent des arrêtés et publièrent des proclamations où elles se renvoyaient la qualification de

factieuses et se vouaient réciproquement au mépris et à la haine du peuple et de l'armée.

L'anarchie descendit du gouvernement aux chefs secondaires. Deux forts commandaient Napoli de Romania, celui de *Palamide* occupé par Grivas, et le fort d'*Albanitika* que gardait Photomora ; chacun des chefs tenait pour une assemblée différente. Le 11 juillet 1827, dans la nuit, deux de leurs patrouilles se rencontrèrent et tirèrent l'une sur l'autre ; une heure après les forts se canonnèrent et jetèrent dans Napoli une pluie de bombes, de boulets et d'obus. Des femmes, des enfans furent tués dans les maisons et dans les rues ; trois fois le feu prit à la ville, il fut éteint trois fois. Las de tuer sans motifs et sans but, les soldats des deux partis, oubliant bientôt les querelles de leurs chefs, s'unirent pour piller ; commis à la garde et à la défense de cette capitale, ils la traitèrent en ville conquise ; quelques habitans voulurent fuir ; mais arrêtés par des capitaines de bandes embusqués aux portes, ce ne fut qu'au prix d'énormes rançons qu'ils purent obtenir la faveur de s'éloigner de ce lieu de désolation ; d'autres cherchèrent leur salut à bord de quelques bâtimens de commerce ; ils furent déva-

lisés par des forbans de leur nation postés à l'entrée du golfe. Le bombardement et le pillage durèrent huit jours ; ils ne cessèrent que lorsque les deux factions furent gorgées de butin. Cet incroyable incident coûta, dit-on, la vie à deux cents personnes : on évalue à près de quinze millions de piastres la valeur des objets pillés ou détruits.

Les îles elles-mêmes subirent les effets de cette décomposition morale et politique. La plus grande partie de leurs marins ne répondaient plus à l'appel des capitaines ; les bricks de guerre ne trouvaient plus de matelots ; transformés en hardis pirates, les habitans de l'Archipel écumaient la Méditerranée, pillaient les bâtimens de toutes les nations, et usaient dans ces expéditions odieuses une audace et un courage fatals au commerce du midi de l'Europe.

Il n'était pas jusqu'aux étrangers, accourus au secours des Hellènes, qui ne fussent agités par cette fièvre de discorde. L'insurrection ne possédait plus de l'autre côté de l'isthme de Corinthe que la seule citadelle d'Athènes ; assiégée depuis plus d'une année, et défendue avec un admirable courage, d'abord par Gouras qui y fut tué dans une sortie, puis par

Fabvier, cette place succomba, dans les premiers jours de juin 1827, devant les fausses opérations et la désunion des généraux européens chargés de la débloquer.

Cet affligeant spectacle d'une population d'un million d'hommes s'entre-déchirant sur des ruines et creusant de ses mains son propre tombeau, imprima une énergie nouvelle aux plaintes des peuples de l'Europe ; ils rejetaient avec raison les fautes et les malheurs de la Grèce sur la lassitude d'une guerre d'extermination longue de six années et sur le découragement et le désespoir produits par l'abandon des gouvernemens chrétiens. La clameur s'éleva si vive, si universelle, que les cabinets les plus hostiles à la cause de l'insurrection durent compter avec l'opinion publique.

D'autres motifs d'ailleurs ne permettaient plus à la Sainte-Alliance de rester spectatrice dédaigneuse et froide de cette lutte sanglante. Membre principal de cette union, la Russie menaçait de briser les liens de confraternité monarchique qui jusqu'alors avaient enchaîné ses longues et secrètes visées politiques ainsi que ses sympathies religieuses ; prêtres, boyards, marchands et soldats, toute la population de ce

vaste empire frémissait indignée et demandait à grands cris à marcher contre les Turks. D'un autre côté les capitalistes et les négocians anglais avaient aventuré d'énormes capitaux dans l'insurrection soit à titre de prêts en numéraire, soit à titre de fournitures de vaisseaux, de vivres et de munitions de guerre ; et la cour de Londres ne se montrait nullement disposée à laisser périr le gage de tant et de si considérables créances.

Une seconde fois la diplomatie européenne se réunit. En 1824 il y avait eu chez elle accord pour essayer d'étouffer l'insurrection sous le poids des régimens égyptiens ; trompée par l'événement, elle résolut, dans les premiers mois de 1827, d'agir en commun pour sauver les débris de la Hellade.

Déjà le 25 Chaabân 1241 (4 avril 1826), l'Angleterre et la Russie, dans une note collective, avaient fait au Divan des offres de médiation. La Porte pour toute réponse avait transmis à Ibrahim et à Rachyd l'ordre de presser la guerre plus vivement que jamais. Un an s'écoula ; Missolonghi, la citadelle d'Athènes succombèrent. Le 15 Dou-l-qadéh 1242 (10 juin 1827), l'Autriche, sur les instances de ses al-

liés, intervint à son tour et reproduisit les premières offres conciliatrices. Cette fois le Divan rompit le silence; mais ce fut pour rejeter solennellement l'intervention proposée, 1° parce qu'elle violait la doctrine de l'obéissance passive des sujets envers leur prince légitime; 2° parce que le droit d'un souverain de régler ses propres affaires devait être inviolable, et que jamais encore le peuple musulman n'avait permis à une puissance chrétienne d'intervenir dans les querelles intestines de l'empire.

Le factum diplomatique, publié à ce sujet par la chancellerie ottomane, fut sans doute l'œuvre du cabinet de Vienne; car le Divan y déployait une adresse et une connaissance des doctrines de la *légitimité monarchique*, alors droit public de l'Europe, qui pouvaient difficilement appartenir à des cerveaux turks; on y rappelait les déclarations des congrès de Laybach et de Vérone; on y opposait aux puissances se portant médiatrices leurs principes et leurs actes de chaque jour; puis ses rédacteurs terminaient en annonçant que Sa Hautesse était bien décidée, non-seulement à n'admettre aucune offre nouvelle de médiation, mais à ne plus

même répondre à celles qui seraient faites à l'avenir.

De nouvelles démarches furent vainement tentées ; alors intervint, le 6 juillet 1827, entre la Russie, la France et l'Angleterre, un traité de pacification, dont voici les dispositions :

« Les puissances contractantes offriront à la » Porte-Ottomane leur médiation, dans la vue » d'amener une réconciliation entre elle et les » Grecs. Il sera fait en même temps aux deux » parties contendantes la demande d'un armis- » tice immédiat.

» Les Grecs relèveront du Sultan comme » d'un seigneur suzerain, et lui paieront en con- » séquence une redevance, dont le montant » sera fixé, une fois pour toutes, d'un commun » accord ; ils seront gouvernés par des auto- » rités qu'ils choisiront eux-mêmes, mais à la » nomination desquelles la Porte aura une part » indéterminée.

» Pour opérer une séparation entière entre » les deux nations, les Grecs entreront en pos- » session des propriétés turkes situées ou sur le » continent, ou dans les îles de la Grèce, à la » charge d'indemniser les anciens proprié- » taires. »

Article additionnel et secret. « 1°. Dans le cas où la Porte-Ottomane n'accepterait pas dans le terme d'un mois la médiation qui lui sera proposée, les hautes parties contractantes déclareront à la Porte qu'elles sont dans la nécessité de prendre des mesures immédiates pour se rapprocher des Grecs, étant entendu que ce rapprochement s'opérera en établissant avec les Grecs des relations commerciales, en leur envoyant et en recevant d'eux des agens consulaires.

» 2°. Si, dans ce même terme d'un mois, la Porte n'acceptait pas l'armistice proposé dans l'article premier du traité patent, ou si les Grecs se refusaient à son exécution, les hautes parties contractantes déclareront à celle des deux puissances qui voudrait continuer les hostilités, ou à toutes deux, s'il devenait nécessaire, que lesdites hautes parties vont s'efforcer par tous les moyens que les circonstances suggèreront à leur prudence d'obtenir les effets immédiats de l'armistice dont elles désirent l'exécution.

» En conséquence, les hautes puissances, » immédiatement après la signature du présent » article additionnel et secret, transmettront

» des instructions éventuelles conformes aux » dispositions ci-dessus, aux amiraux commandant leurs escadres respectives dans les mers » du Levant.

Cette dernière partie de la convention formait toute l'essence du traité; telle était en Angleterre l'importance des intérêts commerciaux engagés dans l'insurrection de la Grèce, que malgré son titre d'*article secret*, la disposition additionnelle fut publiée, le lendemain de la signature, dans les principaux journaux de Londres.

Le 23 Moharrem 1243 (16 août), ce traité fut officiellement et collectivement notifié à la Porte par MM. Guilleminot, Stratford Canning et de Ribeaupierre, ambassadeurs des trois puissances contractantes.

Le lendemain 24 (17), le chargé d'affaires prussien à Constantinople sollicita, au nom de sa cour, l'accession du Divan. L'Autriche seule ne s'engagea dans aucune démarche officielle.

Le Divan resta inébranlable; médiation, armistice, tout fut repoussé. Il est vrai de dire que la Porte, dominée par cette conviction, qu'à son existence était liée la balance politique des grands États, ainsi que la paix de l'Eu-

ne vit dans les menaces des nouveaux
que des formules purement commina-
. Cependant le langage de la diplomatie
iérieux cette fois, et chacune des cours
actantes envoyait dans la Méditerranée
escadre composée de quatre vaisseaux
;ne, quatre frégates et quatre bâtimens
;, avec ordre à chaque amiral de bloquer
.es ports occupés par les Turks.
ns ce même moment, Mohammed-Aly
: sortir du port d'Alexandrie une flotte
a voiles destinée à transporter dans le
ionèse un nouveau régiment d'infanterie
) fort de près de 4,000 hommes, 100 ca-
:s, des munitions, des vivres et un million
astres d'Espagne. Mohammed-Aly avait
rerti; à lui aussi, on avait dénoncé la mé-
in et l'armistice; il n'en tint compte, sa
partit, échappa aux croisières des puis-
is alliées, et, le 17 Safar 1243 (9 septem-
.827), entra dans le pont de Navarin où
débarqua ses troupes. A quelques jours
, l'amiral anglais, sir Édouard Codrington,
le premier de l'arrivée de l'escadre turko-
tienne, se mit en croisière devant le port,
idant la jonction des escadres alliées.

Le 27 Safar (19 septembre), Ibrahym, accourut de l'intérieur de la Morée, donna l'ordre à une division de sa flotte de sortir du port, dans le but sans doute de tâter l'amiral anglais. Aussitôt que ce dernier aperçut ce mouvement, il s'avança et enjoignit aux bâtimens égyptiens de rentrer immédiatement à Navarin, sous peine de s'y voir contraints par la force.

Le commandant se récria; la menace, disait-il, lui semblait d'autant plus étrange, que la paix régnait entre les deux nations; il finit cependant par déclarer qu'il allait en référer à Ibrahym.

En même temps que ce prince recevait la dépêche du chef de son escadre, un officier anglais lui remettait au nom de l'amiral Codrington une lettre, dans laquelle ce dernier lui faisait part des instructions que son gouvernement lui avait transmises pour arriver à l'exécution du traité du 6 juillet. Ibrahym enjoignit immédiatement à ses vaisseaux de rentrer, et répondit à l'amiral anglais : Qu'à moins d'ordres formels de son souverain, il ne donnerait pas le signal des hostilités ; mais que, si le Sultan le lui commandait, il sortirait avec toute sa

flotte, quelle que fût, d'ailleurs, la supériorité des escadres combinées.

Le 21 septembre 1827, au matin, l'escadre française rallia la flotte anglaise devant Navarin ; le 22, l'amiral de Rigny fit parvenir à Ibrahym une lettre en tout semblable à celle de l'amiral Codrington, puis le 23, ces deux généraux demandèrent au Pacha une entrevue qui leur fut accordée pour le surlendemain. Le même soir, M. de Rigny entra dans le port avec *la Sirène* et *l'Estafette*, et, le 24 au matin, l'amiral anglais vint se ranger près de lui avec le vaisseau *l'Asia*, une frégate et son cutter.

L'audience eut lieu le 25. Les deux amiraux déclarèrent à Ibrahym qu'ils avaient reçu de leurs cours l'ordre formel de mettre un terme à l'effusion du sang, et de contraindre par la force celle des deux parties qui se refuserait à une suspension d'armes. Ils ajoutèrent que les Grecs s'étaient déjà soumis à cette résolution, et qu'ils espéraient que le prince s'empresserait également d'y adhérer. Ibrahym se retrancha de nouveau derrière la réponse faite par lui aux communications écrites.

L'amiral Codrington et M. de Rigny insistè-

rent et s'efforcèrent de faire comprendre au Pacha l'insuffisance de ses moyens de résistance. Ibrahym avait écouté long-temps et avec beaucoup d'attention et de sang-froid; il répliqua que, serviteur du Sultan et chargé de soumettre la Grèce, il ne pouvait qu'obéir et poursuivre sa tâche; puis il ajouta que les instructions de la Porte n'ayant pas prévu la circonstance extraordinaire qui se présentait, il consentait pourtant à écrire à Constantinople et en Égypte, et à tenir sa flotte inactive jusqu'au retour de ces courriers, quelque déplaisir qu'il éprouvât d'ailleurs à suspendre les hostilités au moment même où la chute de la plupart des places des insurgés, les dissensions de leurs chefs et la dispersion de leurs forces, assuraient la complète extinction de la révolte.

Cette promesse équivalait à un armistice d'une durée probable de vingt jours. L'entrevue ainsi terminée, l'escadre anglaise se dirigea sur Zante, et l'escadre française sur Milo, laissant chacune une frégate (*le Darmouth* et *l'Armide*) devant Navarin pour observer les mouvemens de la flotte ottomane. A peine l'amiral Codrington avait-il mouillé à Zante, qu'un signal du *Darmouth* lui apprit la sortie d'une

partie de la flotte d'Ibrahym. L'amiral reprit aussitôt la mer et courut au-devant des Turks; ceux-ci comptaient sept frégates, deux bricks et neuf corvettes; sir Édouard n'avait qu'un vaisseau, une frégate et deux bricks; malgré cette infériorité de forces, il menaça le commandant ottoman de le couler bas s'il persistait à continuer sa route. Les Turks virèrent immédiatement de bord et rentrèrent à Navarin.

A quelques jours de là, une seconde division de la flotte turque, composée de six frégates et de huit bricks, se mit en mer, gouvernant, comme la première, dans la direction de Patras. L'amiral Codrington accourut de nouveau, barra le passage à cette escadre et la contraignit également à revenir au port.

Le 12 octobre, M. de Rigny, averti de son côté par *l'Armide*, rejoignit l'amiral anglais devant Navarin; le 15, il somma les Français qui se trouvaient sur la flotte et dans l'armée égyptiennes de quitter immédiatement le service du Vice-Roi; tous se retirèrent à bord d'un brick autrichien; puis le 18, l'escadre russe étant enfin arrivée, les trois amiraux se réunirent à bord de *l'Asia* pour aviser aux moyens de remplir l'objet spécial de leur mis-

sion, *l'établissement d'un armistice de fait entre les Grecs et les Turks.*

Cet armistice, les Grecs l'observaient; les Turks avaient promis de le garder; mais cette parole, ils ne venaient pas seulement de la violer à deux reprises différentes; des rapports dignes de foi établissaient, en outre, qu'immédiatement après l'entrevue du 25 septembre, Ibrahym s'était jeté dans l'intérieur de la Morée le fer et le feu à la main, égorgeant les enfans et les femmes, brûlant les habitations, déracinant les arbres, les vignes et toutes les productions végétales, et exerçant enfin un genre de guerre plus exterminateur encore qu'auparavant.

Trois moyens se présentaient aux amiraux pour triompher du mauvais vouloir des Turks:

1°. Tenir étroitement bloqués tous les ports occupés par eux sur le continent et dans les îles de la Grèce; 2° réunir les escadres alliées devant Navarin et assurer par là l'inaction de toutes les forces navales turkes et égyptiennes; 3° prendre position dans l'intérieur même du port de Navarin, renouveler alors à Ibrahym les propositions déjà faites, et l'amener, par la présence imposante des escadres combinées au milieu de sa flotte, à consentir à l'armistice.

Le premier moyen fut repoussé comme difficile, dispendieux et même inutile, puisqu'il suffisait d'une tempête pour disperser les escadres; on abandonna le second comme également impuissant à rien terminer; le troisième réunit tous les suffrages; lui seul, aux yeux des trois amiraux, parut devoir trancher la question sans hostilités et sans effusion de sang.

La journée du 19 octobre fut employée par l'amiral Codrington à disposer l'ordre de placement et la marche de chacun des bâtimens de la flotte combinée; puis le 20, à midi, le vent se trouvant favorable, les signaux de préparation furent faits, et chacun prit son poste.

Le port de Navarin forme un fer à cheval dont l'ouverture, commandée à l'intérieur par l'îlot de Sphaktéria, était défendue par des batteries établies sur ce rocher, ainsi que sur chacun des côtés de la passe d'entrée. Les forts du nouveau et du vieux Navarin battaient, en outre, la rade dans toutes les directions.

Resserrée dans cette baie étroite, la flotte turko-égyptienne présentait une ligne d'embossage placée sur trois rangs, et affectant, comme le port lui-même, la forme d'un demi-cercle alongé; elle se composait de trois vaisseaux de

ligne, un vaisseau rasé, seize frégates, vingt-sept grandes corvettes, autant de bricks et six brûlots; en tout, quatre-vingts voiles de guerre. La force principale de cette ligne se trouvait réunie vers la droite en entrant, et chacune de ses extrémités était gardée par trois brûlots disposés de manière à pouvoir se replier vers le centre et se jeter sur l'ennemi, au vent duquel ils se trouvaient naturellement placés.

Lorsque l'amiral Codrington eut donné le signal pour forcer l'entrée du port, il prit la tête de la ligne avec *l'Asia*, que suivaient *l'Albion*, *le Genoa* et la frégate *le Darmouth*. L'escadre française venait ensuite, ayant en tête la frégate *la Sirène* portant pavillon de l'amiral de Rigny, puis *le Scipion*, dont le beaupré était sur la poupe de *la Sirène*, *le Breslaw*, *le Trident* et la frégate *l'Armide* : les goëlettes *l'Alcyone* et *la Daphné* se tenaient sur les ailes. Enfin les Russes, au nombre de quatre vaisseaux et de quatre frégates, formaient l'arrière-garde.

Il était deux heures lorsque *l'Asia* franchit la barre et dépassa les batteries; une demi-heure après il mouillait, suivi par *l'Albion* et *le Genoa*, par le travers du vaisseau amiral

turk. A deux heures vingt-cinq minutes *la Sirène*, par un mouvement de contre-marche dont la hardiesse et la précision furent remarquées, vint se placer dans un vide que laissaient entre elles la frégate égyptienne portant pavillon amiral et deux autres frégates de la même nation ; *le Trident* se mit à babord, appuyant *la Sirène; le Scipion*, embossé à l'entrée du port, présenta le travers à deux frégates et à trois brûlots mouillés sur son flanc gauche ; *le Breslaw* alla se mettre à l'arrière-garde entre la position assignée au vaisseau amiral russe et plusieurs grosses frégates turkes qui devaient prendre ce dernier en enfilade; enfin *l'Armide* se tint sous voiles, prête à se porter partout où il y aurait des secours utiles à donner et d'honorables dangers à courir.

Les deux divisions anglaise et française avaient franchi l'entrée de la rade sans être inquiétées par les batteries; aucun mouvement ni sur la côte, ni dans l'intérieur de la baie, n'accueillit leur soudaine apparition ; pendant une demi-heure toutes les lignes turkes restèrent silencieuses, immobiles, et les amiraux Codrington et de Rigny purent manœuvrer

aussi librement que s'ils fussent venus jeter l'ancre dans un port et au milieu de navires amis. Tout semblait donc annoncer une solution pacifique, quand un acte isolé d'ignorance brutale ou de grossier fanatisme vint engager, sur la droite, un conflit qui changea les destins de cette journée.

La frégate *le Darmouth* avait été détachée de l'avant-garde pour enjoindre aux brûlots de quitter leur position et de se retirer sur un point assez éloigné de la rade ; au moment où l'un de ses canots abordait le bâtiment incendiaire le plus proche, l'aspirant chargé de transmettre l'ordre de retraite tomba frappé d'une balle partie du navire turk. Les matelots du canot répondirent à ce coup de feu par des coups de fusil ; le brûlot riposta, et bientôt fut engagée entre les marins des deux partis une fusillade à laquelle *le Darmouth* lui-même vint prendre une part active.

Le bruit de cette mousqueterie éveilla tous les échos de la baie ; les Turks s'en émurent ; soudain le mouvement succéda chez eux à l'inertie ; leur apathie se changea en enthousiasme. Dans ce moment même l'amiral Codrington envoyait près du vaisseau amiral turk

une embarcation chargée de parlementer; un coup de fusil tua le maître pilote anglais qui la montait. *La Sirène*, alors vergue à vergue avec la frégate égyptienne *l'Esnina*, héla aussitôt celle-ci au porte-voix, et lui dit que, si elle ne tirait pas, ses batteries resteraient également inactives. *L'Esnina* répondit par un boulet qui vint frapper *la Sirène* en poupe. L'amiral français, indigné, lâcha immédiatement sa bordée de tribord. Les bâtimens voisins surpris, entraînés, accueillirent cette soudaine explosion par des explosions semblables; puis de proche en proche le feu gagna, s'étendit, et en quelques minutes tout le pourtour de la rade retentit d' effroyables décharges.

L'imprévu de ce combat le rendit en quelque sorte plus terrible; chrétiens et musulmans, tous les bâtimens se trouvaient bord à bord et confondus; tous tiraient à toutes bordées et sur tous les points. Bientôt d'épais nuages de fumée enveloppèrent la quadruple ligne de navires; la flamme produite par l'explosion de chaque rang de pièces devint le seul guide des pointeurs des deux partis. L'instruction et l'expérience des équipages européens triomphèrent de cette fâcheuse obscurité; leurs coups

n'en étaient pas moins sûrs, et la masse de leurs boulets entrait dans des œuvres vives, balayait des ponts ou brisait des cordages et des mâts. Les Turks, au contraire, se battaient en aveugles; emportés par une sorte d'ivresse furieuse, acharnés sur leurs canons, soucieux seulement de tirer vite et beaucoup, ils déchargeaient leurs pièces au hasard et faisaient porter leurs boulets ou trop haut ou trop bas. Moins exaltés ou plus habiles, ils auraient écrasé l'escadre combinée; car leurs navires en ligne n'offraient pas seulement un chiffre plus que triple de celui des navires alliés, leurs batteries du vieux et du nouveau Navarin jetaient, en outre, dans la balance le poids de leur formidable artillerie.

Dans ce sanglant pêle-mêle, la marine des puissances médiatrices joignit à une grande supériorité de tir une ardeur et une intrépidité peu communes. Ainsi la frégate française *l'Armide* soutint long-temps et sans désemparer le feu de cinq frégates égyptiennes, tandis que, non loin d'elle, un autre vaisseau français *le Scipion*, engagé dans son beaupré par un brûlot enflammé, éteignit quatre fois le feu mis à son bord, sans cesser un seul instant de com-

battre et de tirer à la fois toutes ses bordées contre Navarin, ses forts et la triple ligne des navires ennemis.

Près de cent cinquante bâtimens de guerre faisant feu de toutes leurs pièces; plusieurs milliers de mourans et de blessés rougissant les flots de leur sang et frappant l'air de leurs gémissemens et de leurs cris; des mâts, des voiles et des cordages s'abattant avec fracas, brisés et déchirés; puis, pour ajouter à la grandeur de ce tableau, près de quarante bâtimens devenant successivement la proie des flammes, se déployant tour-à-tour dans les airs en immenses gerbes de feu, et vomissant, au milieu d'une clarté éblouissante, canons, mâtures, vergues et tronçons de bois, tel fut le spectacle que présenta durant trois heures et demie l'étroite baie de Navarin.

A cinq heures, la première ligne des Turks était détruite; à sept heures il ne restait plus à flot de leur formidable armement qu'une vingtaine de petits bâtimens, bricks ou corvettes, entièrement abandonnés. Les escadres combinées n'eurent pas une seule chaloupe coulée bas et ne comptèrent environ que 140 morts et 300 blessés; la perte des Turks

monta, en hommes, à près de 6,000 tués, et en bâtimens, à trois vaisseaux de ligne, seize frégates, vingt-six corvettes, douze bricks et cinq brûlots. Il est vrai d'ajouter que pas un de ces navires ne tomba au pouvoir des alliés, et que les bâtimens que le canon des vaisseaux chrétiens ne fit pas sombrer furent coulés bas ou brûlés par leurs propres équipages, ou bien sautèrent banderoles déployées.

Épuisée par ses longues misères et ses discordes sanglantes, étouffée sous le double poids des soldats du Sultan et de Mohammed-Aly, la Grèce était à la veille de succomber; la bataille de Navarin la sauva. Cette victoire déplaça immédiatement les forces; les îles recouvrèrent toute sécurité; leur marine devint encore une fois maîtresse incontestée de la mer; et les Turks, privés de tous moyens de secours et de communications rapides avec l'Égypte et la métropole, se virent parqués à leur tour dans les places-fortes du Péloponèse et de la Livadie.

Cet immense et subit résultat fit battre des mains à toutes les populations de l'Europe; le cabinet français, cédant au mouvement irrésistible de l'opinion, applaudit officiellement à

glorieuse qu'y avait prise notre marine. ıvernement anglais, plus froid, plus en :ontre cét entraînement de sentimens ıx, ne vit du triomphe de Navarin que politique; il en fut effrayé. Le salut de :e lui importait sans doute; mais il re-de le voir acheté au prix de l'entière :tion de la marine ottomane, et n'hésita ʇualifier solennellement la victoire des :ombinées d'*événement fâcheux*.

faits ne tardèrent pas à prouver que ses s étaient fondées. A quelques mois seu-de là, les régimens russes franchissaient :h et le Danube; les flottes du Tsar sil-ɔnt, sans être inquiétées, les eaux de la oire, attaquaient les ports de la Bulgarie ı Romélie, bloquaient les Dardanelles; ıiral en chef de la marine ottomane se obligé de conduire à cheval et par la e terre, à la défense du port de Varna, ›lonne de quatre mille marins turks.

—

CHAPITRE IX.

Ibrahym quitte l'intérieur du Péloponèse et revient à Navarin; il rétablit une partie de sa flotte. — Départ d'un convoi pour l'Égypte; mouvemens des Wahabys; le Vice-Roi envoie de nouvelles troupes en Arabie. — Suspension d'armes en Morée; Ibrahym concentre tous ses régimens à Korôn, Modôn et Navarin; il demande son rappel; silence de la Porte. — Déclaration de guerre de la Russie; la France et l'Angleterre somment Ibrahym d'évacuer le Péloponèse; convention conclue à ce sujet à Alexandrie. — Expédition française en Morée; débarquement des troupes dans la rade de Korôn. — Départ d'Ibrahym. — Prise par les Français de la citadelle de Navarin, de Modôn, de Korôn et de Patras.— Arrivée d'Ibrahym à Alexandrie; sa réception. — Mohammed-Aly crée de nouveaux régimens; travaux industriels. — Conquêtes des Russes en Turkie; le Sultan demande des secours à l'Égypte; le Vice-Roi refuse. —Négociations avec la France pour la conquête d'Alger.— Origine de la guerre de Syrie; la race arabe et la race turke; démêlés de Mohammed-Aly avec Abd-Allah, pacha de Saint-Jean d'Acre; intervention de la Porte; Ibrahym franchit l'isthme de Suez à la tête d'une armée.

Contre toute attente, le désastre de Navarin trouva le Sultan et Mohammed-Aly calmes et résignés.

« Le Sultan l'a voulu! » furent les seuls mots
ıe prononça le Vice-Roi quand, le 7 Raby êl-
ny 1243 (28 octobre 1827), une corvette cri-
ée de coups, la mâture et la voilure en dé-
ırdre, vint lui annoncer le fatal événement.
En 1236 de l'hégire (1821), les premiers
:lats de l'insurrection grecque avaient eu par
ntre-coup, dans la capitale de l'empire, des
assacres épouvantables. En 1243 (1827), pas
ı acte de vengeance n'accueillit l'accablante
ɔuvelle. Six années seulement séparaient les
ɛux époques; mais elles avaient été traversées
ır deux événemens qui, appelés à changer un
ur la face et l'assiette de l'Islamisme, faisaient
ɛjà sentir leur influence : l'extermination des
nissaires et l'importation, au cœur de l'em-
re, des idées et des mœurs de l'Europe.

Au moment où les canons des trois puissances
ıéantissaient sa flotte, Ibrahym parcourait
ntérieur de la Morée, à la tête de forces con-
dérables, enlevant partout les armes, les mu-
ıtions et les vivres, détruisant tout ce qu'il ne
ɔuvait emporter, exterminant tous ceux qui
e voulaient pas se soumettre, et traînant après
ıi des milliers de femmes et d'enfans destinés
l'esclavage. On devait redouter qu'il ne se

vengeât de la perte de ses vaisseaux sur les Grecs tombés ou restés en son pouvoir, ou sur les Européens des différentes places-fortes de la Péninsule. La crainte de provoquer de sanglantes représailles fit taire ses ressentimens; il adressa des plaintes amères aux amiraux alliés, mais il fit proclamer en même temps que quiconque oserait toucher un Franc serait immédiatement mis à mort.

Arrivé à Navarin quatre jours après le combat, il consacra tous ses instans et tous ses soins à sauver les restes de sa double escadre. L'incertitude où le jetait l'énergique et formelle intervention des trois puissances, l'attente d'ordres nouveaux du Sultan et de son père, l'hiver surtout, plus puissant que la médiation des cours alliées, le firent suspendre toute espèce d'opérations militaires, et porter l'impatiente activité de son esprit sur le radoub et le ravitaillement des navires échappés aux boulets chrétiens.

Ces travaux furent poussés si vite, qu'en moins de deux mois une escadre nouvelle sortit des débris de l'ancienne flotte. Le 1er Gemâdy-êl-tâny (20 décembre), cette escadre, forte d'un vaisseau de ligne, de six frégates, de dix cor-

vettes et d'une trentaine de bâtimens de transport, quitta Navarin et fit voile pour l'Égypte, emmenant le harem d'Ibrahym, 4 à 5,000 soldats malades ou blessés, et près de 6,000 Grecs enlevés par ce prince dans ses dernières excursions en Morée.

Ce convoi arriva sans opposition à Alexandrie, et trouva Mohammed-Aly dans tous les embarras d'un nouveau travail d'hommes et d'argent. Non-seulement ce prince avait alors à déplorer la destruction d'une flotte et d'un matériel qui avaient épuisé la plus grande partie des ressources des cinq années précédentes; mais il se voyait, en outre, menacé de perdre les seules possessions qui lui restassent de ses conquêtes en Arabie. Les Wahabys, enhardis par l'absence d'Égypte de la masse des troupes du Vice-Roi, avaient encore une fois envahi l'Hedjâz. Leurs détachemens, conduits par différens chefs de tribus, étaient de nouveau maîtres de Médine, de la Mekke, d'êl-Tâyef, de toutes les positions de l'intérieur, et tenaient les troupes aux ordres d'Ahmed-Pacha renfermées dans Geddah et dans les autres ports de la côte; et Ahmed demandait à grands cris des secours en matériel et en soldats.

Mohammed-Aly déploya, dans cette circonstance, toute sa vigueur de caractère et de décision : plusieurs milliers de recrues enlevées aux travaux agricoles et manufacturiers qu'il faisait opérer pour son compte, furent jetés dans les dépôts des différens régimens; les malades et les blessés du dernier convoi de Morée vinrent, à demi-guéris, augmenter les cadres des nouveaux bataillons ; puis, lorqu'au bout de quelques semaines, ce mélange d'hommes eut produit un certain nombre de compagnies pouvant se tenir en ligne, il les dirigea sur la péninsule arabique.

Cet envoi de troupes eut lieu dans le commencement de Chaabân 1243 (derniers jours de février 1828). A la même époque, les régimens d'Ibrahym évacuaient la partie orientale de la Morée et se concentraient vers la pointe où sont assises Modôn , Korôn et Navarin. Sève, rasant les fortifications de Tripolitsa, abandonnait également cette capitale et rejoignait avec sa nombreuse garnison le gros de l'armée égyptienne.

Ces mouvemens ne furent nulle part inquiétés : malgré l'absence de toute convention écrite ou verbale, une sorte de trêve tacite était

les armes des mains des deux partis : à mesure que les Turks se retiraient vers la pointe méridionale de la Péninsule, les Grecs, alors soumis au joug de leur nouveau président Capo-d'Istria, prenaient possession des positions abandonnées, mais sans tumulte et sans coups de fusils.

De leur côté, les détachemens d'Ibrahym, dans leur retraite, respectaient les maisons et les habitans. Cette attitude si nouvelle, cette concentration de toutes ses forces sur un seul point étaient motivées, chez Ibrahym, sur d'impérieuses nécessités de position et d'avenir.

Jeté à l'une des extrémités occidentales de l'empire; bloqué dans un espace de quelques lieues carrées, d'une part par la quadruple marine des cours médiatrices et des Grecs de l'Archipel, et de l'autre, par toutes les populations de la Grèce continentale; sans espérance de secours de la métropole, alors privée de vaisseaux et obligée de porter toute son attention et toutes ses troupes sur les rives lointaines du Danube, le fils de Mohammed-Aly entrevoyait l'instant où, contraint de capituler, il quitterait sur des navires étrangers la terre à travers la-

quelle il avait si long-temps promené le meurtre et l'incendie.

Plusieurs fois il avait informé son père de la position affreuse où le mettaient le manque de subsistances et le sévère blocus de la double côte du Péloponèse. Ces dépêches n'amenaient aucune solution. Nul, assurément, n'était plus convaincu que Mohammed-Aly de l'impossibilité où étaient ses troupes de rester plus longtemps en Morée ; la guerre, d'ailleurs, allait mettre aux prises la Porte et la Russie ; des deux côtés les armées s'ébranlaient ; et ce conflit pouvait amener dans l'empire des déchiremens tels, que, sous peine de mort politique, le maître de l'Égypte devait tenir tous ses régimens sous sa main.

Mais cet ordre de rappel si nécessaire, le Vice-Roi n'osait le donner. Ibrahym avait abordé en Morée comme vassal et sujet du Sultan. C'était au nom seul de ce souverain qu'il s'y était battu, qu'il y avait commandé ; Mohammed-Aly lui-même, dans ses communications avec les cours alliées, n'avait cessé de présenter son fils et ses soldats comme obéissant exclusivement aux ordres de la Porte; l'Europe chrétienne et l'Islamisme avaient en-

tendu et accepté ce langage ; à moins de vouloir faire acte d'ouverte indépendance, il lui fallait dès-lors respecter des liens aussi solennellement reconnus, laisser au Divan ottoman le stérile honneur de l'initiative, et se contenter d'envoyer à Constantinople les pressantes dépêches d'Ibrahym. Mais, soit que les pensées du Sultan fussent entièrement absorbées par la lutte qui s'ouvrait en Bulgarie, soit qu'il conservât l'espoir de triompher plus tard de l'insurrection grecque, soit, plutôt, qu'en face d'une crise prochaine, il voulût retenir loin de l'Égypte les braves et nombreux régimens du plus ambitieux et du plus puissant de ses vassaux, le Sultan laissa Ibrahym sans ordres et sans instructions.

Au défaut de la Porte, les cours de Londres et de Paris vinrent en aide aux perplexités de Mohammed-Aly. Le traité du 6 juillet avait surtout été conclu par elles en vue d'ôter à la Russie le grief le plus puissant de ceux dont elle menaçait d'aller demander le redressement les armes à la main : le but ne fut pas rempli ; le Tsar ne se montra qu'à demi satisfait des résultats de la bataille de Navarin, et le séjour prolongé d'Ibrahym dans le Péloponèse

fut un des prétextes qu'il mit en avant, au d'avril 1828, pour déclarer la guerre Turkie.

Le 7 mai 1828, les troupes russes fra rent le Pruth. Les deux cabinets de Saint-. et des Tuileries virent dans cet événeme motif de hâter plus activement que jama vacuation de la Morée. La guerre éta pleine voie; ils voulurent que la retrai l'armée égyptienne pût aider à la paix. deux, se partageant alors les rôles, convi que, dans le cas où les sommations Grande-Bretagne ne suffiraient pas pour ner la libération du Péloponèse, la Fra emploierait ses trésors et ses troupes. gleterre avait consenti à ce mode extrê coercition, convaincue que la prompte so sion d'Ibrahym rendrait inutile l'interv de son alliée. Il ne lui convenait nulleme effet, de voir les Français campés en Gr quelques lieues seulement de ces îles Ionie sur lesquelles le drapeau tricolore avait si temps flotté. Mais tandis que l'amiral Co ton, négociateur choisi par elle, déployai ses sommations au fils du Vice-Roi tou célérité et toute l'énergie que l'on deva

tendre de l'inquiète impatience où était son gouvernement d'en terminer, Ibrahym, docile aux instructions de son père, remettait chaque jour sa réponse, ou bien élevait à chaque échange de notes des prétentions et des difficultés nouvelles.

Désireux de poursuivre jusqu'au bout son rôle de sujet fidèle et dévoué, Mohammed-Aly répugnait à obtenir le retour de son fils au prix d'une soumission faite sur de simples menaces ou d'un traité signé par lui seul, sans le concours de la Porte, et voulait qu'un semblant d'attaque vînt au moins sauver les apparences. Il savait que la France pressait activement les préparatifs d'une expédition; que, jaloux de faire oublier son long rôle de puissance à *la suite*, son gouvernement saisissait avec avidité l'occasion d'une inoffensive campagne en Morée pour jeter quelque peu de gloire sur ses armes et rallier à lui l'opinion publique encore irritée de la guerre faite contre les libertés espagnoles en 1823. Dans cette position, ce prince avait donc engagé son fils à attendre et à traîner les négociations en longueur.

Lassé par les interminables tergiversations de ce dernier, l'amiral Codrington crut avoir

meilleur marché du Vice-Roi; il cingla vers l'Égypte et somma Mohammed-Aly de lui remettre l'ordre d'évacuation, sous peine de voir bombarder Alexandrie, incendier ses magasins, ses arsenaux, ainsi que les navires à l'ancre dans le double port de cette ville.

Mohammed-Aly se montra disposé à satisfaire l'amiral anglais; il lui accorda plusieurs entrevues, prolongea sous différens prétextes la rédaction des articles; puis, le 25 Moharrem 1244 (7 août 1828), ayant reçu l'avis que la flotte française était prête à appareiller, il signa la convention sollicitée par le négociateur britannique.

Ce traité venait en effet trop tard pour arrêter le départ de l'expédition française; le 17, elle avait mis à la voile de Toulon, et le 29, au lever du soleil, ses deux premières divisions étaient en vue de Navarin.

Cette armée, forte de près de 14,000 hommes, était commandée par le général de division Maison, par les généraux de brigade Tiburce Sébastiani, Schneider, Higonet, et se composait de neuf régimens d'infanterie (les 8e, 16e, 27e, 29e, 35e, 42e, 46e, 54e et 58e), du 3e régiment de chasseurs à cheval, de quatre

compagnies d'artillerie, ayant des pièces de campagne, de siége et de montagne, et de deux compagnies du génie, sapeurs et mineurs.

L'escadre qui la portait n'entra pas dans le port de Navarin; elle doubla Modôn, et vers les deux heures parut devant Korôn, dont la garnison, accourue sur les remparts et les tours, la regarda tranquillement aborder.

Le débarquement s'effectua dans l'intérieur du golfe sur une plage commode qui s'étend non loin de la ville; il eut lieu, partie dans la soirée et partie le 30 août, au matin.

Les Grecs qui du haut de la côte aperçurent les premiers le drapeau français, se prosternèrent à terre pour saluer sa venue et remercier Dieu du secours qui leur arrivait. Une heure après le débarquement, on les vit couvrir la plage et vendre à leurs libérateurs des raisins, des melons, des figues, un peu de pain noir et quelques moutons qu'ils faisaient payer des prix décuples de leur valeur réelle.

L'armée s'établit à la hâte et comme elle put sur cette côte inculte, mais fertile et couverte d'une végétation vigoureuse; des tentes, amenées de France, furent son premier abri. Bientôt l'industrie du soldat couvrit cette plaine de

baraques élégantes, alignées au cordeau et ombragées d'oliviers, de myrtes, de lauriers-roses et de citronniers. Les armes qui brillaient en faisceaux, le mouvement et la vie qui animaient ces demeures improvisées, les chants et les cris de leur insouciante et joyeuse population, les sons de musique militaire qui s'échappaient de larges dômes de verdure et de fleurs, tout cet ensemble émerveillait les Égyptiens et les Grecs.

Durant les premiers jours, la nouveauté du spectacle, le riche et pittoresque aspect du pays, l'étrangeté du langage, du costume et des mœurs de ses habitans, les revues, les parades étourdirent l'armée sur les inconvéniens de sa position. Mais quelques nuits pluvieuses, le manque de vivres et d'approvisionemens ne tardèrent pas à lui faire désirer des maisons solides et convenablement couvertes, et des marchés bien fournis.

Chaque matin, le général Maison espérait que la journée verrait commencer l'embarquement des troupes égyptiennes; la convention faite entre l'amiral Codrington et Mohammed-Aly lui semblait trancher toutes les difficultés. A la vérité, ce dernier, toujours jaloux de

conserver vis-à-vis de la Porte son attitude de courtoise dépendance, avait mis en dehors de son arrangement personnel, la reddition des places fortes; 1,200 Égyptiens devaient même y rester aux ordres de commandans turks et suivre la fortune de ceux-ci; mais cette exception même confirmait la disposition principale, l'évacuation. Cependant, Ibrahym à toute heure faisait naître de nouvelles difficultés et sollicitait de nouveaux délais. Tantôt il s'agissait des forteresses, tantôt des vivres à fournir à ses troupes, puis des moyens de transport. Ces longueurs lassaient la patience de nos régimens; dans tous les rangs il n'y avait qu'un cri pour demander à s'emparer de vive force des positions que l'on ne voulait pas abandonner. Avant de recourir à ce moyen extrême, le général Maison voulut tenter un dernier effort.

Le 7 septembre, il pria Ibrahym d'assister à une entrevue où parurent les amiraux des escadres alliées, et là, après une longue et vive discussion, dans laquelle Ibrahym déploya, dit-on, plus de fermeté, d'adresse et de connaissance des affaires générales de l'Europe qu'on n'en supposait en lui, on stipula, dans une capitulation nouvelle, que l'embarquement

des troupes égyptiennes commencerait, avec armes et bagages, le surlendemain 9; que cet embarquement se ferait à Navarin; qu'on ne pourrait y comprendre aucun prisonnier grec; et qu'il serait continué sans interruption, autant que le permettrait l'état de la mer.

Cette convention fut ponctuellement exécutée: le 9, l'évacuation commença, et le 16, 3,500 Egyptiens, embarqués sur un vaisseau de ligne et vingt-sept transports, firent voile pour l'Égypte, sous l'escorte de la frégate française *la Sirène* et de deux bâtimens de guerre anglais.

De ce jour, Ibrahym fut au mieux avec les chefs de notre armée; le général Maison savait ce prince désireux d'assister à nos manœuvres : il ordonna une grande revue. A neuf heures du matin, Ibrahym arriva dans un canot, suivi de son seul drogman; la plage où il posa le pied était séparée du terrain de manœuvre par un espace assez étendu et que couvrait alors une foule de Grecs avides d'assister à la solennité militaire. Ibrahym n'hésita pas à s'avancer vers cette foule confuse; il la traversa sans escorte et sans crainte, et parut à pied au milieu de nos bataillons. Le géné-

ral Maison lui fit donner un cheval, et la revue commença.

Ibrahym parut émerveillé des manœuvres de l'infanterie; il dit aux colonels qu'avec de pareilles troupes, lui, général de cavalerie, consentirait volontiers à changer d'arme. Son admiration éclata surtout lorsque le 3e régiment de chasseurs à cheval parut sur le terrain; il s'approcha du colonel Faudoas, et après lui avoir fait, en termes très-chauds, l'éloge de son régiment, il lui témoigna le désir d'avoir un modèle de l'uniforme et de l'armement des soldats. Le lendemain, le modèle demandé fut porté au camp égyptien, et le jour suivant, dans un dîner qui eut lieu au quartier-général français, Ibrahym détacha son sabre et pria Maison de l'offrir au colonel; puis, se ravisant tout-à-coup, il passa l'arme autour du corps du général en chef, en lui disant : « Portez-le un » instant, mon général, il en aura plus de prix » à ses yeux. »

Tant que dura le repas les regards des convives et des assistans ne quittèrent pas Ibrahym; long-temps son nom avait occupé l'Europe; tous les journaux et tous les récits avaient constamment présenté ce prince

comme un sauvage, un barbare, sans autre intelligence que celle du pillage et du meurtre, et ne connaissant de plaisirs que l'incendie et la vue du sang. Ce renom de féroce ignorance et de grossièreté brutale offrit alors la matière de singuliers contrastes. A table, au milieu de convives européens épiant chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, Ibrahym se montra gai, ouvert et tout à la fois sagace et spirituel. Sur la fin du repas il but à la santé de tous les Français, *mais non à l'union de toutes les puissances;* puis, dirigeant la conversation vers le but et les résultats probables de notre expédition, il demanda aux officiers de l'état-major de lui expliquer comment il arrivait qu'envoyés cinq années auparavant (1823) en Espagne pour faire des *esclaves*, ils venaient aujourd'hui en Grèce faire des hommes *libres*.

L'embarquement de l'armée égyptienne ne fut complètement terminé que dans les premiers jours d'octobre; le 25 Raby-êl-âouel 1244 (5 octobre 1828), Ibrahym mit à la voile avec le dernier convoi, laissant 1,200 hommes dans Korôn, Modôn, la citadelle de Navarin et Patras.

Le commandant de l'expédition française

ccupa immédiatement de la réduction de ces
ces. Les troupes ne pouvaient rester plus
g-temps au bivouac ; des maladies causées
les pluies et par le froid gagnaient les sol-
s sous leurs tentes. Le 6 octobre au matin,
général Higonnet prit position devant la ci-
elle de Navarin avec le 16e régiment et deux
achemens de l'artillerie et du génie. Le gou-
neur sommé de se rendre répondit : « Que
a Porte n'étant en guerre, ni avec les Fran-
ais, ni avec les Anglais, il ne commettrait
ucun acte d'hostilité, mais ne sortirait pas. »
16e régiment se porta aussitôt vers les mu-
les, les sapeurs ouvrirent une ancienne brè-
, et les soldats, s'aidant de leurs pieds et
leurs mains, gravirent les décombres et
rèrent dans la place sans avoir reçu ni tiré
seul coup de fusil. On trouva dans cette cita-
le 60 bouches à feu, des magasins de vivres
ur plusieurs mois et huit cents mille car-
uches.

Dans le même moment, le 35e régiment, ainsi
e deux autres détachemens du génie et de
rtillerie, marchaient sur Modôn avec ordre
en faire sauter les portes. On parlementait
ec le commandant, lorsqu'arriva le général

Maison. Ce dernier ne voulut accorder aucun délai. Deux portes existaient; l'une du côté de la terre, et l'autre regardant la Méditerranée. Les deux équipages du vaisseau français *le Breslaw* et du bâtiment anglais *le Wellesley* furent chargés d'enfoncer celle-ci, tandis que les sapeurs du 35e attaqueraient la première. La porte de mer ayant offert peu de résistance, les marins du *Wellesley* et du *Breslaw* parurent sur les remparts, mêlés à la garnison turke et égyptienne, au moment où la hache des sapeurs du 35e livrait passage aux grenadiers de ce régiment. Modôn renfermait 100 pièces de canon, une garnison de 1,078 soldats, des vivres pour six mois et assez de munitions pour soutenir deux siéges. Sa conquête ne coûta pas une cartouche.

Le 8 octobre, une partie de la brigade Sébastiani investit Korôn. A peine arrivées au pied des murailles, quelques compagnies de grenadiers et de voltigeurs essayèrent de les escalader. On ne les repoussa pas à coups de boulets, mais à coups de pierre. Le général Sébastiani ne voulut pas rester en arrière de ces singuliers égards; il défendit aux troupes de faire feu. Le lendemain, la ville se rendit. On y trouva 80 canons

·tiers, des vivres, des munitions en quan-
ısidérable.
soldats éprouvèrent plus de résistance à
; il leur fallut y dépenser de la poudre
balles. Cette place, située à l'extrémité
le du Péloponèse, était assez forte et dé-
ɜ par une citadelle connue sous le nom
âteau de Morée [1]. Le général Schneider y
ité envoyé par mer avec sa brigade. Dé-
é le 14 octobre, Schneider donna vingt-
ɜ heures à la garnison pour sortir avec
et bagages. Ce délai s'étant écoulé sans
ir de réponse, le général français disposa
ɔis régimens en colonne d'attaque, plaça
chacune d'elles son artillerie que les
es tirèrent à bras, marcha droit sur la
, et, se déployant à portée de canon, com-
l'investissement de la ville et de la cita-
Ce mouvement hardi amena le comman-
turk à capitulation.
ıis au moment convenu pour la reddition,

tite ville fortifiée située sur le bord du golfe de Lépante, du
Péloponèse et en face de la petite ville appelée *Château de*
ie, bâtie de l'autre côté du golfe dans le continent. Ces deux
ses, placées à l'endroit le plus resserré du golfe, en défendent
par le feu croisé de leurs batteries.

la garnison se révolta, déclarant que, plutôt que de se soumettre, elle était décidée à s'ensevelir sous les ruines du fort. Un siége régulier devenant nécessaire, le général Maison accourut avec deux nouveaux régimens d'infanterie, la compagnie de mineurs et un train nombreux d'artillerie.

Le 30 au matin, tous les travaux se trouvèrent achevés et toutes les batteries dressées de manière à battre les ouvrages de front, en flanc et sur leurs crêtes; le feu s'ouvrit immédiatement sur tous les points. L'effet en fut prompt et terrible. En moins de quatre heures, le canon avait fait une large brèche, et les Turks n'osaient plus paraître sur leurs remparts. On allait donner l'assaut, quand les assiégés demandèrent à composer. « Annoncez à ceux qui » vous envoient, répondit le général Maison au » parlementaire, que je leur accorde une demi- » heure pour ouvrir les portes et paraître de- » vant moi sans armes; sinon je les fais tous » passer au fil de l'épée. »

Les chefs de la garnison se soumirent, disant » que, puisqu'ils se trouvaient devant un repré- » sentant du puissant roi de France, ils se re- » mettaient entre ses mains et à sa merci. »

prise de Patras et du château de Morée était la délivrance du Péloponèse; pas sulman armé ne restait dans cette pénin- Les Turks, soldats ou simples particu- trouvés dans les quatre places conquises s régimens, furent conduits à Smyrne; yptiens furent ramenés à Alexandrie.

ahym était arrivé dans ce dernier port le by-êl-âouel 1244 (10 octobre 1828); une traversée de cinq jours. Accueilli sur e par une foule de courtisans et de cu- de toutes les nations et de toutes les ns, il fut accompagné par cette multitude à l'entrée du palais de son père. Malgré la joie que Mohammed-Aly éprouvait à le seul fils qui lui restât, ce prince, dans première entrevue, dut sacrifier l'expres- es sentimens qui l'agitaient à cette atti- froide, silencieuse, qui chez les musul- constitue la dignité. Il reçut Ibrahym les jambes croisées sur son divan; le s'inclina, baisa les franges du divan et spectueusement place à une grande dis- du Vice-Roi. Les efforts de Mohammed- pur contenir son émotion étaient visibles; dant cette solennelle réception ne faillit

pas au cérémonial; quelques rares et distraites questions sur la traversée et le nombre de jours qu'elle avait demandé, occupèrent seules les cinq minutes que dura l'audience.

Le retour de ses régimens força le Vice-Roi à de nouveaux travaux de recrutement et d'organisation militaire. Il lui fallut compléter les cadres désorganisés et réduits par l'expédition de Morée. Non-seulement tous les bataillons des douze régimens alors existans revinrent à leur effectif primitif de 800 hommes; mais deux régimens nouveaux d'infanterie et un régiment de chasseurs à cheval furent créés. En même temps il poursuivit plus activement que jamais l'organisation industrielle et civile commencée antérieurement aux coûteuses campagnes du Péloponèse. L'Égypte, en 1244 et 1245 (1829), fut divisée en départemens. La Basse-Égypte en compta à elle seule seize dont voici les noms : le Kaire, Gizéh, Qélyoub, Belbéys, Chybéh, Myt-Ghamar, Mansourah, Damiette, Achmoun [1], Chybyn [2], Tantah, Méhalléh-êl-Kébyr [3], Kafr-êl-Chayr, Negyléh, Damanhour

[1] L'ancienne *Mendes*.

[2] L'ancienne *Alarbechis*.

[3] L'ancienne *Xoïs*.

et Alexandrie. Ces circonscriptions furent elles-mêmes subdivisées en trente-huit arrondissemens et cent vingt-huit cantons.

Il ne faut pas toutefois se laisser imposer par cette fastueuse nomenclature, et croire que la Basse-Égypte équivaut, pour la richesse et la population, à seize de nos départemens, même les plus pauvres. Quelques-uns des chefs-lieux dont nous venons de citer les noms ne sont que de misérables villages, et notre seul département du Nord renferme peut-être plus d'habitans et de richesses réelles que les cent vingt-huit cantons réunis de la Basse-Égypte.

La fondation de nombreuses fabriques et de quelques grandes manufactures, ainsi que l'introduction dans ces établissemens de plusieurs machines à vapeur, marquèrent également cette époque. Dans nos contrées, ces créations témoigneraient, dans la population, d'une aisance et d'une activité qui seraient un sûr indice de la prospérité publique; en Égypte, elles ne prouvaient que la puissance de vouloir du Pacha et son ardeur à demander à toutes les branches de l'industrie des produits et des revenus. Propriétaire unique du sol, capitaliste et négociant unique de la contrée, Mohammed-Aly seul

était assez riche et pouvait seul avoir profit à élever de nouveaux bâtimens au milieu des ruines, chaque jour plus considérables, qui couvraient les deux rives du Nil.

Tandis qu'à l'aide de chimistes, de mécaniciens, de directeurs et d'ouvriers venus à grands frais d'Europe, le Vice-Roi mettait ainsi en œuvre les travaux et les découvertes de la science industrielle la plus avancée, qu'il augmentait ses troupes, réorganisait sa marine et vendait les récoltes et les produits de l'Égypte et des deux Nubies au commerce européen, sans autre souci sérieux que les querelles de ses régimens de l'Hedjâz avec les Wahabys, le Sultan voyait les Russes, victorieux, planter leurs étendards au pied des murailles de Constantinople.

Les Russes, dans la campagne de 1828, n'avaient pu s'emparer que de Brahilow [1] et de Varna [2], et s'étaient vus forcés d'aller prendre leurs quartiers d'hiver en-deçà du Danube; l'année 1829 les revit franchir le fleuve, plus

[1] Ville de Bulgarie, à trente lieues nord de Silistria.

[2] Grande ville de la Roumélie avec un port sur la Mer-Noire, à cinquante lieues nord-est d'Andrinople.

ardens et plus nombreux. Le 11 février, ils s'emparèrent de Turnow; le 27, leurs marins entrèrent dans Sizeboli[1]; le 30 juin, Silistria succomba. Les 20, 21, 22, 23 et 24 juillet, leur principal corps d'armée, tournant Schumla, traversa le Balkan[2] en suivant une route difficile et peu pratiquée, qui court le long de la Mer-Noire; le 26, le quartier-général du commandant en chef Diébitsch était à Aïdos, au pied du versant qui regarde le Bosphore, et le 20 août l'aigle russe couronnait toutes les tours d'Andrinople.

A différentes reprises, depuis l'ouverture de cette seconde et fatale campagne, le Sultan avait vainement sollicité de Mohammed-Aly des secours en approvisionnemens, en argent et en soldats; chaque fois, le Vice-Roi éludait ces demandes, prétextant, quant aux soldats, que trois ans de combats en Morée avaient causé dans les rangs de ses bataillons des vides qui n'étaient pas encore remplis, et que sa guerre actuelle de l'Hedjâz occupait la majeure partie des régimens disponibles. D'un autre côté, il

[1] Petite ville, à trente-six lieues nord-est de Constantinople.

[2] Chaîne de montagnes, autrefois *Hæmus*, qui séparent la Roumélie de la Servie et de la Bulgarie.

présentait son trésor comme épuisé par ses sacrifices des quatre dernières années, ajoutant que la source de tous ses revenus se trouvait momentanément tarie par suite d'une crue extraordinaire qui avait inondé toutes les terres de la Basse-Égypte et noyé un nombre immense de cultivateurs. Enfin, il accusait la flotte russe d'un blocus si rigoureux, que plusieurs transports d'approvisionnemens destinés par lui pour la capitale de l'empire, n'avaient pu sortir du port d'Alexandrie. Le Divan ottoman dut se payer de ces raisons et se contenter de quelques convois de vivres, expédiés par terre et à dos de chameaux.

Au même moment où Mohammed-Aly se présentait à la Porte comme à bout de ressources, il écoutait des propositions qui n'allaient à rien moins qu'à lui faire jeter une seconde fois, loin de l'Égypte, une nouvelle armée et de nouveaux trésors. Dans les derniers mois de 1829, la France offrit au Vice-Roi de conquérir Alger *de compte à demi.* Une négociation fut entamée sur cette base; les deux gouvernemens échangèrent des notes nombreuses, mais l'affaire échoua devant quelques difficultés relatives au mode et aux moyens d'exécution et à la part

dévolue à chaque associé dans les produits matériels et politiques de la conquête.

Le dernier semestre de 1245 et le premier de 1246 (année 1830) s'écoulèrent pour Mohammed-Aly en discussions avec la Porte sur le paiement des subsides en nature et en argent, auxquels l'obligeaient ses anciens firmans d'investiture. Depuis près de deux ans le Vice-Roi n'avait pas versé un seul parah dans le trésor impérial. Contraint par le traité signé entre les Russes et lui, le 14 septembre 1829, de payer au Tsar 10,000,000 de ducats de Hollande pour frais de la guerre et 1,500,000 autres ducats pour indemnités des pertes éprouvées par les sujets et commerçans russes, le Sultan voulait que l'Égypte lui vînt en aide et demandait des comptes; le Vice-Roi, se rejetant de nouveau sur les sacrifices que lui avait coûtés l'expédition de Morée, refusa les comptes et sa quote part de la dette.

Le Sultan insista avec toute l'énergie d'un débiteur obéré et poursuivi; ses courriers, ses notes se succédaient au Kaire avec une remarquable rapidité, et toujours Mohammed-Aly se référait à sa première réponse ou ne répliquait pas. Cette querelle, où la faiblesse du

suzerain et la puissance du vassal se révélaient si marquées, se soutint par simple voie de correspondance jusque dans le dernier semestre de 1246 (premiers mois de 1831). A cette époque elle changea de termes et de nature.

Un grand nombre d'écrivains séduits par les luttes qui, au moyen-âge, signalèrent en Europe la réaction des peuples vaincus contre les peuples conquérans, ont vu dans la dernière guerre turko-égyptienne le soulèvement de la *race arabe* contre la *race turke*. Il y a dans cette opinion préoccupation évidente : l'Égypte n'est pas arabe dans le sens absolu du mot ; les Arabes comme les Turks l'ont asservie : l'une et l'autre races y sont encore assises, mais à titres différens ; les Turks, derniers venus, sont les maîtres du pays ; ce sont eux qui l'exploitent et le gouvernent ; les Arabes se sont en grande partie effacés dans la commune servitude ; loin de compter comme caste entièrement à part, on ne les trouve pour la plupart dans l'intérieur de l'Égypte qu'à l'état de *fellahs* ou paysans, véritables serfs voués depuis plusieurs siècles à un complet esclavage politique, et, de nos jours, à une excessive misère. En d'autres termes, le fond de la

population égyptienne se compose de deux races, également déshéritées du pouvoir, les Arabes musulmans et les Cophtes chrétiens, races qui n'ont d'autre caractère spécial que celui de leurs religions, et dans lesquelles sont venus se fondre tous les débris des vieilles populations conquérantes ou conquises; la surface est restée turke.

Ainsi Mohammed-Aly est Turk et ne sait pas même la langue arabe; tous les officiers de sa flotte et de son armée sont Turks; tous les employés ou agens civils sont Turks, Cophtes, Grecs ou étrangers.

Aujourd'hui, la race arabe, dispersée en tribus plus ou moins nombreuses sur tous les points de l'Afrique et de l'Asie où existent des déserts et des sables, ne constitue nulle part un état homogène et régulier. Il est un lieu, toutefois, où on la rencontre une, sans mélange, avec ses moeurs, ses chefs, et maîtresse absolue du sol : c'est dans le Nedjd, au milieu des montagnes où elle eut sans doute son berceau; là, nous le reconnaissons, s'engagea une véritable lutte entre la race arabe combattant sous le nom de *Wahabys* et la race turke agissant précisément par les troupes égyptiennes;

lutte moins religieuse peut-être e politique et où se trouvaient à fois engagés des intérêts matériels et des idées : car ce n'est pas seulement dans l'ouest et le midi de l'Europe que le despotisme et la li erté sont aux prises. Deux principes combattirent également dans le Nedjd, l'un actif, intelligent, poursuivant la liberté politique et civile, et personnifié dans le chef arabe Abd-Allah-ben-Saoud ; l'autre aveugle, destructeur, voulant tout soumettre à son abrutissant niveau, et représenté par le Turk Mohammed-Aly.

Les victoires d'Ibrahym ne purent terminer ce combat ; quelques villes furent rasées, quelques milliers d'habitans passés au tranchant du sabre ; mais l'Arabie centrale resta avec ses pensées et son vouloir d'indépendance, et le lendemain de la mort d'Abd-Allah la guerre, comme on l'a vu, reprit sur tous les points de la péninsule. A l'époque dont nous nous occupons, elle se soutenait même avec un désavantage marqué pour les Égyptiens.

Il faut donc chercher autre part que dans un soulèvement de races, les causes de la levée de boucliers qui, en l'an de l'hégire 1249 (1833), a scindé l'empire ottoman en deux par-

ties d'une étendue presque égale; ce ne fut, à vrai dire, qu'une guerre d'ambition et d'intérêts dynastiques.

Nous avons rapporté dans le précédent volume que, vers les derniers mois de 1225 (1810), Mohammed-Aly avait déjà conçu le projet de rendre l'Égypte indépendante et de la faire reconnaître par la France et l'Angleterre comme *cinquième État barbaresque*. Vingt ans s'étaient écoulés et ce considérable intervalle n'avait pas amorti les ardeurs ambitieuses du Vice-Roi. Loin de là, ses visées dynastiques avaient trouvé un aliment nouveau dans les conquêtes de ses fils en Arabie, en Afrique, et dans les récentes campagnes d'Ibrahym en Morée. Dans le même espace de temps son écrasant despotisme avait donné à ses forces un accroissement prodigieux, tandis que les tentatives civilisatrices du Sultan avaient affaibli sa puissance dans une effrayante proportion. L'équilibre entre l'Égypte et la métropole ainsi rompu, un déchirement devenait inévitable. Cette séparation, Mohammed-Aly se trouvait alors en mesure de l'accomplir, et ce prince attendait, impatient, l'occasion de faire passer enfin dans le droit sa longue indépendance de fait, et d'assurer à sa

famille le trône et la puissance que lui avait donnés un quart de siècle de travaux.

D'un autre côté, l'Égypte, l'Hedjâz et les deux Nubies ne pouvaient fournir au Vice-Roi, en bois convenable pour la marine, la matière d'un seul vaisseau. Obligé de faire construire dans des ports lointains ses navires de guerre, ses gros bâtimens de commerce, et de recourir aux marchés du nord de l'Europe pour approvisionner ses chantiers, Mohammed-Aly absorbait chaque année des sommes énormes en achats ou en mise en œuvre de bois de mâture et de construction. Ces dépenses formaient la charge la plus lourde du budget égyptien; elles obéraient le trésor. Une guerre d'ailleurs pouvait arrêter les arrivages, et dans ce cas la marine égyptienne périssait.

La Porte tirait une partie de ses bois de construction des forêts de la Syrie septentrionale et de la Caramanie. Ces forêts, assises en quelque sorte aux portes de l'Égypte, étaient depuis longues années, pour le Vice-Roi, un objet de convoitise et d'envie. L'accroissement ainsi que les besoins chaque jour plus considérables de sa marine arrêtèrent ses pensées sur cette partie, si voisine des États du Sultan, et,

par une préoccupation facile à comprendre, il vit bientôt dans leur possession une question de vie ou de mort pour l'avenir commercial et politique de l'Égypte.

Malgré toutes ces nécessités d'ambition et de position, peut-être Mohammed-Aly aurait-il encore hésité à donner le signal des hostilités si un motif actuel, pressant, ne l'avait obligé de franchir sans retard la faible barrière de sables qui le séparait de la Syrie. Le premier projet de ce prince était de ne créer que six régimens; mais, entraîné par les événemens et par la facilité que lui donnait son système administratif de faire à volonté des soldats, il avait successivement porté le nombre de ces corps à douze, puis à quatorze. Cet accroissement de forces alla directement contre le but de l'institution; les nouvelles troupes avaient été surtout formées dans une vue d'attente et de résistance; en 1246 (1831), elles forcèrent Mohammed-Aly de prendre l'initiative et d'attaquer. A cette époque, elles montaient à plus de 50,000 hommes. L'Égypte fléchissait sous ce poids énorme; son sol épuisé ne pouvait nourrir tant de soldats; son territoire devenait trop étroit pour d'aussi nombreux bataillons; ses revenus ne suffisaient

plus à la solde ; le trésor était en arrière de deux années. Chaque jour d'ailleurs d'alarmans rapports révélaient au gouvernement les dangers dont le menaçait l'agglomération d'un aussi grand nombre de troupes, avides, oisives et qu'irritait le défaut de solde et quelquefois le manque de pain. A de pareilles masses, il fallait du travail, de l'espace, une proie qu'elles pussent dévorer ; Mohammed-Aly leur donna la Syrie.

Nous venons de dire les causes réelles de la guerre de 1247 (1831) ; voici quel en fut le prétexte.

Au mois de Chaabân 1237 (mai 1822), Abd-Allah, pacha d'Acre, l'imagination exaltée sans doute par les conquêtes de Mohammed-Aly en Afrique et en Arabie, avait voulu, lui aussi, mettre des armées en campagne et ajouter à son petit pachalyk des gouvernemens nouveaux. Armé d'un faux firman, suivi de quelques milliers de Druses, de soldats turks ramassés dans toutes les villes du littoral et de paysans syriens réunis à coups de bâton, il se porta effrontément sur Damas ; mais à moitié chemin de cette ville la désertion l'ayant laissé sans armée, il fut contraint de rentrer dans sa mo-

deste capitale sans même avoir trouvé l'occasion de tirer un coup de fusil.

Cette velléité de conquêtes attira sur lui la colère du Sultan. Derwych, pacha de Damas, Moustafa, pacha d'Alep, et trois autres pachas, reçurent l'ordre d'aller se saisir de l'ambitieux et d'envoyer sa tête à Constantinople. Ces dignitaires obéirent, et bientôt on les vit, à la tête de plus de 12,000 hommes, prendre position à demi-portée de canon des remparts de la ville d'Acre.

Abd-Allah n'avait avec lui que 800 Motoualys et une centaine de canonniers turks ; mais dans les premiers jours du siége la garnison fut renforcée par 400 Arabes de la tribu des Haouarys, qui, n'ayant pu se faire restituer une jument de race enlevée par les soldats de Derwych-Pacha, refusèrent toutes les réparations que ce dernier voulut leur offrir et se jetèrent dans la place.

Pendant quelques semaines, les assiégeans comme les assiégés restèrent assez paisibles. Abd-Allah, ennuyé, donna l'ordre à ses canonniers de faire feu. Ces gens qui voyaient en face de leurs pièces des frères, des amis, dont les dispositions s'annonçaient fort pacifiques,

hésitèrent. Abd-Allah, furieux, se porta sur le rempart, saisit une mèche allumée, et, mettant le feu à un canon pointé, engagea lui-même la lutte.

Une incroyable ignorance et une apathie non moins grande présidèrent aux opérations de ce singulier siége. Les batteries des cinq pachas jouaient deux fois par jour; chaque soir en outre des bombes étaient lancées à dix heures, et pas un de ces projectiles n'atteignait le mur d'enceinte ou ne tombait dans la place; tous passaient au-dessus des murailles, des tours, des maisons, et allaient se perdre dans la mer. Abd-Allah riait de cette guerre; il ne se donnait pas même la peine de riposter au feu de ses cinq adversaires; si parfois il y répondait, c'était en tirant cinq fusées volantes, emblême de l'impuissance des cinq chefs assiégeans. « Acre est invincible, disait-il souvent » à ses officiers; elle a résisté à Napoléon et à » sa puissante armée; que peut-elle craindre » de ces cinq maladroits! » Et Abd-Allah disait vrai, car au bout de dix mois d'une canonnade et d'un bombardement qui se répétaient chaque jour, pas une seule pierre du rempart n'était tombée, pas un soldat de la garnison n'était blessé.

Cette résistance d'un mince pacha, bravant derrière quelques pans de muraille toutes les foudres d'un maître qui prenait les titres de » souverain de la terre et de la mer, de distri- » buteur des couronnes du monde, » était un scandale que Mohammed-Aly lui-même entreprit de faire cesser. Il offrit sa médiation; la Porte l'accepta, et Abd-Allah obtint sa grâce, ainsi que la confirmation de son pachalyck, au prix d'une amende de 60,000 bourses[1] que le négociateur avança en partie.

Abd-Allah voulant, disait-il, rembourser immédiatement le Vice-Roi, écrasa son pachalyk de contributions[2] qui lui donnèrent près du double de son amende. Cependant, avide au-

[1] Environ 60,000,000 de notre monnaie.

[2] Cet Abd-Allah était en fait d'impôts un des plus rudes opérateurs de l'empire; il rivalisait sous ce rapport avec le Vice-Roi; comme Mohammed-Aly, il s'était constitué le négociant privilégié de son petit empire. Quand arrivaient ses cargaisons, il les distribuait à tour de rôle entre ses sujets; à l'un, il envoyait du blé; à l'autre, du savon, etc. Des factures, où chaque objet se trouvait coté à des prix exorbitans, accompagnaient les marchandises; il fallait les solder sur-le-champ. C'était une grande menace, quand il disait à quelqu'un dont il avait à se plaindre: « Prends garde que je ne t'envoie du savon. » Aussi, pendant longues années, les *savons d'Abd-Allah* furent-ils l'épouvantail de la Syrie.

tant que mauvais voisin, non-seulement il ne remboursa pas à Mohammed-Aly un seul parah, mais il accorda son appui et un asile à tous les paysans égyptiens qui fuyant l'Égypte, son esclavage et sa misère, parvenaient à échapper aux détachemens chargés de garder les passages de l'isthme de Suez.

Long-temps Mohammed-Aly oublia de réclamer son argent et ses fellahs; ce souvenir ne lui vint que lorsque la conquête de la Syrie fut chez lui un projet arrêté. Abd-Allah, toujours confiant dans l'invincible force de ses murailles, déclina l'une et l'autre demandes. Mohammed-Aly sentait l'immense gravité des événemens que devait amener son entrée en Syrie; il voulut du moins sauver les apparences et mettre les formes de son côté, en sollicitant de la Porte l'autorisation d'aller à la tête de ses troupes exiger la double réparation qui lui était due. Le Divan répondit, quant au recel des fellahs, que ces misérables étant sujets de l'empire et non esclaves du pacha d'Égypte, ils pouvaient se transporter partout où bon leur semblait sans que le Vice-Roi fût en droit d'exiger leur extradition. Les explications étaient moins nettes sur la question d'argent; le Divan

promettait seulement ses bons offices et engageait Mohammed-Aly à en attendre le résultat.

Ce prince n'avait jamais espéré meilleur succès de sa démarche; aussi la plus grande partie de ses troupes était-elle déjà réunie au Kaire quand arriva la réponse du Sultan. Les préparatifs du Vice-Roi n'en furent pas suspendus, et vers les premiers jours du mois de Moharrem 1247 (fin de juin 1831), son armée, pourvue d'un nombreux matériel de siége et de campagne, se trouvait en mesure de franchir l'isthme.

La Porte, à ce moment même, entrait dans tous les embarras d'une double guerre civile; le pacha de Baghdad et celui de Scutari venaient de lever l'étendard de la révolte; une rébellion nouvelle, l'attaque par une armée nombreuse et aguerrie de l'une de ses provinces les plus importantes, devaient, en pareille circonstance, porter à sa puissance et à son crédit politique un coup capable d'ébranler l'empire jusque dans ses fondemens. Impuissante à empêcher le débordement du torrent égyptien, elle voulut du moins s'emparer de sa direction et essayer de modérer ses ravages. Abd-Allah fut déclaré rebelle au Sultan, et l'ar-

mée de Mohammed-Aly, placée sous les ordres du grand-amiral de l'empire, reçut l'autorisation d'aller soumettre Acre.

Cette combinaison sauvait l'honneur de la Porte; le Vice-Roi s'y soumit et consentit à ne pas faire mouvoir ses troupes avant l'arrivée du capitan-pacha. Cet officier suprême avait mis immédiatement à la voile; il s'avança jusqu'à Rhodes; mais là, apprenant l'apparition du choléra en Égypte, il suspendit sa marche. La présence du fléau indien sur la double rive du Nil fut courte, mais terrible; il sévit surtout avec fureur au Kaire et dans la Basse-Égypte. En vingt-neuf jours, pendant le mois de Râby-êl-âouel (fin d'août et commencement de septembre), il enleva, dans la capitale seule, au-delà de 60,000 habitans. Grand nombre de villages du Delta furent entièrement dépeuplés. Ces effroyables ravages ayant complètement cessé dans les derniers jours de Râby-êl-tâny (premiers jours d'octobre), on attendit chaque jour la venue du capitan-pacha; mais persuadé que les malheurs qui venaient de frapper l'Égypte et les récens triomphes du Grand-Vizir sur le pacha de Scutari, décourageraient Mohammed-Aly et l'empêcheraient de rien entre-

lre sans de nouveaux firmans, l'amiral au lieu de continuer sa route, revint aux anelles.

Vice-Roi n'eut garde de solliciter de eaux ordres ; le 3 Gemâdy-êl-âouel (20 ›re), Ibrahym quitta le Kaire à la tête de ›o hommes, franchit l'isthme de Suez, et du même mois (le 1er novembre) il parut ;rie.

CHAPITRE X.

Prise de Ghazah, Jaffa, Kaïffa, Jérusalem et Naplouse; arrivée de l'armée égyptienne devant Acre. — Le Sultan somme Mohammed-Aly d'évacuer la Syrie; le Vice-Roi refuse; armemens de la Porte. Siége d'Acre; assauts; Ibrahym convertit le siége en blocus. — Prise de Lataqyéh et de Tripoli. — Mouvemens de l'armée turke. — Ibrahym revient devant Acre; attaque générale; prise de la ville. — Armée turke; le feld-maréchal Housséyn. — Le Sultan excommunie Mohammed-Aly. — Housséyn franchit le Taurus et occupe Adana. — Mouvemens des deux armées. — Bataille de Homs; déroute des Turks. — Bulletins d'Ibrahym. — Housséyn marche sur Alexandrette. — Alep et Antioche se rendent à Ibrahym; il occupe le district d'Adana et s'arrête au pied du Taurus. — Entremise de la France. — Le Sultan met sur pied une nouvelle armée; Rachyd-Pacha est nommé généralissime. — Ibrahym franchit le Taurus. — Bataille de Koniah. — Négociations européennes. — Firman d'amnistie et cession au Vice-Roi de la Syrie et du district d'Adana. — Retraite d'Ibrahym.

Ibrahym, en entrant en Syrie, prit la route qu'avait suivie Bonaparte trente-deux ans auparavant. Ses premiers pas furent rapides; nulle part il ne rencontra de détachemens ar-

nés ; Ghazah, Jaffa, Kaïffa, Jérusalem, Naplouse, furent enlevées en courant, et le 21 Genâdy-êl-tâny 1247 (27 novembre 1831), l'armée égyptienne planta ses tentes en vue d'Acre.

Cette marche si prompte, ces conquêtes si soudaines, frappèrent la Porte de stupeur et d'effroi. Un officier du Sultan accourut à Alexandrie porteur d'un firman sévère et dans lequel Sa Hautesse, se constituant juge suprême entre Abd-Allah et Mohammed-Aly, ordonnait à ce dernier de lui soumettre le débat et d'attendre sa décision. Il le sommait en même temps de rappeler son armée sur-le-champ et de la réduire au nombre d'hommes et de régimens qu'elle comptait en 1240 (1825), nombre suffisant, disait le Sultan, pour la défense de l'Égypte.

La réponse de Mohammed-Aly fut courte. Il représenta qu'il n'était plus le maître d'arrêter la querelle ; qu'une fois engagée, il fallait qu'elle se vidât. Quant aux menaces qui accompagnaient les ordres de la Porte, il déclara que, si Sa Hautesse croyait devoir l'attaquer, il se défendrait.

Ce langage était un manifeste de guerre. Le

Sultan le comprit; une partie des troupes réunies aux environs de Constantinople furent immédiatement dirigées sur le nord de la Syrie; tous les pachas de cette partie de l'empire reçurent l'ordre de prendre les armes et de courir sus à Ibrahym et à son armée. L'amiral ottoman dut en même temps reprendre la mer et combiner les mouvemens de sa flotte avec ceux des corps opérant en terre ferme.

De son côté, Mohammed-Aly imprima un redoublement d'activité aux travaux de l'arsenal d'Alexandrie. Une flotte nombreuse, composée de vaisseaux de guerre, de bâtimens de transport chargés de vivres et de munitions, fit bientôt voile pour Acre et jeta l'ancre devant cette place au moment même où Ibrahym avait complété ses dispositions pour une attaque générale.

Acre n'était plus, en 1247 (1831), cette place de guerre chétive et mal fortifiée, devant laquelle s'était pourtant arrêtée la fortune de Bonaparte. Djezzar et Abd-Allah, aidés par la science d'ingénieurs européens, l'avaient successivement entourée d'ouvrages susceptibles d'une vigoureuse et longue résistance; non-seulement une artillerie nombreuse

et bien servie couronnait ses nouveaux remparts, mais de larges et profondes coupures l'isolant en quelque sorte du continent, exigeaient pour le seul travail des approches toutes les fatigantes lenteurs d'un siége régulier.

Ibrahym avait fait l'investissement de la place avec 15,000 hommes d'infanterie, deux régimens de lanciers, mille Bédouins environ, deux compagnies de sapeurs, une de canonniers, une de bombardiers et un train considérable d'artillerie. Pendant les douze premiers jours, ce prince occupa exclusivement cette masse de troupes à des opérations de tranchée et à l'établissement de nombreuses batteries de brèche; aussi n'inquiéta-t-il que faiblement les assiégés.

Mais le 4 Regeb (9 décembre), au matin, une partie de la flotte ayant pu s'embosser devant le port, une attaque générale eut lieu. Commencé à huit heures du matin, le combat ne finit qu'à quatre heures du soir; les batteries de terre, comme celles des vaisseaux, firent constamment un feu terrible. Les assiégés ne restèrent point dans l'inaction; leurs boulets causèrent de larges vides dans les rangs égyptiens et endommagèrent grièvement plusieurs de

leurs vaisseaux. La lassitude put seule suspendre le feu des deux partis.

Le lendemain 5 Regeb (10 décembre), la lutte recommença sur tous les points; elle se continua également vive et acharnée jusqu'au 13 (18); si le fils du Vice-Roi attaquait avec une grande masse de forces et une rare vigueur, Abd-Allah de son côté se défendait avec l'énergie la plus déterminée; il avait juré, dit-on, de ne jamais se rendre, dût-il faire sauter la ville. Cette résistance inattendue refroidit l'ardeur du général égyptien; ses soldats, d'ailleurs, étaient exténués de fatigue, et leurs rangs se trouvaient singulièrement éclaircis. Décidé à donner du repos à ses troupes, à soumettre, pendant ce temps, les places et les contrées voisines, et à enlever ainsi à Abd-Allah tous moyens et toute espérance de secours, Ibrahym convertit le siége en blocus, et, quittant ses lignes, se porta de sa personne vers les districts de l'est et du nord.

Durant quatre mois, ce prince parcourut en armes la plus grande partie de l'intérieur et du littoral de la Syrie, appelant les populations à se soustraire à la tyrannie subalterne des pachas turks, répandant les promesses et les proclama-

prenant des otages dans chaque tribu, et
ant le serment de fidélité de tous les bourgs
toutes les villes. Ses faciles conquêtes
t poussées sur la côte jusqu'à près de cin-
e lieues des frontières septentrionales de
ıtrée; Tripoli, Lataqyéh, tombèrent suc-
'ement entre ses mains; puis, au commen-
ıt de Dou-l-hagéh 1247 (mai 1832), in-
; que Housséyn-Pacha s'apprêtait à tra-
r le mont Taurus à la tête de près de
ю hommes; que les pachas d'Alep, de
ıs et des districts voisins de l'Anatolie, ar-
:s à leur sommeil par ce mouvement, se
saient également à paraître sur la scène
leurs contingens, il revint sur ses pas, ré-
d'emporter Acre avant la réunion et la
e de toutes ces forces.

14 Dou-l-hagéh 1247 (15 mai 1832),
ıym était rentré dans ses lignes; les trois
suivans, toutes les batteries et toutes les
›es furent disposées pour une attaque géné-
et le 18 du même mois (19 mai) au matin,
non gronda sur tous les points, chaque
ıent s'ébranla. Les Égyptiens se portèrent
ement sur le rempart, et, pendant plu-
s heures, firent de prodigieux efforts pour

pénétrer dans la place; ils furent repoussés de partout, mais non sans avoir fait éprouver à la place et à sa garnison des maux et des pertes énormes; toute la ville d'Acre fut bouleversée; le palais d'Abd-Allah fut détruit, et le Pacha lui-même se vit obligé de se réfugier dans des souterrains. Le matin, la garnison comptait encore au-delà de trois mille hommes; le soir, elle était réduite à moins de deux mille.

Le 26 (27), Ibrahym ordonna un second assaut général; trois brèches ayant été pratiquées, six bataillons s'y portèrent au pas de course. Pendant six heures, les deux partis s'y battirent avec un incroyable acharnement; à la fin, pourtant, les Égyptiens, lassés de tant d'efforts inutiles, lâchèrent pied et se retirèrent en désordre. Ibrahym, que l'on voyait sur tous les points où le feu était le plus vif, où le combat se soutenait le plus acharné, se jeta aussitôt au-devant des fuyards, abattit de sa main la tête d'un capitaine, et tournant contre ses propres troupes une batterie de plusieurs pièces, auxquelles lui-même mit le feu, il contraignit les soldats à revenir à l'assaut. Alors la peur saisit à leur tour les canonniers d'Abd-Allah; ils abandonnèrent leurs pièces, et la place se rendit.

La conquête d'Acre donna à Ibrahym toute la Basse-Syrie; ce triomphe, toutefois, fut chèrement acheté, car, dans la seule journée du 26 Dou-l-hagéh (27 mai), les Egyptiens avouèrent une perte de plus de 600 morts et de 1,500 blessés. Cette place avait résisté six mois; au moment même où elle succombait, Housséyn mettait le pied sur le théâtre de la guerre, et s'avançait avec toutes ses forces.

C'était au mois de Chaouâl (mars) que le Divan avait confié à Housséyn le soin de triompher de la rébellion de Mohammed-Aly, de venger l'honneur de l'empire. Des titres, des honneurs jusqu'alors inconnus des Osmanlys furent créés pour le sauveur promis au trône du Sultan. Housséyn reçut le titre de *feld-maréchal* [1] d'Anatolie; on le revêtit solennellement du harvani (manteau court avec collet brodé); Sa Hautesse le gratifia d'un sabre garni de brillans et de deux chevaux arabes magnifiquement caparaçonnés; puis, le 16 Dou-l-qadéh (17 avril), Housséyn quitta Constantinople au milieu de la pompe la plus brillante, et se mit en marche pour rejoindre l'armée récemment or-

[1] Titre européen qui fut créé exprès pour Housséyn.

organisée, vers les frontières de Syrie, par Khosrou-Pacha, et dont le quartier-général était à Kounyah [1].

Cette armée avait été rassemblée à grands frais; le Sultan lui-même n'était pas resté étranger à sa formation; d'après ses ordres spéciaux, plusieurs branches du service avaient reçu une organisation européenne, et il avait, dit-on, poussé le zèle jusqu'à écrire de sa propre main la majeure partie des plans de la campagne. Un jeune général de division, Mohammed-Pacha, affranchi de Housséyn, homme doué de quelques talens militaires et assez familiarisé avec les manœuvres européennes, était chargé de la direction des troupes régulières; les capitaines français Thernin et Reuilly avaient le commandement de l'artillerie et du génie.

Toutes ces précautions échouèrent contre l'ignorance et l'incapacité du général en chef. Malgré son titre de feld-maréchal, malgré sa coopération si connue à l'extermination des janissaires et l'extrême bravoure dont il avait

[1] L'ancienne *Iconium* en Phrygie, nommée *Cogni* par la plupart des voyageurs : c'est maintenant la capitale de la Karamanie et la résidence du pacha.

fait preuve dans la dernière guerre contre les Russes, Housséyn, tour à tour portefaix, espion, chef de forteresse, émeutier, assommeur, bourreau, pacha, chef des pachas, puis enfin généralissime, Housséyn, disons-nous, était resté Turk dans toute la vieille acception du mot. Arrivé le 13 Dou-l-hagéh 1247 (14 mai 1832) à Kounyah, ce fut en vain que les inspecteurs européens le pressèrent de faire observer le Réglement des troupes en campagne, du général Préval, réglement que le Sultan avait fait traduire en langue turke. Ils ne furent pas écoutés. Leurs plaintes sur le mauvais état du camp et l'indolence des chefs secondaires furent également repoussées.

Housséyn ne voulut pas même se donner la peine de passer en revue les différens corps de son armée. Cette incurie porta ses fruits : le plus effrayant désordre s'empara de toutes les administrations; souvent les soldats se trouvaient sans vivres, les chevaux sans fourrage; des compagnies entières se répandaient dans les villages et bourgs voisins du camp, pillant les maisons, rançonnant les habitans. Il était évident, pour tout œil exercé, qu'une armée ainsi conduite ne pourrait résister à une attaque énergique et

soudaine. Le Sultan, ainsi que ses entours, ne voyaient pas ainsi; dans leur pensée, Housséyn et ses 60,000 hommes n'avaient qu'à se mouvoir pour tout renverser. Tel était l'empire de ces illusions, à Constantinople, que dans les cafés, sur les places et dans les correspondances politiques et commerciales, on nombrait les victoires du feld-maréchal, ainsi que les soldats égyptiens capturés ou tués par lui, quand pas un seul de ses soldats n'avait encore pris la route de Syrie.

Dans son impatience de voir disparaître la rébellion et les rebelles, le Sultan ne s'en tint pas aux seules forces matérielles qu'il avait confiées à Housséyn; il recourut à une arme qui, dans les vieux temps, aurait porté des coups aussi terribles que pouvait le faire l'armée la plus nombreuse et la plus vaillante. Il excommunia Mohammed-Aly; mais le fatal *fetwah* [1] resta sans écho. Pas un croyant ne se trouva pour acheter les plaisirs de l'autre vie au prix de l'assassinat du Vice-Roi mécréant. Quelques

[1] Ce mot, que nos voyageurs ont altéré en celui de *fetfa*, signifie *une décision* prise par le *moufty* ou par le Sultan, en qualité de chef de la religion et de successeur des khalyfes au suprême pontificat de l'Islamisme.

années avaient suffi pour faire descendre la foi musulmane à ce degré d'insouciante indifférence qui ronge la foi chrétienne : les foudres du chef religieux de l'Islamisme étaient devenus aussi inoffensifs que ceux du vicaire de Jésus-Christ.

En même temps que le Sultan cherchait ainsi à isoler le Vice-Roi, son fils et ses troupes, des populations orthodoxes de l'Afrique et de la Syrie, il adressait au corps diplomatique une note dans laquelle, expliquant les motifs de sa querelle avec Mohammed-Aly, il déclarait en état de blocus toute la côte et tous les ports d'Egypte, et demandait aux souverains de reconnaître cette décision et ses droits. La Russie, préludant au rôle qu'elle devait jouer à un an de là, rappela son consul d'Alexandrie, et offrit à la Porte le secours de ses vaisseaux et de ses troupes; l'Autriche menaça d'imiter cet exemple, si le Vice-Roi refusait de se soumettre; l'Angleterre se tut; seule, la France s'interposa entre les deux parties, et s'efforça de les amener à transaction.

Le Sultan fut sourd à toutes les ouvertures de notre ambassadeur; confiant dans ses conceptions stratégiques, dans le nombre et l'or-

ganisation de ses troupes, il se plaignit plusieurs fois à Housséyn du retard que mettait ce dernier à purger la Syrie des soldats du Vice-Roi. Housséyn, après un mois d'inutile séjour à Kounyah, ébranla enfin son armée; vers la fin de Dou-l-hagéh 1247 (mai 1832), il franchit le Taurus, et le 2 Moharrem 1248 (1er juin), son avant-garde ainsi qu'une brigade d'infanterie, commandées par Mohammed-Pacha, entrèrent dans Adana de Cilicie.

Ce fut à Tarse que Mohammed-Pacha apprit la chute d'Acre, ainsi que la marche en avant de toutes les troupes égyptiennes. Il y avait dès-lors, pour les Turks, nécessité impérieuse de s'emparer de tous les défilés qui séparent la Haute de la Basse-Syrie et d'occuper Antioche, ainsi que les gorges de Bylan. Un Tartare fut dépêché en toute hâte à Housséyn, qui, suivant les mouvemens de l'avant-garde, vint à son tour à Adana. Mais, au lieu de pousser immédiatement plus loin, il prolongea inutilement son séjour dans cette ville. Enfin, éveillé par les dépêches, chaque jour plus pressantes, de son lieutenant, il se mit en marche de nouveau et porta son quartier-général à Antioche. Alors le choléra parut dans les rangs de quel-

ques-uns de ses régimens; le feld-maréchal, s'arrêtant encore une fois, donna le temps à Ibrahym de descendre dans la vallée de l'Oronte, de s'avancer sur Damas et de s'emparer, le 14 Moharrem (15 juin), de cette importante et sainte cité. Cette conquête ne coûta pas un homme; le peu de troupes irrégulières qui entouraient le gouverneur prirent la fuite sans combattre.

Tandis qu'Ibrahym soumettait ainsi, sans coup férir, les villes les plus populeuses, les plus riches, et s'approchait des défilés qui séparent la Syrie de l'Asie-Mineure, Housséyn consumait un temps précieux en réceptions solennelles et en levées d'impôts. Une fois encore, la chute de Damas le tira de sa léthargie; Alep était menacée; les avant-gardes d'Ibrahym se montraient à quelques lieues. Le 5 Safar (6 juillet), le généralissime prit la direction de Homs, place qui commande la route de Damas à Alep. Mohammed-Pacha dut y précéder le gros de l'armée, à la tête d'une avant-garde composée de deux régimens d'infanterie régulière et de mille chevaux. Sa marche fut si précipitée, que ses soldats partirent sans avoir reçu de rations: aussi, lorsque le lendemain 6 (7), à dix heures

du matin, ils atteignirent Homs, presque tous étaient à moitié mourans de fatigue et de faim.

Le gouverneur d'Alep et ser-asker de Syrie, nommé Mohammed-Pacha, comme le lieutenant de Housséyn, campait, depuis la veille, aux portes de cette place, avec sept autres pachas, deux régimens d'infanterie régulière, huit cents chevaux et 12,000 hommes environ de cavalerie et d'infanterie irrégulières.

La venue du chef de l'avant-garde de Housséyn mit tout le camp du Ser-Asker en mouvement; mais au lieu de songer à l'ennemi, que des rapports dignes de foi annonçaient assez proche, au lieu de distribuer des rations aux troupes épuisées, les chefs perdirent leur temps en vaines cérémonies. Le jeune Mohammed-Pacha fut conduit en grande pompe, et au bruit de nombreuses salves d'artillerie, sous une tente dressée au bord de la rivière; là, le Ser-Asker et lui échangèrent d'interminables complimens, prirent du café, des sorbets, et fumèrent longuement leurs pipes. Ils se tenaient couchés sur d'immenses coussins, quand un officier de cavalerie, entrant précipitamment sous la tente, leur annonça que l'armée égyptienne, ébranlée dès le matin, n'était plus qu'à deux heures de

arche. Tous les pachas furent immédiatement unis ; les uns opinèrent pour la retraite ; les tres insistèrent pour qu'on attaquât sur-le-amp. Cet avis, appuyé par le jeune Moham-ed-Pacha, prévalut. L'armée se porta aussi-t en avant, mais tumultueusement et sans dre.

Nous avons dit, au commencement de ce apitre, qu'Ibrahym, en entrant en Syrie, it la route suivie par Bonaparte trente-deux s auparavant. L'imitation, chez lui, ne se rna pas à cette première direction stratégi-e. Bonaparte avait souvent parlé aux habi-ns de l'Égypte et à son armée avec des pro-amations et des bulletins ; Ibrahym eut pour s régimens et les peuples de la Syrie des illetins et des proclamations ; le langage du néral français était tout à la fois affectueux et spiré ; il respectait les mœurs, les croyances, t se présentait comme le libérateur des popu-tions opprimées et la terreur des oppresseurs ; brahym, s'emparant du même rôle, s'offrit à la yrie comme le vengeur de ses griefs contre le espotisme écrasant des pachas turks. Une im-rimerie, attachée au quartier-général, servait à e travail de soulèvement et de propagande.

Les proclamations y étaient composées en langues turke et arabe, et les bulletins, par une remarquable singularité, en sortaient rédigés en langue française. Nous avons sous les yeux les originaux de deux de ces bulletins, imprimés au quartier-général d'Ibrahym peu de jours après la bataille de Homs; ils donnent sur la rencontre des troupes turkes et égyptiennes des détails que l'on chercherait vainement ailleurs, et sont un spécimen assez curieux de cette imitation des choses françaises, à laquelle visait alors le fils de Mohammed-Aly.

Nous reproduisons ici fidèlement le suivant:

5e *Bulletin de l'Armée de Syrie. Le* 9 *de la lune Safer* 1248 (8 *juillet* 1832).

« A la pointe du jour, notre armée, compo-
» sée de deux régimens d'infanterie, de quatre
» de cavalerie et d'un corps de cavaliers bé-
» douins, partit de Kosséïr, et alla passer la
» nuit sur la rive orientale du lac Tatli-Gucul,
» à deux heures et demie de Homs. Le lende-
» main matin de bonne heure, au moment où
» elle allait se mettre en marche, l'ex-Itche-
» tchokhadar Ibrahim-Aga, commandant un
» corps de 2,000 Bédouins, qui avait campé en

» avant, vit paraître les Pachas ennemis avec
» toutes leurs troupes réunies à Homs. L'ar-
» mée ennemie, commandée en chef par Mo-
» hamet-Pacha, gouverneur d'Alep, ayant
» huit autres Pachas sous ses ordres, était d'en-
» viron 25,000 hommes. Ibrahim-Aga informa
» sur-le-champ de ce qu'il avait vu le général
» en chef, S. A. IBRAHIM-PACHA, qui,
» après l'avoir vérifié par lui-même, prescrivit
» les dispositions suivantes :

» Le 2e et le 4e régiment de cavalerie furent
» placés l'un derrière l'autre à l'aile droite; le
» régiment d'infanterie de la garde, six pièces
» de canon et le 11e régiment d'infanterie au
» centre; le 3e et le 7e de cavalerie, ainsi que la
» cavalerie bédouine, à l'aile gauche. L'ennemi
» se présenta sur trois colonnes. Une partie de
» nos cavaliers bédouins s'avança sur lui en ti-
» railleurs par détachemens de 40 à 50 hommes.
» A peine quelques coups de canon avaient été
» tirés, que l'ennemi rétrograda jusqu'à une
» lieue de distance.

» Du côté de l'ennemi, quatre régimens d'in-
» fanterie et trois de cavalerie avaient été dis-
» posés de manière que, dans les intervalles
» qui les séparaient, se trouvaient placées deux

» pièces de canon. Notre r[illegible] de la garde » engagea une canonnade qui dura une demi-» heure environ ; les régimens ennemis qui s'é-» taient avancés furent repoussés par des dé-» charges très-vives de boulets et de mitraille. » Un d'eux, cependant, continuait encore la » fusillade. Alors le 1er et le 2e bataillon de la » garde, sous les ordres de Khourchid-Bey, s'é-» tant formés sur deux colonnes, ainsi que le 3e » et le 4e bataillon, ayant à leur tête Sélim-» Bey, chargèrent si vigoureusement l'ennemi, » qu'ils jetèrent le plus grand désordre dans » ses rangs. Le 2e et le 4e régiment de cavalerie » achevèrent de le mettre en pleine déroute.

» L'ennemi avait présens au combat environ » 7,000 hommes de troupes réglées, parmi les-» quels nous lui en avons tué 2,000. Nous » avons fait 2,500 prisonniers, dont beaucoup » sont blessés.

» Les Pachas ennemis, comme dans d'au-» tres occasions, ont pris la fuite. Nous savons » que, dans la nuit, ils sont partis de Homs en » toute hâte, se dirigeant vers Hama avec le » reste de leurs troupes.

» Le lendemain matin, nous nous som-» mes emparés des tentes, munitions et vivres

de l'ennemi qu'il avait abandonnés, ainsi que de 20 pièces de canon et d'un mortier. Malheureusement sa défaite et sa fuite n'ont eu lieu qu'au coucher du soleil; sans cette circonstance, nos braves soldats ne laissaient pas échapper un seul homme de ces prétendues troupes régulières.

» La fuite précipitée du Seri-Asker Mohamet-Pacha ne lui avait pas laissé le temps de rassembler et d'emporter avec lui ses papiers. On a trouvé dans sa tente beaucoup de lettres et de pièces confidentielles. Elles ont été remises au Général en chef, qui les a envoyées à S. A. le Vice-Roi.

» Voici les noms et qualités des Pachas qui avaient un commandement dans l'armée battue à Homs :

» Mohamet-Pacha, gouverneur d'Alep et Seri-Asker.

» Osman-Pacha, gouverneur de Maadan.

» Osman-Pacha, gouverneur de Kaisseri.

» Aly-Pacha, ex-gouverneur de Damas.

» Osman-Pacha, ex-gouverneur de Tripoli.

» Mohamet-Pacha, Candiote.

» Negib-Pacha.

» Mohamet Pacha.

» Dilaver-Pacha.

» Ces neuf généraux sont tous Pachas à trois » queues. Il y avait dans l'armée ennemie d'au» tres Pachas à deux queues. »

Extrait du rapport de S. A. le Général en chef Ibrahim-Pacha.

« Jamais je n'ai vu déroute pareille à celle » dont le corps ennemi que nous avons battu » vient de nous rendre témoins. Je n'hésite pas » à dire que 2 ou 300,000 hommes de pa» reilles troupes ne me donneraient pas d'in» quiétude. Nous battrons ces gens-là, s'il plaît » à Dieu, partout où nous les trouverons.

» Les prisonniers ont été conduits à Saint» Jean-d'Acre. Le Divan-Effendi a l'ordre » d'admettre au dépôt tous ceux qui veulent » s'y faire inscrire, et d'envoyer dans leur pays » ou en Égypte ceux qui désirent y aller.

» Nous avons eu 102 hommes tués et 162 » blessés. Nous avons perdu 172 chevaux. »

Ibrahym n'exagérait pas; la déroute parmi les Turks fut complète. Les fuyards se retirèrent dans la direction d'Antioche; l'épouvante et la désorganisation furent si grandes dans

leurs rangs, qu'ils entraînèrent avec eux une brigade de deux régimens d'infanterie, campés à deux lieues du champ de bataille. Le feld-maréchal, à la nouvelle de ce désastre, prit position à la tête d'un pont jeté sur l'Oronte. C'était dans de semblables momens que Housséyn se montrait d'une trempe réellement supérieure à celle des hommes dont il était entouré. Inhabile à prévenir une révolte, personne mieux que lui ne savait l'arrêter; son incapacité ne lui permettait pas d'éviter la nécessité d'une retraite, mais son énergie lui en faisait promptement maîtriser la confusion. Ainsi, dans cette circonstance, il plaça en avant du pont plusieurs bataillons d'infanterie, qui reçurent les fuyards à coups de baïonnette et de fusil; il abattit lui-même la tête des premiers mutins qui voulurent forcer le passage, et parvint de cette manière à rallier les débris des régimens battus à Homs et à maintenir compact le reste de son armée.

Les troupes qui lui restaient montaient encore à plus de 40,000 hommes; ces forces étaient suffisantes pour défendre tout le nord de la Syrie et triompher d'Ibrahym. Mais, au lieu de couvrir Alep et Antioche, d'appuyer

son. armée sur les inexpugnables positions qui défendent le district d'Adana, il promena ses régimens dans tout le haut pays, cherchant partout des approvisionnemens et des vivres que son incurie passée et les ravages exercés précédemment par ses soldats avaient partout gaspillés et détruits. L'avis lui vint alors qu'un convoi de bâtimens, chargés de blé, était parti de Constantinople pour Alexandrette. Quatre-vingts lieues le séparaient de ce port; cette distance ne l'effraya pas; il y courut, traînant après lui toutes ses troupes, et laissant la Haute-Syrie dégarnie de soldats. Cette marche, longue et épuisante, affaiblit inutilement son armée; lorsqu'il arriva, le port d'Alexandrette était vide. Le capitaine grec chargé de la conduite du convoi l'avait dirigé sur l'Archipel, puis avait vendu dans les îles les munitions et les approvisionnemens. Housséyn, harassé, revint à Antioche.

Le général égyptien avait mis le temps à profit; tandis que son adversaire usait ses troupes en excursions inutiles, il s'était avancé vers Alep. A son approche, tout le pays se déclara en sa faveur; Alep lui ouvrit volontairement ses portes, et sa forteresse se rendit, sans

deux parts on eût tiré un seul coup de
De là, Ibrahym marcha directement
mée turke.
oche offrait une excellente position pour
sement d'un camp retranché; le feld-
al ottoman ne sut pas profiter des avan-
ie lui offrit la possession de cette place:
ıdonna et se retira au-delà du défilé de
Bien que cette gorge serve de route à
rane de la Mekke, elle est si étroite en
es endroits, qu'un chameau peut à peine
r. Quelques hommes auraient suffi pour
er toute l'armée égyptienne. Cependant,
le 8 Raby-êl-âouel 1248 (5 août), après
mparé d'Antioche, Ibrahym se présenta
ce redoutable défilé, il ne lui fallut que
eures de combat pour en occuper toute
ıe. Cette facile victoire lui livra la plaine
a, le port d'Alexandrette, ses forts,
gasins, et près de cent pièces de canon.
ırks, désorganisés par la fatigue et la
'osèrent s'arrêter nulle part; ils repas-
le Taurus, laissant Ibrahym campé sur
ne limite de la nouvelle ligne de fron-
que Mohammed-Aly avait choisie pour
de son empire.

La route de Constantinople se trouvait ouverte; l'armée de Housséyn n'existait plus que de nom : mais au moment où les soldats égyptiens supputaient déjà le nombre de marches qui devait les conduire sous les murailles de la capitale du Sultan, des ordres venus du Kaire enchaînèrent l'ambitieuse activité d'Ibrahym et le retinrent pendant plusieurs mois au pied du Taurus.

Nous avons dit qu'avant la prise d'Acre la France avait vainement essayé d'amener un accommodement entre la Porte et Mohammed-Aly. Après la chute de cette place, le cabinet des Tuileries renouvela ses propositions : elles furent également repoussées. La retraite de l'armée ottomane au-delà du Taurus et la conquête de tous les pays dont Mohammed-Aly avait sollicité la cession, parurent au gouvernement français une occasion favorable d'interposer encore une fois sa médiation. Le 20 septembre, des instructions furent simultanément transmises à M. de Varennes, chargé d'affaires à Constantinople, et à M. Mimaut, consul-général au Kaire. Elles prescrivaient au premier de redoubler d'efforts pour détourner la Porte d'affronter de nou-

veau les chances de la guerre, et enjoignaient au second d'engager Mohammed-Aly à modérer ses prétentions, et à ménager la dignité de la Porte en prenant vis-à-vis d'elle l'initiative des négociations. M. Mimaut devait en même temps notifier au Pacha que, sincèrement attaché à la conservation de l'empire ottoman et ami fidèle de la Porte, son gouvernement désapprouvait à l'avance, et de la manière la plus formelle, tout projet qui tendrait au renversement du Sultan. Enfin, cet agent avait ordre de déclarer que, si Mohammed-Aly, sourd aux conseils de la raison et ne consultant ni les vœux ni les intérêts de l'Europe, marchait à la conquête de l'Asie-Mineure, il devait s'attendre à voir la France se placer au premier rang des défenseurs de l'empire et intervenir activement dans la lutte.

Une négociation s'ouvrit au Kaire à la suite de cette dépêche, et, après d'assez nombreuses entrevues, M. Mimaut transmit à M. de Varennes, pour être communiquées par lui au Divan, les propositions suivantes :

« Mohammed-Aly, outre l'investiture des
» quatre pachalyks de Syrie, pour lesquels il
» s'engageait à payer tribut au Sultan, exigeait

» la cession du district d'Adana. Il deman-
» dait, en outre, mais en termes plus va-
» gues, à être placé, relativement à ses rapports
» avec la Porte, dans une situation analogue à
» celle des *anciens deys d'Alger*. Enfin il dé-
» clarait être prêt à traiter sur ces bases aussi-
» tôt que le Sultan aurait envoyé à Alexandrie
» un plénipotentiaire qui, pour mettre à cou-
» vert la dignité de Sa Hautesse, serait osten-
» siblement chargé de faire une dernière som-
» mation au Pacha. »

Mohammed-Aly, dans sa condescendance pour la cour des Tuileries, ne se borna pas à autoriser l'envoi de cette note; il enjoignit immédiatement à Ibrahym de rester jusqu'à nouvel ordre dans ses positions d'Adana.

Tandis que M. Mimaut réussissait ainsi, en Égypte, à faire triompher les vues et la politique de son gouvernement, M. de Varennes, à Constantinople, informait le Reys-Effendy des démarches tentées par notre consul-général au Kaire, et offrait également ses bons offices. Le Divan n'accepta ni ne refusa; il voulait gagner du temps. Non-seulement le Sultan s'occupait alors avec une incroyable activité de recréer une seconde armée, mais, au même moment,

Namik-Pacha sollicitait du gouvernement anglais le secours de quelques vaisseaux de guerre destinés à donner à la flotte turke une supériorité marquée sur celle du Vice-Roi.

Toutefois, lorsque lui vinrent les dernières propositions de Mohammed-Aly, M. de Varennes dut espérer un instant de les voir accueillies ; pas un des corps de la nouvelle armée n'avait encore mis le pied en Anatolie ; d'un autre côté, la majorité du Divan repoussait le recours à l'intervention d'une puissance chrétienne comme nuisible à la considération de la Porte, et comme pouvant fournir à Mohammed-Aly lui-même un redoutable moyen d'action sur l'esprit des Musulmans.

Le suzerain et le vassal semblaient enfin devoir entrer en négociation sérieuse, quand le général Mourawieff débarqua à Constantinople et remit au Sultan une lettre par laquelle l'empereur de Russie offrait à Sa Hautesse l'aide de ses forces de terre et de mer, et lui annonçait que le général avait l'ordre exprès de se rendre à Alexandrie pour sommer le Vice-Roi de rentrer dans le devoir. Cette certitude de secours immédiats changea soudain les dispositions de Mahmoud ; il nomma un nou-

veau généralissime et pressa de toutes ses forces la formation et la marche des troupes chargées de venger les défaites de Housséyn et de son armée.

La retraite de Housséyn, après sa rentrée en Anatolie, avait été, comme nous l'avons dit, une véritable déroute; ses soldats découragés avaient déserté par bandes; ceux que les maladies avaient épargnés étaient tombés sous les coups des Kurdes et des paysans anatoliens. Housséyn lui-même resta perdu pendant quelques jours; il reparut, mais attaqué d'une ophtalmie qui le rendit aveugle et l'obligea d'aller cacher dans les murs de Brousse [1] la honte de sa dernière campagne.

Le généralissime appelé à réparer tous ces désastres était Rachyd-Pacha. Le nom seul de ce dignitaire semblait un gage de succès; vainqueur de Missolonghi et d'Athènes, c'était lui qui, l'année précédente, avait triomphé de la rébellion de Scodro, pacha de Scutari. Rachyd était brave, avait long-temps fait la guerre et jouissait dans la Turkie d'Europe d'un immense crédit. Il se trouvait dans cette

[1] Nommée aussi *Boursah*, l'ancienne *Prusa*, en Bithynie.

partie de l'empire lors de la venue du général Mourawieff. Le Sultan, connaissant l'influence de ce haut dignitaire sur toute l'Albanie, lui avait donné ordre d'y faire des levées considérables, de prendre avec lui les six régimens d'infanterie et de cavalerie régulières commis à la garde de ces provinces, et de se rendre avec toutes ses troupes à Constantinople.

Ces forces, combinées avec les débris de l'armée de Housséyn, débris qui se tenaient échelonnés entre le Bosphore et Kouniah, formaient une masse de soldats encore assez nombreuse pour arrêter les progrès d'Ibrahym. Mais, bien que doué d'un intrépide courage, d'une grande habitude des combats, Rachyd ne possédait ni la science ni le génie nécessaires à une guerre faite sur une aussi grande échelle et contre des adversaires qu'avaient déjà éprouvés de nombreux champs de bataille. Ses soldats, sans ardeur, démoralisés, méprisaient, d'ailleurs, les ordres et les conseils des officiers européens, tandis que, contrairement à ce sentiment d'ignorante répulsion, l'armée égyptienne obéissait aveuglément aux prescriptions des étrangers admis dans ses rangs.

Mohammed-Aly n'avait pas attendu l'arrivée de Rachyd en Anatolie pour prescrire à Ibrahym de reprendre l'offensive. Aussitôt qu'il connut les nouveaux préparatifs du Sultan, il enjoignit à son fils de se porter à marches rapides sur Constantinople. Ibrahym, rassemblant promptement ses troupes au pied du Taurus, se mit en devoir de le franchir; il s'attendait à une coûteuse résistance. Une seule pièce d'artillerie et quelques compagnies de tirailleurs auraient suffi pour arrêter long-temps son armée devant cette formidable barrière; par une incroyable incurie, toutes les gorges étaient restées libres, et ce fut seulement au pied du versant qui regarde l'Anatolie, que les Égyptiens purent apercevoir quelques détachemens de troupes irrégulières. Deux ou trois coups de canon mirent cette avant-garde en fuite, et vers le milieu de Regeb (premiers jours de décembre), Ibrahym établit son camp dans la plaine d'Erekly [1], à vingt jours de marche de chameau de la capitale de l'empire.

La soudaine apparition des Égyptiens sur le sol de l'Asie-Mineure jeta l'épouvante parmi

[1] L'ancienne *Archelaïs* en Cappadoce.

les troupes turkes chargées de la garde des districts septentrionaux de l'Anatolie; toutes se rejetèrent sur Ak-Hissar [1], ville assignée pour le quartier-général de Rachyd.

Il fallait à Ibrahym touté son audace, toute sa confiance dans sa fortune et dans ses forces pour s'aventurer ainsi au centre même de la puissance ottomane. Non-seulement il s'avançait au-devant d'une armée nombreuse et conduite par un général renommé, mais il laissait derrière lui des peuples à demi conquis, entrait dans des contrées privées de routes, dépourvues de tous moyens de transport, et dont la population, rare et clair-semée, pouvait difficilement fournir à ses premiers besoins. D'un autre côté, ses soldats, habitués à la chaleur dévorante de l'Afrique, allaient trouver en Anatolie l'hiver et toutes ses rigueurs. Un froid de quelque durée, le moindre échec, pouvaient dès-lors le jeter dans tous les périls d'une retraite désastreuse.

Heureusement pour les armes de ce prince, que Rachyd, au lieu de s'établir fortement sur les montagnes qui couvrent la route de Kouniah

1 L'ancienne *Thyatira* en Mysie, à 23 lieues N.-E. de Smyrne.

à Constantinople, de laisser les Égyptiens s'user par le froid, les fatigues et les privations, prit aveuglément l'offensive. Impatient de terminer la lutte d'un seul coup, le Grand-Vizir courut à la rencontre de l'armée égyptienne et la suivit dans les défilés où Ibrahym cherchait précisément à l'engager.

Ce fut le 28 Regeb 1248 (21 décembre 1832), à quelques lieues en avant de Kouniah, que les deux armées se trouvèrent enfin à portée de canon. Ibrahym, appuyé sur une forte position, s'y était retranché depuis la veille, et avait pris toutes ses mesures pour recevoir vigoureusement les Turks; ceux-ci, fatigués déjà par une route de plusieurs lieues, faite depuis le matin, n'arrivèrent qu'assez tard sur le champ de bataille. La prudence aurait commandé de remettre la lutte au lendemain. Rachyd craignit de paralyser l'ardeur de ses soldats, en les laissant passer la nuit sur le terrain, sans abris, sans pain et exposés à l'action d'un froid rigoureux; il se disposa sur-le-champ à l'attaque.

Son armée fut rangée sur quatre lignes, avec l'artillerie dans les intervalles; quelques instans de combat lui révélèrent bien vite tous les inconvéniens de ce mauvais ordre de bataille.

La profondeur de ses colonnes d'attaque laissait sans action directe la plus grande partie de ses troupes; d'un autre côté, ses canons, ensevelis en quelque sorte au milieu de ses bataillons, ne pouvaient tirer, tandis que ceux d'Ibrahym, placés sur le front de ses régimens, jouaient en toute liberté et creusaient d'énormes vides dans les rangs compacts et serrés de ses adversaires.

Rachyd prit alors le parti de changer ses dispositions. Sa cavalerie, divisée en deux corps de 6,000 hommes chacun, reçut l'ordre de se porter sur les deux ailes des Égyptiens, tandis que lui-même, formant une seule masse de son infanterie, se mettait en devoir d'attaquer avec vigueur le centre d'Ibrahym. Ce dernier devina cette manœuvre; il dégarnit aussitôt son centre, et n'y laissa que le nombre de troupes nécessaires pour tromper Rachyd, lui résister quelques instans et donner au gros de son armée le temps de tourner les deux ailes des Turks. Ce mouvement, protégé par les gorges profondes qui sillonnaient le champ de bataille, eut un succès complet. Arrivé en face de la cavalerie turke, Ibrahym lança sur elle ses masses d'infanterie, la culbuta et attaqua des

deux côtés le principal corps de Rachyd, alors arrêté par les régimens laissés à la garde des positions que venait de quitter le fils de Mohammed-Aly.

Ainsi engagés entre trois feux, les soldats de Rachyd prirent l'épouvante, jetèrent leurs armes et se mirent en déroute complète. Seul, Rachyd fit une résistance désespérée; adossé à un fossé, entouré seulement par quelques centaines de soldats de sa garde, il se défendit avec un incroyable acharnement; malgré les affreux ravages que causait autour de lui la mousqueterie des Égyptiens, il repoussa plusieurs charges à la baïonnette. Ce ne fut qu'au bout de deux heures de la plus héroïque défense, alors qu'il ne lui restait que quelques soldats et que lui-même était gisant couvert de blessures, que les Égyptiens purent enfin s'emparer de sa personne.

La veille, Rachyd, résolu de vaincre, avait remis les sceaux de l'empire à son kiahya-bey, le nommant, à l'avance, commandant en chef de l'armée, dans le cas où il périrait dans le combat: il ne voulait pas survivre à une défaite; mais la mort, comme on vient de le voir, l'épargna malgré lui.

Cette victoire, due tout entière au génie et à la décision d'Ibrahym, lui coûta des pertes énormes et qui l'obligèrent de s'arrêter à Kouniah. Tandis qu'il y donnait à son armée un repos dont elle avait besoin, le Sultan, frappé de stupeur, demandait aux cours européennes une sauve-garde que ne pouvaient plus lui offrir les ressources épuisées de son empire.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les luttes diplomatiques dont Constantinople fut alors le théâtre; disons seulement que la France n'y prit pas l'attitude qu'elle aurait pu et dû prendre, et que sa diplomatie intermittente ne fut pas heureuse, soit qu'elle affectât des allures fanfaronnes, soit qu'elle se laissât annuler dans un rôle tout passif. La Russie seule fit preuve de sens politique; le Sultan hésitait à accepter les secours de cet allié redoutable; au mois de Dou-l-qadéh 1248 (avril 1833), l'empereur Nicolas prit résolument l'initiative, et 20,000 soldats russes, apparaissant tout-à-coup dans le canal de Constantinople, s'établirent sur les hauteurs de Scutari.

Cette vigoureuse démonstration du Tsar trancha toutes les difficultés. Le Sultan, impatient de se délivrer de ces dangereux hôtes,

harcelé d'ailleurs par les menaçantes protestations des autres puissances, se montra prêt à acheter la fin de cette querelle, au prix même des plus coûteux sacrifices. De son côté, Mohammed-Aly, fort peu soucieux d'entrer en lutte contre les Russes, satisfait d'ailleurs de la part que lui faisait le Sultan, consentit à évacuer l'Anatolie.

L'armée égyptienne repassa le Taurus dans les premiers jours de Moharrem 1249 (derniers jours de mai), au moment où dans toutes les villes de l'empire on publiait le *khatt-chérif* du Sultan, *Khatt-chérif*[1] qui dénombre les parties de territoire cédées par la Porte, et consacre l'avénement de Mohammed-Aly au rang des princes les plus puissans de l'Orient.

Ce khatt-chérif fut proclamé par le firman suivant :

FIRMAN D'AMNISTIE.

16 Dou-l-hagéh 1248 (6 mai 1833).

Ordre adressé aux vizirs, myrmyrâns[2], *moullâhs, qâdys, nayhs, motsellems*[3], *vaivodes,*

[1] Voyez sur cette désignation la note de la page 119 du premier volume de l'Égypte moderne.

[2] Princes des princes.

[3] Gouverneurs.

ayâns, notables et autres fonctionnaires publics des diverses parties de l'Anatolie.

« Les assurances de fidélité et de dévouement que m'ont données en dernier lieu le » gouverneur d'Égypte Mohammed-Aly-Pacha » et son fils Ibrahym ayant été agréées, je leur » ai accordé ma bienveillance impériale. Les » gouvernemens de la Crète et de l'Égypte ont » été confirmés à Mohammed-Aly. Par égard » pour sa demande spéciale, je lui ai accordé » les départemens de Damas, Tripoli de Syrie, » Seyde, Safed, Alep, les districts de Jérusalem et de Naplouse, avec la conduite des pélerins et le commandement de Geddah. Son » fils Ibrahym-Pacha a eu de nouveau le titre » de *cheyk-él-harâm* de la Mekke et le district » de Geddah; j'ai, en outre, acquiescé à la demande qu'il m'a faite du département d'Adana, régi par le trésor des fermes, à titre de » *mohassel*[1].

» D'après l'équité, l'humanité et la clémence » dont Dieu m'a doué, j'ordonne à qui de droit, » dans les diverses parties de l'Anatolie, de ne

[1] Ce titre équivaut à celui de *mouellem* et signifie également *gouverneur*, *administrateur*.

» jamais rechercher pour le passé les habitans
» et les notables, et d'oublier les événemens
» antérieurs. Vous, de votre côté, vous an-
» noncerez mes généreuses dispositions envers
» tous à ceux qui se trouvent placés sous votre
» autorité; vous tâcherez de rassurer les es-
» prits à ce sujet, et vous travaillerez à obtenir
» des prières pour mon auguste personne, de
» la part du peuple, qui est un dépôt de Dieu
» entre mes mains.

» C'est afin de vous en informer qu'a paru
» le présent firman, conformément à mon
» *khatt-chérif*. Vous ferez donc connaître à
» qui de droit ma volonté souveraine, vous
» tranquilliserez les habitans, et vous obtien-
» drez d'eux des prières pour moi. Ayez soin
» de vous y conformer, sans permettre que
» personne soit molesté, contrairement à mes
» intentions suprêmes. »

—

CHAPITRE XI.

Aperçu général sur le commerce de l'Égypte. — Système de Mohammed-Aly. — Monopole des denrées et des cultures. — Nouveaux produits. — Relations avec des maisons européennes. — Leur nature et leurs résultats. — Constructions de frégates et de bricks de guerre. — MM. Livron, Bruat Daniel et Cie, Serisy, etc.

Comme toutes les Échelles du Levant, comme Smyrne, Constantinople, Salonique, Alep, etc., l'Égypte avait jadis un certain nombre de maisons de commerce, dont les chefs étaient Européens, et qu'on désignait communément sous le nom de maisons franques. Chacune d'elles travaillait à l'ombre du pavillon national, protégée par un consul, parfois négociant lui-même. Dans les temps orageux, c'était la maison consulaire qui servait d'asile aux Européens menacés; en temps ordinaire, c'était à la chancellerie que se déposaient les plaintes contre les autorités turkes : on y réglait les répara-

tions à exiger pour les insultes, le montant des avanies imposées souvent sur le moindre prétexte.

L'établissement de ces maisons de commerce ne se faisait pas sans quelques formalités préalables. Avant que la France permît à l'un de ses nationaux d'aller tenter fortune dans le Levant, il fallait que celui-ci se fît cautionner à la Chambre de Marseille pour une somme équivalente à la plus forte amende prévue par le code arbitraire des pachas turks.

Quoique placées sous des lois aussi dures, des maisons européennes, des maisons françaises surtout, avaient jeté de telles racines dans les ports de l'Égypte, de la Syrie, de l'Anatolie et de la Grèce, que la plus grande partie des transactions étaient entre leurs mains. Seules, ou presque seules, elles recevaient ces milliers de ballots de draps écarlates, verts ou bleus, que fabriquent Carcassonne, Saint-Affrique, Lodève, Clermont-l'Hérault; seules elles renvoyaient en France des cargaisons des cotons d'Alep et de Smyrne, Souboujeac, Kirkagach, Kinick, qui s'estivaient dans des navires construits *ad hoc*, les sacs de galles, les fèves, les riz de l'Égypte, les gommes et les

cafés de l'Arabie. Persécutées à plusieurs époques, au Kaire, notamment sous Mourad et Ibrabym-Bey, ces maisons avaient persisté pourtant : leur habitude du pays, leurs relations nombreuses, leur clientelle, leurs magasins et leurs crédits courans, les tenaient enchaînées à des localités hors desquelles tout était ruine pour elles, incertitude et désorganisation.

Quand Mohammed-Aly se fut consolidé en Égypte, il trouva une foule de ces maisons debout et florissantes. Peu à peu cet homme venait d'abattre tout sur sa route; il avait d'abord détruit par le fer ses rivaux militaires; puis, par le monopole des denrées, il avait atteint l'agriculture. Le commerce étranger était son seul concurrent, il se fit négociant lui-même pour le combattre.

Ce n'est pas que nous voulions attribuer à Mohammed-Aly plus de profondeur de vues, plus de direction systématique, qu'il n'en eut réellement. Régner et amasser étaient bien pour lui deux buts arrêtés, deux mobiles constans et primitifs, à l'aide desquels sa carrière s'explique; mais les moyens pour y atteindre ne ressortirent pas d'un plan général; ce fut au contraire par une série d'inspirations instanta-

nées et par les conseils du hasard, qu'il se décida le plus souvent.

Ainsi, lorsqu'en 1816 et 1817 une famine sévit dans nos provinces d'Europe, des milliers de navires, de tonnages et de pavillons divers, vinrent mouiller dans le port d'Alexandrie, et demandèrent des blés à l'Égypte, ce grenier des anciens, qui fut aussi alors le grenier des modernes. Par suite de cet empressement et de cette concurrence, les blés haussèrent dans une proportion inouïe sur le marché égyptien. Or, dans ce moment, le plus fort détenteur de ces grains, le plus riche accapareur de récoltes, c'était Mohammed-Aly, à qui les provinces du Saïd et du Delta payaient leurs contributions en nature. Tout autre souverain aurait cru déroger en spéculant sur la circonstance; mais lui, Mohammed-Aly, ouvrit boutique au Kaire, il eut une maison de commerce, se créa un grand livre, un compte de pertes et profits, tint haut son blé, et en vendit des quantités énormes avec un bénéfice considérable.

On conçoit qu'un pareil essai dut mettre en goût un soldat parvenu, à qui l'argent était encore si nécessaire comme moyen de force et de défense. Il fallait parer alors à la longue et

euse guerre que les Wahabys éternisaient
; les Nedjd ; il fallait tenir sur pied un corps
éserve, et se préparer une copieuse épar-
en cas de revers. Tout cela exigeait d'au-
ressources que celles de l'impôt, si lent à
:evoir, si variable dans son chiffre. Moham-
-Aly ne trouva donc rien de mieux que de
r à la fois le rôle de grand producteur de
es les denrées et de grand intermédiaire de
les échanges. Désormais, non-seulement
ellah travailla pour lui, mais encore les
luits du sol, dont le prix variait au gré de
ıercuriale souveraine, furent tous versés
; les entrepôts publics du Kaire et d'A-
ndrie. Alors les maisons européennes qui,
ue-là, avaient traité avec le cultivateur ou
ıgens cophtes, acheteurs de première main,
irent obligées de passer sous les fourches
lines du Vice-Roi. Au lieu d'un commerce
e et fécondé par la concurrence, il n'y eut
; dès-lors qu'un haut monopole et des intri-
s subalternes. Le favoritisme, les pots-de-
, les influences de nom et de position, ré-
ent seuls désormais la chance des opéra-
s commerciales.

)estinée à périr sous ce régime anormal,

l'Égypte lui dut pourtant quelque chose. Jusqu'alors les cultures les plus importantes du pays se bornaient à des denrées de consommation directe, le blé, les fèves, le riz, à quelques substances tinctoriales ou médicinales : un peu de coton roux et court y avait été obtenu dans quelques localités. Un Lyonnais, Jumel, était destiné à modifier gravement la face agricole de la contrée. Ayant apporté de Fernambouc un paquet de graines de ces cotons à longue soie, regardés encore comme les plus nerveux et les plus beaux qui soient au monde, il imagina de les semer en Égypte, en faisant choix d'un terrain et d'une exposition convenables. L'expérience réussit au-delà de ses prévisions. La graine de Fernambouc n'avait pas dégénéré sur ce sol vierge et chaud ; le lainage était aussi long, quoique d'une blancheur moins éclatante ; il devait réussir à l'emploi aussi bien que les meilleures qualités connues.

Sûr de sa découverte, Jumel demanda une audience au Vice-Roi, lui fit part de l'essai de ses résultats, le gagna à ses idées et le décida à poursuivre des expériences analogues sur une plus grande échelle. Bref, un nouveau et riche produit fut acquis à l'Égypte ; le coton de Fer-

nambouc s'y naturalisa ; il devint le coton Jumel. L'exploitation de l'indigo en grand fut aussi tentée, mais les résultats, plus lents et moins certains, n'ont pas encore répondu à de patiens efforts.

Ce n'était pas tout néanmoins que d'avoir doté l'Égypte d'un nouveau produit, il fallait encore vaincre les routines manufacturières et ces préjugés d'ateliers, si tenaces et si méticuleux ; il fallait faire adopter le coton Jumel aux fabricans de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Il était évident que le commerce ne viendrait pas chercher en Égypte et comme à l'essai une marchandise qui n'avait pas encore sa cote sur les prix courans. Il fallait donc l'expédier aux lieux où elle devait être mise en œuvre ; il fallait, pour nous servir de la technologie commerciale, consigner à l'Europe, puisque l'Europe ne demandait pas.

Ce fut alors une époque bien singulière dans l'existence commerciale de l'Égypte. Hors du commerce, elle a été à peine soupçonnée, mais dans le commerce elle a eu un caractère saillant et distinct. L'engouement s'en étant mêlé, nos ports de mer virent alors pour les cotons Jumel, ce que Paris vit plus tard pour

les constructions, une fureur, un pêle-mêle de transactions, une guerre d'échanges qui laissa aussi ses morts sur le champ de bataille. Mohammed-Aly avait envoyé à Livourne, à Gênes, à Marseille, au Hâvre, à Londres, plus de deux cent mille balles de coton, — tant cette culture avait prospéré, et tant le sol de l'Egypte lui était propice ; — deux cent mille balles qui toutes devaient être réalisées pour son compte. MM. Senn Guébhard à Livourne, Odier Aubert et Cie, Bruat Daniel et Cie, Plasse Homsy, à Marseille, Baring frères, à Londres, tenaient empilée, dans leurs magasins, une portion de la fortune de l'Égypte. Dans les mouvemens d'oscillation qui marquèrent les trois années de 1824, 1825 et 1826, des fortunes tour à tour se réalisèrent et s'engloutirent. L'Alsace surtout fut gorgée, et de là résulta pour elle cette crise dont elle ne s'est relevée que depuis peu. La chose alla au point que des marchés fictifs s'établirent sur les cotons Jumel, comme cela se pratique encore pour les spiritueux et pour les huiles de colza.

Au milieu de cette tourmente commerciale, le Vice-Roi, principal engagé, eut aussi ses chances bonnes et mauvaises, ses bénéfices et

ses pertes. Son agent commercial, Boghos, entretenait une correspondance active avec les commissionnaires détenteurs des cotons de son maître; il imposait un minimum dans le prix de la vente, agissait enfin, comme cela se pratique, de propriétaire à consignataire. C'était pour la première fois qu'un souverain se faisait aussi complètement marchand et spéculateur.

Ces tripotages en déterminèrent d'autres non moins singuliers. D'habitude, Mohammed-Aly demandait sur chaque envoi de coton des avances considérables en traites et en espèces. Ces avances lui représentaient à peu près la valeur de ses marchandises sur les lieux d'origine; et le reste lui importait peu. Il entassait des piastres dans son trésor privé, ou les employait dans la guerre grecque, faisait signer en son nom des connaissemens, laissait agir Boghos, et ne prenait que le beau côté du rôle. Mais une plus grande affaire se noua bientôt, où le Vice-Roi figura lui-même et dans laquelle le gouvernement français ne craignit pas d'intervenir. C'était sous le ministère de M. de Villèle.

M. Livron, alors marquis de Livron, qui avait habité l'Égypte en 1799 et 1800, homme

d'affaires à la façon d'Ouvrard, fournisseur, comme lui, de tous les régimes et de toutes les armées, fermier des grains de l'Égypte sous Bonaparte et Kléber, agent du Pacha à Paris sous Charles X ; M. de Livron trouva utile et beau que Mohammed-Aly eût une marine sortie des chantiers de France, des navires de guerre construits dans nos ports aux frais et pour le compte d'un Pacha. Il lui sembla curieux, sans doute, à une époque où des comités de secours pour les Grecs couvraient l'Europe entière, où le cabinet français méditait peut-être la démonstration navale de Navarin, de faire quelque chose pour les Turko-Égyptiens, de leur fournir au moins des vaisseaux que notre flotte pût canonner.

La chose, arrangée à Paris, s'exécuta à Marseille. La maison Bruat Daniel et Cie, à qui M. de Livron s'intéressait, obtint les préférences du Pacha. Elle fut chargée de la construction de plusieurs frégates et bricks de guerre. Un ingénieur du gouvernement français, M. de Serisy, devait présider à l'exécution de ces grands travaux ; et des envois directs de cotons ou des versemens opérés par d'autres détenteurs pour le compte du Pacha, étaient des-

tinés à couvrir les débours de ces coûteuses constructions. En même temps, d'autres ordres analogues se donnaient à Livourne et à Gênes, qui eurent aussi leur contingent dans la fourniture navale de l'État égyptien.

Aujourd'hui, le Pacha doit savoir à qui reste l'avantage dans de pareilles affaires. Il s'est ravisé sans doute, car depuis lors il a su attirer auprès de lui M. de Serisy, et a fait confectionner sous ses yeux, dans les chantiers d'Alexandrie, des vaisseaux de guerre aussi beaux, et probablement moins chers.

La même série d'expériences l'a conduit à renoncer, dans la réalisation de ses produits, à l'entremise européenne. Il vend ses denrées sur les lieux, maintenant, à des maisons franques dont il avait ruiné la position, et qu'il protège, à l'heure actuelle, comme des intermédiaires utiles qu'il tient du moins sous sa main.

Toutefois, ce tardif retour à une meilleure entente d'intérêts personnels est un fait qui pourra profiter à Mohammed-Aly, mais qui ne sera d'aucune utilité pour le pays qu'il exploite. D'année en année, l'Égypte ira dépérissant sous un système de monopole qui énerve et stérilise tout : propriétaire direct des terres, le

Vice-Roi a encore la voie de la force pour trouver des bras dociles qui consentent à les cultiver; mais qui oserait dire que ce régime de corvées porte en lui-même des conditions de durée et de progrès? N'est-ce pas là évidemment un état forcé, un fléau qui passe et qui doit faire son temps?

—

TABLEAU

POLITIQUE ET MORAL DE L'ÉGYPTE

EN 1834.

La guerre de Mohammed-Aly contre la Porte est un fait encore trop récent pour que nous puissions apporter quelque certitude dans l'appréciation de ses détails et de sa portée immédiate. Les résultats matériels de cette lutte sont seuls bien connus; le firman du 6 mai les enregistre; nous ne les rappellerons donc pas. Nous nous bornerons à les faire entrer, pour leur part, dans le tableau que nous allons tracer de la puissance actuelle de Mohammed-Aly et de la position politique et morale que ce prince a faite à l'Égypte.

Lorsqu'au mois de mai 1805 la population du Kaire déposa Khourchyd-Pacha pour revêtir Mohammed-Aly de la pelisse de gouverneur-général de l'Égypte, cet acte d'autorité

populaire ne donna au nouveau Vice-Roi que la capitale, sa banlieue et une partie du Delta; il lui fallut cinq années de luttes et de combats, pour conquérir, sur les Mamlouks, le reste du pays. Ce ne fut que vers le milieu de 1811 que son autorité s'exerça enfin absolue, de Syène à la Méditerranée. Depuis lors, sa puissance alla toujours croissant; ses trois fils conquirent tour à tour l'Hedjâz, le Nedjd, les deux Nubies, le Sennaar et le Kourdofan; enfin 1833 vit ce prince porter ses frontières septentrionales jusqu'à vingt journées de marche de Constantinople.

La fortune de Mohammed-Aly présente ce caractère particulier, que chacun de ses pas, dans la carrière de grandeurs qu'il a parcourue, a été pour l'Égypte un surcroît d'appauvrissement. Le pays s'est affaibli de toute la puissance acquise par le maître. Ainsi, l'Égypte comptait, en 1805, au-delà de 2,200,000 habitans, et c'est à peine aujourd'hui si la population monte à 1,700,000. En 1805, les impôts étaient facilement payés, le sol était cultivé par des mains libres, l'Égypte avait des agriculteurs, des propriétaires, des négocians, des fabricans; aujourd'hui, les fellahs répandus sur la dou-

ble rive du Nil ne sauraient réunir, entre eux tous, la valeur monétaire d'une seule piastre, pas un habitant ne possède un pouce de terre, l'industrie particulière a disparu, et l'Égypte ne compte plus qu'un propriétaire unique, un seul capitaliste, un seul fabricant, un seul négociant, un seul manufacturier, Mohammed-Aly. C'est pour son compte et à son profit que les fellahs labourent et récoltent, que les tisserands du Saïd agitent leurs navettes, que les ouvriers du Kaire et du Delta travaillent et fabriquent et que se vendent tous les objets de luxe comme toutes les denrées de première nécessité.

Lorsque ce prince arriva au pouvoir, le peuple était vêtu, et, malgré les courses de bandes turkes, mamloukes, albanaises et arabes, qui sillonnaient, vagantes et armées, toutes les parties du territoire, il trouvait encore dans la fécondité du sol ou dans son industrie, les moyens de pourvoir aux besoins de la vie matérielle; aujourd'hui, grand nombre d'habitans vont littéralement nus et meurent, sans métaphore aucune, de misère et de faim.

Ce tableau pourra sembler chargé, surtout si on le rapproche des peintures que font de

l'Égypte actuelle quelques age ntéressés à exalter Mohammed-Aly ainsi que son système d'administration. Les rapides progrès de l'Égypte dans la civilisation de l'Europe sont, depuis quelques années, un fait à peu près convenu ; la plupart des hommes politiques et des journaux n'ont pas assez de louanges pour les créations scientifiques et industrielles de Mohammed-Aly ; tous battent des mains à la vue de ce Musulman qui appelle à grands frais, sur la vieille terre du Nil, des chimistes, des mathématiciens, des médecins, des mécaniciens, des artistes, tout le luxe enfin d'un état social très-avancé. L'Égypte est-elle assez riche en population et en bien-être matériel pour supporter ce luxe de civilisation, pour en tirer profit ? Loin de le penser, nous regardons la direction suivie par Mohammed-Aly comme fatale, car elle détourne ce prince d'institutions d'une nécessité plus impérieuse et plus immédiate, et absorbe des capitaux qu'il pourrait plus utilement employer.

Que peut la science médicale, en effet, sur les maux d'une population décimée par la misère ? A quoi bon couvrir de manufactures une contrée où les habitans ne peuvent acheter un

lambeau pour couvrir leur nudité? Qu'importent des fabriques de sucre, d'indigo et de produits chimiques, à des malheureux qui sont sans abri et sans pain? Enfin quelle peut être l'utilité de géomètres et de mathématiciens dans une contrée où la population, deshéritée du sol, n'en possède pas un seul arpent, et n'a rien à partager ni à mesurer?

Le premier élément de prospérité pour un pays, c'est la population; et Mohammed-Aly a dépeuplé et chaque jour encore dépeuple l'Égypte.

D'un autre côté, il n'y a de population possible que là où des familles peuvent trouver à se substanter: or, non-seulement les terrains aujourd'hui en culture forment à peine les deux tiers de la surface arable que présentait l'Égypte il y a vingt-cinq ans, mais la quantité de substances nutritives nécessaire aux habitans ne saurait même y être récoltée, le Vice-Roi ayant converti les meilleures terres à blé en plantations de cotonniers et de mûriers. L'importation de notre science industrielle et manufacturière n'est-elle pas dès-lors impuissante contre les désastreuses conséquences de ce double système? L'Égypte périt faute d'hom-

mes, et la chimie, pas plus que la mécanique, ne saurait en créer.

Mohammed-Aly a pris la civilisation au contre-pied ; il l'a vue tout entière dans l'existence d'une puissante armée, d'une flotte nombreuse, et dans la création de grands canaux, toutes choses qui, en Europe, ne sont d'ordinaire que le résultat d'un grand développement de richesses et de population. L'Égypte, avec moins de 1,700,000 habitans, compte près de 80,000 soldats; son commerce extérieur est nul, puisque le Vice-Roi y est le seul négociant, et le seul port qu'elle possède est encombré de forts vaisseaux de guerre; les transactions intérieures, moins les opérations de Mohammed-Aly, s'y réduisent à un chétif commerce de détail, et des canaux de vingt lieues ont été creusés au milieu de ses sables.

L'Europe n'a jamais vu en Égypte que Mohammed-Aly ; ce prince, de son côté, n'a jamais entrevu dans l'Égypte que lui seul. Deux générations d'hommes ont été engloutis par lui dans les cadres de son armée, dans ceux de sa flotte, et dans le creusement de ses canaux.

Ce fut cette effrayante consommation de ma-

tière humaine qui l'obligea d'envoyer son fils Ismayl chercher des soldats jusqu'à cinq cents lieues au-delà de Syène : il a dépeuplé les deux Nubies, le Sennaar et le Kourdofan ; des villages entiers, femmes, enfans et vieillards ont été enlevés, et tout cela sans profit pour l'Égypte ; car chaque jour encore aux portes du Kaire, dans les rues même de la ville, les cultivateurs, les ouvriers sont saisis et jetés dans les vides que la désertion ou les maladies creusent dans les régimens du Vice-Roi. Un exemple entre mille dira la portée de vues de ce prince civilisateur et la position du pays qu'il entend civiliser.

Dans le courant de 1826, le Vice-Roi eut besoin d'une levée de 12,000 hommes. D'un bout à l'autre de l'Égypte, les chefs de villages saisirent des familles entières et les dirigèrent sur le camp d'êl-Khanqah. Les routes furent bientôt couvertes de malheureux, nus, liés deux à deux par les mains, portant au cou ou au poignet des entraves de bois très-pesantes, et conduits par des cavaliers endurcis à ce service de gendarmerie. Quelques-uns eurent à parcourir une route de près de deux cents lieues ; la plupart marchaient suivis de leurs

femmes et de leurs enfans : ils arrivèrent exténués de fatigue et de faim. Une fois réunis, on les fit ranger dans une vaste plaine de sables, et là des officiers procédèrent à leur dénombrement. Voici le résultat officiel de cette inspection :

Recrues arrivées au camp, non acceptées et renvoyées	36,000
Recrues acceptées.	12,000
Femmes, filles, enfans, vieillards, dont un tiers resta au camp.	22,000
Total. . . .	70,000

Ainsi voilà 70,000 malheureux qui abandonnèrent leurs champs pendant près de quarante jours, perdirent leurs récoltes et compromirent leur existence pour fournir 12,000 recrues aux troupes du Vice-Roi. Ce n'est pas tout; les misérables, renvoyés comme inhabiles au service, n'en sont pas quittes pour un seul voyage. Vienne un nouvel appel d'hommes, et on les revoit parcourir les routes la corde au cou ; on les avait repoussés comme malingres, borgnes ou boiteux; leur état physique n'a point changé : n'importe, à chaque levée nouvelle on les expédie derechef, sans doute pour faire nombre. Ni l'âge ni le mariage

ne sont une sauvegarde ; l'homme de cinquante ans, mais encore dispos et vigoureux, le père de famille chargé d'enfans, sont également enlevés. Dans ce dernier cas, la famille suit son chef dans les garnisons, dans les camps, et reçoit une ration supplémentaire.

En 1830, Alexandrie venait de recevoir plusieurs bâtimens de guerre construits dans un port européen ; il leur fallait des matelots. Vite le gouverneur d'Alexandrie fit saisir tous les âniers de la ville, tous les fellahs existans à plusieurs lieues à la ronde, et trois jours après chacun des nouveaux bâtimens avait un équipage complet.

Nous ne reviendrons pas sur la construction du fameux canal Mahmoudyéh ; on se rappelle que deux cent mille fellahs y travaillèrent pendant huit mois sans avoir un abri, sans recevoir une seule ration, sans autres outils que leurs mains, et que les cadavres de vingt mille d'entre eux, morts de misère et de faim, servirent à l'exhaussement des berges.

Si les habitans de l'Égypte pouvaient fuir cette terre de désolation, il est probable que la double rive du Nil serait aujourd'hui sans habitans ; mais arrêtés au nord par la Méditerranée, au

sud par les déserts de la Nubie, à l'ouest par les sables libyens, et à l'est par la Mer-Rouge, ils n'ont d'autre ressource que de chercher dans les masures des villes un refuge contre le despotisme écrasant des officiers inférieurs de Mohammed-Aly. Chaque jour de nouveaux villages s'effacent, leur population disparaît; cette migration profite à la population des grandes cités; le Kaire, par exemple, compte aujourd'hui un nombre d'habitans presque double de celui qu'il avait il y a vingt ans.

Disons toutefois que, si Mohammed-Aly forfait chaque jour à la civilisation, à l'humanité, telles que nous les comprenons avec nos besoins et nos idées d'Europe, il devient moins reprochable quand on examine son double système politique et administratif sous le point de vue oriental. En Orient, les spoliations de propriétés, les monopoles commerciaux, l'esclavage des populations, sont toutes choses de droit commun; *l'homme*, politiquement, n'y compte pas; un seul droit y est reconnu, consacré, le droit du *prince*, droit, suivant la religion, issu de Dieu même, soit qu'il ait pour fondement la victoire, l'hérédité ou bien l'usurpation : « Car, dit le Koran, Allah donne la

» victoire à qui il veut, et ne laisse régner que
» celui qu'il veut conserver sur le trône. »

Aussi les peuples d'Égypte ne sentent-ils pas leurs maux comme nous les sentons pour eux; il y a indignation, chez nous, en les voyant si avilis, si misérables; chez eux, ce sentiment n'existe pas; ils souffrent sans se plaindre, ils souffrent tristes et résignés, comme ces malades qui subissent une amputation reconnue inévitable.

Les hommes qui connaissent le mieux Mohammed-Aly conviennent, d'ailleurs, que jamais ce prince n'a sérieusement prétendu au rôle et au renom de *civilisateur;* des courtisans indigènes ou étrangers lui donnent ce titre; il se laisse faire. L'importation des choses européennes en Égypte n'a été pour lui qu'un *moyen*, jamais un *but.* Comme nous l'avons dit, dans sa pensée, dans ses actes, l'Égypte, *c'est lui.* Quant à l'Europe, il n'a long-temps demandé à sa civilisation qu'un résultat: quelques bataillons faisant des feux de file et pouvant se former en carré; il n'y a long-temps vu qu'un homme: le général Bonaparte.

Mohammed-Aly, disent quelques apologistes, ne devait à l'Égypte que le despotisme des

pachas turks, ses prédécesseurs, ses égaux, et cependant il y a laissé tomber des germes de civilisation qui, plus tard, doivent profiter au pays.

On ne civilise pas des sables, mais des hommes, et Mohammed-Aly dépeuple l'Egypte et tend chaque jour à la convertir en déserts. Quant à l'absence de tous les devoirs sociaux et politiques envers ses sujets, il nous suffira de rappeler que ce ne furent ni le droit héréditaire, ni la victoire, ni la volonté du Sultan, qui lui donnèrent le suprême pouvoir, mais bien la volonté populaire; que ce fut au nom de la liberté outragée, au nom des droits méconnus, qu'il fit tomber son prédécesseur Khourchyd, et que les cheyks et les habitans du Kaire ne l'élurent Vice-Roi qu'après engagement pris de gouverner par et pour le peuple.

Ajoutons que, dans cette question, il est une pensée qui domine les autres, et qu'il faut admettre comme consolation du présent. Rien de ce qui se fait ici-bas n'est dépourvu de logique providentielle. Ainsi l'intérêt personnel de Mohammed-Aly lui a fait briser les barrières qui séparaient l'Orient de l'Occident; il y a

fusion aujourd'hui, échange d'idées : c'était l'essentiel. Si Mohammed n'a pris de notre civilisation que ce qui importait à sa politique, plus tard sans doute les peuples en prendront ce qui importera à leurs intérêts. L'humanité a toujours marché ainsi, du connu à l'inconnu; l'Égypte ne faillira pas à cette loi.

Au reste la puissance de Mohammed-Aly est un accident tout personnel. L'Égypte respecte en lui une fortune qui étonne encore les imaginations. Nous doutons toutefois que l'empire qu'il a si péniblement créé lui survive; assurément Ibrahym possède une tête vigoureuse et une main très-ferme; mais il est cassé par les fatigues de la guerre, et quelques actes de colère et de sévérité ont éveillé chez un grand nombre de chefs militaires des haines qui seront sans doute fatales à son accession au trône.

A qui profitera cet immense héritage? Cette question d'avenir n'est pas facile à résoudre; nous nous hasarderons cependant à dire là-dessus notre pensée.

La péninsule arabique nous semble promise de nouveau à un gouvernement indigène, à la domination wahabite. La Syrie, trop forte pour l'Égypte déchirée par une guerre de succes-

sion, trop faible pour exister indépendante, retournera sans doute aux mains du Grand-Seigneur. Quant à l'Egypte, il n'est pas impossible qu'elle voie s'élever au milieu d'elle de nouvelles dynasties militaires, de nouvelles milices mamloukes, à moins, toutefois, qu'un choc européen, chassant les Turks de Constantinople, ne vienne reconstruire au Kaire le trône du Sultan.

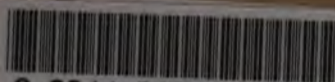
Voilà l'avenir que nous croyons réservé aux États aujourd'hui soumis à Mohammed-Aly. Quant au présent, nous dirons que, si ce prince est, en Orient, le souverain dont la puissance se montre la plus formidable et la plus redoutée, l'Égypte est, de toutes les contrées musulmanes, la plus opprimée et la plus misérable.

FIN DU SECOND VOLUME DE L'ÉGYPTE MODERNE.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME
DE L'ÉGYPTE MODERNE.


3 2044 019 205 384

